

**Ministère de la Culture et de la Communication/ Cité Nationale de
l'Histoire de l'Immigration**

Appel d'offres : Mémoires de l'immigration : vers un processus de patrimonialisation

**Des exilés politiques aux vaincus magnifiques : mémoire
des républicains espagnols (février 1939).**

Véronique Moulinié, Sylvie Sagnes

**Groupe Audois de Recherche et d'Animation Ethnographique (GARAE),
Carcassonne**

Avril 2011

SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| Introduction : D'une recherche à une autre (Véronique Moulinié) | 3 |
| 1^{ère} partie : Dans le sillage des associations (Véronique Moulinié) | 13 |
| 1-La seconde génération : heurs et malheurs de la transmission familiale | 14 |
| Chut ! | 15 |
| «Papa, ça suffit ! » | 16 |
| Un grand-père adoré | 17 |
| Zigzags | 24 |
| 2-Jeu de cache-cache au pays de la mémoire | 29 |
| Initiatives locales | 30 |
| Une association peut en cacher une autre | 38 |
| 3-FFREEE ou l'épopée des pères au miroir des fils | 47 |
| La République des fils | 48 |
| L'exode et les camps | 53 |
| « La guerre de 36-45 » | 62 |
| Des « lieux de mémoire » | 65 |
| Le temps des victimes, le temps des enfants | 72 |
| Du bon usage des mots | 78 |
| 4-Mémoire(s) de la guerre et guerre des mémoires | 86 |
| La question politique ou l'art de la pattemouille | 87 |
| « Politiques » vs « économiques » | 108 |
| 5-La mémoire, entre oral et écrit et vice versa | 128 |
| Historiens et associations : Je t'aime ! moi non plus ! | 129 |
| Autopsie d'une mémoire | 138 |
| Ecrire le drame familial | 157 |

| | |
|--|------------|
| 2^{ème} partie : Les romans de la Retirada : exploration d'un lieu de mémoire aux rives de la fiction (Sylvie Sagnes) | 167 |
| 1-La fabrique d'un étonnement aux voisinages de la mémoire | 169 |
| 2-Les contours de la problématique | 180 |
| 3-Des romans de mémoire : l'implication à l'œuvre | 188 |
| - Conjugaison de l'action : temps et personnes | 188 |
| - Des auteurs concernés | 193 |
| - Devoir de mémoire | 205 |
| 4-Des romans <i>pour</i> mémoire : la quadrature du romancier | 210 |
| - Le témoin | 211 |
| - L'historien | 228 |
| - Le moraliste | 238 |
| - Le français | 248 |
| 5-Des romans <i>sur</i> la mémoire : les voies du souvenir | 253 |
| - Anatomie de la mémoire | 253 |
| - la mauvaise mémoire | 257 |
| - Les bonnes mémoires | 263 |
| - Les voies du compromis | 270 |
| Conclusion (Véronique Moulinié) | 282 |
| Bibliographie (Sylvie et Véronique Moulinié) | 287 |
| Annexes : carnet photographique | 309 |

INTRODUCTION : D'UNE RECHERCHE A UNE AUTRE

Avant de plonger dans le vif du sujet, sans doute convient-il de dire quelques mots sur la genèse de cette recherche. Elle en éclaire les particularités et les orientations.

Travailler sur la mémoire des Républicains espagnols de 1939, voilà bien une idée que je n'aurais pas eu de moi-même. Il a fallu l'opportunité d'une commande, en 2007, adressée au GARAE (Groupe Audois de Recherche et d'Animation Ethnographique, Carcassonne), dont je suis membre, par le service Culture et Patrimoine du Conseil Régional de Languedoc-Roussillon, pour que je commence à l'envisager. La Région entendait ainsi commémorer avec brio le soixante-dixième anniversaire de la Retirada, cet exode qui, au printemps 1939, vit plus de 500 000 espagnols passer les Pyrénées pour chercher refuge dans le département des Pyrénées-Orientales.

Je dois l'avouer, cette proposition n'a, d'abord, pas soulevé en moi un grand enthousiasme. Il m'apparaissait, de façon évidente, que cette demande avait quelque chose à voir avec la politique, au sens le plus terre-à-terre du terme, comme une sorte d'investissement en prévision d'échéances électorales à venir. Mais, fallait-il, pour cette seule raison, ne pas y accorder de crédit ? A y regarder de près, le (ou la) politique n'est-il (elle) pas présent(e), de façon plus ou moins discrète, dans tout ce qui touche au patrimoine et à la mémoire ? Le nier serait méconnaître profondément un tel objet.

De façon plus personnelle, je ne m'étais jamais véritablement intéressée à cet épisode. Certes, au cours de mes années de lycée, j'avais bien croisé cet événement. Mais il est très exagéré d'affirmer que je l'avais étudié. Autant qu'il m'en souviennne, le programme de la Première Littéraire, en 1983-84, portait sur l'entre-deux guerres. On parcourait, à grandes enjambées, les deux décennies qui séparaient la fin d'une guerre du début de l'autre, des Quatorze points de Wilson aux bruits de bottes qui provenaient d'Europe centrale et auxquels les Accords de Munich ne mettraient pas un terme. On avait beaucoup étudié la montée des fascismes. Tel est le titre, si mes souvenirs sont exacts, d'un des chapitres du cours. Mussolini mais surtout Hitler avaient occupé nos réflexions. On avait aussi, beaucoup plus rapidement, évoqué l'Espagne franquiste. Mais je ne garde que quelques souvenirs décousus de cela. Elle souffrait en effet d'une concurrence aussi déloyale que sévère. Survenant au cours des dernières années de la période qui nous intéressait, elle était, de fait, étudiée en fin d'année

scolaire, quand l'échéance du « Bac français » était toute proche, qu'on ne montrait plus guère d'intérêt pour autre chose que les fameux textes sur lesquels on serait interrogé à l'oral et auxquels on consacrait tout notre temps libre. Du moins, celui que l'on voulait bien accorder au lycée. Il me semble que, dans notre « manuel d'histoire-géographie », figuraient la célèbre photographie de Robert Capa et le non moins célèbre *Guernica*¹ de Picasso. La guerre d'Espagne, à laquelle on consacrait un chapitre assez bref, y était présentée comme « le laboratoire de la Seconde Guerre Mondiale », je me souviens de cette expression. Y était-il question de l'exode et des camps en France ? Je ne saurais le dire. Autant ne pas le cacher, de la guerre d'Espagne, je ne connaissais rien ou si peu de choses ! Quelle légitimité avais-je alors à étudier la mémoire d'un phénomène dont j'ignorais à peu près tout d'un point de vue historique ? Qu'on l'estime justifiée ou non, cette question ne s'imposait pas moins à ma réflexion.

En dernier lieu, cet épisode ne m'intéressait pas. Mais la demande avait réveillé certains souvenirs de mon enfance. Deux silhouettes masculines, courtes et râblées, celles de deux hommes âgés. L'un portait, été comme hiver, un béret noir, l'autre, avec la même constance, une casquette. L'un, le premier, était mon grand-père, l'autre son « grand copain », « Monsieur Pierre » puisque c'est ainsi que, dans ma famille, on exigeait que je l'appelle. Lui m'appelait « Mademoiselle Véro », ce qui, passé à la moulinette de son formidable accent, devenait « Mademoiselle Vélo », ce que j'entendais comme « selle de vélo ». Et cette manière de cadavre exquis bricolé avec mon prénom, que je croyais alors être parfaitement délibéré, m'agaçait au plus haut point. C'est ce qui lui vaut de n'avoir jamais sombré dans un trou de ma mémoire. Mon grand-père et lui s'appréciaient, c'est évident. Ils étaient souvent ensemble, occupés à quelque besogne soi disant urgente, ce qui justifiait que l'un ait demandé à l'autre de venir « lui donner un coup de main ». Ils n'en passaient pas moins leur temps à se chamailler. Pour des raisons que je ne comprenais pas. A court d'arguments, quand le ton montait, mon grand-père le traitait de « rouge ». J'imagine que Monsieur Pierre devait lui retourner le compliment, lui dire que lui n'était qu'un sale type de droite. En langage fleuri bien sûr. Ils continuaient à échanger ainsi des amabilités jusqu'à ce qu'ils se fatiguent eux-

¹ Ce tableau avait été replacé dans son contexte et longuement étudié en cours d'espagnol. C'est du moins ce que m'avait alors expliqué le camarade de classe avec qui je passais le plus clair de mon temps. Je n'ai d'autre solution que de le croire puisque, délaissant la langue de Cervantès, j'avais opté pour celle de Goethe. Mon camarade en conçut une passion aussi brève que dévorante pour l'œuvre. Pendant plusieurs semaines, elle revint sans cesse dans nos conversations. La guerre y trouva peut-être sa place aussi. Mais je ne peux que le déduire, qu'en ayant gardé aucun souvenir.

mêmes de leur querelle. Momentanément, bien sûr. Ce dont je me souviens aussi, c'est qu'il parlait parfois de l'Allemagne, d'un escalier où ses « camarades » étaient morts dans des souffrances sans nom. Ma grand-mère le faisait alors taire, lui expliquant sans ménagement qu'on ne racontait pas de pareilles choses devant une enfant. Précaution bien inutile car je ne comprenais évidemment rien à tout cela. Un jour, sortant d'un dîner avec d'autres copains que mon grand-père, il rentra chez lui, le visage marqué d'ecchymoses. Il expliqua alors qu'il était tombé dans une embuscade. On l'attendait et on l'avait rossé. En partant, ses agresseurs auraient laissé tomber cette affirmation, en forme de mise en garde : « On t'aura, à toi et à Marchais ! » Dans le village où il vivait, on fit des gorges chaudes de cette aventure. On douta qu'il fut victime d'un règlement de comptes. On préféra accuser un excès de boisson et une chute malencontreuse dans un fossé. Bien que « rouge », il ne se faisait pas moins bedeau lorsque le titulaire de cette charge ô combien honorifique avait plus urgent à faire. Ce qui arrivait souvent. C'est dans la salle à manger de Monsieur Pierre que les enfants écoutaient, plus ou moins sagement, les leçons de catéchisme, sous l'œil bienveillant de son épouse. Il ne dédaignait pas s'asseoir à ses côtés pour écouter, lui aussi, le curé. « Tu me parles d'un communiste », disaient certains. Il n'en demanda pas moins à être enterré civilement. Il fut le premier à exiger de telles obsèques dans la commune. Au retour de ses funérailles, auxquelles toute ma famille se fit un devoir d'assister, ma grand-mère, profondément troublée, l'œil humide, laissa tomber cette simple phrase, véritable éloge funèbre : « Pauvre Pierre ! Il méritait mieux que d'être enterré comme un chien ! » Plus tard, peut-être grâce au cours d'histoire, j'ai commencé à comprendre qui était Monsieur Pierre.

Est-ce à cause de ce singulier tandem qui ne vit plus que dans mes souvenirs ? Est-ce le sentiment qu'il était idiot de ne pas répondre favorablement à une proposition de recherche apportée sur un plateau ? La réponse est sans doute un savant dosage entre les deux. Toujours est-il que j'ai accepté.

Ce pas décisif franchi, encore me fallait-il décider de ce que j'allais en faire. Allais-je me mettre à l'écoute des récits de vie des acteurs, de ceux qui avaient vécu cet épisode pour comprendre comment se construisait la mémoire de la première génération ? Je dois bien avouer que cette approche ne me séduisait guère ! De plus, les radios libres, elles aussi impliquées dans le projet, se proposaient de faire semblable collecte et d'en faire un DVD. Inutile, donc, de faire doublon. Alors que faire ? Quelques lectures rapides m'avaient cependant mise face à un fait qui n'avait pas manqué de m'étonner. Tous les historiens notaient que les camps avaient abrité une intense activité intellectuelle, au point qu'ils les

qualifiaient parfois « d'université des sables ». Le livre de Geneviève Dreyfus-Armand et Emile Témime, *Les camps sur la plage. Un exil espagnol*, a été, pour moi, un révélateur, notamment les pages 102 à 105, consacrées à « La politique et la culture ». (Dreyfus-Armand et Témime 1995 : 102-105) Ils y évoquaient la presse des sables, les récitals de poésies, les sculptures d'os, de bois flotté ou plus simplement de sable que les internés réalisèrent dans les camps. J'avoue avoir été littéralement fascinée par ces quelques pages, bien moins par ce que j'y apprenais de cette création que par l'immensité de ce que je découvrais ignorer. Des remarques très simples, presque triviales, ont immédiatement arrêté ma réflexion. Celle-ci par exemple. Plutôt que de manger les pommes de terre, les internés ont préféré les graver pour s'en servir de tampons pour réaliser leurs journaux. Ne fallait-il pas une force incroyable pour agir ainsi ? Me concernant, les pommes de terre, c'est sûr, je les aurais mangées ! Tant pis pour les journaux ! Ou encore celle-là. Récupérant tout ce que la misère du camp mettait à leur disposition (morceaux de bois, savons, boîtes métalliques, os, etc.), ils s'en étaient servis de matière première pour réaliser de petites sculptures. Est-ce qu'à leur place, assise sur le sol d'une baraque, j'aurais eu non pas le courage mais seulement l'idée de torturer une boîte de sardines pour en extraire un avion ? Cette création m'intéressait d'autant plus que, d'une certaine façon, elle semblait croiser un autre de mes sujets de recherche : la création hors des mondes de l'art. Tout ceci était bien tiré par les cheveux mais il faut bien se donner des raisons pour vaincre ses propres hésitations, atermoiements et objections. J'ai donc pris la décision de mener une recherche sur la création dans les camps de républicains espagnols. En 1946, Federica Montseny s'inquiétait du sort de ces créations en ces termes : « Je ressens de la tristesse pour tout ce trésor spirituel perdu. Qu'aura-t-on fait de ces sculptures d'argile, miracles de grâce et d'art ? ... Où s'en sont allés ces mille objets hétéroclites avec lesquels les hommes tuaient la pénible inactivité des camps : animaux de bois taillé ; jouets polis comme de petits bijoux, taillés dans des troncs d'arbres ; meubles faits avec les planches de baraques, dans lesquels surgissait cependant le style des ébénistes, doublé de cet instinct de l'ornement, propre à l'artiste que tout Espagnol porte en lui ? Qui rassemblera en un volume les vers écrits, les poèmes conçus, les commentaires rédigés, la musique qui traduit les diverses étapes du calvaire et de l'épopée ? » (Montseny in Dreyfus-Armand et Témime 1995 : 106). Sans prétendre mener à bien le plus qu'ambitieux rêve que caressait Fédérica Monsteny en 1946, je ne m'en inscrivais pas moins dans le prolongement de celui-ci.

La décision prise, les questions étaient nombreuses. Ce projet n'était-il pas un peu fou ? Était-il seulement réalisable ? De si fragiles objets avaient-ils été conservés ? Il allait de soi, me semblait-il, qu'il ne me fallait pas songer à trouver trace des statues de sable ou

d'argile. Elles avaient disparu avec le temps, sans nul doute rapidement après leur création. Mais qu'en étaient-ils des sculptures en os ou en bois ? Des petits objets extraits des boîtes de sardines ou du savon ? En admettant qu'ils aient été conservés, comment faire pour les retrouver ? La piste des musées, si elle ne s'avéra pas totalement vaine, ne fut guère porteuse. Celle des Archives Départementales fut un peu plus fructueuse. Celles des Pyrénées-Orientales conservent ainsi deux fonds de dessins, celui de Francisco Miró et celui d'Ubaldo Izquierdo Carvajal. Celles de Carcassonne possèdent quelques dessins, perdus dans le flot de la paperasserie administrative que les camps générèrent. Mais tout cela ne suffisait pas à faire un ouvrage ! Les institutions ne s'y étant, pour la plupart, pas encore intéressées, il ne me restait plus qu'à espérer que ces créations étaient encore aux mains de ceux qui les avaient réalisées ou de leurs descendants. Mais comment faire ? Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Or, cette idée, d'autres l'avaient eue avant moi. Quelques ouvrages étaient déjà parus. Quelques sillons avaient déjà été tracés que j'ai donc poursuivis. En 1993, Claude Laharie avait publié sa thèse sur le camp de Gurs, l'illustrant de quelques dessins - notamment de ceux de Nicomedes Gomez - mais aussi des photographies de ces statues d'argile que je croyais ne jamais voir. En 2005, il avait publié *Gurs : 1939-1945 : un camp d'internement en Béarn*. J'y découvrais, entre autres, deux photographies, passionnantes pour mon projet. Sur l'une on voyait une statue réalisée avec la glaise du camp. Sur l'autre, deux républicains espagnols prenaient la pose, derrière la maquette de la Tour Eiffel qu'ils avaient réalisée avec de petits morceaux de bois. A Argelès aussi, l'art avait refait surface. En 1989, Jean-Claude Villegas avait publié *Plages d'exil. Les camps de réfugiés espagnols en France*. Ce que ce titre ne donnait pas à comprendre, c'est que l'ouvrage était consacré à la presse des sables dont il reproduisait de nombreux exemplaires. Est-ce un effet de cette publication ? Est-ce un heureux hasard ? Peu importe. En 1999, Argelès décidait de commémorer les 60 ans de la Retirada et du camp que l'on construisit sur la plage. A cette occasion, une grande exposition fut organisée. Des panneaux pédagogiques, assez classiques, présentaient la guerre civile, l'exode et les camps. Mais certains sortaient de l'ordinaire puisqu'ils présentaient quelques créations réalisées dans le camp. Aucune publication n'avait eu lieu. Mais quelqu'un, que j'évoquerai plus loin, avait pris la précaution de créer un site internet consacré au camp. On pouvait y voir plusieurs tableaux et sculptures faits dans le camp.

Gurs et Argelès furent mes deux premiers terrains. Toujours en quête de ces objets, je me suis tournée vers les deux associations qui portent la mémoire de ces lieux. Mon but n'était pas seulement de prendre symboliquement, en les photographiant, des objets mais

aussi de réfléchir sur ce qu'ils permettaient de comprendre du camp. Hélas ! Dans bien des cas, les créateurs étaient décédés. Cette quête d'objet a donc été accompagnée de longues conversations avec ceux qui possédaient encore ces objets, les descendants dans la plupart des cas. Je pensais qu'ils me parleraient longuement de ces objets, de ce qu'ils représentaient pour eux. Mais je me trompais. La conversation semblait glisser des tableaux ou des statues à un propos beaucoup plus général sur l'exode et les camps injustement oubliés voire dissimulés de façon tout à fait consciente. Ils parlaient longuement de cette « mémoire » à laquelle ils attachaient une importance considérable et à laquelle ils oeuvraient en s'impliquant dans une association, en participant à diverses commémorations ou simplement en lisant des ouvrages. Ainsi, je n'ai pas tardé à être confronté à des discours qui dépassaient, et de fort loin, les seuls objets. Il me semblait qu'un champ s'ouvrait là, qui n'avait jamais été parcouru. Ou si peu. L'intérêt des historiens, français du moins, pour la guerre civile espagnole, est ancien mais des années 1960 aux années 1980, il reste relativement marginal. Les publications ne sont pas nombreuses. Les années 1990, et plus exactement la fin de celles-ci, constituent un véritable tournant. Les recherches sont de plus en plus nombreuses. Le nombre et le rythme des publications s'accroissent soudain. Les années 2000 ne feront que confirmer le phénomène en lui donnant une ampleur remarquable. La sociologie, pour ne citer qu'elle, avec les interrogations et les approches qui lui sont propres, s'est aussi beaucoup intéressée aux « espagnols » -ainsi qu'aux italiens- dans le cadre de recherche sur l'immigration. Elle a analysé les trajectoires de leur « intégration » en France ou leurs stratégies de résistance à celle-ci. Elle a scruté les parcours des enfants notamment. Mais une chose n'était que trop évidente : la question de la mémoire de cet épisode somme toute tout à fait extraordinaire, au sens premier du terme, n'avait pas été abordée. En effet, même l'ethnologie, qui pourtant est l'un des champs du savoir qui porte le plus d'attention à ce genre de question, semblait ne pas l'avoir vue ! Elle s'était surtout souciée d'autres flux migratoires, venus souvent de beaucoup plus loin : l'Afrique ou l'Asie par exemple. Et pourtant, mes entretiens le laissaient à penser, quelque chose se jouait sous mes yeux. Le petit monde que je parcourais était en proie à une évidente effervescence. La perspective de la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la Retirada n'y était pas pour rien. L'appel d'offres de la CNHI et du ministère de la Culture, « Mémoires de l'immigration : vers un processus de patrimonialisation » est venu à point nommé offrir un cadre à ce questionnement.

C'est assez naturellement que j'ai proposé à Sylvie Sagnes d'embarquer avec moi sur le frêle esquif d'une recherche aux contours alors passablement flous. Pour deux raisons. D'une part, une certaine expérience de terrains menés conjointement nous unit. Autant

l'avouer sans ambages : la recherche se construit d'approches scientifiques communes mais aussi d'affinités qui ne sont pas que scientifiques. D'autre part, au cours de mes tout premiers entretiens, il ne cessait d'être question de ces morts, deux fois perdus, qu'il s'agissait de retrouver. Les sites internet fourmillent « d'avis de recherche » de descendants en quête, qui d'un père, qui d'un oncle, dont ils ne savent parfois que fort peu de choses. Heureux ceux qui peuvent donner le prénom et le nom du cher disparu, sa date de naissance et quelques éléments biographiques, aussi ténus soit-il (participation à une bataille, appartenance à un régiment précis, etc.) Beaucoup n'ont pas cette chance. Il était aussi fréquemment question des cimetières dans mes entretiens : les inhumations indignes, celles qui ont eu lieu, « à la va-vite », dans un champ anonyme dont on s'efforce de retrouver le nom exact et l'emplacement, les morts honteusement jetés dans les fosses communes à qui l'on voulait élever une stèle plus digne de leur martyr, etc. Et c'est cette quête des morts, quel que soit le lieu où elle se déroule, qui m'a poussée à solliciter Sylvie. Oserai-je le dire ? « Les morts, c'est son truc. Elle a beaucoup travaillé sur cette question », ai-je pensé.

La proposition déposée a été retenue. Le terrain a commencé. J'ai sans doute été trop envahissante. J'ai donné à Sylvie le peu dont je disposais alors : des noms de personnes qu'elle pourrait rencontrer, des adresses d'associations, très impliquées dans cette mémoire, des lieux à visiter, des commémorations auxquelles assister. Ma façon de faire trouve son explication dans mon souci de ne pas la laisser s'égarer et s'épuiser en de vaines investigations. Sort que connaît tout ethnologue qui approche un terrain pour la première fois. Mais cela n'excuse pas ma maladresse. Notre situation, au début, pourrait être comparée avec profit à celle de ces adolescents qui embarquent dans les autos tamponneuses des fêtes foraines. Enfermés dans un périmètre somme toute assez réduit, ils se suivent, se croisent, essaient de s'éviter, se saluent d'un geste de la main... et finissent par se heurter de plein fouet. Sylvie prenait rendez-vous auprès d'une personne que je lui avais conseillée. Je « découvrais » un interlocuteur qu'elle avait déjà longtemps écouté. Nous participions en tandem à certaines commémorations. Nous visitions, l'une après l'autre, le même lieu. Et nous tournions désespérément en rond lors de nos nombreux échanges (« J'avais vu Untel. Il m'a parlé de ceci et de cela.» -« Je l'ai vu aussi. Il me l'a dit aussi »). Nous avions le sentiment, un peu confus peut-être, que nous nous marchions sur les pieds. Nous étions en train de mener la même recherche sur le même terrain. On ne savait plus qui s'intéressait à quoi. Tout devenait flou. Sylvie a alors pris une sage décision, nous tirant ainsi de l'impasse. Elle a décidé d'aborder la question sous un autre angle et sur un autre terrain, *a priori* moins

classique, celui des romans. Je continuai, pour ma part, à évoluer dans le monde associatif. Sage décision qu'elle a pris là. Les pages qui suivent le prouvent.

Il me faut, en dernier lieu, dire quelques mots du terrain que j'ai mené. Je n'ai pas pensé un seul instant, au début de la recherche, à enquêter en fumélois, petite région industrielle du Nord-est du Lot-et-Garonne où je vis depuis mon enfance. L'idée ne m'a même pas effleurée. Certes, Fumel, petite cité industrielle, et certains villages environnants avaient la réputation d'être d'un rose assez appuyé, ce que les résultats de certaines élections d'envergure confirmaient, à intervalles plus ou moins réguliers. L'usine métallurgique avait, elle, la réputation d'être un foyer syndical très puissant et très actif. Et plutôt rouge. On parlait des communistes, de la CGT, de FO. Certains prononçaient ces mots avec un air malicieux qui en disait long. D'autres, en les prononçant, semblaient avaler une gorgée de fiel. Au collège, l'appel par lequel commençait chaque cours, égrenait les noms dans toute leur diversité : il y avait des noms français, des noms polonais, des noms italiens, des noms espagnols, des noms portugais, des noms algériens. C'était là le résultat des grands besoins de main d'œuvre de l'usine métallurgique et de l'agriculture. C'était une cause entendue : tous étaient des immigrés économiques. Je n'ai jamais entendu parler de républicains espagnols, encore moins, si toutefois cela est possible, de camps en fumélois. Il me fallait donc aller chercher ailleurs un terrain dans lequel je pourrais placer quelque espérance.

Je l'ai dit, la recherche des objets des camps m'a amenée à Argelès et à Gurs, où des travaux pionniers, bien que de nature fort différente, avaient ouvert la voie. Cependant, pour des raisons qu'il n'est pas utile d'évoquer ici, la piste béarnaise s'est avérée très vite difficile à suivre. Je me suis donc « repliée » sur Argelès et les Pyrénées-Orientales. Je me suis d'emblée interdite de m'intéresser au camp de Rivesaltes. Non qu'il ne mérite pas attention. Tout au contraire, le sujet m'est tout de suite apparu beaucoup trop complexe pour constituer le terrain de cette première recherche. Je le sais maintenant, il supposait que celle-ci ait été menée à bien pour pouvoir être approché. L'avenir dira si cela pourra avoir lieu. J'ai opté pour un autre point d'ancrage. Dans la station balnéaire catalane, une association, « Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode », que je ne désignerai plus, dans les pages qui suivent, que sous son acronyme « FFREEE », suivant en cela l'usage qui s'est imposé dans l'univers des descendants de réfugiés de 1939, avait vu le jour en 1999. J'ai donc fréquenté ses locaux, rencontré ses membres, participé à ses manifestations. Elle est devenue le cœur, physique et symbolique, de ma réflexion pour ce qui concerne les associations, à partir duquel j'ai essayé de rayonner. Non sans peine.

Dès l'instant où l'on commence à se pencher sur la mémoire des républicains espagnols, la liste des interlocuteurs potentiels et des terrains éventuels devient assez longue. Et, au cours de ces dernières années, elle s'est dangereusement allongée jusqu'à devenir pléthorique. Il y avait d'abord les associations. FFREEE bien sûr, mais aussi MER, MER 47, MER 82 et MERR 32. Et encore FRE 39, CERE11, l'AZEREF, Prats en avant, Memoria Andando, Memoria, Présence de Manuel Azaña et d'autres encore. Il y avait aussi les institutions politiques et culturelles qui, nous le verrons, jouent un rôle dans cette question de la mémoire, Archives Départementales, municipalités, Conseils Généraux, Conseils Régionaux qui ont organisé des manifestations (colloques, expositions, etc.). Il y avait aussi des lieux, la tombe d'Antonio Machado à Collioure, la maison Quintana où le poète est mort quelques semaines après son arrivée en France, la maternité d'Elné, les camps d'Argelès, de Saint-Cyprien, de Rivesaltes, d'Agde, de Rieucros, de Bram, de Septfonds, de Gurs, du Vernet, de Noë, du Récébédou, la tombe de Manuel Azaña, la gare de Borredon, etc. Et puis, il y avait aussi les acteurs, les « vieux républicains espagnols », tous évidemment très âgés, mais aussi leurs enfants et leurs petits-enfants. Il convient de ne pas oublier tous ceux qui écrivent sur cet épisode. Sylvie se chargeait des écrivains. Mais il restait encore tous les autres, les poètes, les autobiographes, les biographes (d'un membre de leur famille ou d'un grand homme ou supposé tel), sans oublier tous ceux qui prennent la plume et la parole en public, qualifiés d'historiens, qu'ils soient universitaires ou amateurs, etc. De jeunes chanteurs semblaient s'être, eux aussi, jetés dans l'aventure mémorielle. J'appris ainsi que, lors de ses concerts, Cali évoquait les camps de concentration, parlait de son grand-père, brigadiste italien, qui les avait connus. On me dit que, en fond de scène, pendant qu'il chantait, des images de cette période défilaient. Parmi ses dernières chansons, plusieurs concernent, de façon plus ou moins directe, cette question de l'exode. Si je n'ai pas assisté aux prestations scéniques du chanteur, je suis allée « faire un tour » sur internet pour en savoir plus. Visiblement, nombre de ses jeunes amateurs s'interrogeaient sur ces « camps de concentration » sur le sol français, eux qui étaient persuadés qu'ils n'avaient existé qu'en Europe centrale. Sur les blogs, les questions fusaient. De quoi parle Cali ? Quelqu'un sait-t-il ce que sont ces « camps de concentration » ? Qui y a-t-on enfermé ? Pourquoi ? Qui sont ces brigadistes dont l'un est le grand-père du chanteur ? Sans prétendre dresser une liste exhaustive des multiples interlocuteurs possibles, il serait injuste d'oublier les sites internet, associatifs ou personnels, qui évoquent ce passé. Nous avons été témoins de ce qu'il faut bien appeler un emballement, une explosion ou du moins un accroissement considérable du nombre d'interlocuteurs possibles. Bien qu'ayant décidé de m'intéresser plus spécialement à Argelès et à FFREEE, je

n'ai pas évité la chausse-trappe, toujours sournoisement ouverte, de l'éparpillement. Comment l'éviter lorsqu'on a le sentiment justifié que, sous ces yeux, le terrain que l'on observe connaît une profonde révolution, ne serait-ce que parce que le nombre des acteurs et des lieux connaît une croissance exponentielle ? Difficile de résister à la tentation intellectuelle « d'aller jeter un coup d'œil » malgré tout. Qu'on ne commette donc pas d'erreur sur la façon dont j'ai mené le terrain. FFREEE a été mon « port d'attache ». Mais j'ai fait de petites excursions, vers d'autres lieux et d'autres associations sans pour autant leur accorder toute l'attention –et le temps- qu'il aurait fallu.

Cette proximité m'a permis de saisir au plus près certaines façons de dire et de penser des membres de cette association. Elle a été une arme à double tranchant. Je ne pouvais pas l'imaginer au départ. Elle a, d'une certaine manière, servi d'écran de fumée derrière lequel j'ai eu du mal à discerner d'autres associations, plus anciennes. Cette prise de conscience n'a pas été immédiate. Celle-ci effectuée, j'ai tenté d'enquêter auprès de l'une d'entre elles, l'Amicale des Anciens Guérilleros Espagnols en France-FFI. Mais le projet est mort-né, mes tentatives d'approche ayant échoué. Il n'est pas interdit de penser qu'on a conclu que ma proximité avec FFREEE valait aussi affinité, convergence de vues et d'opinions avec elle. Sans doute eut-il fallu pour y parvenir faire un certain détour. J'y reviendrai plus longuement dans le cours de cette réflexion. C'est aussi à cela que sert le terrain et l'analyse qui suit : comprendre les erreurs que l'on a commises, comprendre les erreurs que l'on était comme condamné à commettre.

Suivons maintenant les chemins de la mémoire des républicains espagnols en France. Chemins souvent tortueux.

1^{ère} partie :
Dans le sillage des associations

Véronique Moulinié

1-La seconde génération : heurs et malheurs de la transmission familiale

La commémoration organisée par la région Languedoc-Roussillon en 2009 a pu apparaître à certains comme une nouveauté, une attention *enfin* portée au sort des républicains espagnols de 1939. Une sorte de première, d'action pionnière. C'est d'ailleurs ainsi que ses promoteurs l'ont présentée. Or, à bien y regarder, si nouveauté il y a eu, elle concerne l'ampleur du mouvement – toute une région a vibré au rythme de ce passé pendant neuf mois -, le nombre de manifestations organisées – une cinquantaine a été recensée dans la brochure éditée par le service Culture et Patrimoine - et l'identité de l'organisateur. En réalité, elle s'inscrit dans le prolongement d'un mouvement plus ancien sur lequel elle s'appuie et auquel elle donne une visibilité nouvelle. J'ai évoqué, en introduction, quelques-unes des associations qui, aujourd'hui, se donnent pour objet la mémoire des républicains espagnols. Elles nourrissent plusieurs points communs. Elles sont toutes très récentes, nées, pour les anciennes, au tournant des années 1990-2000. Ainsi, FFREEE voit le jour en 1999². AMORE 47 (Association pour la Mémoire de l'Odyssée des Réfugiés Républicains Espagnols de Lot-et-Garonne) paraît au Journal Officiel en 2002, FRE 39 (Famille de Républicains Espagnols de 1939) en 2003, CERE11 (Chemin de l'Exil des Républicains Espagnols dans l'Aude), en 2008. Il serait injuste d'oublier les déclinaisons départementales de MER, Mémoire de l'Espagne Républicaine (Pyrénées-Atlantiques, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne), qui apparaissent dans le même temps. Même si cela n'est pas clairement exprimé dans leur intitulé, toutes ont également en commun de rassembler plus spécialement les descendants, enfants et petits-enfants, de républicains espagnols. Une seule d'entre elles affirme clairement cet ancrage générationnel, FFREEE, « Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode ». On s'en doute, le choix de l'acronyme ne doit rien au hasard. La prononciation est importante. On ne dit pas « fre » ou « fré » mais « fri », comme « free », libre. Par ailleurs, on ne peut manquer de remarquer que son nom a quelque ressemblance avec celui d'une autre association, « Fils et Filles de Déportés Juifs de France »³. Enfin, elles ont un but commun :

² Il semble qu'elle soit parue une première fois au Journal Officiel, le 14 août 1999, avec pour siège social, la bibliothèque d'Argelès. Elle sera déclarée, à nouveau et sous le même nom, le 28 juillet 2001, avec un autre siège social, « place de la République », sans plus de précision .

³ Voir Chapitre 3

lutter contre le silence qui longtemps, assurent-elles, aurait entouré cet épisode. Et ce silence serait d'abord une affaire familiale aux contours un peu compliqués.

Chut !

Une sorte de censure intérieure aurait longtemps existé : les parents n'auraient pas parlé. Pour diverses raisons. D'une part, très occupés à construire leur vie en France, ils n'auraient pas eu le désir de transmettre leur histoire. « Mes parents n'en parlaient jamais. Je me souviens que parfois, je leur demandais ce qu'il s'était passé parce que je savais qu'ils étaient espagnols. Je savais qu'on avait de la famille en Espagne. Je savais aussi vaguement qu'il y avait eu une guerre mais c'était pas très clair tout ça. Et quand je leur posais des questions, ils disaient toujours : 'Ecoute, tout ça, c'est fini. Maintenant, on est en France. On est français. Travaille bien à l'école, c'est tout ce qu'on te demande.' Alors, je cherchais pas à comprendre. Maintenant, je me dis que j'aurais dû insister, les obliger à me parler. Mais en même temps, qu'est-ce que tu veux faire ? Je pouvais pas les forcer à me parler de quelque chose qu'ils voulaient oublier ». Pour certains, l'intensité du drame vécu explique ce refus de parler. « Je pense que ça a été tellement terrible pour eux qu'ils ont préféré se taire. Quand tu as vécu un traumatisme, tu as deux solutions. Soit tu ressasses ça sans arrêt et tu t'en sors pas. Soit tu cherches à oublier, tu mets ça au fond de ta poche avec un mouchoir par dessus et tu continues à vivre. Et je crois que c'est ce qu'ils ont fait. Ils avaient pas d'autres choix. Il fallait bien continuer à vivre ! » Pour beaucoup, ce silence en évoquerait un autre⁴, avec lequel ils le comparent volontiers. « Regardez, les survivants des camps de la mort, c'est pareil. Ils n'ont pas parlé. Quand ils sont revenus, ils ont préféré se taire pour continuer à vivre. » Rares sont ceux qui en appellent à une autre raison, comme le fait celle-ci. « A un moment donné, quand on en parle avec d'autres fils de réfugiés espagnols, ils disent : 'mon père ne m'en a pas parlé'. Ce que je veux dire aussi, c'est qu'ils n'en parlaient pas. Parce que c'était une honte parce que c'étaient des vaincus ! » Si elle le fait avec une pointe de compassion dans la voix, celui-ci le dit avec plus de détachement. « Il faut être honnête. Ils avaient pris une raclée, il faut bien le dire. C'est pas très glorieux ! Alors, je comprends qu'ils aient préféré se taire. S'ils avaient gagné, ils auraient sans doute raconté. Mais il y a pas grand monde qui aime dire qu'il a perdu. Et de quelle façon en plus ! »

⁴ Différents travaux, notamment ceux d'Annette Wieviorka, ont montré que ce silence était en fait surdité, que les survivants ont immédiatement cherché faire entendre leurs voix. En vain. (Wieviorka 2003 ; Lindeperg et Wieviorka 2008)

« Papa, ça suffit ! »

Ce silence aurait été d'autant plus efficace qu'il se serait appuyé sur la surdité des descendants. Annie le dit fort bien. « J'ai appris l'espagnol au lycée. Et, à l'époque, il y avait des lectrices qui venaient dans les lycées pour nous aider à mieux maîtriser la langue. Et je me souviens qu'elle nous avait parlé de la guerre d'Espagne. Elle nous avait parlé de Guernica, bien sûr, mais aussi de la République, de la Guerre, de l'exode. Enfin, je ne sais plus exactement de quoi elle avait parlé parce que j'y avais pas du tout prêté attention à l'époque. Nous, ce qui nous intéressait, à l'époque, c'était *Porqué te vas*, les paroles de la chanson de Jeannette. Pour nous, l'Espagne, c'était ça et pas ces vieilles histoires. Je schématise un peu mais il faut le reconnaître, c'était ça quand même ! Mais je me souviens qu'elle en avait parlé. » Les paroles de la lectrice ne seraient pas les seules à s'être perdues dans les sables. Lorsque les parents ont voulu parler, ils se sont parfois heurtés à l'indifférence de leurs enfants. La mort dans l'âme, ces derniers le reconnaissent parfois : « on les a pas écoutés. ». Pour excuser ce qu'ils perçoivent aujourd'hui comme une coupable indifférence, ils en appellent à leur jeune âge, à l'insouciance et à la bêtise qui seraient le propre de cette période de la vie. « Mon père avait fait la guerre et il en parlait de temps en temps. Ça lui arrivait d'en parler. Il nous disait : 'Tu sais, quand on était en Espagne...' Et bien sûr, on l'écoutait pas. Il parlait mais on l'écoutait pas. Et maintenant, je m'en veux de ne pas l'avoir écouté. Je me dis : 'Mais que t'as été bête ! Si tu l'avais enregistré, aujourd'hui, tu en serais pas là, à te poser des questions pour savoir où il est passé, où il est allé ! Mais c'est fait, c'est fait ! On revient pas en arrière, jamais ! » D'autres avouent même avoir censuré la parole parentale. « Quand on dit que les anciens ont pas parlé, je sais pas pour les autres, mais moi je sais que mon père en parlait. Enfin, il aurait voulu en parler. Mais nous, quand il commençait à dire : 'Quand on était sur le front à tel endroit,...' on lui disait aussitôt : 'Papa, ça va ! C'est fini, la guerre ! Il faut passer à autre chose !' Bien sûr, il se mettait en colère parce qu'il comprenait pas qu'on veuille pas en entendre parler. Mais, bon, nous, on parlait d'autres choses et il était bien obligé de se taire. »

Parfois, les uns ont parlé et les autres ont entendu mais n'ont pas écouté. Ils sont nombreux ceux qui affirment avoir « entendu leurs parents en parler » mais ils n'y ont prêté aucune attention, préférant se consacrer à leur jeunesse insouciant. D'autres ont entendu et écouté. Nathalie par exemple. « Je ne peux pas dire que mon grand-père n'en parlait pas. Ce serait faux. Il en parlait de temps en temps. Ce dont je me souviens, c'est qu'il n'aimait pas

les lentilles. Ma grand-mère en faisait parfois. Et là, mon grand-père disait toujours : 'J'en veux pas, des lentilles. J'en ai trop mangées au camp. Elles étaient dégueulasses. Et en plus, il y avait des cailloux dedans !' C'est de ça que je me rappelle. De ces lentilles qu'il n'aimait pas parce qu'il en avait trop mangées pendant qu'il était au camp et qu'elles étaient pleines de cailloux. Je crois qu'il en parlait qu'à ce moment-là. Enfin, pour moi, je me rappelle que de ça.» Comme Nathalie, tous ceux qui assurent avoir écouté n'en ont gardé, selon eux, que des anecdotes, des bribes, des morceaux épars qu'ils ne parviennent pas à coudre ensemble et qui ne leur permettraient pas de comprendre l'histoire dans sa globalité. Et tous déplorent de ne pas avoir accordé suffisamment d'importance à ces récits fragmentaires, de ne pas avoir « cherché à en savoir plus » en posant des questions tout à la fois plus générales et plus précises sur cette période qui leur parvenait que sous la forme d'échos très affaiblis et souvent anecdotiques.

Rimbaud avait raison, on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans. On a autre chose à faire qu'à porter attention aux vieilles histoires du passé, racontées par les parents. Et on le regrette amèrement par la suite. Mais il est trop tard. Telle est la situation que vivent nombre de mes interlocuteurs.

Silence imposé ou silence choisi pour les aînés, rejet de la parole de ces derniers quand elle a existé ou attention plus que modérée, l'éventail de situations est large. Mais toutes mettent en scène la même chose : la transmission familiale de l'événement n'aurait pas eu lieu.

Un grand-père adoré

Il serait plus juste de préciser que la transmission familiale entre parents et enfants ne s'est pas effectuée. Chez ces derniers, l'intérêt apparaît assez tardivement dans le cours de leur vie, sous l'effet d'une combinaison d'événements. C'est d'abord l'âge du père et plus encore son état de santé défaillant (maladie, hospitalisation) qui soudain transforment l'indifférence en intérêt. Ils y sont également conduits en songeant aux générations qui arrivent. Certains devancent ainsi l'intérêt qui pourrait être celui de leurs enfants et plus encore de leurs petits-enfants. « Je me dis que peut-être, un jour, mon fils s'y intéressera. Pour le moment, c'est pas le cas mais on ne sait jamais. Et puis, il a des enfants. Ils sont très jeunes encore. Mais qui sait ? Peut-être un jour, plus tard, quand je serai plus là, ils poseront des questions à leur père sur leur arrière-grand-père. On peut pas savoir ! Alors, en faisant tout ce

travail de mémoire, je me dis qu'ils pourront y trouver leur bonheur. » Il n'est pas indifférent de noter que l'intérêt surgit assez tard dans la vie de cette première génération née en France. Pour beaucoup, c'est à l'horizon de la retraite que l'idée aurait germé. Le fait de disposer de temps pour se rendre aux archives, aux manifestations, pour lire aussi, expliquerait ce surgissement tardif. Il y a sans doute une autre raison, implicite. L'âge de la retraite coïncide, plus ou moins, avec celui de grands-parents. Il serait plus juste de dire que nombre de retraités sont aussi grands-parents. Et si tel n'est pas le cas, considère-t-on que les enfants n'ont que trop attendus. C'est donc bien le fait d'être grands-parents ou la perspective de le devenir bientôt qui précipite les fils de républicains espagnols dans l'aventure mémorielle.

Or, un lien particulier semble unir petits-enfants et grands-parents autour de cette mémoire. Songeons aux propos de Nathalie. Elle se souvient que « son grand-père » et non son père n'aimait pas les lentilles. Plus encore que les enfants, il semble que ce soit les petits-enfants qui s'y intéressent. Certains y sont conduits du fait de « l'amour » qu'ils lui portaient. Anne a presque 60 ans. Dans son sac à main, elle garde toujours une vieille photographie jaunie, prise, à n'en pas douter, au cours des années 70. « C'est mes grands-parents. C'était des gens formidables. J'adorais mon grand-père. C'était un homme bon comme il n'est pas permis de l'être. Généreux ! il aurait donné tout ce qu'il avait pour les autres. Et puis, c'était quelqu'un qui avait des convictions, qui croyait profondément dans ses idéaux. Quand il avait fini son travail à l'usine, il prenait sa mulette, il enfourchait son vélo et il allait aux réunions, ou faire des distributions de tracts ou... Je le revois sur son vélo. C'était vraiment quelqu'un pour qui j'avais un amour et un respect sans limite. Je l'admirais. Et je l'admire encore aujourd'hui.» Et l'émotion l'oblige à marquer un temps de silence. Si Anne affirme s'intéresser à ce passé, c'est, dit-elle, par amour pour ces grands-parents, pour ce grand-père surtout, qu'elle a longuement fréquentés au cours de son enfance, chez qui elle se rendait quotidiennement, sa journée d'école finie, dont elle garde une foule de souvenirs précis.

Pour d'autres, le fait de n'avoir pas connu le grand-père ne fait pas obstacle à un intérêt soudain pour le passé de celui-ci. Inversant l'affirmation, il n'est pas exagéré de dire que, dans ce cas, le fait de ne l'avoir pas connu renforce l'intérêt qu'il suscite. C'est le cas pour Mickaël, qui a une trentaine d'années. Le décès de son père, il y a cinq ans, lui fait prendre brusquement conscience qu'il ignore tout du passé de sa famille paternelle. Etrangement, ce n'est pas l'histoire de ce père disparu qui retient son attention mais celle de son grand-père paternel qu'il a à peine connu puisqu'il est décédé alors qu'il n'avait qu'un an. Deux ans plus tard, un érudit local lui fait parvenir un document qu'il a trouvé Aux archives

Départementales, un document administratif attestant de son passage au camp de Septfonds. Ce sera, dit-il, l'élément déclencheur.

D'une certaine façon, les générations qui se suivent ont quelque difficulté à se transmettre cette mémoire. L'exemple de Laurence et de son père, Bernard, en est un parfait exemple. Elle a une quarantaine d'années. Lui est octogénaire. Il a connu, enfant, la Retirada puis les camps. Il en a toujours parlé, au moins dans sa famille. Récemment, Laurence a décidé d'écrire la vie de Bernard. Ils vont agir en tandem. Elle enregistre le récit de son père, le transcrit puis essaie de rédiger son « histoire ». Mais les choses ne se passent pas comme elle l'avait espéré. Il semble que son père, pourtant tout à fait d'accord avec ce projet, ait eu quelque difficulté à parler de son expérience et plus encore à laisser sa fille s'en saisir. Il ne semble guère s'être plié à la discipline que Laurence, formée à l'histoire et à la collecte, lui imposait. Quant à elle, elle ne tarda pas à se lasser des incessants allers et retours chronologiques auxquels son père se livrait, à ses imprécisions et approximations, qui semblaient n'avoir d'autres raisons d'être que de l'égarer, de l'agacer et de mettre à rude épreuve sa patience et son amour filial. Le tandem père-fille ne tarde pas à se rompre. C'est à une tierce personne que Bernard confiera le soin de rédiger sa biographie, se pliant, désormais sans problème, à la rigueur qu'on lui impose. Au grand dam de sa fille qui rompra les liens avec la nouvelle biographe. Elle n'en rédigera pas moins son propre texte. Le cas de Laurence est-il extrême ? Ou paraît-il extrême parce que j'ai été personnellement témoin, une après-midi, de cette impossible transmission de la parole ? Il est difficile de le dire. Il n'en reste pas moins que nombre de ceux qui ont essayé tardivement d'inciter leur père ou leur mère à « leur parler » semblent avoir connu semblable difficulté. Du moins considèrent-ils que ce ne fut pas un succès, que le résultat était sans commune mesure avec leurs espérances. L'ascendant sollicité serait désormais trop âgé. Sa mémoire serait défaillante. Il aurait oublié trop de choses, n'aurait livré rien qu'on ne sache déjà. Tout se passe donc comme si, quel que soit le cas de figure, la transmission entre parents et enfants, refusée puis recherchée, était condamnée à l'échec.

Nombreux sont ceux qui affirment s'être intéressés à ce passé par amour pour leur grand-père et, notons-le, non pour leur grand-mère. En effet, même si celle-ci connut l'exode et les camps, elle est rarement citée comme la raison de cet intérêt. Un descendant de républicain espagnol, Charles Farreny, a créé son propre site sur la guerre d'Espagne,

Espagne au coeur⁵. C'est un site très consulté par tous ceux qui sont en quête de renseignements sur cette période. Une rubrique est consacrée au courrier qu'il reçoit et auquel il se fait un devoir de répondre. Les raisons de ces échanges épistolaires sont assez diverses. Beaucoup utilisent le webmaster comme une sorte d'agence de renseignements tous azimuts. C'est à lui qu'on s'adresse pour obtenir une précision historique, pour savoir comment continuer une recherche qui s'enlise, pour trouver tel document, pour savoir où acheter un drapeau de la Seconde République, un DVD, un livre. C'est à lui aussi qu'on s'adresse pour avoir des informations sur un membre de la famille. Lisons quelques-uns de ces messages⁶.

« Je m'intéresse depuis longtemps à la Guerre d'Espagne car mon grand-père maternel (que je n'ai malheureusement jamais connu) s'y est battu. Il était andalou, avait une quarantaine d'années en 36, et a quitté femme et enfants pour aller combattre les franquistes au côté des anarchistes. Laisse pour mort au moment de la défaite républicaine, il fut sauvé in extremis et évacué en France où, de camp de concentration en chantier du Mur de l'Atlantique (il était maçon de métier), il traversa la guerre et s'établi en Alsace à la fin de celle-ci, pour finalement y mourir de maladie sans jamais avoir revu son pays. Après avoir longtemps admiré cet homme et son histoire peu commune au travers de ce qu'en racontait ma mère, j'ai décidé il y a quelque temps d'**en savoir plus**. Toutefois, je n'y connais pas grand chose en recherche historique, et je ne sais par où commencer. Aussi, vous serait-il possible de m'aider ou de me conseiller sur les personnes ou organismes à contacter ? Je vous en serait reconnaissant. Merci d'avance.

Franck Berthelin - 7-11-2000 »

« Monsieur, Je recherche quelque information sur mon grand-père, **Juan Dachs Arnaus**, né à Gallifa (prov.de Barcelona) et exilé en France l'année 1939.

Je sais qu'il a etait dans le camp d'Argeles sur-Mer, et après il est resté en France pendant la 2ème Guerre Mondiale. Merci pour votre réponse.

Joan Villanueva Dachs

8-6-2001 »

« Je m'appelle Barbara et mon grand-père fut un réfugié espagnol suite à la guerre d'Espagne.

⁵ <http://espana36.voila.net/>

⁶ Les messages sont reproduits à l'identique (orthographe, abréviations, caractères en gras, en italique, textes en lettres minuscules ou majuscules, etc.)

Mon grand-père, hélas, est décédé quand j'avais 3 ans et il n'est jamais revenu en Espagne. Je m'intéresse donc vivement à ce qu'il a vécu et je dois dire que votre site est très intéressant.

Mon grand père s'appelait **Manuel CERCOS** et il était originaire de Barcelone.

Barbara CERCOS

13-4-2001 »

« 22 avril 2004

Bonjour Monsieur voila je suis a la recherche de **mon grand père maternel**, j'ai juste une question a vous poser.

Comment je peux savoir si il est mort ou pas y a t 'il une liste quelque part des disparus de cette guerre.

Merci mes salutations distinguées.

1729@wanadoo.fr »

« 29-8-2005 - **J'ai besoin d'en savoir plus**

BONSOIR. C'EST EN FAISANT UNE RECHERCHE TOUTE AUTRE MAIS EN ESPAGNE QUE JE SUIS ARRIVE SUR VOTRE SITE. TOMBE D'ABORD SUR UN MAIL D'UN DES VISITEURS (AVRIL 2001) QUI M'A INTERPELLE PARCE QUE JE LE TROUVE TRES INJUSTE VOIRE PARTIAL, CELA FAIT DES HEURES QUE **JE NAVIGUE LES YEUX EMBUES.**

JE M'APPELLE **JOSE LUIS ALFARO Y FUSTER**, D'ORIGINE "MANCHEGA" (CASTILLA) Y VALENCIANA DE ALZIRA.

MA GRAND-MERE EMPRISONNEE A BARCELONE EST DECEDEE EN SEPTEMBRE 1992, SANS QUE JE ME POSE POUR L'ECOUTER, ELLE QUI VOULAIT ME DIRE TANT. MON GRAND-PERE A ETE FUSILLE PAR LES FRANQUISTES A ALCAZAR DE SAN JUAN, LA OU APRES LA MORT DE FRANCO UNE FOSSE COMMUNE AVEC 350 COMPAGNONS LIES ENTRE EUX PAR DES BRACELETS DE FILS DE FER A ETE DECOUVERTE.

A CET ENDROIT UNE STELE COMMEMORATIVE A ETE DRESSEE.

MON PERE A ERRE SUR LES ROUTES DE CASTILLA JUSQU'EN TERRE VALENCIANA ALORS QU'IL ETAIT AGE DE 6 OU 7 ANS AVEC SA SOEUR AINEE ET SON FRERE CADET AVEC UN DE LEUR JEUNES ONCLES. MON PERE ET SA SOEUR EN PARLENT PEU.

C'EST CE MOIS D'AOUT QUE J'AI APPRIS DE LA VOIX DE MA TANTE QU'ELLE

AVAIT CONSERVE DURANT TOUT CE TEMPS LA COUVERTURE
ENSANGLANTEE DE MON GRAND-PERE.

J'AI BESOIN D'EN SAVOIR ET D'EN DIRE PLUS. DES QUE JE LE POURRAIS JE
VOUS ENVERRAIS UN MAIL. AMITIES SINCERES.

José ALFARO egn2p@9online.fr »

« 14-8-2006 - **Juan Ramirez Santana, natif de Malaga**

Bonjour, je viens une fois de plus d'aller surfer sur votre site, et je me décide enfin à écrire. Je suis une petite fille de républicain espagnol réfugié en France, et après m' être documentée sur la guerre d'Espagne et ses lendemains au travers des livres, je souhaite essayer de **retracer le chemin parcouru par mon grand-père.**

Ce dernier n'est plus de ce monde et a très peu parlé de toutes ces années. Je crois savoir qu'il a été interné au camp du **Barcarès**, et envoyé à **Brest** dans une compagnie ou un groupement de travailleurs étrangers. J'entends également parler de **Mauthausen**.

Savez-vous s'il existe des archives nominatives concernant le camp du Barcarès, et la liste des compagnies de travailleurs étrangers?

Je me suis déjà rendue à la mairie du Barcarès, où les plus jeunes employés ne connaissent même pas l'existence d'un camp sur la commune, et où il n'existe visiblement aucune archive s'y rapportant.

A toutes fins utiles mon grand-père s'appelait **Juan Ramirez Santana**, né à Malaga en 1914. Peut-être des personnes fréquentant votre site l'ont-elles connu ? Merci de l'aide que vous pourrez m'apporter. Cordialement. gnopasar@yahoo.fr »

Ces quelques extraits ne sont pas le fruit d'un choix arbitraire de l'auteur de ces lignes mais bien le reflet des messages adressés au webmaster : les demandes concernant un grand-père sont incontestablement plus nombreuses que celles concernant une grand-mère. Cette différence est riche de sens. « Grands-pères et grands-pères peuvent exercer dans la pratique des rôles similaires, mais ils se distinguent indéniablement dans l'imaginaire de leurs petits-enfants et à travers les souvenirs qu'ils vont imprimer en eux pour la vie. Longtemps après qu'ils ont disparu, ils continuent à vivre et à évoluer dans la mémoire de ces petits-enfants devenus adultes, où ils sont logés dans des zones distinctes : au grand-père sont associés des éléments de l'histoire sociale, à la grand-mère ceux de l'histoire familiale, dans une division sexuelle caricaturale de la fonction de témoignage. Lui est décrit dans son travail, ses

engagements, ses actions et hauts faits (s'il y a lieu), elle est mise en scène dans la maison, la cuisine, autour du linge... parfois, mais plus rarement, dans les champs. (...) Ils règnent toujours sur des domaines différents, la grand-mère dans le domaine privé, familial, le grand-père, à l'extérieur ou à la frontière public/privé. » (Attias-Donfut 2001 : 62-63) Ce choix du grand-père au détriment de la grand-mère ne privilégie pas une branche familiale au détriment d'une autre mais privilégie un temps, un moment, supposé s'incarner dans la figure masculine. Le grand-père, c'est le soldat, l'homme qui lutte, les armes à la main, pour la défense de ses idéaux. C'est bien la guerre civile qui s'incarne en lui, bien plus sûrement que dans la grand-mère, eût-elle connu cette période. De plus, « l'histoire familiale » que mes interlocuteurs recherchent n'est pas faite d'un empilement de générations. Ce n'est pas une histoire aux accents généalogiques d'autant plus prestigieuse que l'on peut l'ancrer profondément dans le temps. En effet, on ne se soucie guère de l'épaisseur généalogique que l'on peut exhiber. Elle est au contraire étonnamment brève. Le roman familial des républicains espagnols et plus encore de leurs descendants ignore bien souvent le XIXème siècle. Il ne dépasse guère la troisième génération. Mais, dira-t-on, c'est là un phénomène absolument classique. La mémoire familiale est courte et ne dépasse guère le troisième degré. Il est des stratégies pour passer aller plus en arrière dans le temps. Les généalogistes, amateurs ou professionnels, le savent bien. Ici, on ne fait pas appel à eux. On ne leur emprunte pas leurs méthodes et leur façon de procéder. On n'en a pas besoin. Racontant l'histoire de sa famille, on ne remonte guère qu'aux années 1910-1920, et cela quelque soit l'âge de l'interlocuteur. Ceux dont on parle, ceux dont on cherche la trace sont ceux qui ont vécu l'épisode de la guerre et de l'exode, qu'il s'agisse d'une arrière-grand-mère alors très âgée ou d'un cousin, encore dans ses langes. Autant on se soucie peu de profondeur temporelle, autant on se soucie de retrouver tous ceux, cousins et cousines, parfois très éloignés, avec qui on peut établir des liens familiaux. L'arbre généalogique de ces familles a les allures de ces arbres artistiquement taillés, dont le sommet est plat mais la ramure très large. Ceux qui ont été les acteurs ou les témoins de la guerre d'Espagne sont les plus anciens « ancêtres » que l'on cherche et dont on parle. Ce sont eux qui totalisent tout un avant, un passé. Ou, pour mieux dire, rien n'existe avant eux. On ne se soucie guère de ceux qui ne l'ont pas connue, de ceux qui sont morts avant qu'elle n'éclate. Ils n'ont pas leur place dans cette histoire. Sous prétexte de reconstituer une histoire familiale, c'est donc en quête de la guerre que l'on part, d'une famille prise dans les filets de la guerre et dont la trajectoire devient en quelque façon exemplaire.

Il semble donc que cette mémoire se transmette en sautant une génération, de grands-parents à petits-enfants. Mais parfois, cet enjambement n'est qu'une illusion. La mémoire s'est bien transmise d'une génération à celle qui l'a suivie immédiatement mais elle a fait un détour.

Zigzags

J'ai évoqué l'affection profonde qu'Anne voue à son grand-père défunt. Il me faut, maintenant, en dire un peu plus sur les circonstances de cet entretien. Je connais Anne, sa sœur et ses parents depuis très longtemps. C'est dans le cadre d'une autre recherche, partant sur le contenu des sacs à mains⁷, qu'elle m'a montré la photographie et a évoqué son grand-père. Evocation pour le moins elliptique. Elle m'explique que c'était un républicain espagnol, arrivé en France en 1939. Bien qu'elle l'ait profondément aimé, elle sait peu de choses sur son histoire. Il a sans doute fait la guerre, oui, mais elle n'en sait rien. A-t-il connu les camps ? Elle l'ignore. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il est venu s'installer à Fumel où il a travaillé à l'usine métallurgique, sans renoncer pour autant à ses idéaux. Elle se souvient que, lorsqu'elle était enfant, elle l'accompagnait à Toulouse où il allait assister à des manifestations dont elle ignorait la raison. « Ca devait être des réunions, des meetings, des congrès, je sais pas trop. Mais, c'est sûr, c'était des trucs politiques. J'ai vu plein de gens célèbres mais à l'époque je savais pas qui c'était ! Moi, je disais : 'Bonjour Monsieur, Bonjour Madame !' comme il m'avait recommandé de le faire. Je me souviens qu'on était allé écouter la Pasionaria, Dolorès Ibarruri, et je lui avais fait la bise ! Evidemment, je savais pas qui c'était à l'époque. Quand j'y pense, je me dis aussi que c'était pas très prudent parce que, vu le climat de l'époque, il aurait pu y avoir une bombe, un attentat et une petite fille là-dedans... Mais maintenant, je me dis : 'mon grand-père, petit ouvrier métallurgiste, était quelqu'un d'important. Il connaissait des tas de gens importants et il le disait pas. Il y avait toujours du monde chez lui. Sa maison était ouverte à tous. Et il y avait aussi bien des pauvres types, tu voyais bien que c'étaient des pauvres types, en fuite d'Espagne peut-être je sais pas, que des gens importants. A l'époque, tu sais, ce genre de choses se voyait rien qu'à la façon de s'habiller. » Récit elliptique qui pourrait s'expliquer par le contexte même de l'entretien : je travaillais alors sur l'identité portable et non sur la mémoire des réfugiés espagnols. Celle-ci ayant commencé, je

⁷Moulinié, Véronique : « Des papiers sur soi, des papiers pour soi : l'identité portable », in *Etats civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*, ouvrage collectif sous la direction d'Agnès Fine, Paris, Editions de l'EHESS, Collection Le regard de l'ethnologue, 2008, pp 293-330.

me suis à nouveau adressée à Anne. Mais l'entretien n'a même pas eu lieu. Lors d'une conversation ordinaire, elle me répéta ce qu'elle m'avait déjà dit, qu'elle savait très peu de choses, qu'elle ignorait tout de sa vie « avant ». Il était aussi discret que gentil. Il ne parlait jamais de son passé. Du moins ne s'en souvenait-elle pas.

Ce grand-père n'est autre que le père de sa mère, laquelle a franchi les Pyrénées à l'âge de trois ans, dans les bras de sa mère. Je mets à profit un repas associatif pour lui demander un rendez-vous. Mon intérêt pour l'histoire de ses parents l'étonne. Elle me prévient : « Tu sais, je sais pas grand chose ». Et en effet, mes questions ne recevront que des réponses évasives. Elle ignore tout de la vie de ses parents en Espagne et de sa famille. Du reste, elle n'avait que trois ans quand elle a passé la frontière alors elle ne se souvient de rien. Il en va de même pour les années qui ont suivi. Oui, son père travaillait à l'usine. Ils habitaient une maison dans l'un des quartiers ouvriers. Mais ils menaient une vie normale, comme on vivait à l'époque. Et, pour expliquer son ignorance, elle avance : « Tu sais, à l'époque, c'était pas comme maintenant. On posait pas autant de questions. Surtout entre les parents et les enfants. Et puis, les enfants étaient pas aussi dégourdis, aussi curieux que maintenant. Maintenant, je le vois bien avec mes petits-enfants. Ils sont toujours à te demander : 'Et pourquoi ci ? Et pourquoi ça ? Et comment on faisait avant ? Et comment c'était avant ?' Nous, on se posait pas ce genre de questions. On n'aurait pas eu l'idée de le faire. » A l'évidence, ce qui la navre, ce n'est pas de ne pas connaître l'histoire de ses parents mais c'est de ne pouvoir m'aider. Jacques, son mari, a assisté à notre entretien. Il va voler au secours de son épouse et de l'ethnologue. « Mon beau-père, c'était un type extraordinaire, comme cette époque en a produits. Un type qui a pas eu une vie facile mais qui n'a jamais été aigri et qui a toujours eu le cœur sur la main. » Et il se lance alors dans un long récit de la vie de sa belle famille : l'enfance difficile de ses beaux-parents dans une région d'Espagne rurale et pauvre, la République, la guerre civile qui voit son beau-père prendre les armes, la défaite, l'exode, les camps, les retrouvailles, l'installation définitive en fumelois. Mais son épouse n'y prête guère attention, préférant aller saluer des connaissances. Comme si cette histoire ne la concernait pas. C'est Jacques, le gendre donc, qui n'a pas une once de sang espagnol, qui est la mémoire de sa belle-famille !

Il n'est pas une exception. On a déjà croisé Mickaël. Lorsque je prends contact, par téléphone, il me donne rendez-vous chez lui. Puis il se ravive et me demande de le retrouver chez sa mère, Christiane. La raison de ce brusque changement est on ne peut plus simple. C'est chez elle que se trouve la marionnette réalisée au camp de Septfonds par le grand-père de Mickaël. Il avait, dans un premier temps, envisagé de demander à sa mère de la lui

apporter mais il est plus logique que nous nous rendions chez elle. Et il ajoute que, de toute façon, sa mère en sait beaucoup plus que lui sur l'histoire familiale et qu'elle me sera donc beaucoup utile que lui-même. Mickaël et Christiane, chacun à sa façon, sans le dire vraiment, laissent à penser que José, leur père et époux respectifs, m'avait montré aucun intérêt pour l'histoire de son père. Pour Christiane, cette rupture avec le passé s'incarne dans le choix qu'il fera à sa majorité. « A vingt et un an, il lui a fallu choisir. Ses parents n'ont jamais été naturalisés donc lui était espagnol aussi, forcément. Du coup, il avait le choix. Soit il partait faire son service militaire en Espagne. Soit il prenait la nationalité française et il faisait son service militaire en France. Mais à ce moment-là, c'était la guerre d'Algérie. Donc ça voulait dire que s'il prenait la nationalité française, il partait en Algérie. Et c'est ce qu'il a fait. Il a préféré aller se battre en Algérie que de faire simplement son service militaire en Espagne. » On peut interpréter ce « choix » de différentes façons. On peut dire qu'il n'en est pas un ou qu'il s'apparente un peu à opter pour la peste ou pour le choléra. On peut dire aussi que, si le fils avait vraiment voulu rompre avec son père, garder la nationalité espagnole et faire le service militaire en Espagne auraient été beaucoup plus définitifs. Mais Christiane ne l'entend pas ainsi. Pour elle, l'important se situe à un autre niveau. Alors que son père a gardé sa nationalité espagnole, lui a demandé la naturalisation, sachant parfaitement ce qu'elle supposait. Pour Mickaël, il y a bien eu rupture mais il croit la voir ailleurs, dans sa façon de vivre et certains de ses goûts. « J'ai toujours le sentiment que mon père s'est efforcé de ne pas ressembler à mon grand-père. Par exemple, il travaillait à l'usine mais il a toujours eu le goût de la terre. Il a acheté une petite propriété, il faisait du bois de chauffage. Pas par besoin financier, non, mais pour être un peu 'paysan'. Il aimait ça, la terre, le travail de la terre. Un autre truc, très vite, il est devenu chasseur. C'est bizarre, non, vous trouvez pas, pour un fils de républicain espagnol ? Il y en a pas beaucoup qui sont chasseurs. » Finalement, ce fils a été comme nombre d'autres de mes interlocuteurs : il n'a apporté qu'un intérêt fort distant à l'expérience de son père. Quelqu'un d'autre y a attaché de l'importance, suffisamment pour que l'entretien dure presque deux heures : Christiane. C'est elle beaucoup plus que son fils qui parlera ! C'est elle qui semble avoir été la dépositaire de la mémoire familiale, en lieu et place de son mari.

Si Jacques et Christiane ont écouté, plus qu'ils ne l'ont véritablement recherchée, l'histoire de leur belle famille, enregistrant un récit dont nul ne se souciait, d'autres se montrent un peu plus actifs. Ainsi en va-t-il de Laurent. Il intervient, du reste, à plusieurs niveaux. D'une part, lorsque son épouse, Chantal, décide d'écrire l'histoire familiale, elle se rend compte qu'elle en ignore tout. C'est lui qui va voler à son secours, lui apportant toutes

les connaissances qui lui font défaut. Mais il fait plus. Il la pousse à adhérer à l'association FFREEE. Il n'aura de cesse qu'elle ait franchi le pas. « Moi, je me suis mis membre mais c'est lui (Laurent) qui matin, midi et soir, me disait : 'Tu as pas fait ton adhésion ! Tu as pas fait ton adhésion !' », dit-elle en souriant. Il semble que, décidément, dans cette famille, les hommes occupent une place privilégiée dans la transmission de la mémoire familiale. Partagée entre tristesse et espoir, elle parle de son frère, Pascal. « Toutes ces histoires, il s'en fout complètement. Ça l'intéresse pas du tout. Mais je sais que son fils, ça l'intéressera. Parce qu'il est venu en Espagne avec nous, au village. Il a beaucoup parlé avec mon père qui est français mais qui maintenant est plus catalan que ma mère ! Il connaît bien l'Histoire avec un grand H et l'histoire familiale. Il lui a posé énormément de questions sur tout ça. Je sais qu'ils ont passé des heures à discuter de ça. Mon père lui a parlé beaucoup de tout ça. Je pense que je le (le petit livre retraçant l'histoire familiale qu'elle a écrit) donne à Pascal mais c'est plus Yoan, mon neveu, qui va le lire. » Ainsi donc, ce n'est pas auprès de sa grand-mère, qui a passé la frontière en 1939, que Yoan va chercher des informations sur la famille mais auprès de son grand-père qui n'a pas vécu l'exode. Je rencontre Rosalie et Raymond lors des Camins de la Retirada. Fille de républicain espagnol, Rosalie se dit aujourd'hui très impliquée dans l'histoire de sa famille. Certes, elle n'est pas membre de FFREEE mais c'est la deuxième année qu'elle participe à la manifestation. Elle raconte, avec beaucoup de passion et d'émotion, l'histoire de son père qu'elle regrette de ne pas avoir suffisamment écouté. Aujourd'hui, elle essaie patiemment de recomposer son parcours, mettant bout à bout les quelques bribes de récit dont elle se souvient, le maigre résultat de ses patientes recherches auprès des archives et ses lectures. Raymond écoute, sourit et finit par intervenir. Sans doute, Raymond éprouve-t-il quelque peine à entendre ainsi sa femme raconter sa passion en oubliant d'en évoquer la genèse. Ce qu'il s'empressera de corriger. « Ce que tu oublies de dire, c'est que c'est grâce à moi que tu t'y es intéressée. » Et Raymond de raconter la fascination qu'il a immédiatement éprouvée pour l'histoire de sa belle famille et l'étonnement que l'indifférence de son épouse lui a procuré. Comme Chantal, ils ne sont pas rares ceux qui avouent que c'est « un peu poussés » par leur conjoint qu'ils se sont enfin décidés à « en savoir plus ».

D'autres se montrent beaucoup plus entreprenants et prennent à bras le corps l'histoire de leur belle famille comme le montre le message suivant.

« 26-8-2005 - **Recherche : Montaner Aris**

Bonjour, mes beaux-parents sont espagnols et je cherche des infos sur leur famille. Ils

semblent qu'ils n'aient plus grand monde ...En discutant avec eux j'ai obtenu qq noms de personnes et après qq recherches je suis tombée sur la période de la Retirada . J'ai retrouvé l'acte de décès de son oncle par le ministere français des armées : il est mort a **Mauthausen** en 42.Je n'arrive pas a faire le lien entre son depart d'Espagne et sa mort dans le camps: dans quel camps a t il atterri en France ? Pourquoi je le retrouve dans les archives de guerre Française? (enrolé volontaire ou non?)

Son autre oncle a quitté l'Espagne pour l'Argentine ou vit sa descendance. Mais là, idem je ne trouve pas quand ni comment (liste de passagers de bateaux). Peut être y a t il quelqu'un qui puisse m'aider et me dire ou je peux trouver les infos , documents me permettant de retrouver leur trace et de comprendre l'histoire de cette famille.

Merci à tous ceux qui pourront me renseigner ou me donner des infos par des personnes de leur famille qui a vecu cette periode et qui a pu leur en parler. georgesmontaner@free.fr »

On remarquera qu'à aucun moment, il n'est question de son épouse. On croit seulement la deviner dans les expressions : « son oncle », « son autre oncle ».

Prise en étau entre l'indifférence des enfants qui ne voulaient pas écouter et l'autocensure des parents qui hésitaient à parler, la transmission familiale aurait connu quelques difficultés. Et le fait que ce soit les « pièces rapportées » qui aient, parfois, évité que la parole ne se perde totalement ne change pas grand chose au remords que nombre de descendants éprouvent aujourd'hui. Mais ils ne seraient pas les seuls responsables de cette chape de plomb qui serait abattue sur la guerre d'Espagne et ses lendemains.

2-Jeu de cache-cache⁸ au pays de la mémoire

Pour les descendants de républicains espagnols que j'ai rencontrés, une sorte de conspiration du silence aurait été menée de mains de maître par les « autorités », sans que l'identité de celles-ci soit clairement précisée. Elles auraient interdit aux acteurs de parler. Nadia, cousine de Chantal que nous avons déjà croisée, l'assure : « Ils étaient surveillés. Ils n'avaient pas le droit d'en parler. Ils n'avaient pas le droit de se réunir à plus de trois ou quatre. Ils savaient qu'ils pouvaient rien dire. C'était interdit de parler de ça. Sinon, ils risquaient d'être arrêtés et d'aller en prison. » Ce silence aurait été puissamment relayé par les institutions culturelles et en particulier par la première d'entre elles, l'école. Qu'elle l'ait fait à son corps défendant pour certains ou qu'elle l'ait fait tout à fait délibérément pour d'autres, tous mes interlocuteurs sont bien d'accord pour affirmer qu'il ne fallait pas compter sur elle pour lever le voile. « Pendant longtemps, on ne parlait pas de la guerre civile dans les livres d'histoire. Il y avait rien ou alors seulement une ou deux lignes. On disait : 'il y a eu la guerre en Espagne' et voilà, c'était tout. Tu l'étudiais pas. Tu savais pas ce qu'il s'était passé. C'était une guerre comme une autre. Pas plus. Et tu t'attardais pas. Moi, je me souviens même pas d'avoir étudié la guerre d'Espagne. Je me souviens qu'on avait étudié la Seconde Guerre Mondiale mais c'est tout. C'est toujours pareil : on en parlait pas, il fallait pas en parler. Silence radio ! » Cette censure, venue elle de l'extérieur, aurait eu la vie longue. Elle aurait été imposée dès 1945 et elle aurait régné en maître jusqu'au début des années 2000, jusqu'à ce que les associations dont nous avons croisé les noms à deux reprises, voient le jour et viennent rompre ce pacte du silence. L'opinion largement répandue est que le mouvement se serait amorcé en 1999, avec la création de FFREEE. En effet, dans le concert associatif, celle-ci occupe une place à part. Nombre de descendants considèrent qu'elle a été la première à lever le voile sur l'exode de 1939. Celles qui sont nées ensuite la revendiquent, plus ou moins ouvertement, comme leur modèle. Toutes agissent à son imitation, choisissant un lieu,

⁸ Jouer à « cache-cache » suppose une double cécité. Il y a d'abord celui qui « cligne » et qui ignore où se trouvent les autres. Et puis il y a aussi ces autres qui, précisément pour ne pas être trouvés, doivent rester soigneusement « planqués » comme ils le disent eux-mêmes, ne pas montrer le bout de leur nez, sous peine d'être découverts. De telle sorte qu'ils ignorent aussi où se trouve celui qui les cherche. Les enfants le savent fort bien, qui poussent de grands cris de surprise quand on les trouve enfin. « Cache-cache », la répétition laisse d'ailleurs à penser qu'il y a un double processus de dissimulation.

souvent un camp, pour centre d'intérêt et tentant de mettre un terme au silence qui l'aurait entouré : CERE11 pour celui de Bram, MER 82 pour celui de Septfonds, etc. Toutes auraient ainsi localement joué le rôle de précurseur de la mémoire.

Mais, là encore, le silence qu'elles évoquent pour légitimer leur existence est très relatif. Il suffit de s'éloigner de leur sillage pour s'apercevoir qu'elles ne sont pas les pionnières qu'elles prétendent être, que d'autres initiatives les ont précédées.

Initiatives locales

Je ne prétends en aucun cas faire une chronologie précise du retour de la mémoire en certains lieux. Mon rôle se bornera à en indiquer quelques jalons.

Dans l'Aude, il n'y aurait rien eu ou si peu avant cette année 2009 où, dans le cadre des commémorations organisées par la Région, le collectif CERE11 a obtenu l'érection d'un monument en hommage aux internés du camp de Bram⁹. Pourtant, à y regarder de près, le terrain n'était pas vierge. Des initiatives avaient vu le jour auparavant. Ainsi, l'année 2004 apparaît-elle comme un tournant. Du vendredi 3 au dimanche 5 juin de cette année-là, une manifestation en hommage aux républicains espagnols est organisée. Elle bénéficie d'une publicité importante. En effet, dans son n°122 de mai 2004, *Perspectives*, le bulletin d'informations du Conseil Général de l'Aude, lui consacre deux pleines pages. La première est un rappel historique, la seconde annonce le programme de ce week-end commémoratif. Le camp de Bram, qui jusque-là n'avait pas suscité beaucoup d'intérêt, fait ainsi son entrée sur la scène politique et culturelle locale. La manifestation compte plusieurs volets. Comme c'est souvent le cas, les collégiens y ont été associés. Après avoir étudié cette période en cours d'histoire et d'espagnol, ils participent, le 3 juin, à une rencontre avec des représentants des associations et des historiens. En soirée, au cinéma de Bram, la projection du film *No Pasarán* est suivie d'un débat. Le 4 juin se tient un colloque historique organisé par les Archives Départementales dont les actes seront publiés l'année suivante¹⁰. Des spécialistes, et non des moindres, dont Denis Peschanski et Jean-François Berdah, y participent. Le soir, à Bram, une soirée lecture spectacle est donnée à laquelle participe Claude Marty¹¹, que nous retrouverons plus loin. Le lendemain, les inaugurations se succèdent. A Bram, à 10h 30, on dévoile une

⁹ On trouve une photographie de ce mémorial dans le Carnet photographique, à la fin de ce rapport.

¹⁰ *Réfugiés espagnols dans l'Aude, 1939-1940*, Actes du colloque international de Carcassonne, 4 juin 2004. Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, 2005

¹¹ Voir deuxième partie.

sculpture en hommage aux républicains espagnols. Elle est installée, non à l'emplacement du camp, mais sur un rond-point qui ne tarde pas à être rebaptisé « rond-point de la Retirada ». Une demi-heure plus tard, c'est au tour de l'exposition que les Archives Départementales ont organisée d'être officiellement ouverte. Le soir, à Montolieu, on fait de même avec une autre exposition, sur la guerre d'Espagne, mise en place, elle, par la Bibliothèque Départementale de l'Aude. Enfin, le dimanche après-midi, à l'initiative du musée du livre, se tient, à Montolieu toujours, une vente de livres sur la guerre d'Espagne suivie, elle aussi, d'une rencontre sur la guerre civile et la mémoire du camp de Bram. On remarque que ces trois jours tissent de façon serrée diverses façons d'aborder la question : l'approche scientifique avec le colloque, l'approche artistique avec les soirées spectacles mais aussi l'approche sensible avec les diverses inaugurations. Du reste, on n'aura pas manqué de remarquer aussi que nombre de ces moments sont suivis de « débats », terme vague à souhait. A y regarder de près, ces « débats » sont autant de moments d'échange certes, entre les intervenants et le public. Mais ils sont surtout, pour quelques-uns qui ont vécu l'événement, de raconter leurs propres souvenirs, d'évoquer leur vécu, de témoigner en somme.

De tout ceci, l'initiative ne revient pas à des descendants de républicains espagnols mais à des institutions culturelles et politiques. Les Archives et la Bibliothèque Départementale fournissent la matière grise et « le Conseil Général associé aux communes de Bram, de Montréal et de Montolieu » accompagnent et soutiennent, financièrement entre autres, l'événement (*Du 3 au 5 Juin... 2004* : 8). Cependant, un colloque, nul ne l'ignore, est une chose qui se prépare longtemps à l'avance. De sorte que lorsqu'il a lieu, il n'est que l'aboutissement d'un vaste travail antérieur. C'est particulièrement vrai ici. Née dans les cercles « savants », l'initiative ne tarde pas à les déborder. L'association, FRE39¹², qui voit le jour quelques mois plus tôt, en septembre 2003¹³, est un des effets induits du colloque. Tout comme la manifestation du 21 février 2004. Ce jour-là, on inaugure, au cimetière de Carcassonne, une stèle portant le nom des 53 réfugiés espagnols inhumés en ce lieu. Loin de rester confiné au petit monde de la préfecture de l'Aude, « l'événement » fait immédiatement l'objet d'une certaine publicité. Un courrier est envoyé au site Espagne au coeur, site très apprécié des descendants, pour annoncer la nouvelle. Deux ans plus tard, c'est une photographie qui est envoyée. Le nom des 53 personnes est parfaitement lisible¹⁴. A la suite

¹² « Familles de Réfugiés Espagnols de 1939 », c'est sous ce nom qu'elle paraît au Journal Officiel.

¹³ 20 septembre pour être précise.

¹⁴ <http://espana36.voila.net/courrier/janmars06.html>

du colloque, quelques-uns, en amateurs, entreprennent des recherches. Un médecin, par exemple, se livrera à un travail de fourmi afin de dresser la liste de toutes les personnes décédées dans l'Aude lors de l'exode.

Cependant, très vite, des voix s'élèvent. A peine installée, la sculpture du rond-point suscite des critiques. Son esthétique ne plaît pas. Certains la trouvent « laide », d'autres considèrent qu'elle n'a aucun sens. Nombreux sont ceux qui jugent que l'emplacement n'est pas judicieux. Un rond-point n'est pas un lieu pour pareille sculpture ! On ne peut s'approcher d'elle. Les automobilistes, occupés à conduire, n'ont guère le loisir de la regarder, encore moins d'en saisir le sens. Et comment se recueillir sur un rond-point ? Pour beaucoup, ce n'est peut-être pas le fruit du hasard. Ne serait-ce pas là un stratagème afin de ne pas trop en dire ? De proche en proche, la statue, érigée en 2004 en hommage aux réfugiés espagnols, finit par être perçue comme un moyen de taire l'épisode qu'elle est supposée évoquer. Du reste, le sort réservé au site du camp ne semble-t-il pas confirmer cette vision ? De puissants engins de chantier en ont creusé le sol pour en extraire sable et graviers. Les travaux laissent derrière eux une végétation pitoyable, de taillis et de broussailles. Certains crient au scandale face à ce « lieu de mémoire », « oublié de tous », devenu une banale carrière. Ainsi, la manifestation de 2004 a réveillé le souvenir du camp de Bram. Mais étrangement ce réveil donne aussi naissance à un discours sur l'oubli, l'indifférence et la dissimulation.

Tout s'accélère à l'approche du soixante-dixième anniversaire de la Retirada, en 2009. La Région Languedoc-Roussillon s'est largement impliquée dans l'événement qu'elle a accompagné médiatiquement mais aussi financièrement, soutenant voire suscitant des projets locaux. Sous son égide, l'anniversaire va devenir une commémoration d'envergure. C'est dans cette perspective que CERE11 est créé, portant un projet ambitieux. Il s'agit de marquer d'un monument trois lieux d'internement situés dans le département, traçant ainsi ce « chemin de l'exil des républicains espagnols dans l'Aude » qui a donné son nom à l'association. A Bram, à l'emplacement exact, dit-on, de l'entrée du camp que l'on dit oublié, un imposant mémorial est inauguré le 12 mars 2009. Il est composé de deux vastes carrés de marbre noir, comme un livre ouvert, sur lesquels sont gravés à la feuille d'or les noms de ceux qui sont morts derrière ces barbelés. C'est ensuite à Couiza et à Montolieu que l'on rappelle l'existence de camps, par l'apposition de plaques. FRE39 aussi bien que CERE11 sont ainsi nés d'initiatives culturelles et politiques, totalement extérieures aux cercles espagnols. Et ils ne sont pas les seuls.

Au sein de FFREEE, on ne cache pas les circonstances dans lesquelles l'association a vu le jour. Il serait plus juste de dire qu'une sorte de récit des origines s'est mis en place, sans

cesse repris. Pour le soixantième anniversaire de la Retirada, quelques-uns, qui ne sont pas d'ascendance espagnole et se définissent comme de « vieux argelésiens », certains étant très impliqués dans le patrimoine de la ville, suggèrent au maire d'alors, Jean Carrère, de « faire quelque chose ». Il accepte. C'est à un employé municipal, descendant de républicains espagnols, qu'il confie le projet. Celui-ci va alors réaliser un travail considérable qui aboutira, du 31 août au 5 septembre 1999, à « Argelès se souvient... La Retirada-Les Camps ». La manifestation connaît un succès considérable, réunissant, dit-on, plusieurs milliers de participants, venus de loin parfois. Face à leur enthousiasme, l'idée de pérenniser l'opération s'impose. Ce ne peut être le fait de la municipalité, qui n'y voit qu'une opération ponctuelle. FFREEE, née quelques jours à peine avant la manifestation, va alors prendre le relais, en organisant, tous les ans, en février, les « chemins de la Retirada » sur lesquels je reviendrai.

C'est un fait cent fois entendu dans l'aura de FFREEE : il n'y avait rien eu avant la manifestation ponctuelle de l'été 1999, devenue annuelle grâce à elle. Elle serait ainsi l'artisan du retour de la mémoire des républicains espagnols à Argelès. Or, c'est une histoire un peu différente que l'on découvre en menant une enquête serrée. Les choses ont débuté bien avant le soixantième anniversaire. Avec plus ou moins de succès. Tout commence dans le milieu érudit argelésien autour de la revue *Massana*. En 1974, elle publie le récit de Pierre Izard, premier adjoint au maire d'alors, décrivant l'arrivée des républicains espagnols et la construction du camp. (Izard 1974) Presque vingt ans plus tard, en 1992, la même revue publie l'autobiographie d'un républicain espagnol, Isidore Ribas. (Ribas 1992) En 1982, un projet de monument, dont Manolo Valiente, un artiste interné au camp d'Argelès, aurait réalisé la sculpture, avorte. Dans le même temps, une association d'anciens guérilleros, émue par le sort réservé au cimetière des espagnols, alors totalement à l'abandon, commence à l'entretenir. En 1986, une argelésienne d'adoption, Sonia Marzo, décide de commémorer le cinquantième anniversaire du début de la guerre civile. C'est moins au titre de descendante de républicains espagnols qu'elle agit, qu'à celui de bénévole de la bibliothèque, considérant qu'« en tant que bibliothécaire, on fait l'histoire du lieu où on vit ». S'appuyant sur plusieurs associations d'anciens combattants de la République espagnole, soucieuse de concilier toutes les tendances, dit-elle, elle réalise une première exposition qui connaît un certain succès auprès des scolaires, avec qui elle a décidé de travailler, mais n'intéresse pas les argelésiens. Ce semi-échec ne l'empêche pas de constituer, à la bibliothèque, un fonds consacré à la guerre d'Espagne et à l'exil. Il ne l'empêche pas plus de tenter à nouveau l'aventure mémorielle, à

l'occasion de la projection, à Argelès, de *Land and Freedom*, de Ken Loach¹⁵, encore une fois en s'assurant le soutien d'associations de républicains espagnols. Elle met en place une seconde exposition. Cette fois-ci, le public argelésien est au rendez-vous et les langues commencent à se délier. Pour Sonia Marzo, c'est là l'élément déclencheur du « retour de la mémoire » à Argelès, déblayant largement le terrain pour « Argelès se souvient... » et pour FFREEE, qui en seraient donc les héritiers.

Nul doute qu'un autre élément a grandement joué son rôle dans le surgissement de cette nouvelle mémoire argelésienne. En 1989, le Centre de recherches sur les problèmes de la frontière (Université de Perpignan), né deux ans plus tôt, organise à Perpignan¹⁶ un colloque important intitulé « Les français et la guerre d'Espagne » (Sagnes et Caucanas 1990). Comment ne pas penser qu'il ait quelque rapport avec le soixantième anniversaire de l'exode ? Comme une sorte d'hommage (des) scientifique(s). Pendant trois jours, du 28 au 30 septembre, les communications vont se succéder, réunissant des éminences universitaires (Bartolomé Bennassar, Rémi Cazals, Pierre Laborie, etc.), des étudiants (parfois titulaires d'une simple maîtrise d'histoire) et de plus modestes historiens voire des érudits locaux. Les actes sont édités l'année suivante et réimprimés quatorze ans plus tard. S'ils en ont oublié la date exacte, nombre de mes interlocuteurs se souviennent du « colloque de Perpignan ». Les uns se sont contentés d'y participer comme simples spectateurs. Les autres ont pris la parole, témoignant de leur expérience. Certains se souviennent qu'on y avait dit « beaucoup de bêtises » et qu'ils ont dû prendre la parole, dans les « débats », pour rétablir « la vérité ». Quelques-uns n'ont pas oublié les félicitations que leur « mise au point » leur avait valu de la part de quelques vieux acteurs comme eux. Je n'aurai de précisions ni sur ces « bêtises », ni sur les mises au point.

Agde n'a pas vu éclore en ses murs une association de descendants de républicains espagnols. Elle dispose d'un autre trésor, moins non important : Jo Vilamosa. S'il est quelqu'un qu'il me faut absolument rencontrer dans le cadre de ma recherche, c'est bien lui. Impossible de faire autrement, sinon à accepter l'idée de passer à côté de l'essentiel. Mon travail serait irrémédiablement bancal. Il est aujourd'hui considéré comme la mémoire du camp d'Age et, plus largement, de l'exode et de l'internement. Pour ne pas dire LA mémoire. C'est ainsi qu'on le présente dans la presse locale. C'est ainsi que le dépeignent mes

¹⁵ Le film date de 1994. Sonia Marzo ne se souvient pas de la date exacte de la projection et de l'exposition.

¹⁶ Vingt kilomètres séparent Perpignan d'Argelès/mer.

interlocuteurs. C'est aussi une identité qu'il prend volontiers. Lors d'une journée d'études¹⁷, organisée à Carcassonne, il sera présent dans le public. Il avait apporté un dossier épais, riche de nombreux « documents ». Alors qu'il avait écouté toutes les communications sans réagir, sans montrer ni accord ni désaccord, il a pris la parole en fin de journée. Et le centre de gravité de la salle a soudain basculé. Jusqu'à ce moment, les intervenants étaient l'objet de l'attention du public. Lorsque Jo a pris la parole, les corps ont pivoté de quelques degrés, les regards se sont tournés vers lui. Le public, venu en nombre et essentiellement composé de descendants de républicains espagnols, a fait cercle autour de lui, l'écoutant avec une attention et une déférence presque palpables. Les conférenciers réunis sur l'estrade l'ont bien compris. Ils devaient s'effacer devant le vieil homme et sa parole. Aucun d'eux ne s'est hasardé à l'interrompre. La séance levée, je vais le voir et je lui présente ma recherche. Mais il ne me laisse pas le temps d'aller très avant dans les précisions. Il est absolument d'accord pour que nous nous rencontrions. Il suffit que je prenne rendez-vous. Nous échangeons nos coordonnées. Visiblement, Jo n'attendait que ça. Du moins aurait-il été étonné que je ne le sollicite pas. Nous nous retrouvons à son domicile, dans sa superbe villa du Cap d'Agde. La conversation s'engage immédiatement sur le rôle qu'il joue aujourd'hui dans le processus de mémoire. Il ne cesse de le répéter, il est sollicité en permanence pour parler des camps : ici pour « témoigner » dans le cadre scolaire, collège ou lycée, là dans le cadre d'un colloque, ailleurs pour assister à un vernissage. Il est tout le temps sur le pont de la mémoire. Cela l'épuise, dit-il, d'autant qu'il souffre désormais de problèmes de vue, ce qui rend les innombrables invitations difficiles à honorer. Heureusement, son épouse, Céline, est là, qui vient sans cesse à son secours et l'accompagne dans tous ses déplacements. Elle-même, d'ailleurs, insiste. Ils passent leur temps à répondre aux sollicitations, en France, en Espagne et ailleurs. Ils ne vivent plus qu'au rythme des invitations, n'ayant plus guère de temps pour eux. Mais il n'est que trop évident que Jo en est tout à fait ravi. Le tourbillon mémoriel dans lequel il est pris et dont il est aujourd'hui un des rouages essentiels est désormais toute sa raison de vivre. C'est entendu. Il est donc la mémoire du camp d'Agde, de l'exode, de l'interneemnt.

Pourtant, il lui a fallu du temps avant de se voir accorder une telle reconnaissance. Et, il l'avoue bien volontiers, il ne l'a pas vraiment cherchée. Les choses sont arrivées un peu par hasard. En 1989, la municipalité d'Agde décide de célébrer le cinquantième anniversaire de la Retirada, par une exposition et l'inauguration d'un monument à l'emplacement du camp. Un

¹⁷ « Par delà les Pyrénées : mots et images d'un exode », journée d'étude organisée par le GARAE, Carcassonne, 18 mars 2008.

petit groupe de réflexion, composé de notables locaux, réunissant politiques et érudits, se crée qui se tourne immédiatement vers Joseph Vilamosa. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ce commerçant agathois très prospère, propriétaire de deux magasins d'optique dans la ville est, depuis longtemps, aux portes de la notabilité locale. Mais, qui plus est, il a vécu l'exode de 1939 alors qu'il n'était qu'un enfant, ce qui lui a évité l'internement¹⁸. Bien que ne s'étant jamais plongé dans ce passé jusque-là, il accepte la proposition. Ce ne devait être qu'une aide ponctuelle. Pourtant, il va lui consacrer sa retraite. Il se lance alors dans un minutieux travail de collecte de documents (articles de journaux et ouvrages essentiellement), composant ainsi un fonds d'archives privé dont on ne cesse de saluer la qualité et l'abondance. Il réalise une maquette du camp d'Agde qui trône dans son bureau, dont les rayonnages sont exclusivement réservés à la guerre civile. C'est donc grâce à la commémoration municipale que Jo Vilamosa doit d'avoir été happé pas ce passé. Rien à avoir avec une quête personnelle. Au début tout du moins.

Prenons un dernier exemple, celui de la ville d'Elne. Commençons par une démarche bien banale. Tapons « Elne » sur Google. Entrons dans le site officiel de la commune. En haut de page, un bandeau fait se succéder plusieurs photographies de la cité illibérienne : le cloître et la cathédrale Sainte Eulalie bien sûr, la mer avec le cap Béar en arrière-plan, la Canigou enneigé. Ce sont là des vues et des lieux emblématiques d'Elne et du Roussillon, solidement établis, que tout le monde connaît. Une autre image est plus étonnante : un bâtiment à l'architecture très insolite, surmonté d'une sorte de dôme qui lui donne de faux airs d'observatoire astronomique. Qu'est-ce donc que cela, peut se demander un visiteur ignorant. Un peu curieux, il peut cliquer, dans la rubrique Actualités, sur un article intitulé : « Hommage à Elisabeth Eidenbenz à Zurich ». Il lira ce qui suit :

« Une petite délégation d'Elne, menée par le maire, Nicolas Garcia, à laquelle s'est jointe Celia Garcia Carré, présidente de D.A.M.E., s'est rendue les 15 et 16 janvier 2011 à Zurich à l'invitation du Foyer Altersheim Klus Park, organisateur d'un hommage à Elisabeth Eidenbenz.

Pour cette occasion, la ville d'Elne a prêté l'exposition « **Enfants d'Elne : une maternité Suisse en France 1939-1944** », jusque là exposée à la Maternité. Le 15 janvier après midi avait donc lieu le vernissage de cette exposition dans ce Foyer pour personnes âgées, en présence de nombreuses personnalités zurichoises, et notamment d'Annemarie Friedly, réalisatrice d'un remarquable documentaire produit en 2005 sur l'histoire de

¹⁸ Il a été envoyé, avec quelques-uns des membres de sa famille, dans une ferme, en Auvergne.

« Madame Elisabeth » comme l'appellent encore les enfants nés à la Maternité.

Un grand moment d'émotion puisque cette manifestation s'est déroulée en présence d'Elisabeth Eidenbenz elle-même, cette dame de 98 ans maintenant, toujours attentive aux autres et d'une présence extraordinaire malgré la fatigue et l'usure liées au temps.

Une nouvelle occasion de saluer cet acte d'humanisme hors du commun, comme a pu le souligner Nicolas Garcia, et un jalon de plus pour mieux faire connaître cette page d'histoire exemplaire.

Après Zurich, l'exposition devrait poursuivre son chemin à Lausanne. »¹⁹

Si l'internaute continue ses recherches sur la toile ou s'il se fait touriste et se rend à Elne, il ne tardera à faire un lien entre le voyage à Zurich et le bâtiment singulier du bandeau. Ce dernier n'est autre que « la Maternité d'Elne ». C'est là qu'entre 1939 et 1944, les femmes des camps de Rivesaltes, Argelès et Saint-Cyprien vinrent accoucher. Six cents enfants auraient vu le jour dans ses murs. Six cents enfants qui seraient morts ou, du moins, dont la vie aurait été fortement compromise si le lieu, et plus encore sa directrice, Elisabeth Eidenbenz, n'avaient offert une once d'espoir dans le noir océan de ces années-là. Pour le dire autrement, c'est le seul lieu des Pyrénées-Orientales qui peut se pencher sur la Seconde Guerre Mondiale pour y découvrir un épisode, si ce n'est heureux, du moins beaucoup moins terrible que les autres. Alors qu'ailleurs était la désolation, à Elne était l'espoir. Elle retient aujourd'hui fortement l'attention du conseil municipal et notamment de son maire, Nicolas Garcia, qui rappelle volontiers qu'il est « un fils de républicain espagnol ». Qu'on ne s'y trompe pas. Le lieu n'a pas traversé les décennies paré de l'aura qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Ce prestige est récent. Tout commence de façon fortuite, par une initiative personnelle qui ne va pas tarder à faire ressurgir le passé. En 1997, un artiste²⁰, François Charpentier, achète le château d'en Bardou, à Elne. Et il fallait bien être artiste, avec toute la singularité que l'on prête à cette profession, pour s'intéresser à ce qui n'était alors qu'une gigantesque bicoque, dont l'architecture était totalement farfelue et qui était, de surcroît, totalement en ruines. C'est précisément l'esthétique de cette vaste bâtisse Art Nouveau qui l'attire et non son histoire, dont il ignore tout. Il ne tarde pas à la découvrir. Les indispensables travaux de restauration commencent. Mais le nouveau propriétaire est souvent obligé de poser la truelle ou la brouette, interrompu par des visiteurs qu'il ne connaît pas et qui tous lui racontent la même histoire, aussi étrange que le lieu : c'est là qu'ils sont nés, ces

¹⁹ <http://www.elne.reseadescommunes.fr/fr/actualite/27208/hommage-elisabeth-eidenbenz-zurich>. Article consulté le 22 avril 2011.

²⁰ Il était maître verrier. Il est décédé en 2009.

murs branlants étaient le seul lieu où les femmes des camps, espagnoles ou juives, pouvaient espérer un peu de répit. La position de François Charpentier change alors radicalement. Lui qui avait acheté le lieu pour s'y installer considère alors qu'il n'en est que le « propriétaire temporaire » et se donne pour mission d'en faire « revivre la mémoire ». A cette fin, il crée deux associations, Helen'art puis D.A.M.E (Descendants et Amis de la Maternité d'Elne), qui multiplient les manifestations (exposition, rencontres, etc.) En 2002, il fait venir dans la cité illibérienne Elisabeth Eidenbenz, l'institutrice qui dirigeait la maternité, afin qu'elle rencontre certains des enfants qu'elle a vus naître. L'événement fait grand bruit. Trois ans plus tard, la municipalité achète ce que chacun appelle aujourd'hui « la Maternité d'Elne », avec pour projet d'en faire un lieu triplement investi : lieu de mémoire, centre de recherche et « auberge humanitaire ».

Ces associations ainsi que ces actions en faveur d'un lieu que l'on considère comme particulièrement chargé de sens ne relèvent donc pas de la génération spontanée. Elles sont nées à la suite d'initiatives antérieures, publiques ou privées, le plus souvent ponctuelles, qu'elles inscrivent dans la durée. Mais qui plus est, d'autres associations existaient déjà, bien avant elles.

Une association peut en cacher une autre²¹

Commençons par une affirmation qui va sembler un peu abrupte et sans doute parfaitement injuste : l'effervescence actuelle autour de la mémoire des républicains espagnols conduit à gommer ce qui l'a précédée. Ceci posé, il convient de l'expliciter.

Revenons à Argelès et souvenons-nous des manifestations organisées par Sonia Marzo dans les années 1980-1990. Elle n'a eu de cesse de s'appuyer sur une association d'anciens combattants de la République espagnole. Cependant elle n'en dira pas plus, ne précisant ni son nom, ni le lieu où elle se trouve. Et ce n'est pas le seul point imprécis auquel on se trouve confronté dès l'instant où l'on tente de retracer le parcours de la mémoire des républicains espagnols dans la station balnéaire. L'histoire du cimetière des espagnols, qui est un des pôles forts de la commémoration de février, n'est pas simple à obtenir. Du moins peut-on dire que le récit qu'on en fait est très fragmentaire et passablement bancal. En effet, on insiste beaucoup sur l'oubli scandaleux dont il a été longtemps l'objet. Pendant de nombreuses

²¹ On reconnaîtra ici l'allusion à l'article de Sylvie Sagnes, « Un monument peut en cacher un autre : Rieux-Minervo et sa rotonde ». (Sagnes 2000)

années, il n'aurait été guère plus qu'un terrain vague, envahi par les ronces et les mauvaises herbes. Heureusement, aujourd'hui, une clôture a été posée, délimitant l'espace du souvenir. Un portail permet d'y accéder. Des drapeaux flottent au vent. Les ronces sont tenues à distance grâce à de généreuses pulvérisations. L'herbe est devenue une pelouse, régulièrement tondue. Mais comment est-on passé d'un état à l'autre ? Personne ne semble savoir. Et personne ne semble se soucier de le savoir. Quelques-uns évoquent une association d'anciens combattants espagnols qui, à une date qu'on ne situe pas, se serait émue de cet oubli et aurait pris en charge le lieu. Je n'en saurai pas plus. En somme, dans le récit de l'histoire de la mémoire du camp, seul compte le fait que le cimetière ait traversé le temps, passant de l'oubli à la commémoration. Mais on « oublie » aussi d'évoquer la façon dont il a traversé le temps et plus encore grâce à qui cela a été possible. La mystérieuse association d'anciens guerilleros n'est jamais citée. D'un oubli à un autre, en somme.

A Argelès, bien avant que FFREEE ne voie le jour, des associations avaient pris en charge la mémoire des républicains espagnols. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que FFREEE est en quelque façon leur descendante directe. Mais combien étaient-elles ? L'association qui s'est occupée du cimetière est-elle celle sur qui s'est appuyée Sonia Marzo ? Ou bien, deux associations s'étaient-elles partagées la tâche, l'une entretenant le cimetière, l'autre participant aux manifestations organisées par la bibliothécaire ? Ce sont bien là des questions que seul un ethnologue peut poser ! Questions qui n'appellent que des réponses très vagues quand il ne s'agit pas d'un aveu d'ignorance pur et simple. Ces associations et leurs actions ont littéralement disparu de la scène publique, désormais remplacées par FFREEE.

Mais n'est-ce pas aussi ce qu'il se passe dans l'Aude pour le «Chemin de l'exil» ? Dans *La Dépêche du Midi*, le 12 mars 2009, un article est consacré à l'inauguration du Mémorial de Bram. Le journaliste rappelle que « Le collectif Cere 11 (constitué de deux associations de réfugiés espagnols et d'anciens résistants), pour mener à bien ce projet, a reçu un soutien actif du Conseil général et de la région Languedoc-Roussillon. »²² Mais il ne donnera pas l'identité de ces deux associations. Inutile d'accuser le localier d'avoir mal fait son travail ou de n'avoir livré qu'une partie de l'information. Il se fait simplement l'écho des conversations ordinaires et des représentations communes pour lesquelles il n'existe plus

²²<http://www.ladepeche.fr/article/2009/03/12/572292-Un-memorial-a-Bram-pour-les-Republicains-espagnols.html>

guère que le collectif, celui-ci ayant comme phagocyté les deux associations dont il est composé. Il faut chercher un peu pour découvrir l'identité des disparues. Il s'agit de FRE 39 que l'on a déjà croisée et de l'Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France-FFI de l'Aude qui est parue au journal officiel le 19 décembre 1998 ! On peut alors écrire une amorce d'histoire de la mémoire du camp de Bram *via* les associations. Il y a d'abord eu l'Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France-FFI en 1998. Quelles actions a-t-elle menées ? Comment furent-elles pensées et appréhendées ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'à l'approche de la manifestation de juin 2004, une nouvelle association, FRE39, voit le jour, occupant le devant de la scène et repoussant son aînée dans l'ombre. Semblable phénomène se reproduit quatre ans plus tard. Cette fois-ci, c'est CERE11 qui se place sous le feu des projecteurs, condamnant ses deux aînées à l'arrière-scène. Une association chasse l'autre. Invoquant pour justifier son existence, le silence qui l'aurait précédé, elle tire aussi un trait de plume sur tout ce qui existait avant elle. Faut-il voir dans la situation audoise une exception ? Ou faut-il y voir, au contraire, un cas parmi tant d'autres ?

Pour répondre à cette question, intéressons-nous à cette Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols qui s'est vue, à deux reprises, poussée vers les coulisses de la mémoire hispano-bramaise. Faisons confiance à Geneviève Dreyfus-Armand pour nous résumer son histoire. « Les républicains espagnols avaient participé à la défense de la France et étaient entrés nombreux dans la Résistance, aussi ajoutèrent-ils à ces associations liées à la guerre d'Espagne des associations d'anciens résistants ou déportés. L'amicale des Anciens FFI et résistants espagnols fut créée à Toulouse en avril 1945. » (Dreyfus-Armand 2001 : 3) Dissoute en 1950 dans des circonstances que nous analyserons plus loin, elle renaît de ses cendres après la mort de Franco, en 1976, rebaptisée « Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France-FFI » (AAGEF-FFI). Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est très active. Elle diffuse un bulletin trimestriel, le *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France (FFI)*. Le premier numéro semble avoir paru en octobre 1977²³. Il faut croire qu'elle a été d'une extraordinaire constance dans sa politique éditoriale puisqu'en mars 2011 paraissait son 121^{ème} numéro. Active en matière d'édition, elle l'est tout autant sur le terrain. Il suffit de parcourir le bulletin pour voir qu'elle organise de nombreuses manifestations, célébrations, commémorations et inaugurations. Elle est même à l'origine de l'érection d'un monument en hommage aux anciens guerilleros espagnols en France.

²³ Site BN opale.plus <http://catalogue.bnf.fr/servlet/ListeEntrees?host=catalogue>

Association d'envergure nationale, elle bénéficie d'un très solide ancrage dans le Sud de la France, les sections départementales y étant nombreuses (Gard, Aude, Pyrénées-Orientales, Haute-Garonne, Gironde, etc.) Est-ce l'AAGEF-FFI qui s'est occupée du cimetière espagnol d'Argelès et qui a accompagné Sonia Marzo dans son travail de mémoire ? Ou est-ce AACVGRE, l'Association d'Anciens Combattants et Victimes de la République Espagnole ? Difficile de trancher. L'une et l'autre hypothèses sont tout à fait plausibles. Et peu importe au fond. L'essentiel est de noter que l'AAGEF-FFI n'a pas été la seule à porter la mémoire des républicains espagnols. Beaucoup plus jeune puisque créée en 1982, au Boulou, l'AACVGRE n'a pas à rougir de son bilan. Elle a mené à plusieurs actions d'importance dans le département des Pyrénées-Orientales. C'est notamment à elle que l'on doit le monument en hommage aux républicains espagnols, internés dans le camp de Rivesaltes, inauguré en 1999.

Ce ne sont là que deux exemples de cette « multiplicité des associations d'exilés républicains espagnols », pour reprendre le titre de l'article de Geneviève Dreyfus-Armand, déjà cité, dans lequel elle note que les amicales d'anciens combattants de la guerre civile, les associations et revues culturelles, les Athénées qui se sont constitués après 1945, réunissant les acteurs de l'événement, ont été extrêmement nombreux. Elle tente une approche chiffrée. « Autour de 175 entités de toutes natures ont structuré cet exil entre 1939 et 1975 » (id. *ibid.* : 1) Et elle ajoute : « les réfugiés trouvaient dans ces lieux de convivialité la possibilité de rêver entre eux au retour en Espagne et d'évoquer le passé ». (Id. *Ibid.* : 6)

Faut-il voir entre l'article de Geneviève Dreyfus-Armand, qui peut être lu comme une sorte d'inventaire non exhaustif sans doute des associations de républicains espagnols qui ont vu le jour jusqu'à 2001, date de publication de l'article, et mes propres observations sur le terrain concernant l'explosion associative récente, un continuum ? Ou faut-il penser qu'une rupture a eu lieu ? Je pencherai pour la seconde hypothèse. Jusqu'aux années 1980-1990, les associations qui voient le jour regroupent essentiellement les acteurs du drame, la « première génération » pourrait-on dire. A partir de 1999, avec la création de FFREEE, c'est la seconde génération, celle des descendants, enfants et petits-enfants, celles des « jeunes », qui entrent en scène.

Mais, le passage de relais entre l'une et l'autre génération a quelque peine à s'effectuer. La première n'a pas été moins active que la seconde, érigeant ses propres monuments. Mais FFREEE semble avoir fait preuve, à plusieurs reprises, d'une certaine cécité à leur égard. Dans une recherche ethnologique, ce que l'on ne nous dit pas a autant de sens que ce que l'on nous dit. Si l'ethnologue se doit d'être attentif à ce qu'on lui désigne, il se doit, autant que

cela lui est possible, de ne pas en être prisonnier. Jouant les fouines, il fait parfois d'intéressantes découvertes. Partons pour Prats-de-Mollo où ont lieu, en 2008, les « camins de la Retirada »²⁴. La matinée est consacrée à une marche dans la montagne, depuis le col d'Ares jusqu'au village, le long d'un petit chemin supposé avoir été emprunté par les réfugiés de 1939. Revenus au village, les participants écoutent, avec recueillement, les différents discours. Après le déjeuner, tout le monde se retrouve au foyer rural pour une après-midi, mêlant témoignages et poésie. Et puis chacun rentre chez lui. Sans passer par le cimetière qui ne fait pas partie du programme. Et pourtant, c'est là que se trouve la stèle en hommage aux victimes espagnoles du camp de Prats-de-Mollo, érigée par l'« AAC et V de G de la République Espagnole ». ²⁵ Ce jour-là, lorsque je m'y suis rendue, je me suis sentie bien seule. Il n'y avait personne. Mais manifestement, elle n'est pas oubliée de tous puisqu'elle est ornée d'une quinzaine de pots de fleurs artificielles. Prats-de-Mollo présente donc un double appareil commémoratif, celui mis en place il y a plus de vingt ans par l'AACVGRE au cimetière et celui mis en place au cours des années 2000 dans la mouvance de FFREEE (un monolithe au col d'Ares, une « Route de la Retirada », un « Chemin de la Retirada » dans la montagne, dûment indiqué par quelques panneaux). Cependant, le second a finalement éclipsé le premier.

Les choses se reproduisent à l'identique l'année suivante, pour les 70 ans de la Retirada. FFREEE organise une commémoration à la gare internationale de Latour de Carol dont le rôle dans le drame du printemps 1939, pour central qu'il ait été, n'en serait pas moins injustement oublié. « Nous avons choisi de marquer cet acte de mémoire à la Gare Internationale d'Enveitg / Latour-de-Carol, car c'est par elle qu'ont été évacués non seulement la plupart des combattants - destination Le Vernet d'Ariège - mais aussi les femmes, les enfants, les vieillards vers les départements du centre de la France. A cette occasion nous dévoilerons une plaque commémorative sur le quai de la gare. »²⁶ Elle se trouve en effet sur le façade

²⁴ Quelques-uns des lieux de mémoire évoqués figurent, en anexe, dans le « Carnet photographique »

²⁵ On imagine, sans grand risque de se tromper, qu'il s'agit de l'« Amicale des Anciens combattants et Victimes de la République Espagnole ». L'histoire de ce monument est un peu plus complexe qu'il n'y paraît. Il est érigé « très rapidement » après la Retirada sans qu'on ait pu m'en préciser la date. Simple bloc de granit grossièrement taillé et ne portant pas de plaque, il ne produit aucun discours sur ce qu'il est supposé commémorer. C'est pourquoi l'association y apposa une plaque où on lit : « En mémoire des Républicains Espagnols morts lors de l'exode de Février 1939 ». Mais, là encore, un certain flou règne quant à la date, « au cours des années 1980 peut-être » dit-on.

²⁶ <http://www.revue-pyrenees.com/IMG/pdf/Programme-Retirada-2009.pdf>

intérieure, celle qui donne accès aux quais. Mais tout voyageur un peu curieux ou qui simplement ne marche pas les yeux rivés à ses souliers ne manquera pas de remarquer qu'une autre plaque existe, sur la façade extérieure, celle donnant sur le parking. Elle est datée et signée. C'est, encore une fois, à l'AACVGRE qu'on la doit. Elle l'a apposée sur ce mur en 1993.

Continuons ce parcours mémoriel inversé, puisqu'il s'attache aux lieux retrouvés puis oubliés, en nous rendant au cimetière de Port-Vendres où se trouve une stèle semblable, hommage à ceux qui périrent sur les navires-hôpitaux qui mouillaient dans la rade. Elle aussi est en marge du circuit de la mémoire que les descendants mettent en place. Et pour cause ! C'est en pianotant sur internet que je la découvre. Je demande des précisions à Serge Barba, le président de FFREEE qui, très surpris, n'avoue qu'il en ignore l'existence. Et il n'est pas le seul. Ma petite enquête au sein de cette association est un échec. Certains de mes interlocuteurs se montreront même plus que sceptiques. « Je crois que vous vous trompez, il y a rien à Port-Vendres », me dit-on en substance. Je dois l'avouer, si je n'avais pas vu une photo de celle-ci sur un site internet, j'aurais abandonné mes recherches, persuadée qu'elle n'existait pas. Mais j'avais vu la photographie ! Le webmaster ne l'avait pas inventée ! Je me suis donc rendue au cimetière, persuadée qu'un tel monument ne serait pas difficile à trouver, surtout dans le contexte actuel. Un panneau, petit ou grand, devait forcément en indiquer la direction. Je commence ma recherche par la partie la plus récente du cimetière, convaincue qu'elle avait quelque chose à avoir avec la récente passion mémorielle que j'analysais. J'ai beau parcourir les allées, je ne trouve rien. Auprès de qui me renseigner ? Quelqu'un doit forcément savoir où elle se trouve ! Or, en cette après-midi caniculaire de juin, les gens ont mieux à faire que de venir honorer leurs morts. Fort heureusement, une dame âgée a bravé la chaleur. Je lui pose la question : « Vous savez où se trouve la stèle aux républicains espagnols ? » Elle ne semble pas savoir de quoi je parle. Non, il n'y a rien de tel ici. J'insiste et la décris : ce n'est pas une tombe plate ni un tombeau mais un obélisque, une sorte de pyramide, entourée d'une rambarde, il y a une cinquantaine de noms gravés. Elle marque un temps de réflexion. Oui, il y a bien quelque chose qui ressemble à ça, quelque part dans la partie ancienne du cimetière. Mais, est-ce que je suis bien sûre que c'est en hommage aux républicains espagnols ? Vieille habitante du village, elle n'a jamais entendu parler de cela. Je finirai par trouver la tombe, entre deux caveaux, sagement alignée sur ses semblables. Il ne m'est pas possible de dire qui en a pris l'initiative ni à quelle date a été érigée. Mais c'est sûr, elle est très ancienne. Dans le numéro 8 du *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Internés Politiques et Résistants du Camp du Vernet d'Ariège*, paru en 1976, on cite son

existence, à l'occasion des funérailles de « Julio Just, vice-président de la République Espagnole en exil » qui ont lieu dans ce même cimetière. Toujours est-il qu'aujourd'hui, dans les cercles de mémoire que j'ai fréquentés du moins²⁷, elle est totalement tombée dans l'oubli. Pour être parfaitement exacte, il me faudrait écrire : elle était tombée dans l'oubli au moment où j'ai mené l'enquête. En effet, j'ai fait part de ma trouvaille à Serge Barba et lui ai envoyé la photographie. Un an plus tard, il publiait *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada 1939* qu'il qualifie de « carte commentée des chemins de la Retirada » (Barba 2009 : 7) Elle est une sorte de radiographie de la mémoire et de ses lieux. Dans la partie consacrée à Port-Vendres, à côté des habituels clichés des deux navires-hôpitaux, l'Asni et le Lyautey, on trouve une photographie de la tombe. Ma photo ! Ce que rappelle le crédit photographique. Belle pièce à verser au dossier des rapports entre l'ethnologue et son terrain.

Enquêtant auprès de FFREEE, je n'ai pas plus entendu parler du « monument de Prayols » que de la tombe de Port-Vendres. Du moins, si quelqu'un m'en a parlé, était-ce suffisamment discret pour que je n'y prête pas vraiment attention. Personne ne m'a conseillé de m'y rendre. C'est tout à fait par hasard, encore une fois en navigant sur internet que je le découvrirai.

De quoi s'agit-il ? Prayols est un petit village de l'Ariège. C'est là qu'en 1982, à l'initiative de l'AAGEF-FFI, reconstituée six ans plus tôt, on inaugure, en présence d'Alain Savary, alors ministre de l'Education Nationale, un monument en hommage aux guerilleros. On a confié à Manolo Valiente le soin de le réaliser²⁸. Il prend la forme d'un homme, au corps très géométrique, les deux mains serrées sur un fusil qu'il tient, au niveau de la ceinture, parallèle au sol. A ses pieds, une plaque avec ces mots que l'on dit être ceux du Général de Gaulle à un guérillero blessé : « Je salue en toi tes vaillants compatriotes, pour votre courage, pour le sang versé, pour la Liberté et pour la France. Par tes souffrances tu es un héros espagnol et français. » Mais l'inauguration de 1982 n'aura guère de retentissement d'autant qu'Alain Savary était là, au moins autant au titre d'ancien résistant que de ministre. Il faudra attendre 12 ans pour le lieu connaisse une certaine consécration. En 1992, Felipe Gonzalez et

²⁷ Elle n'est pas abandonnée pour autant. Lorsque je m'y suis rendue, elle était ornée de fleurs artificielles, certes un peu délavées, et d'une plaque. Qui les a déposées ? Mystère !

²⁸ Ce monument a à avoir avec le projet qui, la même année, a avorté à Argelès. A-t-on mis dans l'Ariège ce qui était destiné aux Pyrénées-Orientales ? Valiente Avait-il mené en parallèle deux projets de statues commémoratives ? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'une statue identique à celle de Prayols a été inaugurée, à Caixas (Pyrénées-Orientales), où le sculpteur vécut pendant 25 ans, en novembre 2005.

François Mitterrand viennent s'y recueillir, en grande pompe. Tous les ans, en juin, une cérémonie a lieu en présence des autorités civiles et militaires.

Qu'on ne m'ait pas parlé de tous ces monuments commémoratifs n'est pas vraiment surprenant lorsqu'on sait qu'au sein de FFREEE, on ne m'a pas plus parlé de l'AACVGRE et de l'AAGEF-FI. Tout se passe comme s'elles n'existaient pas. A aucun moment, on ne m'a parlé, par exemple, de Pépita León, pourtant présidente très active de l'AAGEF-FFI des Pyrénées-Orientales. A aucun moment, ne me conseilla-t-on de la rencontrer. Et pourtant, on n'a pas été avare de conseils en ce qui concerne cette recherche ! C'est à la faveur d'une réunion à la Région que je l'ai rencontrée. La conversation s'engage. Mal comme le verra plus loin²⁹. Je lui présente mon travail et j'oriente la conversation vers l'association FFREEE puisque c'est celle que je connais le mieux. Elle se montre dubitative. « Oh ! FFREEE... » Elle déroule un discours vague à souhait, qui ne s'appuie sur aucun argument très précis mais qui donne clairement à comprendre qu'elle n'apprécie guère le travail que l'association mène. Je ne parviendrai pas à en savoir plus. Lors d'une conversation téléphonique, j'aborderai à nouveau la question. Je n'en apprendrai pas beaucoup plus. Elle a été membre de FFREEE, certes, mais un membre fort éphémère. Plusieurs choses l'ont choquée, notamment le fait que FFREEE ne soit pas « libre » mais qu'elle entretienne des relations de trop grande proximité avec la mairie d'Argelès. « Notre amicale entretient de bonnes relations avec les communes, les conseils généraux, les politiques mais on est indépendant. On dépend de personne. » Telle serait la raison qui explique son départ très rapide. Par la suite, les relations seront d'une grande tiédeur pour ne pas dire plus. Une tiédeur qui trouverait son explication dans le bien mauvais usage que FFREEE ferait du code de la politesse. « Pendant longtemps, FFREEE ne nous pas invités à ses manifestations. Alors, nous, on faisait pareil. On ne les invitait pas ! Bon, pour leur dernière manifestation, ils nous invités. Alors, nous, on les a invités à participer à la nôtre. » FFREEE et l'AAGEF-FFI s'ignorent, chacune suivant son chemin comme si l'autre n'existait. Mais pourquoi cette froideur qui tutoie parfois la franche hostilité ? On s'en doute, Pépita n'en dira rien. J'aurai beau essayer, avec toute la diplomatie nécessaire, d'en savoir plus, je n'obtiendrai rien d'autre qu'un : « ils renient leurs pères » bien mystérieux. Situation pour le moins paradoxale que celle-ci ! Comment une association qui clame haut et fort qu'elle entend défendre la mémoire de ses « pères » pourrait-elle, dans le même temps, les renier ?

²⁹ Voir chapitre 3

Deux générations d'associations se partagent donc la mémoire de l'Espagne républicaine. Mais il semble qu'elles ne communiquent guère, ne se croisent que rarement et, pour tout dire, s'ignorent. Du reste, bien que ce ne soit pas des univers strictement étanches, les personnes qui sont à la fois membres de l'une et de l'autre ne sont pas très nombreuses³⁰. Pour surprenant que cela paraisse à première vue, il n'y a là rien que de très normal. En effet, bien que puisant à la même source, ces cercles produisent en réalité deux discours qui, sans être radicalement différents, ne sont qu'imparfaitement superposables. Le passage de la génération des acteurs à celle de leurs descendants introduit de profondes modifications dans la façon dont se met en place la mémoire de la guerre civile. Ce qui n'est pas sans créer des tensions, plus ou moins clairement exprimées, mais dont un œil extérieur ne manque pas deviner l'existence.

³⁰ C'est particulièrement vrai pour FFREEE et l'AAGEF-FFI. Je ne pense pas avoir vu de manifestations qui aient été portées par ces deux associations conjointes. Cela n'exclut pas que quelques-uns, à titre individuel, passent d'un cortège à l'autre, bien sûr. Cette étanchéité est moins vraie pour d'autres associations. MER 47, par exemple, s'associe parfois à l'AAGEF-FFI pour certaines commémorations. Elle n'est pas la seule.

3-FFREEE ou l'épopée des pères au miroir des fils

Pierre³¹ a été la discrète mais indispensable cheville ouvrière de l'organisation de la première manifestation qui a eu lieu, en 1999, à Argelès. Il s'est dépensé sans compter, sollicitant les différents réseaux d'anciens combattants, multipliant les courriers aux associations, aux institutions et aux personnes privées. Pendant presque dix ans, toujours dans l'ombre, il n'a jamais failli à ce qu'il considère être son « devoir ». Il suffit d'ouvrir les portes de l'armoire où dorment les archives de cette décennie d'implication pour comprendre qu'il n'a jamais faibli. Mais, lorsque je le rencontre en 2008, il est un peu las. Il n'a plus le feu sacré et envisage de laisser tout cela de côté. Quelque chose ne lui convient plus, qu'il a du mal à expliquer. Ou, peut-être, est-il désireux de ne pas trop en dire à quelqu'un qui mène une recherche qu'il apprécie mais qui reste, malgré tout, un regard extérieur à de multiples titres : non argelésienne, non descendante de républicain espagnol, membre d'aucune association. Il évoquera simplement, de façon très vague et la larme à l'œil, certain changement qu'il a ressenti et qui l'éloigne de la manifestation. « Maintenant, c'est plus pareil. Avant, je me souviens, il y avait des anciens qui venaient, qui nous racontaient la guerre, leurs souvenirs. C'était émouvant. Je me rappelle, tout le monde pleurait. C'était beau ! Tu peux pas savoir ! Vraiment ! Maintenant, c'est plus pareil. Et puis, les anciens, il y en a de moins en moins. Ils meurent tous les uns après les autres. D'une année sur l'autre, il y en a de moins en moins. Une année, tu as Untel et Untel et l'année d'après, ils sont plus là. 'Ah ! Ils sont morts !' Ou alors, ils sont trop vieux et trop faibles pour parler. Alors,... Maintenant, c'est les enfants. C'est plus pareil. Alors, ça m'intéresse plus. » Et il faut croire que ce n'était pas là tristesse de façade. Pierre avait créé un site consacré à la mémoire des républicains espagnols à Argelès. Il en a longtemps le webmaster zélé. Il l'a fermé il y a quelques mois. Mais sans doute ne rompt-on pas si aisément avec son passé. Il vient d'en créer un nouveau, en tous points assez semblable au précédent !

Ce que Pierre regrette, ce qui l'éloigne peu à peu de la manifestation, dit-il, c'est le temps qui passe et emporte avec lui ceux qu'il appelle les Anciens, laissant la place aux plus jeunes, aux enfants. Au-delà du passage d'une génération à l'autre mais lié précisément à ce passage, ce que Pierre regrette sans doute, sans vouloir – ou pouvoir - le dire clairement, c'est

³¹ Il ne s'agit évidemment pas de « Monsieur Pierre » que j'ai évoqué en introduction mais d'un homonyme.

le changement profond dont cette mémoire fait l'objet au sein de l'association FFREEE et de celles qui sont nées après elles.

La République des fils

Les récits que font les descendants de républicains espagnols de l'Espagne des années 1930 est celui de l'affrontement sanglant et sans merci, de deux camps, parfaitement homogènes, que tout oppose : les franquistes d'un côté, les républicains de l'autre. Récits en quatre temps que ceux-ci : la République, la guerre, l'exode et les camps. Cependant, tous ne reçoivent pas le même traitement, n'y occupent pas la même place.

Un lien très fort unit les descendants et les acteurs : tous partageraient les mêmes idéaux, les mêmes valeurs, les premiers en ayant hérité des seconds. Et, premier de tous ces idéaux, la République qui revient sans cesse dans les entretiens. L'attachement viscéral qu'on lui porte est le ciment, le plus petit commun dénominateur de toutes ces associations, de toutes ces manifestations de la seconde génération. Mais une question surgit : qu'est-ce que « la République » dont il est ici question ?

On ne tarde pas à s'apercevoir que le terme renvoie à une réalité très floue. On ne se soucie jamais d'en expliciter le fonctionnement et l'organisation institutionnelle. En effet, à aucun moment, on ne m'a parlé d'une forme spécifique de gouvernement avec un système d'élections clairement défini, une représentation nationale donnée. Et poser des questions conduit à l'impasse. On en ignore le fonctionnement institutionnel précis. On n'en connaît que trois dates considérées comme essentielles : la proclamation, le putsch » et la fin qui se confond, dans les mémoires, avec la Retirada. Quelques noms apparaissent, le plus souvent sollicités par les questions de l'ethnologue : Lluís Companys, le dernier président de la Generalitat de Catalogne, Manuel Azaa, dernier président de la République mais dont on connaît beaucoup moins l'histoire et les actions que la triste fin : il est décédé à Montauban en 1940 et y a été inhumé. Ce désintérêt pour les hommes politiques qui firent la République ou plus simplement pour le volet très politique de la République est très évident lorsqu'on s'intéresse au sort de certain lieu. En 1981, à La Vajol³², on inaugure un monument ayant la forme d'une pyramide de treize marches, en hommage à Lluís Companys. C'est par hasard que j'en découvrirais l'existence, non pas dans les conversations avec des descendants mais,

³² Village situé près de la frontière franco-espagnole, en Catalogne, dans la province de Gérone.

encore une fois – une de plus ! - en voyageant sur la toile. Comment, du reste, auraient-ils pu m'en parler ? Ils semblent en ignorer ou en avoir « oublié » l'existence. Du moins ne l'incluent-ils pas dans leurs pérégrinations mémorielles. En 2010, je fis, une nouvelle fois, l'expérience du peu d'intérêt, pour ne pas dire de l'indifférence, que suscite aujourd'hui le « dernier président de la Catalogne ». La marche se déroulait à Saint-Cyprien. Dans cette station balnéaire, sur le front de mer, un monument, sorte de vaste mur posé au bout d'une allée monumentale, a été érigé en son honneur. Mais ce jour-là, nous lui tournerons littéralement le dos, optant pour une autre destination que j'évoquerai plus loin. Quelques mois plus tard, un hommage est rendu à Companys, devant le monument cyprien. FFREEE y participera, comme elle participe, du reste, à de très nombreuses manifestations, mais ce n'est pas elle qui l'a organisée³³. De façon assez symptomatique, ce monument ne figure pas dans le chapitre que Serge Barba consacre à Saint Cyprien. On y voit trois tableaux de Franch Clapers³⁴, deux photographies du camp (la foule entassée sur la plage et un interné dormant dans un trou creusé dans le sable), la copie d'un rapport de gendarmerie, le schéma de l'emplacement du camp et un cliché de la stèle en hommage aux républicains espagnols qui se trouve au cimetière de Saint Cyprien Village. Mais de photographie du monument à Companys, point ! (Barba 2009 : 171-180) Or, à l'évidence, il en connaît l'existence puisque que c'est lui qui, le premier, m'en a parlé !

L'évocation de la République espagnole ne renvoie donc pas à un système politique défini par des institutions précises, à des noms d'hommes politiques et à leurs actions mais à un ensemble beaucoup plus flou, beaucoup plus symbolique. Elle est moins un système de gouvernement qu'un arsenal idéologique aux contours vagues qui s'incarne dans quelques valeurs telles que « la liberté ». Au fond, le mot se suffit à lui seul. Nul n'est besoin de préciser. D'une certaine façon, on est passé d'une pratique politique concrète à une abstraction politique. Et c'est bien ce que laisse à penser certaines des actions menées par les associations de descendants de républicains espagnols. L'un de leur tout premier geste consiste à baptiser ou à rebaptiser une rue ou une place d'un lieu nouvellement découvert.

³³ http://ffreee.typepad.fr/files/téléchargement-bul_21.pdf

³⁴ Franch Clapers (1915-2005) : Après de brillantes études d'art à Barcelone, ce fils de charron prend les armes en 1936 et passe la frontière au printemps 1939. Interné aux camps de Saint-Cyprien puis de Gurs, il est ensuite intégré dans une Compagnie de Travailleurs Etrangers qui le conduit à Saint-Rémy de Provence où il s'installera après la guerre. Derrière les barbelés et à l'intérieur de la CTE, le crayon à la main, il croque son quotidien d'interné. « Découverts » récemment, ils ont fait de lui un des artistes majeurs de l'exode et de l'internement des républicains espagnols.

Rares sont aujourd'hui les cas comme celui de Montauban où un collège sera baptisé du nom d'un homme politique, en l'occurrence «Manuel Azaña ». Mais sans doute peut-on penser que c'est moins le dernier président de la République espagnole que le grand homme, inhumé dans le cimetière de la ville, que l'on honore ainsi. Le plus souvent, le choix se porte sur des intitulés plus vagues, « Retirada », « Républicains » et surtout « République ». Prenons l'exemple de MER 47. Créée en 2007 et prenant le relais d'AMORE, MER 47 participe activement à la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la Retirada. Son intérêt porte désormais sur la petite ville de Fumel. Le 4 février 2011, elle inaugure une plaque, apposée sur les murs de l'usine métallurgique, où nombre de républicains espagnols ont travaillé. Dans le même temps, elle s'est adressée au maire de Fumel afin qu'une rue porte le nom de « Rue Isaac Casarès. En hommage aux républicains espagnols ». Il a immédiatement accepté³⁵. L'inauguration devrait avoir lieu à l'occasion des cérémonies organisées pour le 80^{ème} anniversaire de la proclamation de la République, en Mai 2011. Rien d'original ni de nouveau dans ce geste. MER 47 ne fait là que s'inspirer de ce qui existe déjà, ailleurs. A Argelès, une «Avenue de la Retirada » a été inaugurée en 1999. A Prats-de-Mollo, en 2008, la route qui conduit au Col d'Ares, par lequel passèrent les réfugiés, est devenue « Route de la Retirada ». Depuis 2001, Montpellier a son « Allée des Républicains Espagnols 1936-1939 ». A Agen, c'est une « Rue de la Iie république Espagnole », qui a été inaugurée le 2 décembre 2006.

³⁵ Isaac Casarès est un ancien combattant de la Guerre d'Espagne, très impliqué dans la mémoire portée par la première génération. Il habite Fumel. Le maire avec qui j'ai discuté de ce projet a apporté quelques précisions sur les circonstances de cette opération. « Sans problème ? Tu rigoles ! Ca fait six mois qu'on y travaille. On a refait la plaque trois fois ! Au début, une délégation de MER47 vient me voir et me soumet le projet. Moi, je donne un accord de principe. Ils me demandent si je suis d'accord pour l'appeler Rue Isaac Casares. Bien sûr, j'étais d'accord. C'est bien de donner le nom de quelqu'un d'ici à une rue. Lors de l'inauguration, il peut être présent. Apparemment c'était réglé. Quelques jours plus tard, une femme m'appelle, furieuse. 'Qu'est-ce que c'est que cette idée de donner le nom d'Isaac Casarès à une rue ? Ce type s'est arrogé toute la gloire alors qu'il a rien fait.' Bref, Nouvelle réunion. On décide de l'appeler « Rue de la Seconde République Espagnole ». Tout le monde est d'accord. Nouveau coup de fil. 'Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous avez dit que vous donneriez le nom d'Isaac Casarès à une rue et maintenant vous changez d'idée. Mais ça ne se fait pas ! On promet pas un truc comme ça pour reculer après.' Bon ! nouvelle réunion ! On décide d'appeler la rue Luis Casares. En hommage aux républicains espagnols. Nouveau pépin. Luis Casarès, il existe pas. Son prénom, c'est Isaac mais il se fait appeler Luis. On peut pas donner à une rue le nom de quelqu'un qui existe pas ! Réunion encore. Et cette fois-ci, on a décidé de l'appeler : « Rue Isaac Casarès. En hommage aux républicains espagnols ». En gros, c'est ça. Mais c'est pas tout. Parce que j'ai eu un coup de fil d'une femme qui habite dans cette rue et qui m'a dit : 'Non mais moi, je veux pas habiter rue de la république espagnole !' Ca s'est pas passé aussi facilement que tu le penses ! On a dépensé une énergie considérable sur ce projet ! Apparemment, on y est ! Enfin ! »

Cette odonymie a pour parfait pendant l'iconographie. Sur la mémoire telle que la construit la seconde génération, un seul drapeau flotte, violet, rouge et jaune. C'est lui que l'on retrouve, inlassablement, sur les supports les plus divers, depuis les affiches qui annoncent les diverses manifestations (conférences, spectacles musicaux ou théâtraux, etc.) jusqu'aux sites internet. Cette abstraction qu'est devenue la Seconde République Espagnole peut cependant prendre visage humain et plus spécialement le visage d'une femme. « Femme + République espagnole = Dolorès Ibárruri = la Pasionaria », telle est l'équation qui a longtemps prévalu. Mais elle est très datée et, pour tout dire, elle n'a plus cours. On n'entend plus guère parler d'elle. Sur le terrain des emblèmes, elle est battue à plate couture par une autre femme, un autre visage, celui de l'allégorie de la République peinte par Barreira où elle prend les traits d'une jeune femme brune, portant bonnet phrygien, la balance de la justice dans la main droite, un drapeau tricolore dans l'autre. Si évoquer la République ne renvoie pas à des personnalités et des actions politiques, elle renvoie à d'autres noms que tous citent avec bonheur, ceux d'artistes. Deux d'entre eux sont particulièrement importants : Federico García Lorca et Antonio Machado³⁶. Tous deux sont présentés comme des martyrs des franquistes, la figure même dans laquelle s'incarne la terrible alternative qui s'offrait au camp républicain : soit la mise à mort sur le sol espagnol, soit le départ, sans retour possible, vers la France. Mais que les descendants aient choisi aujourd'hui pour symboles de la République et de ses souffrances des artistes, et non des hommes politiques, n'a rien d'un hasard.

Je l'ai dit, la « République » dont il est question ici est beaucoup moins une forme de gouvernement qu'un ensemble de valeurs. Quelles sont ces valeurs ? Reconnaissons-le : l'affirmation de leur existence et de la nécessité de leur défense est beaucoup plus fréquente, dans les entretiens, qu'une claire explicitation de celles-ci. Elles apparaissent d'abord en creux. Les républicains espagnols défendaient tout ce que le franquisme condamnait : « la liberté », « la démocratie », « les élections libres ». Tout cela n'est guère précis. Sur cette écume d'imprécision, une valeur se dégage de façon forte. Il en est question dans tous les entretiens : l'instruction. Elle sépare, de façon abrupte, les franquistes des républicains. Les premiers incarneraient l'obscurantisme, largement appelé de ses vœux par l'église, tandis que les seconds seraient de fervents défenseurs de la culture et du savoir. Tous les récits s'accordent à décrire l'Espagne des années 1920 comme extrêmement pauvre mais surtout comme totalement démunie d'un système éducatif digne de ce nom. Le grand mérite, le grand

³⁶ Lui aussi a sa rue. L'université de Toulouse-le-Mirail se situe « 5, Allées Antonio Machado ».

oeuvre de la République aurait été la diffusion du savoir. Elle n'aurait eu de cesse de transformer un peuple largement analphabète en un peuple « instruit ». Mais la République ne se serait pas contentée de diffuser des savoirs utiles tels que la lecture et le calcul. Elle se serait tout autant souciée de diffuser le théâtre, la poésie, la peinture et la sculpture, en un mot les arts. Tout se passe comme si, en quelques années d'existence à peine, la République avait réussi à transformer un pays analphabète en un pays de lettrés. C'est un peuple de savants, de personnes cultivées, formées à la peinture, au théâtre, à la philosophie, à l'histoire qui passe les Pyrénées en février 1939. Écoutant mes interlocuteurs, j'ai parfois eu le sentiment que l'exode et les camps avaient des airs d'académie en déroute. « Dans les camps, ils avaient beaucoup de professeurs, d'instituteurs, d'ingénieurs. C'étaient des gens très instruits. C'étaient des intellectuels. D'abord, la République avait beaucoup fait pour l'enseignement. Elle avait créé des écoles et tout ça. Donc, en 1939, tous ces gens qui avaient un savoir important se sont retrouvés derrière les barbelés. D'ailleurs, beaucoup ont menti quand on leur a proposé de sortir des camps. Quand on leur a demandé s'ils savaient travailler la terre parce qu'on avait besoin de paysans dans les vignes, ils ont dit 'oui' même s'ils avaient jamais une charrue de leur vie. Juste pour sortir du camp ! Mais beaucoup n'y connaissaient rien. Ils avaient jamais touché une bêche de leur vie. Et pareil pour travailler dans les usines. Ils préféraient raconter n'importe quoi que de rester dans les camps. »

Dès les premiers moments de la recherche sur l'art dans les camps, je me suis adressée à FFREEE. J'ai immédiatement été confrontée au récit de la vie derrière les barbelés. La désorganisation des premiers moments. Argelès et sa plage de malheur, avec ces trous que l'on creusait dans le sol pour se protéger du froid, cette absence d'eau potable et de toilettes qui transformait la mer tout à la fois en source d'eau pour étancher sa soif et pour se laver et en gigantesques latrines, confusion des genres qui ne tardait à avoir des effets tout aussi nauséabonds que graves, ces boules de pain que l'on jetait aux internés « comme on jette un os au chien ». Et puis ces camps construits aussi rapidement que sommairement à Agde, Bram, Septfonds, Gurs et ailleurs dans lesquels la vie n'était guère plus facile : les baraques sans chauffage où l'on grelottait, où les plus chanceux dormaient sur de la paille et les autres à même le sol, les points d'eau très rares, la nourriture immangeable, l'absence d'hygiène, la lutte permanente contre la vermine (puces, poux, rats) qui proliférait, les maladies que les « soins » prodigués à l'infirmerie ne risquaient de soigner, etc. Et moi qui n'avais qu'une idée en tête : chercher - et si possible trouver - ce que les internés avaient pu produire en matière d'art ! Ma recherche pouvait sembler bien dérisoire face à cet océan de misère et de drame ! J'ai redouté qu'elle ne soit pas bien comprise et encore moins acceptée par mes

interlocuteurs. N'allaient-ils pas trouver pour le moins paradoxal que je parle de production artistique derrière les barbelés alors même que les conditions de vie y étaient épouvantables ? N'allaient-ils pas penser que je cherchais à enjoliver la situation, en dissimulant la tragique expérience de leurs aînés derrière cette quête d'objets ? N'allaient-ils pas penser que je faisais partie de ces « révisionnistes » dont ils dénoncent sans cesse les menées ? A chacune de mes rencontres, je déployais des torrents de diplomatie, essayant de ne froisser personne avec mon étrange objet de recherche, expliquant que c'était là un aspect fort peu connu, abordé de façon très elliptique par les historiens, qu'il me semblait nécessaire de poursuivre la réflexion, etc. Mais au fond, mes savantes explications n'étaient pas très utiles. Mon intérêt pour l'art des camps a été très bien reçu. Le premier étonnement passé, mes interlocuteurs abondaient dans mon sens. On ne savait pas qu'ils avaient peint, dessiné et sculpté mais on savait qu'il y avait eu beaucoup d'intellectuels dans les camps. Et ce n'était que pure logique, la République s'étant toujours battue bec et ongles et avec succès pour la diffusion du savoir. Mon travail venait en fait confirmer ce qu'ils n'avaient de cesse de répéter. Mais pourquoi attacher tant d'importance à cette question de l'instruction ?

L'exode et les camps

La mémoire des républicains espagnols, telle que la construisent les associations de seconde génération, s'enroule essentiellement autour de l'exode et des camps. On l'aura compris à la lecture des chapitres précédents, le silence contre lequel elles entendent lutter est surtout celui qui a longtemps pesé sur ces deux événements. C'est bien sûr cela que la chape de plomb, orchestrée de mains de maître par les « autorités », entendait dissimuler. Elles ne voulaient surtout pas que l'on rappelle les circonstances indignes de l'accueil et de l'hébergement des réfugiés. Aujourd'hui, les descendants entendent obtenir la « reconnaissance » de ce drame. L'heure est donc venue pour eux d'en parler, de n'en rien dissimuler.

Or, dans le récit qu'ils en font, l'exode semble ne concerner que les civils, depuis le bébé jusqu'au vieillard, infirmes et invalides compris. Tout le monde prend le chemin de l'inconnu. Tout le monde ? Pas vraiment. Il manque tout de même quelqu'un, si l'on ose dire : l'armée ! On ne fait référence à sa présence que de façon très brève et toujours dans les mêmes circonstances. La frontière, d'abord fermée, s'est ouverte ensuite pour les civils et quelques jours plus tard, les troupes ont pu passer. Les militaires ne sont pas plus présents dans les camps que sur les routes pyrénéennes. Tout ceux qui ont eu un proche, engagé dans

le conflit armé, recourent à des périphrases pour en parler : « il a fait la bataille de l'Ebre » ou bien « il s'est engagé dès qu'il a eu l'âge ». Mais, lorsqu'il s'agit de parler de lui, pris dans la foule des réfugiés puis des internés, il semble redevenir un simple civil. Il n'a plus de compagnons d'armes, il n'est plus membre d'un collectif, que ce soit un bataillon ou une bridage. Il est seul, séparé de sa famille et la cherchant désespérément. Un coin d'œil à l'iconographie qui s'impose aujourd'hui le confirme. Dans le peloton de têtes des photographies qui ont longtemps été censées incarner la tragédie du printemps 1939, on trouve, bien sûr, celles qui immortalisent les énormes tas de fusils aux différents postes frontière. Qu'on ne les cherche pas dans l'ouvrage de Barba par exemple. Elles ne figurent pas. La guerre et les militaires semblent avoir disparu.

Le récit que l'on fait est moins celui d'un drame collectif que celui d'un drame personnel, intime. Au moins autant que la douleur de devoir quitter son pays s'impose la douleur des corps souffrants et des objets perdus. Ces misères intimes contiennent aujourd'hui toute l'horreur de l'exode. Béatrice en est un parfait exemple. « Ma mère en parlait pas beaucoup. Tout ce que je sais, c'est l'histoire de la poupée. Quand ils sont partis, ils ont pris le strict minimum pour ne pas se charger. Et ma mère, qui était petite, elle a pris sa poupée, une belle poupée que sa mère lui avait achetée. Et donc, elle a commencé à marcher avec sa poupée sous le bras. Et puis, au bout d'un moment, elle en pouvait plus. Alors, ma grand-mère a dû la porter. Mais elle était déjà chargée puisqu'elle avait pris tout ce qu'elle pouvait porter sur le dos. Alors, ma mère et en plus sa poupée ! Ca faisait beaucoup ! Alors, elle lui a dit : 'Ecoute, il faut que tu laisses ta poupée. On viendra la chercher plus tard.' Ma mère voulait pas quitter sa poupée, elle pleurait, la pauvre ! mais elle avait pas le choix. Alors, elle a laissé sa poupée. Et bien sûr, ils sont jamais revenus la chercher ! Je sais qu'elle le racontait, ça, cette histoire de poupée qu'elle avait abandonnée dans les Pyrénées. Elle doit y être encore, si ça se trouve ! » La famille de Chantal a dû, elle aussi, quitter précipitamment son village. Mais ce qu'elle sait s'apparente étrangement aux propos de Béatrice. A ceci près que là, l'histoire connaît un double *happy end*. « Pendant trente ans, sa mère (la mère de Nadia, sa cousine), quand elle parlait de la guerre d'Espagne, c'était toujours la même anecdote : 'J'ai quitté mon village quand j'avais quatre ans, le village était en flammes'. C'était la veille de Noël. 'Les avions allemands bombardaient le village. Le village était sous la neige et en flammes.' Elle a toujours raconté ça. C'était la seule anecdote qu'elle racontait de la guerre d'Espagne. Et puis, là, depuis 6 mois, elle a commencé à parler de toutes les autres choses, Le Boulou, le train pour venir en Vendée. » Pourtant, de ce périple depuis Granadella, village espagnol que quitte la famille, jusqu'à la Vendée, Chantal ne dira rien. Seuls, deux « trucs »

lui sembleront dignes d'être rapportés. « Un truc qui est rigolo, quand même, au fur et à mesure, ils laissaient des choses. Ils pouvaient pas tout transporter. Et dans une ferme, ils ont laissé la machine à coudre qu'ils avaient emmenée, la machine à coudre Singer, et des matelas. Ils les ont laissés. (...) Ils sont arrivés en Vendée dans des camps. Après, ils ont été pris en charge par le maire de (???)³⁷, à côté de Sarreguemines. Et le maire s'est débrouillé. Il a envoyé un camion dans la ferme et il a pu récupérer... Et les fermiers, franchement chapeau ! Parce qu'ils auraient pu... ! Ils ont récupéré les matelas et la machine à coudre. C'est fabuleux ! » Cette machine serait encore en possession d'un membre de la famille. Certain mouton, qui dut connaître un triste sort, est en quelque façon, lui aussi, resté dans la famille. De façon très symbolique bien sûr ! « Et c'est pareil, il y a un truc qui est extraordinaire dans l'histoire de Nadia. Quand ils sont partis de Granadella, ils avaient leurs deux mules, un mouton, une chèvre, le chien. Et arrivés à la frontière... Un matin, ils avaient plus leur chèvre ou leur mouton qui avait été volé. Et des années plus tard, mais des années plus tard, quand Francisco et Libertad (son oncle et sa tante) se sont aimés, et tout, ils se racontent chacun son histoire. Et lui il raconte qu'à Agullana, il y avait un mouton ou une chèvre attachée à une charrette et qu'il l'avait volé. On sait pas mais nous, ça nous arrange tous de penser que c'est lui qui nous avait pris le mouton. C'est fabuleux quand même ! » Notons cependant que Chantal est la seule de mes interlocutrices à évoquer cet épisode avec autant de détachement et d'humour. C'est sans doute pour expliquer cette singularité ou cette incongruité dont elle a parfaitement conscience, qu'elle ajoute : « Ma mère nous en a toujours parlé. On a été bercé avec ça, mais avec des anecdotes, des anecdotes de bonheur. Ma mère n'a pas souffert, elle avait 4 ans. Quand j'ai appris qu'elle a vécu dans un poulailler, j'ai dit : 'Mais maman !' Elle m'a dit : 'Mais moi, j'ai été heureuse !' D'abord, elle avait des copains, elle a appris le français avec des petits français. Elle est allée à l'école. Elle a vu des bonnes sœurs, c'est la première fois qu'elle en voyait parce que chez nous, on est très païen. Elle les a trouvées adorables. Ma mère, c'étaient les anecdotes, les anecdotes heureuses, joyeuses, des anecdotes de bonheur. Jamais des trucs tristes (...) Dans la famille, on voit toujours le bon côté des choses. Mais ma mère était comme ça. » C'est donc à l'optimisme familial quasiment héréditaire que l'on devrait ces bribes de vie, contées avec une certaine légèreté. D'ordinaire, le récit que l'on en fait est beaucoup plus sombre.

Certains éléments reviennent dans tous les récits. C'est notamment le cas de la neige. « Je sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça a été. Partir avec rien sur le dos, avec

³⁷ Nom incompréhensible.

les avions qui les bombardaient ! Je crois qu'on peut pas imaginer. Et puis, comme tout s'y est mis, il y avait la neige en plus. Eh oui ! Janvier dans les Pyrénées, il neige ! Et c'étaient pas les petites chutes de neige qu'on voit maintenant ! Ils ont dû marcher dans la neige, dans le froid, dans le vent. » Cette neige, tous mes interlocuteurs vont m'en parler, certains n'hésitant pas à affirmer que, comble d'infortune, les mois de janvier et février 1939 furent particulièrement froids et neigeux. Pourtant, étrangement, elle ne fait pas l'unanimité entre les deux générations. Pablo avait une dizaine d'années en 1939. Le récit qu'il fait de la Retirada tient en quelques mots. Il habitait avec sa mère et sa sœur à Portbou. En janvier, la famille, empruntant le tunnel ferroviaire, passe en France et trouve refuge chez des amis, à Port-Vendres. Il n'en dira pas plus. Essayant de relancer la conversation, j'évoque la neige dont on m'a si souvent parlée. « Vous rigolez ? La neige à Port-Vendres ! Ca se voit que vous êtes pas d'ici ! Je dis pas qu'il neige jamais mais c'est rare. Et en 39, il y avait pas de neige. » Puis semblant se raviser, il ajoute : « Enfin, nous, on n'a pas eu la neige. Mais on a eu de la chance. Plus haut, dans la montagne, au Perthus, oui, sans doute que la neige les a pas aidés. C'est sûr que, eux, ils ont dû avoir la neige. » Et parfois, cela donne lieu à d'étranges échanges.

Prats-de-Mollo. Camins de la Retirada. Nous empruntons un chemin supposé avoir été celui de l'exil. Par grappes, les participants descendent le long d'un étroit sentier. Devant moi, un groupe de femmes. Deux d'entre elles ont une quarantaine d'années, la troisième est bien plus âgée mais je ne sais quel âge lui donner. Ce matin-là, le temps est radieux. Le brouillard n'a pas résisté longtemps aux assauts du soleil. Le ciel est d'un bleu intense. Pas un nuage ne vient troubler l'azur. Et ceux qui, comme moi, avaient prévu des vêtements chauds s'effeuillent, couche après couche, jusqu'à ne garder qu'un T-shirt. Les deux jeunes femmes tricotent passé et présent, à propos du « temps ». Toutes deux sont bien d'accord : il fait beau, très beau, un peu trop chaud, on n'aurait pas dû se vêtir ainsi. Mais comment pouvait-on savoir qu'il allait faire si beau ! Et dire qu'il y a 69 ans, il neigeait ! La dame plus âgée les reprend : non, il ne neigeait pas ce jour-là. Les benjamines la reprennent. Si ! Il neigeait ! Et l'aînée d'insister. Elle était petite, dit-elle, mais elle ne se souvient pas qu'il ait neigé. Si ça avait été le cas, elle s'en souviendrait. Non, il fallait un temps incertain, mi figue, mi raisin. Mais les deux autres ne veulent rien entendre. Il neigeait, elles en sont sûres, elles l'ont lu dans tous les livres ! Oui, d'ailleurs, on n'avait jamais vu autant de neige que cette année-là ! De guerre lasse, si l'on ose dire, l'aînée finira par s'en remettre à leur opinion, d'une phrase elliptique : « Alors, peut-être, si vous le dites, c'est que c'est vrai ! Oui, sans doute, il devait neiger ! ».

Les récits de l'internement sont tout aussi fragmentaires que ceux de l'exode. C'est d'abord les premières heures du camp d'Argelès et ses abris de fortune. « On les a mis sur la plage mais sur la plage, il y avait rien. Alors, ils ont dû creuser des trous dans le sable pour se protéger du froid. Oui, vous m'entendez bien, des trous ! comme des animaux ! comme des lapins ! Vous vous rendez compte ? des trous ! » C'est aussi la distribution de nourriture et plus spécialement ces boules de pain que l'on jetait à la foule des internés « comme à des chiens ». « Au début, ils avaient même pas de quoi manger. Ils ont été parqués sur la plage et 'Démerdez-vous ! ' Ils avaient rien ! Rien de rien ! Même pas à manger ! Et quand ils leur ont porté à manger, vous savez ce qu'ils ont fait ? On voulait leur en faire baver ! Ils sont arrivés avec des camions de pain et ils les ont jeté, comme ça, par dessus les barbelés ! 'Allez ! Tenez ! Mangez !' Comme si c'étaient des bêtes ! Vous vous rendez compte ? Vous allez pas me dire qu'ils auraient pas pu faire autrement pour leur donner le pain ! » C'est aussi l'absence de confort, la paille pour tout matelas, le froid glacial des baraques sans chauffage, les rats qui couraient sur les corps endormis, etc. Pour les descendants, rien, mieux que ces faits d'un quotidien qui n'a plus rien à voir avec les normes ordinaires, ne semble apte à rendre compte de ces mois voire de ces années de misère et d'humiliation. C'est là qu'est la quintessence du drame.

Là encore, le décalage entre les deux générations est saisissant. Pascal avait 25 ans en 1939. Il a connu les camps d'Argelès et de Gurs. Sa nièce se demande encore comment il a pu survivre aux conditions d'existence terribles qu'il a connues. Conditions qu'elle me résume rapidement, préférant que ce soit le principal intéressé qui me les raconte longuement. Rendez-vous est pris. C'est un nonagénaire tout sourire qui m'attend, assis à l'ombre d'un arbre, dans son jardin, à Gan, près de Pau. La conversation s'engage. Elle durera plus de deux heures. Son récit ne concerne que l'après-guerre, la construction de sa maison, son parcours professionnel, celui de ses enfants, de ses petits-enfants, etc. Je n'apprendrai rien que je ne sache déjà sur sa vie dans les camps. Il dira simplement : « Argelès, c'était l'enfer. Mais après à Gurs, c'était mieux. Il y avait des baraques, des lits. » Il n'acceptera pas qu'on qualifie ces conditions de vie d'inacceptables. « Qu'est-ce que vous voulez ? On pouvait pas tous nous mettre dans des hôtels. On était trop nombreux. Et puis, au moins, on risquait plus rien. Si on était resté en Espagne, on y passait tous. » Edouard me conseille de rencontrer son grand-père, Sébastien, aujourd'hui octogénaire. En quelques mots, il me résume son parcours : l'exode, le voyage en train « dans un fourgon à bestiaux », puis un prétendu refuge, qui n'avait de refuge que le nom et était en réalité une usine désaffectée où il dormit sur la paille, mangea une nourriture infâme dont même les cochons n'auraient pas voulu, l'unique robinet, d'eau froide

bien sûr, dans la cour qui servait à tout, à la cuisine, à la toilette, à la lessive. Il est partagé entre le mépris et la colère à l'égard de cette Troisième République finissante qui a traité de façon aussi indigne des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards qui n'avaient rien fait de mal et n'avaient qu'un tort : celui d'avoir voulu défendre leurs idéaux. J'appelle donc Sébastien qui, dans un premier temps, joue les ignorants. Non, il n'est pas républicain espagnol. Je lui parle de ma conversation avec Edouard. « Alors, si vous vous avez vu Edouard, ça m'étonne pas ! Il s'est mis dans la tête que je suis républicain espagnol mais c'est idiot ! Je suis né en 1934 ! » J'essaie de contourner la difficulté en lui parlant du refuge où il a vécu pendant quelques mois. Mais, dit-il, il était trop jeune pour en garder un souvenir précis. Il se souvient surtout qu'il y avait « plein de gosses » et l'enfant unique qu'il était a découvert à cette occasion des jeux nouveaux, ceux que permet le fait d'être un groupe. Mais à part ça... Non, vraiment il n'est pas utile que je vienne de si loin pour le rencontrer. Inutile d'insister. Finalement, Edouard semble en savoir beaucoup plus que son grand-père sur les camps. Et lui et son grand-père ne semblent pas s'accorder pas totalement sur l'interprétation des faits. Un phénomène semblable se reproduit avec Stéphanie et Antoine. Elle me parle de la vie dans le camp de Rivesaltes où son père a été interné, enfant. Elle me raconte notamment qu'il s'était fabriqué une cuillère afin de ne pas avoir à manger avec les doigts, afin de garder sa dignité d'être humain, que ses conditions de vie, plus que précaires, mettaient à rude épreuve. Pour elle, c'est un bien on ne peut plus précieux car chargé de tout le drame de ces années-là. C'est un récit un peu différent que je recueillerai auprès de son père. Mon intérêt pour la cuillère l'étonne. Elle n'a rien à voir avec de l'autoproduction. C'est sa mère qui, au moment du départ, en 1939, l'a glissée, elle et quelques autres, dans le baluchon. J'apprendrai à cette occasion que Rivesaltes n'a pas été qu'une étape dans son périple qui, au cours des six années qui ont suivi l'exode, l'a amené à connaître plusieurs camps et refuges. On trouvera un large extrait du récit de son épopée plus loin. Pour l'heure, sélectionnons quelques éléments. De sa vie dans le camp d'Argelès, je ne saurai rien. Sauf ces quelques phrases. En 1940, « le camp d'Argelès, il y avait presque plus personne. Il y avait les barques, qui étaient déjà dans un état épouvantable parce que ces baraques avaient été montées avec de la planche légère, avec de la volige. C'étaient des charpentes très légères, recouvertes avec du papier goudronné. Ces baraques avaient une chose spécifique. Non seulement à Argelès. A Saint-Cyprien, c'était pareil. C'était également comme ça à Gurs. Mais ici, c'était dangereux parce qu'elles étaient verticales, des parois sur la partie supérieure et la base était inclinée. Il y avait un passage et nous, on était dessous, là. Et quand il y avait un cumul de sable, suivant l'orientation des baraquements, on s'est trouvé à plusieurs reprises à moitié enseveli sous le sable. Rien que

quand le vent soufflait, on avait dix ou vingt centimètres de sable dessus quand on se réveillait le matin. » De sa vie au camp de Gurs, je ne saurai guère plus. « Nous arrivons, au bout de deux jours de voyage de nuit, au camp de Gurs. Quand nous sommes arrivés, il y avait quelques réfugiés espagnols, femmes et enfants, et des juifs allemands, quelques familles de juifs allemands. Ca, c'était donc en novembre. Un froid épouvantable parce que là, il fait froid et humide. Quand il pleuvait, on marchait dans la boue. Il y avait qu'une allée centrale qui était carrossable mais tout le reste, c'était de la terre battue avec tous les inconvénients que ça peut comporter quand il y avait des intempéries ou qu'il pleut énormément. » Sur le camp de Rivesaltes, il est un peu plus loquace. Il le décrit. « Le camp de Rivesaltes était en maçonnerie légère. Contrairement aux autres camps, les murs étaient verticaux, avec des toitures toutes simples, avec des tuiles ou des sortes d'éverites. Le sol était cimenté contrairement aux autres camps. Sur la plage, c'était directement sur le sable. Pour les autres camps, qui étaient en dehors des zones de plage, c'était la terre battue. Ce qui faisait que quand il pleuvait, qu'il faisait humide, c'était toute la journée dans le borbier. Quand nous sommes arrivés, le camp était ouvert, préparé pour accueillir des nouveaux parce que, en 1939, le camp de Rivesaltes avait accueilli quelques réfugiés espagnols mais surtout le matériel. » Il évoque aussi les incessants changements de baraques dont il ignorait la raison, la présence des juifs qu'il voyait partir sans rien connaître de leur sinistre destination. On n'en saura guère plus sur les refuges qu'il a connus. De celui de Rennes, il dira simplement : « ça se passait bien ». Il sera plus précis concernant ceux du Centre de la France. « On arrive à Combronde. Les enfants, on les installe en un lieu qu'on appelait le château Clémentel, dans le village. Très coquet. Très joli. (...) Là, on était dans cette colonie. Les filles étaient logées dans l'établissement principal. Mais pour les garçons, comme on avait pas de place sur place, ce qui restait du parc du château qui avait été transformé par les paysans en terrain à cultiver, en cultures, ils ont monté des baraquements qu'ils ont récupérés de l'armée. Et on était là. Les mamans étaient dans un lieu qu'on appelait le cantonnement mais c'étaient elles qui faisaient fonctionner la colonie. Elles s'occupaient des repas, de l'entretien. ». En réalité, on s'aperçoit qu'il ne décrit jamais son quotidien, la vie de chaque jour dans le camp ou le refuge. Jamais, il ne me propose, symboliquement, d'en franchir le seuil. La nourriture, l'hygiène, les lits, tout cela est absent de son récit. De ces années sombres, il ne garde pas moins des souvenirs heureux dont il ne fait pas mystère. Au printemps 1943, il est dans un « refuge », à Saint-Gervais d'Auvergne. « Pendant cette période-là, on avait pas le droit de sortir du village mais on pouvait aller se baigner à la rivière. Impeccable. » A Combronde, « ils se sont débrouillés pour qu'on ouvre deux classes de l'école des filles désaffectée où il y avait de la place et on

nous a accueillis là. Et on nous a envoyé un instituteur qui venait d'Alsace (...) Et tout ça se passait très bien. Très bien, très sympathique. Tout se passait très bien, avec lui, Monsieur le maître. De là, on faisait des excursions aux alentours. Avec lui on allait se baigner au Gour de Tazenat. (...) Et on marchait à travers la montagne, dans les sentiers. On avait 7 à 8 kms à faire à l'aller. Autant retour. C'était agréable.» Assurément, ces propos choqueraient beaucoup de monde. Ou alors, les excuserait-on en avançant qu'encore aujourd'hui, il n'ose pas se rebeller contre le sort qui fut le sien. Etrangement, il n'est pas le seul à parler de l'internement de cette façon. Florentino avait lui aussi une dizaine d'années lors de la Retirada. Il a connu plusieurs camps. Son récit ne fait pas mystère des conditions de vie très difficiles mais lui a eu de la chance, dit-il. Engagé par une association de secours aux enfants, il a donc pu bénéficier des petites faveurs que cette fonction accordait. Celle de « curer les casseroles et les marmites» était particulièrement importante car elle apportait un supplément de nourriture non négligeable. C'est ce qui permit à ses frères de ne pas trop éprouver la faim. En transparent, c'est des difficultés alimentaires qu'il parle. Cependant, il raconte aussi une anecdote qui le fait rire, encore aujourd'hui. Le camp étant envahi par les rats, « le commandant » avait mis en place un système qu'il pensait ingénieux : il fixa un tarif (que Florentino a oublié) pour chaque cadavre rapporté. Avec quelques copains, ils trouvèrent là une belle occasion de se défouler tout en gagnant quelque argent. Ils ramenèrent ainsi une belle moisson de bestioles que leur « commandant » leur paya sans barguigner. Mais il eut, dit-il, la mauvaise idée de les jeter par la fenêtre de la baraque qui lui servait de bureau, laquelle donnait sur l'extérieur du camp. Les enfants parvinrent à passer la clôture, à récupérer les précieux rongeurs. Hélas, pressés d'engranger encore quelques centimes, ils revinrent trop rapidement voir le commandant avec leurs « nouvelles » victimes sous le bras. Celui-ci ne s'en laissa pas conter ! Il n'eut aucune peine à comprendre que les rats n'étaient pas le fruit d'une deuxième opération de traque. Il refusa de payer et institua un nouveau système. Dorénavant, il couperait la queue à chacun des cadavres achetés. Il allait de soi qu'il ne paierait que les rats entiers, encore munis de leur appendice ! Et Florentino de rire autant de la tentative que son échec !

Alors que les aînés, ceux que j'ai rencontrés du moins, qui étaient enfants lors de l'exode, se montrent assez évasifs sur les conditions précises de leur vie et n'hésitent pas à évoquer quelques anecdotes plus souriantes, les cadets, eux, axent leurs récits sur quelques éléments de la vie quotidienne, particulièrement douloureux, qui semblent ainsi totaliser le drame. Plus rien n'existe que cette vie pitoyable qui est l'essence de ces jours.

Aux récits oraux s'ajoutent les livres, abondamment illustrés. Or, ceux-ci et ceux-là parlent d'une même voix. En 2006, René Grando publie *Al campo !* Il se donne pour objectif de « témoigner alors que les survivants de cette période sont de moins en moins nombreux et que leur parole doit être entendue. » (Grando 2006 : 8) L'essentiel n'est pas le texte mais les photographies, dont certaines sont alors totalement inédites. L'accent est mis sur les civils, hommes et femmes, enfants et vieillards, valides et invalides. D'une page à l'autre, la même image semble se répéter à quelques variantes près : des colonnes de réfugiés marchant le long des routes, lourdement mais dérisoirement chargés d'une valise, d'un baluchon, d'un sac de jute, des silhouettes disparaissant sous des couvertures comme autant de manteaux de fortune, des femmes serrant contre elles des enfants, des visages creusés par la fatigue et la peur, des blessés portés sur des civières, des foules sans visage amassées au col du Perthus, dans des gares, sur des places, dans des rues anonymes, des campements de fortune, des abris de bric et de broc autour desquels se pressent quelques hommes, dans la montagne, sur les plages. C'est un dispositif semblable que l'on retrouve aussi bien dans *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada 1939*, de Serge Barba, paru en 2009 ou encore dans *Février 1939. La Retirada dans l'objectif de Manuel Moros*, catalogue de l'une exposition qui a eu lieu en 2008 à Perpignan.

C'est donc cette « cohue indescriptible, pathétique et misérable »³⁸, pour reprendre l'expression de René Grando, que la seconde génération a choisi de mettre en avant. Mais, reconnaissons-le, ce choix ne manque pas d'étonner. On connaît figures plus glorieuses et plus héroïques que celles-ci ! Et il ne fait pas de doute qu'ils en ont parfaitement conscience. C'est du moins ce que laissent à penser quelques lignes, empruntées au livre de Serge Barba. Il note, en conclusion de son travail : « Il leur fallait aussi rétablir une image : celle d'un peuple en guenilles ne suscitant que pitié, mépris et aversion, ou alors celle d'une horde de sauvages sanguinaires. » (Barba 2009: 250). « Il leur fallait rétablir une image », écrit l'auteur, « leur » désignant, sous sa plume, les républicains espagnols. On ne peut manquer de penser que ce « leur » désigne tout autant - et peut-être plus - leurs descendants. Tel est bien le problème des fils aujourd'hui : s'éloigner des images entre lesquelles a évolué le regard posé sur l'exode. La question qu'il pose pourrait bien être celle-ci : qui étaient-ils ? Une bande de miséreux à bout de forces et d'espoir ? Ou une meute assoiffée de violence aveugle ? Des pauvres types ? Ou des « rouges » ? Les descendants, unanimes, imposent aujourd'hui une

³⁸ Grando 2006 : 16

troisième image, qui fait fi de tout ce qui a précédé. Sous leurs vêtements sales, roulés dans des couvertures de fortune, ils n'en étaient pas moins des hommes instruits, des hommes nourris de savoir. Leur martyre n'en est que plus grand : on les a pris pour des « pauvres types », des va-nu-pieds, des crève-la-faim alors qu'ils étaient des esprits éclairés, des « intellectuels ».

Un esprit chagrin dirait, en empruntant au monde de la communication son vocabulaire, que les réfugiés n'en souffrent pas moins d'un sévère déficit d'image. Peuple d'intellectuels en loques peut-être mais peuple de vaincus en déroute malgré tout ! Il faut bien reconnaître que cet esprit chagrin n'aurait *a priori* pas totalement tort. Faut-il en déduire que le choix des descendants n'est décidément pas judicieux ?

« La guerre de 36-45 ».

Dans les lignes qui précèdent, je suis passée de la République à l'exode, sans la transition de la guerre. Agissant ainsi, j'ai à peine exagéré la structure des récits tels que les organisent les descendants.

La guerre y figure. Cependant, le récit qu'ils en font est, là encore, assez vague. Nul n'oublie d'évoquer le « coup d'Etat de Franco » et l'affrontement armé qui suit. Tous sont bien d'accord pour faire de ces trois années le moment où le sort de l'Espagne bascula, celui où Franco bafoua la légalité, refusant le résultat des urnes et jeta ses hommes armés à l'assaut de la République qui en mourut. Pour importantes qu'elles soient, véritable pivot d'un destin collectif, ces trois années sont assez elliptiquement évoquées. La guerre telle qu'elle apparaît ici est un système duel qui met face à face deux camps parfaitement identifiés et cohérents mais dont l'importance numérique est inversement proportionnelle à la justesse de leur engagement : d'un côté le camp « républicain » qui se bat pour défendre la « République » et ses valeurs, de l'autre, le camp franquiste et ses alliés qui, eux, se battent pour jeter à terre la démocratie. Quelques noms de bataille résonnent : Belchite, Teruel, l'Ebre. Mais étrangement, ces noms se perdent ou se diluent dans le récit qu'on en fait. Il s'agit de batailles sanglantes, de terribles gâchis de vies humaines. On rappelle la violence des combats, la coupable non intervention des démocraties européennes qui, de fait, se transforma en soutien passif aux franquistes, l'aide que l'Allemagne et l'Italie leur apportèrent ouvertement, et notamment les pilonnage auxquels l'armée italienne se livra en 1939 sur les colonnes de civils qui rejoignaient la frontière. Cause et conséquence tout à la fois, les militaires, je l'ai dit, sont réduits à la portion congrue dans les récits de l'exode.

Cette moindre importance accordée à la Guerre Civile peut paraître pour le moins étonnante. Elle ne prend sens que si l'on porte attention à la façon dont aujourd'hui, dans les cercles de descendants, on raconte et articule les événements qui, de part et d'autre des Pyrénées, vont se succéder entre 1936 et 1945. Il est d'usage, dans les manuels scolaires, de séparer l'histoire de l'Espagne Républicaine de celle de la Seconde Guerre Mondiale. Proclamée le 14 avril 1931, la République fait l'objet d'un coup d'état en juillet 1936. Commence la guerre civile. Trois ans plus tard, Franco est victorieux, les républicains sont battus et la République n'est plus. L'Espagne ne participera pas directement au conflit armé qui débute à l'automne suivant. Celui-ci sera l'affaire d'autres pays européens : la France et l'Angleterre d'un côté, l'Allemagne et l'Italie de l'autre. Au fil des mois, d'autres pays s'ajouteront à chacun des camps. De façon assez significative, le programme d'histoire des Premières littéraires de la seconde moitié des années 1980³⁹, qui concernait « l'entre-deux guerres » s'achevait sur l'évocation, plus ou moins longue, de la guerre d'Espagne. Et celui de Terminale commençait sur la Seconde Guerre Mondiale. Une façon, qui en vaut bien une autre, de séparer ces deux événements.

Une autre lecture des événements, radicalement différente de celle-ci, affleure sans cesse dans les récits. Tous mes interlocuteurs sont bien d'accord pour affirmer que la guerre mondiale n'a pas débuté en septembre 1939 mais bien avant en 1936, lors du coup d'Etat, pour s'achever en 1945. C'est une même logique qui traverserait cette décennie, celle d'une opposition entre deux camps, l'un « fasciste », l'autre qui ne se laisse pas facilement saisir d'un qualificatif mais qui défend la liberté. Nul, mieux que Louis, ne l'affirmera. Fils de républicain espagnol, il est actif dans la très récente association MER 47. Il ne se définit pas comme un historien. Il n'en reste pas moins qu'il donne, selon ses propres termes, des « conférences ». « On essaie de changer les choses aussi. On essaie de plus parler de guerre civile parce que c'était pas vraiment une guerre civile. Une guerre civile, c'est quand deux camps se battent dans un pays mais que ça ne concerne que le pays. Pas plus. Or, pour moi, c'était autre chose. Dans le discours que j'ai fait, moi, j'ai parlé de la guerre de 1936-1945. Parce qu'au fond, c'est ça. La guerre mondiale a commencé en Espagne, sans qu'on s'en rende compte. Elle a commencé en Espagne et elle a pas duré 6 ans mais 9 ans. Mon père, il a combattu pendant 9 ans ! » La géopolitique s'en trouve grandement modifiée. Il n'y a pas deux conflits, l'un en Espagne qui a duré trois ans et l'autre en Europe plus continentale qui a duré six ans, mais un seul qui a embrassé toute l'Europe pendant presque dix ans. Déplacer

³⁹ Je fais plus spécialement référence aux années 1983-1984 et 1984-1985 au cours desquelles j'étais élève de Première et de Terminale Littéraire.

les dates entraîne une nouvelle appréhension des événements et en premier lieu de ceux du printemps 1939. Ils ne sont plus la fin d'un temps mais un épisode pris dans un ensemble plus vaste. C'est bien ce que montre la délicate question du terme à utiliser pour parler de l'exode. Quel nom faut-il lui donner ? Le terme « Retirada » s'est aujourd'hui largement imposé. Mais, si beaucoup l'acceptent sans problème apparent, quelques-uns se montrent plus pointilleux. J'en ferai l'expérience. « Vous dites 'Retirada' mais vous savez ce que ça veut dire « Retirada » ? Ca veut dire « retraite » donc fuite. Or, ils n'ont pas fui devant l'armée franquiste. Quand on fuit, c'est qu'on a peur. Là, c'était pas le cas. Ils sont partis parce qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient plus rien faire en Espagne, que la bataille en Espagne était perdue. Alors, quand on sait que c'est perdu, ça ne sert plus à rien de lutter. Et c'est ce qu'il s'est passé. Ils savaient que ce qui se passait en Espagne allait arriver en France, que Hitler et Franco, c'était pareil. Si vous voulez, ils se sont venus en France pour continuer le combat contre le fascisme. Ils sont partis pour continuer à lutter contre le fascisme. » Certains ne manqueront pas de me reprendre lorsque j'utiliserai le verbe « fuir », m'invitant à lui préférer le verbe « partir ». Mais, qu'ils acceptent ou qu'ils refusent le terme « Retirada », tous sont bien d'accord avec cette vision des choses. L'exode n'est pas la déroute d'un peuple qui fuyait pour sauver tout simplement sa vie. Conscients qu'en Espagne, la lutte était perdue, les républicains se sont, en quelque façon, repliés sur la France afin de pouvoir continuer la lutte. Il ne s'agit pas d'une défaite précédée d'un exode massif mais d'un repli, presque stratégique, pour mieux se jeter à nouveau dans la bataille et continuer à lutter contre un ennemi qui, pour avoir changé de visage et de nom, n'en est pas moins resté le même. Hitler n'est qu'un des visages possibles de Franco. L'expression « ils ont perdu une bataille mais pas la guerre » s'applique parfaitement à l'exode tel qu'on le raconte aujourd'hui. Et la guerre, ils l'ont poursuivie en France, en s'impliquant dans la Résistance. Tous sont bien d'accord pour affirmer que leurs pères y ont été des plus actifs. Cette implication s'inscrivait dans le droit fil de leur engagement précédent. Ils agissaient seulement en conformité avec leurs idéaux. Ils ne pouvaient accepter en France ce qu'ils avaient combattu en Espagne. En somme, c'est le même processus qui suit son cours. La victoire de 1945 devient ainsi la victoire des antifascistes au nombre desquels on trouve les républicains espagnols. Et que l'on ait préféré passer sous silence leur rôle dans la libération de la France provoque le ressentiment des descendants mais cela n'enlève rien au fait que leurs aînés y aient activement participé.

De cette nouvelle approche des événements, les réfugiés loqueteux, épuisés, apeurés de 1939 sortent pour le moins grandis. Ils se sont montrés plus que magnanimes, oubliant volontairement que le pays dans lequel ils continuaient à combattre les avait enfermés dans

des camps, dans des conditions de vie épouvantables. Ils n'ont pas été vaincus mais ils sont vainqueurs à la fin des fins. Au pire, leur victoire se double d'une série d'injustices : l'internement de 1939, le silence après 1945, la passivité face à Franco puis sa reconnaissance par l'ONU, que personne n'a pardonnée. Certes, ils ont été déçus, trahis ou bernés mais on ne saurait les rendre responsables de ce dont ils ont été les victimes !

Réfugié, interné, résistant, tel est la triple qualification des pères qui apparaît dans les récits des fils. Cependant, les mots sont une chose. Les commémorations en sont une autre. Etrangement, c'est une image un peu différente que celles-ci mettent en place. Autour d'elles s'organise un récit silencieux qui ne laisse aucune place au doute : les deux générations d'associations ne parlent pas exactement du même épisode.

Des « lieux de mémoire ».

Commençons par nous intéresser à l'iconographie. C'est là que l'on voit le mieux s'opérer certain décentrage. Qui ne connaît pas la photographie de Robert Capa, représentant un républicain fauché en plein élan ? Elle a longtemps incarné la guerre d'Espagne. En 2003, dans *La guerre d'Espagne. Un déluge de feu et d'images*, François Fontaine note qu'elle « demeure incontestablement, dans les esprits d'aujourd'hui, l'image symbolique par excellence du conflit espagnol. » (Fontaine 2003 : 183). Or, il semble bien que cette image soit de plus en plus vacillante, qu'elle fasse de moins en moins sens. Les débats sur son « authenticité » en témoignent. Parcourant les sites consacrés à la mémoire des républicains espagnols, et plus spécialement ceux créés par les descendants, parcourant les brochures, plaquettes et affiches, on s'aperçoit que sa place s'est réduite comme peau de chagrin. Elle n'est que très rarement utilisée. La figure du combattant, de celui qui s'est battu sur les terres espagnoles, tend ainsi à s'effacer. Du moins, n'a-t-il plus ni visage ni corps. Il n'existe plus que dans les récits. Et encore a-t-on vu quelle place y occupe ! Au fond, cette disparition n'est pas pour nous étonner. Elle est l'exact reflet des mots. C'est là, bien sûr, une première ligne de fracture entre les deux générations d'associations. Centrale pour les plus anciennes dont elle est la raison d'être, la guerre civile est mise en sourdine par les secondes.

Le combattant qui est aujourd'hui au cœur des récits des descendants est le résistant, celui qui a pris les armes en France. Mais cette affirmation appelle quelques précisions, comme autant de restrictions. Les républicains espagnols s'incarnent aujourd'hui dans la

figure du résistant ? Soit ! Mais si l'on prend le verbe « s'incarner » dans son sens littéral de « prendre chair », alors on est bien obligé de considérer que l'affirmation précédente est très excessive. En effet, ils l'affirment : leurs aînés se sont engagés dans la Résistance. Cependant, aucun nom n'est cité, aucun visage ne s'impose. Certes, on peut évoquer tel ou tel, membre de sa propre famille dont l'action n'est pas passée à la postérité mais qui n'en a pas moins lutté. Ici, c'est un oncle qui, enfant, a servi de facteur improvisé et quelque peu inconscient. Là, c'est un frère qui, profitant d'une permission, a rejoint le maquis pour ne pas réintégrer le chantier du mur de l'Atlantique où il avait été affecté. Ailleurs, c'est un père qui a mis ses talents d'artiste au service de la fabrication de faux papiers. Sans compter tous ceux qui, délaissant provisoirement femmes et enfants, se sont battus sur le sol français, dans le Lot, les Cévennes ou ailleurs. Mais étrangement, aucune figure majeure, reconnue et identifiée comme telle par tous, ne s'impose. Et c'est là précisément tout l'intérêt. La résistance espagnole en France, ce ne sont pas quelques hommes, particulièrement courageux qui se sont illustrés par des actions brillantes, passées à la postérité, mais une foule d'anonymes qui ont agi discrètement et efficacement, une multitude d'implications personnelles dont les effets sont assez semblables à celle de ces petits ruisseaux dont on dit qu'ils font les grandes rivières. Ce résistant-là n'est pas un héros consacré, précédé de sa célébrité. Et c'est ce qui fait sa force. Ce ne sont pas des hommes mais un peuple, le peuple des camps, qui a ainsi devenu résistant. *A priori*, on est fondé à penser qu'il y a là, au moins, une point de convergence entre les deux générations d'associations, les plus anciennes n'ayant de cesse de rappeler le rôle des combattants de la guerre civile dans la Résistance. Les choses ne sont pas si simples qu'il n'y paraît.

Les républicains espagnols s'incarnent aujourd'hui dans la figure du résistant ? Soit ! Mais alors comment comprendre qu'au sein de FFREEE, on ne m'ait pas parlé du monument de Prayols, vibrant hommage aux guerilleros, aux résistants espagnols sur le sol français ? Lorsqu'on sait l'importance que les descendants accordent à l'engagement de leurs aînés dans la Résistance, comment peut-on comprendre que le lieu ne fasse pas l'objet d'une grande publicité au sein des associations de seconde génération ? En réalité, celles-ci ont massivement opté pour un autre symbole de cet engagement. « Vous savez quel était le nom des chars qui ont libéré Paris, en Août 1944 ? » Cette question, déclinée sous diverses formes, je l'ai maintes fois entendue. Mais j'avoue que la première fois qu'elle m'a été posée, je n'ai pas su quoi répondre. Non, je ne le savais pas. Je ne m'étais jamais demandé quels noms ils portaient ni même s'ils portaient un nom ! « Ils s'appelaient Belchite, Teruel, Guadalajara. Vous savez ce que c'est ?! Et vous savez pourquoi ? Parce que les premiers chars qui sont

rentrés dans Paris, ceux qui ont libéré Paris, ils étaient commandés par des espagnols. Eh oui ! C'est des espagnols qui ont libéré Paris. Et ça, on le dit pas ! » Les sous-entendus sont clairs et le symbole est fort. Paris n'a pas été libéré par des français mais par quelques-uns de ces espagnols qu'on avait, quelques années plus tôt, enfermés dans des camps.

Ces fameux « chars »⁴⁰, avec des noms différents parfois, je les ai retrouvés dans tous les entretiens, comme preuve de l'implication des espagnols dans la Résistance. La 9^{ème} Compagnie de la Seconde Division Blindée de Leclerc à laquelle appartenaient ces engins blindés, connue sous le nom de « La Nueve », a surgi de l'ombre avec fracas au cours des années 2000 au point qu'en 2009, le réalisateur Alberto Marquardt lui consacre un documentaire dont le titre a des accents accusateurs : « la Nueve ou les oubliés de l'histoire ». Il a été diffusé sur France 3 en octobre 2010. Considérant la place qu'elle occupe dans les discours, on aurait pu imaginer que certains auraient l'idée de lui élever un monument, du moins de matérialiser son existence d'une façon ou d'une autre. Il n'en est rien. Tout se passe, pour l'heure, au niveau discursif.

Ainsi, deux symboles de la Résistance coexistent. D'une part, le guérillero qui s'appuie sur le monument de Prayols et la Nueve, poussée récemment sur l'avant-scène par la seconde génération qui, bien souvent, lui accorde ses faveurs. On ne manque cependant pas de relever que le discours qu'ils incarnent n'est pas le même. Feuilletons l'article qu'Elerika Leroy, une « historienne indigène »⁴¹ pour emprunter à Sylvie Sagnes son expression, consacre à « Los guerrilleros » dans *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*. (Leroy 2005 : 179- 188) Le parcours commence par les camps d'internement et les GTE, se poursuit avec la résistance et s'achève sur un chapitre intitulé « Vers la *Reconquista* : l'opération du Val d'Aran », c'est-à-dire sur cette opération, menée à l'automne 1944, afin de tenter de reprendre l'Espagne à Franco, qui fut un échec. Les guerilleros sont donc ces combattants qui portèrent les armes en France puis en Espagne, en un ultime baroud d'honneur. Nombre de mes interlocuteurs connaissent cet épisode mais ils n'en parlent pas spontanément. Ce n'est que poussés par mes questions qu'ils finissent par l'évoquer, non sans se montrer plus que critiques face à une telle opération, émettant les plus grandes réserves à son égard. Manifestement, on ne tient pas à raviver ce souvenir-là. L'opération du Val d'Aran, menée par les guerilleros, est moins considérée, aujourd'hui, comme un acte héroïque que comme

⁴⁰ Il s'agit plus exactement de halftracks, « véhicules blindés demi-chenillés ». (Parello 2005 : 174)

⁴¹ Sous le nom de l'auteur, on lit : « Association Mémoire résiste, Histoire et mémoire de la résistance en Midi-Pyrénées (Toulouse) ».

une action perdue d'avance et logiquement suivie d'une défaite cinglante. C'est une tout autre image que renvoie la Nueve, celle d'une arrivée triomphante dans une capitale libérée. Celle de la victoire en somme. Mais, par transparence, on aperçoit une autre différence. Le guérillero est celui qui a songé à revenir en Espagne, qui est resté en France, faute de mieux. Avec la Nueve, s'écrit un passé qui ne fait aucune allusion à un éventuel retour mais au contraire inscrit les acteurs sur le sol français. Ainsi se met en place le double ancrage des descendants. Ancrage au Sud des Pyrénées d'abord. On a vu que leur généalogie commence en Espagne mais butte sur la République Espagnole comme sur une origine indépassable. Ancrage au nord des Pyrénées ensuite. Les halftracks de Dronne les enracinent définitivement sur le sol français.

Mais « la Nueve » ne doit pas faire illusion. La résistance n'est pas le cœur de la mémoire que FFREEE et, avec plus de nuances peut-être, ses consoeurs mettent en scène. Cette affirmation ferait hurler celles dont il est ici question. Sans doute diraient-elles que je n'ai rien compris ou que je n'ai rien voulu voir. Pourtant, il suffit de porter attention aux monuments qu'elles ont érigés, aux commémorations qu'elles organisent pour s'apercevoir qu'elle est parfaitement fondée.

Commençons par le début c'est-à-dire les Camins de la Retirada. Le moment est venu de les décrire avec un peu plus de précision que je ne l'ai fait. Du 31 août au 5 septembre 1999, la municipalité d'Argelès organise « Argelès se souvient... La Retirada-Les Camps », manifestation ponctuelle en hommage aux républicains espagnols. Le relais est très vite pris par FFREEE qui va pérenniser l'événement. En 2001, l'association organise sa première manifestation « 100 000 lumières pour 100 000 réfugiés ». A partir de cette année-là, la manifestation sera annuelle, aura lieu tous les ans en février et prendra, peu à peu, tous les ans, le nom de Camins de la Retirada. Le choix de la date ne doit rien au hasard, limpide allusion à Février 1939 que l'on présente volontiers comme la période qui vit affluer l'essentiel des réfugiés. Le choix du nom n'est pas, lui non plus, un hasard ou une lubie. Mais, il faut, afin d'en comprendre le sens, décrire quelques-uns des temps qui scandent la manifestation.

Certains sont, pourrait-on dire, statiques. C'est le cas de la cérémonie au cimetière espagnol où un hommage est rendu à ceux qui sont morts dans le camp. Les participants, qui tous s'y rendent avec leur véhicule personnel, se retrouvent devant la portail qui en interdit l'accès en temps ordinaire, pénètrent dans l'enclos, font cercle autour de l'obélisque. Après

avoir écouté les discours (mairie d'Argelès, président de FFREEE), ils déposent des fleurs puis observent une minute de silence. Quelques-uns, ensuite, prennent la parole. Puis on remonte en voiture et on se sépare. Tout aussi statiques sont les expositions ainsi que les conférences et les pique-niques qu'elle organise chaque année dans les dépendances du château de Valmy et aux abords de celles-ci. Mais, dépôt de gerbes, discours, minute de silence, exposition ou encore conférence, tout ceci n'a rien de spécifique à FFREEE. Toutes les associations, de première ou de seconde génération, font de même. Cependant, FFREEE innove en proposant un exercice, et le mot n'est peut-être pas trop fort, beaucoup plus gyrovague à plusieurs titres. Tous les ans, elle organise une marche qui est un des grands moments de la manifestation. On part d'un col et, à flanc de montagne, le long de petits sentiers, parfois à peine tracés, on descend jusqu'au village français le plus proche. Chaque année, l'itinéraire diffère. Ainsi, en 2003, c'était à La Vajol, en 2008, à Prats-de-Mollo, en 2009 à Latour-de-Carol, en 2010 à Saint-Cyprien et en 2011 à Banyuls⁴². Il s'agit, pour les participants, de couler leurs pas dans les pas des réfugiés de 1939, de refaire le trajet qu'ils sont supposés avoir suivi, de ressentir dans leur corps ce que leurs aînés ont ressenti, de revivre leur expérience. L'idée implicite est bien sûr celle-ci : percevoir et partager la douleur qui fut la leur, devenir soi-même, l'espace de quelques heures, un réfugié.

Ouvrons une parenthèse. Tout le monde peut y participer, que l'on soit ou non descendant de républicains espagnols, que l'on soit jeune ou plus âgé. Pour y avoir participé, je sais que, sans être un exercice physique éprouvant, cette marche sollicite le corps. On parcourt plusieurs kilomètres (5 ou 6 en moyenne). Les chemins que l'on suit sont souvent de terre battue, de cailloux et de racines sur lesquels le pied peut glisser si l'on n'y prend garde. Enfin, la montagne étant ce qu'elle est, il faut parfois s'aider des mains pour franchir un raidillon, allonger sévèrement le pas pour passer à gué un filet d'eau ou tenter l'expérience des pierres humides et glissantes. On l'aura compris, si tout le monde peut en théorie y participer, les plus âgés, les moins agiles en sont, *de facto*, exclus. Ceux qui ont parcouru ces chemins à l'âge de vingt ou trente ans ont, on s'en doute, les plus grandes difficultés pour participer à ces marches. Les personnes âgées sont rares. Et encore n'étaient-elles alors que des enfants. Ces excursions sont plus spécialement l'affaire des « jeunes », des fils et petits-fils.

Le but de ces périples dans la montagne n'est pas seulement de revivre l'expérience fondatrice. Il est aussi de marquer d'un monument les lieux de la souffrance. Chacune des

⁴² En 2007, les chemins avaient eu lieu sur la mer - en bateau bien sûr - afin de rendre hommage à ceux qui avaient emprunté la voie maritime.

marches est ainsi matérialisée par un monolithe, apposée le plus souvent au passage du col. Le col des Balitres, entre Portbou et Cerbère, le col d'Ares, entre Prats-de-Mollo et Molló, le col de Banyuls entre Banyuls et Espolla ont désormais leur monument commémoratif. Le Perthus a reçu un traitement un peu différent puisque c'est une statue, représentant des silhouettes, adultes et enfantines, serrées les unes contre les autres, qui a été inaugurée en 2006. Ces Camins de la Retirada placent bien au centre de leur commémoration la question de l'exode et de ses souffrances. Mais si le réfugié est au centre de ces commémorations, il partage cette centralité avec une autre figure, celle de l'interné.

Argelès est une station balnéaire. Sa plage est aujourd'hui l'un de ses atouts majeurs. Il y a bien longtemps que les serviettes et les parasols ont effacé toute trace du camp. Or, dès 1999, c'est sur lui, peut-être plus encore que sur l'exode, que porte l'attention. A l'entrée du camp, ou du moins à l'emplacement que l'on croit être l'entrée du camp, on érige un premier monument, un monolithe. Puis l'on n'aura de cesse d'en retrouver et d'en marquer les limites. Ainsi, en 2009, une plaque est inaugurée à la limite nord.

J'ai, à plusieurs reprises, entendu dire dans l'orbite de FFREEE que la ville de Saint-Cyprien ne « faisait rien » pour la mémoire des républicains espagnols, qu'elle ne s'intéressait pas à ce passé ou plus exactement qu'elle ne voulait surtout pas en entendre parler. C'est sans doute pour combler ce vide qu'en 2010, FFREEE quitta la montagne pour la plaine et décida que la marche aurait lieu dans cette commune. Mais, à y regarder de près, il ne manque pas de lieux rappelant la présence des républicains espagnols dans cette station balnéaire ! J'ai déjà évoqué le vaste monument en hommage à Lluís Companys. Longeant le front de mer, on ne tarde à découvrir une sculpture, une femme allongée, reposant sur le coude droit. C'est là l'œuvre de l'artiste François Desnoyer. Elle a été donnée par sa veuve à la ville⁴³. Une plaque précise : « En ces lieux et dès le 6 février 1939, 90 000 républicains espagnols, enfants, femmes et hommes, civils et militaires, ont été internés. » Quittons la plage pour le village où l'on ne tarde pas à découvrir deux autres monuments. L'un se trouve au cimetière municipal dans ce qu'on pourrait qualifier d'« espace de la mémoire des traumatismes de l'histoire »⁴⁴. Autour d'une vaste esplanade ourlée d'une haie et de cyprès, trois monuments, de différente facture, ont été élevés : le monument aux morts de 14-18, un monolithe en hommage aux morts que les « rapatriés » ont laissé sur des terres lointaines et une stèle en hommage aux

⁴³ Je n'ai pas retrouvé la date de ce don.

⁴⁴ En référence à la journée d'études : « Les maux de mémoire. Se souvenir des traumatismes de la grande Histoire » organisée par Sylvie Sagnes, au GARAE, à Carcassonne, le 6 décembre 2010.

républicains espagnols morts dans le camp. L'autre est nettement plus difficile à trouver. Il est situé dans un lotissement, au bord d'une petite rue et aucun panneau n'en indique la présence. Quatre lieux évoquent donc l'exode et l'internement. On ne peut donc pas dire qu'il n'y ait « rien » ! Et pourtant, force est d'avouer qu'il n'y a rien, à Saint-Cyprien. Il n'y a rien à l'endroit même où se trouvait le camp. Son emplacement n'a pas été matérialisé. Nulle plaque, nul monolithe ne rappelle où se trouvait, où se trouve encore le lieu exact de la souffrance.

En l'absence d'un tel monument commémoratif, par ailleurs attendu, c'est vers le cimetière municipal que le cortège s'est dirigé, vers les victimes de l'exode et de l'internement.

On pourra objecter que la seconde génération n'est pas la première à parler de cet internement, que d'autres associations, depuis bien longtemps, se sont constituées autour de la figure de « l'interné ». C'est le cas de l'AAGEF-FFI dont on a vu l'histoire, en forme de ligne brisée. C'est aussi le cas de l'Amicale des anciens internés politiques et résistants du camp du Vernet d'Ariège qui voit le jour en 1971⁴⁵. Elle se dote immédiatement d'un bulletin et n'a eu de cesse d'œuvrer depuis cette date pour la restauration du cimetière, la création d'un musée, la préservation de la gare et d'un wagon, etc. Même si personne n'avait voulu les entendre, même si « les autorités » avaient essayé de les faire taire, elles avaient parlé des camps. Cependant, d'une génération à l'autre, le récit a quelque peu changé. Pour les aînées, l'interné prenait alors le visage d'un homme encore debout, malgré les circonstances, d'un homme levant un poing vengeur, prêt à reprendre les armes à la première occasion pour en découdre. Son corps, parce qu'il en a un bien sûr, est un corps irrigué par l'énergie que donne le sentiment d'une formidable injustice. On songe aux clichés parus dans *L'Illustration* et aux cartes postales de Chauvin. Qu'on se souvienne aussi du monument de Prayols : Manolo Valiente a représenté un homme portant une arme et non un baluchon. C'est précisément ce baluchon qui est au cœur de la mémoire portée par les associations de seconde génération. Plus de fiers combattants de la République, la tête haute, prêts à se lancer à nouveau dans la bataille mais des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards ployant sur le poids des événements, prenant la route qui mène aux Pyrénées avec un fatras d'objets dérisoires qu'ils doivent abandonner au fur et à mesure de leur marche, aux prises avec le froid, la faim, les diarrhées, la vermine quand l'heure des barbelés aura sonné. Du héros à la victime en somme.

⁴⁵ Elle paraît au Journal Officiel le 1 décembre 1971.

Le temps des victimes, les temps des enfants

Signe des temps et des changements de la mémoire, un photographe a chassé l'autre. Je l'ai dit, Capa et sa célèbre photographie d'un républicain, fusil à la main, fauché par une balle, est en perte de vitesse. Mais un autre, lui, est en pleine ascension : Agustí Centellès (1090-1985) que l'on qualifie désormais de « Robert Capa catalan ». On pourrait tout aussi bien le qualifier de « Robert Capa des camps ». Ce photographe aura, en quelque façon, trois vies. Pendant la guerre civile, il réalise des reportages sur le front, immortalisant la guerre et ses horreurs. 1939 le voit prendre les chemins de l'exode puis celui du camp de Bram où il est interné. Là il ressort son Leica et photographie la vie autour des baraques. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, employé chez un photographe carcassonnais, il s'implique dans la résistance. En 1944, il rentre en Espagne sans ses précieux rouleaux de pellicule, qu'il a confiés à la famille Degeilh. Prudemment, c'est à la publicité qu'il consacre alors son objectif. En 1976, il revient à Carcassonne et récupère ses négatifs. Bien avant les années 2000, son travail était connu. Quelques-unes de ces photographies illustrent les livres consacrés à la guerre civile notamment celle où l'on voit un homme faire feu, le corps appuyé sur un cheval ou encore celle de cette femme en larmes, la main tendue vers le cadavre de celui qu' imagine être son mari. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas tant pour ce travail réalisé sur le front qu'il est connu que pour celui qu'il a réalisé derrière les barbelés. La « seconde vie » est en passe de recouvrir totalement et de faire disparaître la première. Ainsi a-t-on « redécouvert » son travail au cours des années 2000. Mais cette redécouverte est accompagnée d'une requalification du photographe : le reporter de guerre cède du terrain devant l'interné. En 2001, l'Hôtel de Sully consacre une exposition à *La guerre d'Espagne. Des photographies pour l'histoire*. Elle rassemble des clichés de divers photographes dont Centellès. Il est pleinement appréhendé comme un reporter de guerre et cela seulement. En 2009, le Jeu de Paume lui consacre une rétrospective et publie un catalogue. Centellès devient ainsi reporter de guerre, interné et photographe de publicité. Tournons-nous vers l'Espagne pour voir ce glissement progressif faire son ultime culbute. En 2009, paraît *Agustí Centelles. La maleta del fotogrf*, ouvrage dans lequel ne figurent que les clichés du camp. Les internés, tels qu'on les découvre dans ces pages, ne sont pas des combattants prêts à se jeter dans le combat mais de simples civils, occupés à des tâches triviales, ordinaires, quotidiennes : faire la cuisine, s'épouiller, se laver, se livrer à la bien peu ragoûtante corvée de tinettes, faire leurs besoins, etc. La nudité de certains corps n'a rien d'athlétique ni d'esthétique. Elle est au contraire pathétique, dit la détresse de ces hommes broyés qui n'ont plus la force de préserver leur

dignité. Redoublant la force de ces clichés, paraît *Diari d'un fotògraf. Bram.1939*, le journal qu'il a tenu derrière les barbelés audois. La boucle est bouclée lorsque, en 2009 toujours, paraît, en français, *Agustí Centelles. Le camp de concentration de Bram, 1939*, qui rassemble les clichés et des extraits du journal. Ouvrage auquel collaborent, entre autres, Denis Peschanski et Georges Didi-Hubermann. Le succès actuel de Centellès tient à son extrême proximité avec les camps qu'il a photographiés mais qu'il a aussi connus. Il en est tout à la fois le témoin et l'acteur. Et, je m'en suis aperçue, on semble avoir oublié qu'il fut reporter de guerre.

Un autre photographe a retenu, de façon plus discrète, l'attention : Manuel Moros. En 2009, la ville de Perpignan lui consacre une exposition. Un catalogue paraît. Ce peintre franco-colombien, installé à Collioure depuis les années 20, y est témoin de la Retirada. En amateur très doué, il photographie ceux qu'il voit défiler dans le petit port : la longue marche des civils, valise à la main, baluchon à l'épaule, des femmes, des enfants, des vieillards roulés dans des couvertures, ne laissant voir que le bout de leur nez et des yeux vides, les corps épuisés, affalés aux bords des routes, dans un champ, et puis des cavaliers, portant uniformes que l'on comprend être des militaires mais qui, privés de leurs armes, n'ont plus rien de martial.

On ne pourra que s'étonner de constater que ce surgissement d'images sur l'exode et les camps aient lieu de façon contemporaine, presque parallèle, à la fin des années 2000. Hasard des hasards, dira-t-on, c'est précisément à ce moment-là qu'on les aurait « retrouvées ». Il faut s'interroger sur ces étranges « retrouvailles » d'autant plus qu'il y a bien longtemps qu'on connaît leur existence ! Centellès est rentré en possession de ses négatifs en 1976, ne l'oublions pas. Quant à Manuel Moros, l'histoire de son fonds est plus énigmatique. Craignant pour sa vie, avant de partir pour Lavalette pendant la Seconde Guerre Mondiale, lui aussi enterre ses négatifs. Dans l'avant-propos, on apprend que c'est un enfant qui, aux lendemains du conflit, les a retrouvés dans une boîte en fer. Quelques pages plus loin, on lit qu'elles n'ont timidement refait surface qu'en 2003, à l'occasion d'une exposition sur les Brigades Internationales. Au fond, peu importe. Les aurait-on eues, bien avant, sous les yeux qu'on ne les aurait pas « vues ». Elles seraient restées vides de sens. C'est aujourd'hui, avec ce coup de projecteur porté sur les civils, qu'elles prennent sens et deviennent des « témoignages ».

Les républicains espagnols aujourd'hui prennent corps et chair dans la figure du réfugié-interné⁴⁶. Et là encore, il convient de prendre le verbe « s'incarner » au sens plein, presque au pied de la lettre. Si la résistance n'a pas de visage, l'exode et les camps en ont un, eux. Il serait plus exact de dire qu'ils en ont plusieurs.

Revenons à La Vajol. J'ai dit le peu d'intérêt que semble susciter la pyramide à treize marches, élevée en l'honneur de Companys. C'est qu'il subit la concurrence d'un autre monument beaucoup plus connu et beaucoup plus apprécié. Il ne me sera pas difficile d'en découvrir l'existence, les membres de FFREEE l'évoquant fréquemment et l'incluant souvent dans leurs pèlerinages mémoriels⁴⁷. Erigé en 1999, il représente un homme donnant la main à une petite fille, amputée d'une jambe. Il s'inspire d'un cliché d'Henry Roger-Viollet, paru dans *l'Illustration* du 18 février 1939, qu'il convient de décrire avec précision. On y voit un groupe de réfugiés marchant sur un chemin de montagne. Au premier plan, l'homme et la fillette. Derrière eux, un homme âgé, amputé de la jambe gauche, donne la main à un petit garçon, lui aussi amputé de la jambe gauche. Un adolescent les suit de près. Longtemps noyée dans le flot de ses semblables, cette photographie sort de l'ombre à la fin des années 1990. On met des noms et une histoire sur ce petit groupe. Il s'agit de la famille Gracia. Lors des bombardements de Monzón, la mère et une voisine ont protégé de leur corps et au prix de leur vie deux des enfants, Alicia, la fillette, et Amadeo, le plus jeune des garçons. Mais tous deux sont gravement atteints par des éclats d'obus. Antonio, le fils aîné, s'en tirera moins dramatiquement⁴⁸. Seul l'homme âgé et amputé garde, provisoirement, son mystère. Cette image va faire florès. Elle inspire Joan Garcia et Lola Reyes pour le monument de La Vajol mais aussi Joan Jorda⁴⁹ pour celui qui sera inauguré en 2002 à Toulouse⁵⁰. Elle figure en couverture de *Exil. Témoignages sur la guerre d'Espagne, les camps et la résistance au franquisme*, de Progreso Marin, qui paraît en 2005 aux éditions Loubatières, considéré par

⁴⁶ Il semble que la figure du résistant vienne seulement en appui de celle-ci, comme pour mieux insister sur le caractère sublime de ce geste, de la part d'hommes aussi mal traités à leur arrivée en France.

⁴⁷ Ce sera le but des camins de la Retirada en 2003. Le groupe des marcheurs se fera photographié devant la statue. Le cliché figurera dans le bulletin n°4 de l'association, en avril 2003.

⁴⁸ On raconte que sa mère l'avait envoyé chez une voisine, récupéré un dé à coudre oublié.

⁴⁹ Né à Sant Feliu de Guixols, il a dix ans lorsqu'il connaît la Retirada. En 1945, il s'installe définitivement à Toulouse et commence à peindre, en autodidacte. Sa première exposition individuelle a lieu en 1976. Il est aujourd'hui considéré comme une des figures majeures parmi les artistes de l'exil espagnol. Voir José Jornet : *Artistes de l'exil en région toulousaine*, Toulouse, Editions Lapilli Films, 2002

⁵⁰ Il se trouve square Nougaro, dans le quartier des Minimes.

beaucoup comme une publication importante pour la « mémoire ». Lorsque le sculpteur Serge Castillo réalise une série de statues très réalistes représentant des enfants sur le chemin de l'exode, il en consacre une à une réinterprétation d'Alicia. On voit la fillette, assise sur une chaise, les mains croisées sur les genoux, une grande béquille posée à ses côtés. Quant à José Péléja, qui consacre sa retraite aux pinceaux, il n'a pas de thème favori, se laissant guider par les événements. Dans la perspective de 2009, il prend la Retirada qu'il n'a pas connue pour sujet. Il puise alors dans ce qu'il considère comme « la bible », les cinq tomes de *Guerre et Révolution en Espagne* de Georges Soria, sélectionnant les photographies les plus connues qu'il reproduit sur des toiles. (Soria 1975-1977) A cet ensemble, canonique selon lui, il ajoute le cliché de Roger-Viollet, mettant ainsi en scène la place considérable que ce dernier a acquise. Parlant d'Alicia, on n'hésite pas à convoquer une autre fillette qui courait, nue, sur une route du Vietnam, fuyant les épandages de napalm et à comparer leur drame.

Mais les écrivains et les artistes ne sont pas les seuls à s'emparer de l'histoire de la famille Gracia. En 2003, le journal *El País Semanal* retrouve Amadeo, le seul qui soit encore en vie, et lui organise une sorte de pèlerinage à l'endroit où la photographie a été prise, à Prats-de-Mollo, qui découvre, en même temps, le cliché et l'identité du vieil homme, jusque-là anonyme : il s'agit de Thomas Coll, un pratéen qui laissa sa jambe gauche sur un champ de bataille de la Première Guerre Mondiale. Le village se reconnaît alors dans le poilu et, plus encore, dans l'enfant, devenus des « héros » locaux, ordinaires et sublimes. A Prats-de-Mollo, La Retirada s'incarne désormais dans la frêle silhouette estropiée du petit garçon⁵¹. Son nom est cité dans tous les discours, toutes les évocations, tous les articles. Une bergerie, située le long du « cami de la Retirada » ne tarde pas à être baptisée « Cortal d'Amadeo ». Enfin, se saisissant d'une image très connue tout en contribuant à sa diffusion, la Région a choisi le cliché de la famille Gracia pour figurer sur les affiches annonçant la commémoration de 2009.

Alicia et Amadeo ne sont pas seuls. Dans les Pyrénées-Orientales, dans la mouvance de la commémoration, un autre visage a surgi. Loin de faire concurrence à la famille Gracia, il ne fait que confirmer le glissement iconographique. En février 2009, le numéro 52 de *L'accent catalan*, le magazine du Conseil Général, consacre un numéro spécial aux

⁵¹ Sur la mémoire de la Retirada à Prats-de-Mollo, voir Moulinié, Véronique : « Polyphonie ou cacophonie ? La mémoire des républicains espagnols en Languedoc-Roussillon », in *Passeurs de mémoires, miroirs de l'ethnologie*, ouvrage collectif sous la direction de Gaetano Ciarcia, Montpellier, Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier/Presses Universitaires de la Méditerranée. A paraître

commémorations de la Retirada. En couverture, la photographie d'un étrange tandem : un adolescent, un paquet sur le dos, une couverture sur le cou, tient un mouton au bout d'une longe. Il regarde l'appareil photographique. Et l'on ne saurait dire s'il ébauche un sourire ou grimace de fatigue et de douleur. Le cliché va alors connaître un destin que nul ne lui aurait prédit. Quelqu'un reconnaît « le jeune homme au mouton ». Il s'agit de son père, José Torrano, habitant à Sorède. La machine cérémonielle se met alors en marche. Le Conseil Général lui remet, en grande pompe, la médaille du département tandis que le maire de Sorède lui remet, lui, la médaille de la commune. Il devient ainsi « le symbole, n'ayons pas peur des mots ! de la 'Retirada' en pays catalan. »⁵² En avril 2009, sous le titre « Exilé comme tant d'autres, José, un homme discret », *Le travailleur catalan* lui consacre une pleine page. Il y raconte sa vie, son engagement dans l'armée républicaine, les combats mais aussi le passage de la frontière, sa vie dans les camps, son intégration dans une CTE qui l'envoie travailler aux forges de Sorède où il se mariera, aura six enfants et prendra sa retraite. (Deveaux 2009 : 6)

Alicia, Amadeo et José sont des enfants dont on connaît le visage, dont on a pu retracer la biographie. Mais d'autres enfants, dont on ignore à peu près tout, font aussi l'objet d'une commémoration. Au cimetière des espagnols, en 1999, près de la stèle, l'association FFREEE a planté un chêne, en souvenir des 70 enfants morts au camp. Depuis 2008, elle y organise le « Noël des enfants ». Le chêne est orné de guirlandes et de boules. Une gerbe est déposée à son pied. En 2010, un sapin de Noël avait été installé près du chêne. Lui aussi avait été décoré.

En 2008, dans le cadre des Camins de la Retirada, l'exposition « Fils d'eux » a été inaugurée. Elle était consacrée à une famille d'artistes, descendants de républicains espagnols, les Castillo. Délaissant les tableaux accrochés aux murs qui tous, déclinaient le thème du drapeau rouge, jaune et violet, le public n'avait d'yeux que pour l'œuvre de Serge, le père. Au sol, il avait posé une dizaine de ses statues, représentant toutes de jeunes enfants – grandeur nature - sur les chemins de l'exode. L'une portait sa poupée dans un couffin, l'autre un ourson sous son bras. Là, une fillette tenait solidement sa valise par la poignée tandis qu'un garçonnet, lui, avait provisoirement posées les siennes sur le sol. Un petit bonhomme potelé semblait boudier tandis qu'un autre, l'air un peu hébété, ses dents du bonheur au vent, portait ce qui semble une courge sous chaque bras. Des bambins sur le chemin de l'exode bien sûr.

⁵² Ce sont les termes utilisés par Christian Bourquin alors président du Conseil Général des Pyrénées-Orientales, sur son blog.

Voir à l'adresse suivante http://blog66.blogs.com/christian_bourquin/2009/04/sorède-la-retirada-au-coeur-.html

Ces associations de seconde génération se sont appuyées sur des « mémoires » anciennes, dûment estampillées comme telles. Mais elles ont aussi secrété leur propre mémoire. Ceux de la première génération étaient essentiellement des anciens combattants, des hommes qui avaient participé, fusil à la main, à la guerre d'Espagne, avaient connu l'exode, les camps en France, la Résistance et, parfois, les camps en Allemagne dont le lugubrement célèbre Mathausen. Il n'en va pas de même pour la seconde génération. Il s'agit le plus souvent de personnes qui étaient enfants pendant la guerre et n'ont donc pas participé aux combats, ni en Espagne, ni en France. Ils n'ont vécu que – si l'on ose s'exprimer ainsi – l'exode et les camps. Ce sont donc les enfants qui, dans cette mémoire de la deuxième génération, deviennent les emblèmes du drame. Ils en apparaissent comme les victimes hyperboliques. Les « survictimes »⁵³.

Au cours années 2000, une autre image s'est imposée, sous l'impulsion des associations de descendants, celle des internés et plus spécialement des enfants, remplaçant de plus en plus celle des combattants, des hommes en armes. Faut-il s'étonner que le cliché d'un soldat, saisi au moment où une balle le frappe mortellement, soit concurrencé par celui d'une famille meurtrie sur le chemin de l'exode ou d'une ribambelle de gamins ? Ce changement d'iconographie traduit et renforce la modification de la figure centrale incarnant la mémoire des républicains espagnols, le glissement du combattant à l'exilé. Mais ne retrouve-t-on pas un phénomène semblable en ce qui concerne l'émergence de la photographie de l'enfant juif du ghetto de Varsovie, les bras levés, comme emblème de la Shoah ? Longtemps ignorée, elle ne s'imposa qu'à partir des années 1960-1970 lorsque l'image des combattants céda la place à celle des victimes innocentes. (Rousseau 2009) Faisant aujourd'hui la part belle aux victimes au détriment des combattants, la mémoire des républicains espagnols s'inscrit parfaitement dans le grand courant mémoriel actuel.

Depuis le début de cette réflexion, j'utilise indifféremment les expressions « camps de concentration » et « camps d'internement » comme des synonymes. Cela me manquerait pas de provoquer la désapprobation voire l'ire de ceux de mes interlocuteurs qui les liraient. Je parle d'expérience.

⁵³ Je forge ce néologisme, pas très heureux mais très clair quant à son sens, sur le substantif « survictimisation ».

Du bon usage des mots.

Je l'ai dit, c'est dans les locaux du Conseil Régional de Languedoc-Roussillon, à Montpellier, que j'ai rencontré, par hasard, Pépita León. Je me présente et présente mon travail, alors paru. Et je commets l'erreur impardonnable : je parle de « camp d'internement ». Je n'ai pas le temps de poursuivre. Elle me coupe la parole sans ménagement. Ce n'était pas des « camps d'internement » mais des « camps de concentration ». J'essaie de faire amende honorable en lui disant que je me suis trompée de terme en effet mais que je n'ignore rien des conditions de vie très difficiles qui furent réservées aux républicains espagnols, que je n'entends en aucun cas, agissant ainsi, amoindrir la douleur de ces temps, etc. Rien n'y fait. Elle n'écoute pas cette manière d'excuse un peu maladroite. J'ai droit à une solide leçon de sémantique appuyée sur « l'histoire ».

Comment ai-je pu commettre une telle erreur de langage ? Je l'ignore. Je sais, pour l'avoir entendu à de très nombreuses reprises, qu'on n'utilise pas l'expression « camp d'internement » ou toute autre périphrase, toujours suspectée de visées euphémisantes, pour désigner l'internement mais l'expression « camp de concentration ». Celle-ci sert, aujourd'hui, tout autant à désigner les camps du sud de la France (Argelès, Saint-Cyprien, Agde, Le Vernet d'Ariège, Gurs, Septfonds, etc.) où furent enfermés les hommes dans la force de l'âge que ceux où furent envoyés les femmes, les enfants et les vieillards, répartis sur tout le territoire français. Et qu'on ne parle pas, à l'égard de ces derniers, de « refuges », de « centres d'accueil » ou « d'hébergement » !

« Vécu Nous avons reçu le vibrant témoignage que voici. Le sujet abordé est d'importance. Rouvrons le dossier !

Camps de concentration ou d'internement? Appelons un chat un chat !

Certains historiens et chroniqueurs s'évertuent pour que sombre dans l'oubli l'expression **camps de concentration** en tant que désignation des camps où furent parqués, à travers toute la France, des centaines de milliers de républicains espagnols ayant fui le fascisme. Ces historiens, ces chroniqueurs ont banni de leurs écrits le mot *concentration*, **malgré sa légitimité historique incontestable**, lui préférant le mot *internement*. Lorsqu'à huit ans, on vous dépose et on vous enferme, avec votre mère, votre frère de 4 ans et votre sœur de 12 ans, sur une plage délimitée par des barbelés, qu'on vous entasse parmi des milliers d'autres réfugiés sous le contrôle de gendarmes, de gardes mobiles en armes, de spahis marocains à cheval brandissant un sabre, vous êtes complètement hébété, ahuri,

médusé. Surveillés comme des pestiférés, espérant un peu de nourriture et d'eau, sans sanitaires, nous étions parqués sur le sable, dans le froid, la pluie et le vent. Avec les miens, terrifiés, déboussolés, tristes et désemparés, nous regardions ce désastre, ne sachant et ne comprenant pas où nous étions arrivés. Était-ce un autre monde ? Était-ce l'enfer, un mirage ou une hallucination ? C'était un camp de concentration, celui d'Argelès-sur-mer, dans les Pyrénées-Orientales. J'ai eu le «privilège» d'y passer quelques jours, découvrant les horreurs et les souffrances de cet endroit immonde où maladies et décès devaient se chiffrer par milliers.

De ce sinistre camp, nous fûmes expédiés et enfermés à Angoulême, dans un autre *camp de concentration*, telle était aussi son appellation, n'en déplaise à ceux qui en Charente ne connaissent que des *refuges*, des *centres d'accueil* ou d'*hébergement*. On nous déposa dans un espace boueux, clôturé par des barbelés et surveillé par des gendarmes. Devant nous, se dressaient plusieurs baraques espérant un bon coup de peinture. A l'intérieur, étaient disposées de grandes tables entourées de bancs rugueux constituant l'essentiel du mobilier. De la paille jetée sur le sol en ciment, accompagnée de couvertures grises de l'armée, fut notre première literie. A l'intérieur de cette abominable cour boueuse, deux robinets, chacun à une extrémité du camp, furent les uniques points d'eau des premiers jours. Une tranchée d'environ 1 m de profondeur sur 0,80 mètre de largeur, longue de plusieurs mètres, servait de fosse d'aisance. On avait placé des planches en travers pour poser les pieds; le tout entouré d'une palissade recouverte de tôles ondulées. Un côté de ces sordides «toilettes» était réservé aux hommes et garçons, l'autre aux femmes et filles. Dans ces lieux, l'intimité était bafouée. Au bout de quelques jours, nous étions couverts de poux. La gale aussi fit son apparition, s'ajoutant aux dysenteries. Dans ce camp nous demeurâmes plusieurs mois.

Comment est-il possible que des historiens oublient ou ignorent l'existence du camp de concentration d'Angoulême : n'ont-ils pas connaissance de ce convoi chargé de républicains espagnols, hommes, femmes et enfants, dirigés vers l'Allemagne nazie dès août 1940, au départ d'Angoulême justement. C'était le premier des convois de déportés civils partis de France! Je tiens à témoigner avec force et indignation, que le camp de concentration d'Angoulême dans lequel j'ai vécu plusieurs mois n'était sûrement pas un simple *refuge*, un aimable *centre d'accueil* ou d'*hébergement*. Appelons un chat un chat.

Jacques González (...) » (Gonzalez 2007 : 5)

C'est là un point sur lequel les associations ne transigent pas aujourd'hui. Il n'en a pas toujours été ainsi, semble-t-il. Ainsi, lors de la manifestations pionnière de la fin de l'été 1999,

à Argelès, voulut-on utiliser l'expression « camp de concentration » sur la plaque. Mais l'affaire fit grand bruit. Était-ce « un ministre » ? Était-ce « le préfet » ? On ne se souvient plus exactement mais on se souvient très bien que « les autorités ont interdit qu'on mette 'camp de concentration' sur la plaque. Sinon, il y aurait pas d'officiels. Ils avaient menacé d'envoyer personne.» L'alternative est simple : soit l'expression est maintenue et la commémoration se fera dans le cénacle des descendants et de ceux qui, localement, se sentent impliqués dans ce retour du passé. Soit elle est remplacée par « camp d'internement » et « les officiels » se déplaceront, donnant à la manifestation une envergure autre, qui tutoie la reconnaissance. Les organisateurs optent pour la deuxième solution. La plaque qui figure sur le monument inauguré en 1999, celle du moins que j'ai photographiée en 2008, ne parle que du « camp d'Argelès ». Il faudra attendre l'année 2009 et l'inauguration d'une plaque à sa limite nord pour que l'expression « camp de concentration » figure, en toutes lettres. Dix années ont donc été nécessaires pour imposer cette expression dans l'espace public. Dix années d'une lutte permanente que mènent de concert première et seconde générations. Il semble que la victoire ne soit pas encore acquise. Les descendants scrutent sans relâche l'usage qui est fait des mots et ne manquent pas de relever, avec fracas, toute pratique qui s'éloigne de la règle sur laquelle ils veillent. Ainsi en va-t-il dans le n°109, du Bulletin de l'AAGEF-FFI, paru le 31 Mars 2008. A la rubrique consacrée aux « lectures recommandées », on trouve une violente mise au point à propos d'*Écrits d'exil*, Jean-Claude Villegas.

Écrits d'exil – Barraca et Desde el Rosellón. Ce très beau livre reproduit en fac-similé, avec leur traduction, l'intégralité des numéros de deux revues, «Barraca» et «Desde el Rosellón», réalisées à Argelès-sur-Mer, en 1939, par une douzaine d'artistes républicains espagnols réfugiés. A travers leurs plumes et leurs pinceaux, ils nous livrent un témoignage profond de leurs états d'âme, de leur quotidien, et, au-delà, de la douleur et de l'espérance de leurs frères d'infortune. Édition, présentation et étude de Jean-Claude Villegas. Préface de Jean Sagnes. Avant-propos de Michelle Ros. Une seule fausse note: l'«*avertissement*» [sic] saugrenu auquel les traducteurs, Josette et Georges Colomer, ont cru bon de consacrer la page 45: « ... de nos jours, nous devons, historiquement – même si étymologiquement le mot de «concentration» est valable – lui préférer «hébergement», «internement» ou «regroupement». Certains auteurs, s'impliquant personnellement, ont choisi «camp du mépris»... «Camp de concentration» a, pour nous, une connotation plus tristement précise, engendrée par les horreurs du nazisme et du communisme soviétique. L'expression est devenue en effet

synonyme de «camp d'extermination», «de camp de la mort». Madame et Monsieur les traducteurs, vous vous êtes égarés en vous arrogent le droit de réviser péremptoirement la réalité historique, c'est-à-dire sans arguments: nous vous renvoyons aux articles «camps de concentration, tel était leur nom» dans nos bulletins précédents. Vous impliquant non seulement personnellement mais outrancièrement, votre propos rejoint ce courant de «ripolinage» de l'Histoire, qui en définitive fait l'impasse sur la connaissance et la reconnaissance des souffrances (faim, froid, maladies, humiliations, mortalité?) et des injustices (enfermement, brimades, rapatriements...) subies par les Républicains espagnols dans les camps de concentration français et atténue la responsabilité des autorités de la IIIe République. *NPL éditeur, 2007, 172 pages, 28 €, ISBN 978-2-35414-018-2.* « (Farreny 2008 : 5) »

Qu'on ne se laisse pas abuser par le fait que ces deux extraits proviennent du seul bulletin de l'AAGEF-FFI. Elle n'est pas la seule à défendre ou à imposer l'usage du terme de «camp de concentration ». On retrouve cette volonté dans tous les entretiens, dans toutes les commémorations, le long des Camins de la Retirada comme lors des vernissages d'exposition, sur tous les sites internet. Utiliser l'expression « camp d'internement » condamne à un « recadrage » en règle dont la forme varie en fonction de l'interlocuteur, du simple « rétablissement de la vérité » à un sermon musclé qui ne cache rien des mauvaises intentions que l'on prête à celui qui s'est trompé, toujours suspecté de vouloir «ripoliner » le passé.

Jacques Gonzalez et Henry Farreny, reprenant une opinion largement partagée, s'accordent pour désigner les responsables de ce « ripolinage » : les « historiens ». Que disent-ils donc de si grave qui leur vaille pareille critique ? Tout en reconnaissant que « camp de concentration » est l'« expression officielle »⁵⁴, les historiens se montrent très attentifs à ce qu'il n'y ait pas confusion avec « camp d'extermination ». Ils mettent l'accent sur une différence fondamentale : le rapport à la mort. Sans nier que des décès en nombre soient intervenus dans les camps français, ils rappellent qu'ils étaient la conséquence de facteurs convergents (blessures, épuisement, conditions de vie épouvantables derrière les barbelés) mais qu'ils ne relevaient pas d'un projet établi, à l'inverse des camps d'Europe Centrale dont la mort des internés était l'objectif final. En d'autres termes, une terminologie identique désigne deux réalités différentes qu'il ne faut pas confondre, qui ne peuvent devenir synonymes. Quelques-uns utiliseraient donc l'expression « camps d'internement » afin de ne

⁵⁴ Bennisar 2006 : 368

laisser aucune place à l'amalgame⁵⁵.

Certains n'hésitent pas à qualifier les historiens qui se livrent à semblable précision de « révisionnistes » et de « négationnistes ». La charge est lourde et l'accusation très connotée. Ces deux termes renvoient de façon très évidente à la Shoah. Et là est bien le cœur du problème. C'est en miroir avec celle-ci que se construit aujourd'hui la mémoire des républicains espagnols. Il est d'ailleurs quelques « faits » qui semblent étayer cette façon d'associer les deux types de « camps ». Cherchant des créations réalisées dans les camps de républicains espagnols, c'est au Mémorial de la Shoah que je me suis adressée. C'est là que l'amicale du camp de Gurs, créée en 1980, a déposé une partie de ses archives. Or, elle se donne pour objet la mémoire de l'internement dans ce lieu, avec toute la diversité des populations qu'il supposa, espagnols, juifs, brigadistes, etc. Mais elle ne s'est pas souciée de répartir ses dossiers en autant de lieux que de catégories d'internés, de les confier à une institution qui prendrait spécifiquement en charge la mémoire de chacune d'elles. Elle les a tous déposés dans le lieu qui, en France, est emblématique de la Shoah⁵⁶. Elle a d'une certaine façon englobé tous les autres internés dans cette mémoire, la partie (le lieu) valant pour le tout (la mémoire). Du reste, les camps où furent enfermés les républicains espagnols n'ont pas cessé d'être avec la déclaration de guerre. Bien souvent, ils ont servi à interner d'autres « indésirables » au cours des années suivantes, les juifs et les tziganes par exemple, ce qui ne fait que rendre plus floue encore la distinction que font les historiens entre les deux types de « camps ».

Cette confusion n'épargne pas les récits, des acteurs et de leurs descendants. On sait la place que les trains occupent dans la mémoire juive. Or, on en trouve les échos étouffés dans la mémoire des républicains espagnols. Les descriptions qu'ils font de ces trains qui, en 1939 et au cours des années de guerre, emmenaient femmes, enfants et vieillards vers des « refuges », empruntent, de façon plus qu'évidente, à d'autres voyages en train qui traversaient l'Europe. La question du type de voitures qui les transportèrent en témoigne. Il suffit d'écouter Jo Vilamosa. « Beaucoup dans des wagons à bestiaux. Mais sinon nous, on avait un wagon de troisième classe. C'était des wagons verts, les sièges étaient en bois, je

⁵⁵ Ma connaissance de la très dense littérature consacrée à la guerre d'Espagne est très insuffisante pour prendre l'exacte mesure du recours au terme « camp d'internement ». C'est pourquoi j'utilise le conditionnel. Bartolomé Bennassar, par exemple, met en garde contre une possible confusion mais il n'en reconnaît pas moins que c'est l'expression qui a été utilisée en 1939. Et il l'utilise.

⁵⁶ Autant dire que le camp de Gurs est associé à la mémoire juive. Ce qui ne va pas sans difficulté, notamment vis-à-vis des républicains espagnols.

m'en rappellerai toute ma vie. Et d'autres étaient dans des wagons à bestiaux. » On retrouve cette mise en parallèle des types de wagons dans les propos d'Antoine. « On voyageait déjà depuis un moment dans des wagons à bestiaux. Tout à fait au début, non. C'était des wagons de 3^{ème} classe. Le voyage que nous avons fait pour aller à Rennes et pour revenir de Rennes dans les Pyrénées-Orientales, c'étaient des wagons de 3^{ème} classe. Vous, vous n'avez pas connu ces wagons. Ils sont typiques, il y en a parfois dans les films. Il y avait pas de corridors, il y avait pas de toilettes ni de lavabos. C'était des compartiments séparés. Tout était en bois. Et après, ça a été les wagons à bestiaux. Et alors, on nous fait monter dans le train. » Loin de moi, bien sûr, l'idée de douter de ces voyages dans des fourgons à bestiaux. Mais l'on conviendra qu'ils sont puissamment évocateurs, que leur simple référence fait glisser le récit vers une autre mémoire. Semblable glissement est visible dans l'intérêt que l'association MER82 a porté à la gare de Borredon. C'est là que sont arrivés les républicains espagnols en 1939 avant de parcourir les six kilomètres qui les séparaient du camp de Jude. L'association a alors lancé une souscription afin d'acheter cette gare menacée pour en faire un lieu de mémoire. Evidemment, on songe à d'autres rails, à d'autres gares. On pourrait faire semblable remarque à propos des personnes, mortes dans les camps. Le discours tel qu'il se construit aujourd'hui est celui de corps qu'on ne retrouve pas, qui ont comme disparu sans laisser de traces. Là encore, on entend les échos d'une autre façon de ne laisser aucune trace. Enfin, j'ai beaucoup évoqué FFREEE. Mais peut-être aura-t-on oublié ce que cet acronyme signifie « Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode ». Comment ne pas penser à « Fils et Filles de Déportés Juifs de France » ?

Faut-il en déduire pour autant que les républicains espagnols confondent « camps de concentration » et « camps d'extermination » ? Il serait très excessif de le penser.⁵⁷ Tous reconnaissent que les seconds ont surpassé les premiers dans l'ignominie. Dans l'introduction de son ouvrage, Serge Barba n'en fait pas mystère. « Au bout des chemins (de l'exode), il y a les camps. Il était inconcevable de ne pas les évoquer non seulement pour respecter l'histoire mais aussi la mémoire des Républicains espagnols. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons utilisé la dénomination 'camp de concentration' plutôt que 'camp d'internement' comme le demandent les historiens aujourd'hui. Nous ne faisons pas pour autant l'amalgame entre les camps de la Retirada et les camps allemands. La cruauté des seconds, porteurs de

⁵⁷ « Aucun » est sans doute excessif. « La grande majorité » serait peut-être plus appropriée. Bartolomé Bennassar dénonce les propos excessifs de Francisco Moreno qui dans *Victimas de la Guerra Civil*, évoque la « politique d'extermination » menée par la France à l'égard des républicains espagnols. (Bennassar 2006 : 368)

mort, est sans commune mesure avec la dureté des premiers. Mais c'est la notion de camp de concentration, retenue à l'époque par le ministre de l'intérieur lui-même, Albert Sarraut, qui s'est définitivement gravée dans la mémoire collective du camp républicain espagnol. C'est ce qui explique également que les camps aient fait l'objet de nombreux travaux et publications. » (Barba 2009 7-8) Je ne suis pas loin de penser que la querelle de mots en cache une autre : ce qu'on reproche aux historiens, c'est précisément de rappeler que les deux expressions ne renvoient pas tout à fait à la même réalité, hiérarchisant ainsi la souffrance et la douleur, minimisant, de fait, celles vécues par les républicains espagnols. Mais, paradoxe des paradoxes, il semble bien que ce soit aussi cette façon de penser qui donne sens à la mémoire de l'internement que construisent les descendants. En effet, on saisit parfaitement quel est l'enjeu de cette façon de rapprocher le récit de l'internement des républicains espagnols de celui des juifs sans toutefois aller jusqu'à la dilution de l'un dans l'autre. Modèle indépassable d'injustice, d'abomination et d'horreur, il permet de donner de la grandeur à l'internement des républicains espagnols. Tout se passe comme si ce moment n'était pas assez dramatique en lui-même, comme s'il ne pouvait se suffire à lui seul et nécessitait ce détour pour exprimer pleinement son caractère insoutenable. On comprend aussi qu'une telle situation ne peut que conduire à une guerre des mémoires larvée autour de certains camps. Sylvain Zorzin l'a abordée pour le camp de Septfonds. (Zorzin 2000)

Finissons la réflexion en nous intéressant à ceux qui se trouvent dans une position apparemment intenable, qui sont impliqués à la fois dans l'approche historique et dans le processus de mémoire. C'est notamment le cas de Tristan Castanier. Rappelons qu'il prépare une thèse d'histoire sur l'aide humanitaire pendant la guerre. Rappelons aussi qu'une partie de celle-ci a été publiée en 2008 chez Trabucaïres, éditeur à Canet, dans les Pyrénées-Orientales. Nicolas Garcia, maire d'Elne, signe la postface. Un grand vent de mémoire souffle donc sur l'ouvrage. Voilà donc son auteur comme coincé entre l'arbre et l'écorce, ce dont il a parfaitement conscience puisqu'il croit bon de précéder sa réflexion d'un « Avertissement au lecteur : sur la dénomination 'camp de concentration'/internement' ». « Statuer sur une de ces dénominations nous conduit au centre d'un vif débat qui mêle enjeux de mémoire et méthode historique ». La page mériterait d'être rapportée dans sa totalité, tant elle est un bel exercice de diplomatie. Là, se développe tout l'art du grand écart, de la conciliation ou de la réconciliation des regards divergents. Contentons-nous d'en garder l'essentiel. Dans la première phrase, il ne fait pas mystère de sa difficile position. Il avance à pas mesurés, semblant poser autant de pare-feux. Il rappelle que l'expression « camp de concentration » est

aujourd'hui « empreinte de la réalité des camps de concentration nazis » puis affirme que « la dénégation qui existe autour du mot concentration pose la question du terme à utiliser pour évoquer les camps français. » Il rappelle ensuite que depuis le décret-loi du 12 novembre 1938, l'internement s'inscrit « dans le cadre légal du traitement restrictif et répressif des étrangers en France », que c'est le ministre de l'Intérieur lui-même, Albert Sarraut, qui les « avaient (sic) baptisés officiellement 'camps de concentration' » mais que cette appellation a laissé la place, en 1940-1941, à d'autres expressions telles que « centre d'hébergement, d'accueil, camp d'internement, de transit. » « Face à la complexité des statuts des camps qui ne répondent pas à un système unique, de nombreux historiens ont fait le choix d'utiliser le terme générique 'camp d'internement' par un souci de réflexion sur la nature du phénomène et dans le but de créer un concept qui permet de rendre compte de l'objet d'étude. » La notion de « camp d'internement » n'est rien d'autre qu'un concept d'historien, destiné à penser la situation. Mais il lui faut bien conclure et opter pour une position. « Pour ma part, je m'inscris dans ce travail historiographique qui exclut le risque de concurrence des mémoires et des souffrances de ceux qui furent les captifs des camps situés en France ou sous commandement du IIIe Reich. Cependant pour les camps qui concernent mon étude, je me permets aussi d'utiliser le terme de 'camp de concentration' mention majoritairement employée dans les archives dépouillées : les camps d'Argelès, de Saint-Cyprien qui reçoivent l'assistance de la Maternité Suisse d'Elne portent cette appellation tout le long de leur fonctionnement, tout comme ceux du Barcarès, d'Agde, de Septfonds, du Vernet et de Gurs pour l'année 1939. » (Castanier 2008 : 7) Il choisit donc... ne pas choisir ! Il assume sa double casquette. Historien, il plaide pour l'usage de l'expression « camp d'internement ». Mais, chargé de rédiger un livre dont il sait très bien qu'il va être aspiré par la mémoire, il utilisera « camp de concentration ».

4-Mémoire(s) de la guerre et guerre des mémoires

Lorsque la recherche sur les objets de l'internement a débuté, le Conseil Régional lui a consacré un petit article dans son journal. Quelques jours après sa parution, un homme, dont la voix laissait à penser qu'il était fort âgé, me téléphonait. Il disait être à la tête d'une très riche documentation, « une pièce entière » précisa-t-il, qu'il mettait à ma disposition si je le souhaitais. Mais à peine cette proposition faite, il sembla se raviser. Comme si, emporté par son désir de voir ses archives utilisées par un chercheur, il en avait oublié l'essentiel. « De quel camp vous êtes ? » me demanda-t-il soudain. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre ce que signifiait cette question. Dès que j'en eus saisi le sens, je tentai de lui expliquer que je n'étais d'aucun camp pour diverses raisons : je n'étais pas petite-fille de républicains espagnols, j'agissais là en « chercheur » lequel ne doit, s'il fait convenablement son travail, soutenir aucun « camp » en particulier, tendre à l'objectivité autant que cela est possible. Je l'assurai que cette notion de « camp » était aux antipodes de mon travail. J'aurais tout aussi bien pu lui dire, sans mentir, que j'ignorais l'importance de cette notion. Il me faut ici ouvrir une parenthèse. Je suis née en 1967. Franco est mort avant même que j'ai eu conscience qu'il ait existé. J'ai appris la guerre d'Espagne dans le cadre scolaire comme j'ai appris l'Empire romain, le Siècle des Lumières et la Révolution industrielle. Elle est restée un fait historique, sans lien réel avec ma propre vie, qui ne supposait pas une implication personnelle mais seulement un apprentissage scolaire. Il n'en va pas de même de la génération qui m'a précédée, celle qui est née dans l'après-guerre. Pour elle, Franco était de l'autre côté des Pyrénées mais la commotion de la guerre d'Espagne portait loin ses effets. Plus impliquée dans la lutte contre le dictateur vieillissant et, sans doute, également, dans les partis politiques que ne l'est ma génération, elle a aussi largement participé aux débats sur la Seconde République et les raisons de son échec. C'est précisément ce recul par rapport à ces débats, ce regard « froid » que d'aucun a critiqué⁵⁸, qui m'a permis d'aborder cette question. Ou simplement de la voir.

Alors que je commençais à rédiger ces pages, Louis R. m'a appelée. Il avait appris que je travaillais sur la mémoire des républicains espagnols et plus spécialement sur les objets. Il avait en sa possession quelque chose qui pourrait m'intéresser, pensait-il. Quelques jours auparavant, une de ses amies lui avait apporté une partie des archives de son père. Parmi

⁵⁸ Je reviendrai sur cette critique plus loin.

celles-ci, plusieurs objets dont ce dernier s'était servi dans sa petite imprimerie clandestine. Sans doute n'ai-je pas montré l'engouement qu'il espérait. Ou alors ai-je tardé à répondre. Toujours est-il qu'il crut devoir préciser, comme pour m'aider à prendre une décision : « Enfin, ça dépend sur quel camp vous travailler. Le père de cette amie était anarchiste. » Là encore, il me fallut préciser qu'aucun camp en particulier ne m'intéressait ou que tous les camps m'intéressaient, et qu'au fond ce qui m'intéressait surtout, c'était la mémoire des enfants.

La recherche s'est ouverte et s'est éclose sur un même petit détail : un coup de fil d'une personne qui ne me connaît pas, qui emportée par son élan se propose pour interlocuteur puis fait marche arrière en m'interrogeant sur mon appartenance ou mes préférences. Etrange coïncidence certes mais elle ne doit rien au hasard.

Même lorsqu'on n'a qu'une faible culture historique, on ne peut ignorer les oppositions qui parcoururent le camp républicain, entre communistes, anarchistes et socialistes, pour ne citer qu'eux. Geneviève Armand-Dreyfus note que ces oppositions ne se sont pas évanouies avec la fin de la guerre civile et l'exode. « Très politisé, du moins dans les premières années de l'après-guerre, l'exil espagnol est également très divisé. » (Dreyfus-Armand 1999 : 238) Les appartenances politiques et les « camps », pour reprendre le mot de mes interlocuteurs, ont passé la frontière en 1939 et continué à vivre de façon forte. Soixante-dix ans plus tard, on en retrouve quelques traces de ci, de là.

La question politique ou L'art de la pattemouille

Je connais Georges depuis une quinzaine d'années. Nous entretenons des relations tout à fait cordiales, qu'il aime marquer du sceau d'une certaine préciosité parfois. Je sais qu'il est d'ascendance espagnole, son nom de famille ne permet pas de l'ignorer. Pour quelles raisons me suis-je persuadée qu'il était issu de l'immigration économique, il m'est difficile de le dire. Mais le fait qu'il n'ait jamais manifesté le moindre intérêt pour mes recherches sur les républicains espagnols n'y est sans doute pas étranger. C'est par hasard que j'apprends que son père est arrivé en 1939. Et c'est avec une pointe d'humour dans la voix qu'au cours d'une conversation ordinaire, lors d'une rencontre sportive, je l'interpelle : « Petit cachotier, tu m'as pas dit que tu étais fils de républicains espagnols ! » La réponse tombe, violente, glaciale et définitive comme un couperet : « M'emmerde pas avec ça, d'accord ? ! » Tournant les talons, il part vers un autre groupe, partager une conversation sans doute moins douloureuse pour lui. J'avoue avoir été décontenancée par son attitude. D'une part parce qu'il ne m'a pas habituée à

semblable vocabulaire. Et d'autre part parce que c'est la première fois qu'un descendant de républicain espagnol refuse, avec une telle violence, d'évoquer le passé familial. Au cours de la soirée, il reviendra vers moi. « Excuse-moi pour tout à l'heure. C'est pas après toi que j'en avais. » Faisant sans doute un effort considérable, il me propose d'en parler plus longuement, le lendemain, à l'heure de l'apéritif. « Si tu veux, la guerre d'Espagne, moi, je l'ai vécue jusqu'en 1975, quand j'ai quitté la maison, quand je me suis marié. Mon père avait fait la guerre d'Espagne et il s'en est jamais remis. Et en plus, il était communiste, mais communiste à fond, à fond. Il ne parlait que de ça. A la maison, c'était que ça, les sujets de conversation. Il racontait ça sans arrêt. C'était une obsession, chez lui. Tu pouvais rien dire sans qu'il trouve un moyen de parler de la guerre. C'était tous les jours, tous les jours, tous les jours ! Par exemple, à table, tu disais : 'Elle est dure, cette viande !' et là, c'était parti. 'On aurait été content, nous, sur le front, si on avait eu cette viande dure ! » Et la machine se mettait en route. Et l'Ebre, et le colonel Machin, le général Bidule. Et Untel qui était un salop, et un autre qui était un pourri, et il gueulait comme un fou. On l'entendait de la rue, tellement il braillait contre tout le monde ! Le pire, c'est quand il avait des copains à lui, des communistes forcément, c'était pas possible autrement... Oui parce qu'il y a un autre truc mais tu dois le savoir puisque tu travailles là-dessus. Les républicains espagnols, ils pouvaient pas se sentir entre eux. Les communistes et les anarchistes, c'était la haine. Et dans le quartier, évidemment, il y avait des anarchistes et des communistes. Ils s'engueulaient sans arrêt entre eux. A un point que quand j'étais petit, j'ai cru que c'était encore la guerre ! Et même mieux, pendant longtemps, je savais pas très bien contre qui il avait fait la guerre, parce qu'il mélangeait tout bien sûr, les franquistes, les anarchistes, les je sais pas quoi ! Tu rigoles ? Mais moi, je rigolais pas, crois-moi. J'avais honte ! Mais honte ! C'est con de le dire mais j'avais honte de mon père. D'ailleurs, quand j'ai commencé à fréquenter, comme on disait à l'époque, j'osais pas parler de ma famille, enfin surtout de mon père. Et faire venir les copains à la maison, pas la peine d'y penser. Je serais mort de honte parce qu'il se serait pas retenu. Ils leur auraient foutu la tête comme une pastèque ! D'ailleurs quand j'ai connu Martine et que ça a commencé à devenir sérieux, je savais pas quoi faire. Je voulais pas qu'on se marie parce que j'avais peur qu'il foute le bordel, le jour du mariage. Et d'ailleurs, rien que le mariage, c'était un problème parce qu'il y avait l'église ! Et ça, l'église, fallait pas lui en parler ! Tu peux pas imaginer comment j'ai souffert de ça. Alors, l'autre jour, je t'écoutais parler avec Béatrice, de ces fils de républicains espagnols qui font des associations et des commémorations et des cérémonies et qui en ont plein la bouche de cette histoire... Je risque pas d'y aller, moi, dans ces trucs-là. Moi, j'ai tourné la page, je veux plus en entendre parler.

Plus jamais ! Et, tu vois, je vais être complètement honnête avec toi. Quand je t'ai entendu dire, la première fois, que tu travaillais sur les républicains espagnols, ça a réveillé aussitôt tout ce truc. Ca m'a foutu mal à l'aise. Je t'avoue que j'étais pas bien ! Parce que je savais bien que tu finirais par le savoir et qu'on finirait là, assis, à en discuter. Je le savais. Je savais bien qu'on finirait par te le dire ! Bon c'est fait ! Mais, je trouve que tu as tort de travailler là-dessus. Bon, toi, tu l'as pas vécu alors je comprends aussi que tu saches pas. Mais, moi, c'est le grand traumatisme de mon enfance et de ma jeunesse. Moi, ça m'a foutu ma jeunesse en l'air. Vraiment ! vraiment ! vraiment ! » Mettant un terme provisoire à la conversation, il se lève, disparaît dans la cuisine et revient avec un plateau lourdement chargé de tout ce qui est nécessaire pour un apéritif réussi. « Un dernier truc, quand même, tu veux l'avis d'un 'fils de républicain espagnol' puisque c'est comme ça que tu dis ? Les républicains espagnols, ça existe pas ! Il y en avait pas deux qui étaient d'accord entre eux. Même entre communistes, ils s'entendaient pas ! Pourquoi ? J'en sais rien ! Et je veux surtout pas savoir ! Mais je sais qu'entre communistes, ils pouvaient pas se voir. Avec leurs conneries de guerre et de politique, ils nous ont rendus tous malheureux. Leurs enfants, leur femme, leur famille, tous, on a subi ça. On en est tous souffert, même ceux qui font des simagrées maintenant, avec des trémolos dans la voix. Et crois-moi, je sais de quoi je parle. Je les connais ! Ca, tu peux le mettre dans ton rapport. Bon, tu peux éteindre ton engin parce que maintenant on n'en parle plus, d'accord ? » Ainsi nous avons fait ! L'extrême politisation de la mémoire de la guerre d'Espagne et les luttes, disputes et sévères prises de bec auxquelles elle donna lieu est clairement la raison pour laquelle Georges a opté pour ce qu'il présente comme une amnésie volontaire, un oubli soigneusement entretenu. En réalité, il n'a rien oublié ! Et manifestement, il n'est pas le seul.

Je converse avec Louis de cette question des « camps ». Il me confirme que les relations étaient très tendues. A l'appui de cette affirmation, il me raconte une petite anecdote. « Je suis allé au colloque de Nérac. Vous savez le colloque de Nérac, pour le 70^{ème} anniversaire de la Retirada ? Je croise un vieux monsieur que j'aime bien, qui a fait la guerre d'Espagne et tout. Et je dis : 'C'est dommage. Il y a cinq minutes, j'étais avec Untel. Il est là aujourd'hui. Si tu veux, je t'accompagne. On va le voir.' Parce qu'ils sont bien copains mais ils se sont pas vus depuis un moment puisqu'ils conduisent plus ni l'un ni l'autre. 'Ah bé, oui, pourquoi pas ? Je te suis' Et puis, tout de suite : 'Mais avec qui il est ?' 'Eh bé, je lui dis, avec Enrique Líster, tu sais, le fils du général Líster.' 'Quoi ? Líster, ce salop ! Je veux pas le voir !' 'Mais, je lui dis, c'est pas lui, c'est son fils. Et puis, t'es pas obligé de lui dire

bonjour si tu veux pas lui dire bonjour !' 'Non, je veux pas le voir. Je veux pas. Tant pis !' Et il est pas allé voir son copain parce qu'il était avec Líster ! Et lui, il était anarchiste'. »

Nous avons déjà croisé Christiane. Je tente, avec prudence, d'amener notre conversation sur le terrain des appartenances politiques dont je crains toujours qu'elles ne suscitent des réactions par trop passionnées. Mais la prudence n'est pas nécessaire avec elle. Elle n'en fait pas mystère. « Ca chauffait dur, entre anarchistes et communistes. Ils pouvaient pas se voir. » Et à l'appui de cette affirmation, elle évoque une anecdote familiale. « Mon beau-père était anarchiste. Enfin, c'était surtout ma belle-mère qui était anarchiste et mon beau-père l'a suivie. Lui, les idées politiques, c'était pas trop son truc. C'était plutôt un artiste. Bref, il était plutôt anarchiste mais un anarchiste mou. Et, mon mari, à quinze ans, il était bercé là-dedans. Il était plus ou moins anarchiste lui aussi. Mais comme on l'est à quinze ans ! Et moi, quand j'ai rencontré mon mari, très vite, j'ai adhéré au Parti Communiste. Je le lui ai dit, quand j'ai adhéré, mais je lui ai dit aussi qu'il pouvait faire comme il voulait, qu'il était pas obligé de me suivre. Un jour, il est arrivé, il m'a dit : 'ça y est, j'ai la carte du Parti.' Je ne vous cache pas que ça m'a fait plaisir mais s'il l'avait pas fait, j'aurais pas demandé le divorce non plus ! Et un jour, on était chez nous, on était à table. Et, là, on te voit débarquer un copain de mon beau-père, un anarchiste bien sûr comme lui. Et il a passé une avoinée à mon mari ! Il lui a dit de tout, de tout, de tout ! Que c'était un traître, qu'il avait trahi, qu'il s'était vendu aux autres. Bref, il l'a engueulé comme un poisson pourri ! Tout ça parce qu'il était fils d'anarchiste et qu'il était devenu communiste. Donc il était passé dans l'autre camp. C'était un traître, quoi. Ah mais oui ! Les espagnols entre eux, ils se faisaient pas de cadeau ! Les communistes et les anarchistes, ils pouvaient pas se voir en peinture. Mais c'était pareil avec les socialistes ! Je me souviens que, dans la cité où habitaient mes beaux-parents, il y avait des haines très fortes. Enfin, pas des haines mais... Ils arrivaient pas à oublier. C'était comme ça.»

De cette violence, Christiane parle avec humour, presque avec ironie. Pour elle, il n'y a là rien de douloureux ni de dramatique. Elle préfère garder, comme symbole de cette opposition, l'intrusion aussi inattendue que risible du vieil anarchiste. Cependant, tout le monde ne partage pas cet humour et ce dégageant.

Ma première participation à une commémoration de l'exode a été placée sous le sceau des vieilles oppositions, héritées de la guerre civile. En février 2007, un professeur d'Espagnol me téléphone. Elle a lu, « dans le journal de la Région », que je m'intéresse à la mémoire des Républicains Espagnols. Dans le cadre d'un projet pédagogique, elle a fait

travailler ses élèves sur la Retirada. Ils ont notamment réalisé des entretiens auprès de réfugiés. De tout cela est née une exposition. Elle m'invite à participer au vernissage.

26 février 2007. Office du Tourisme de Quillan. Le public est venu en nombre pour admirer le travail des lycéens et l'on a bien du mal à déambuler dans la salle, beaucoup trop petite. Des vitrines ont été installées, présentant des documents sur l'exode : documents administratifs, « papiers personnels », affiches mais aussi livres déjà anciens, à la couverture usée. Au mur, de grands panneaux proposent une chronologie commentée des événements depuis la Proclamation de la République jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre Mondiale. Des tableaux ont été réalisés par des élèves. Plusieurs évoquent les camps sur la plage et l'internement : du sable, des morceaux de bois et de barbelés ont été collés sur fond bleu. Par grappes ou en solitaire, les spectateurs découvrent l'exposition, s'arrêtant devant chaque réalisation.

Je suis plus spécialement un groupe de dames aux cheveux gris, apparemment très satisfaites de l'exposition. A en juger par leur âge, elles devaient être très jeunes en 1939. Il n'en reste pas moins que l'une d'elles s'en souvient parfaitement et, prenant appui sur le travail des élèves, évoque ses souvenirs. « C'était terrible. On a marché pendant je ne sais plus combien de jours. Il neigeait.. Et ma mère, pauvre femme, qui essayait de nous remonter le moral. 'Allez, on est bientôt arrivé.' Oh ! Ca, j'oublierai jamais ! » Devant les représentations des camps sur la plage, les yeux mouillés de larmes, elle évoque les pénibles conditions de vie : « On nous jetait le pain, comme ça, allez ! hop ! comme tu jettes à manger aux cochons ! Et le pain, il était dur ! On pouvait même pas le manger ! Ah oui, ça, je peux vous dire qu'on en a bavé. On a pas été bien reçus ! Mais enfin, on s'en est sorti. » Du groupe, elle est la seule, semble-t-il, à avoir vécu l'exode. Ou peut-être est-elle la seule à s'en souvenir ? Peu importe. Elle est la seule à parler de l'événement, faisant office de guide pour ses amies. Elle n'est pas la seule à applaudir des deux mains à cette initiative qui semble la satisfaire au plus au point. Il suffit d'écouter les commentaires des spectateurs. Le travail des lycéens les comble. Si on en était resté là, la manifestation aurait fait l'unanimité. Ou peut-être est-il plus juste de dire que je n'aurais pas vu que cette unanimité n'était que de façade.

Sans doute pour mettre un peu de vie et d'animation au cœur d'un vernissage consacré à un travail pédagogique un peu aride, avant de partager le verre de l'amitié, un interlude musical a été prévu. La chorale Memoria d'Ille sur Têt va donner un concert. Le public se presse vers l'estrade où les chanteurs ont pris place. Quant à moi, je joue des coudes pour prendre place tout près du groupe de femmes. Le récital commence. Des chansons, que je ne connais pas, s'enchaînent. Les hommes « ont du coffre » et font vibrer la salle. L'émotion est

à son comble. Des mouchoirs sortent discrètement des poches. Quelques-uns reniflent un peu bruyamment. C'est la première fois que je vois cette émotion, toute de retenue et de mesure, dont je serai témoin à de multiples reprises par la suite. Dans le public, certains fredonnent, à l'unisson de la chorale. Je ne tarde pas à remarquer que tout ceci n'a pas l'air de plaire à celle qui, tout à l'heure, faisait fonction de guide. Loin de partager l'émotion générale, elle semble de plus en plus crispée. Ses yeux, tout à l'heure baignés de larmes quand elle évoquait ses souvenirs d'enfance, ravivés par le travail des lycéens, sont devenus secs. Son visage s'est fermé. La seule expression que l'on peut y lire est celle d'un mécontentement qui va crescendo et qu'elle semble avoir bien du mal à contenir. Alors que les spectateurs semblent comme au garde-à-vous, le corps droit, le visage tourné vers la chorale, elle s'agite, dansant d'un pied sur l'autre, semblant chercher en vain une position confortable. Elle fait entendre de petits soupirs qui ne sont pas de soulagement. Manifestement, tout ça l'énerve. Elle va cependant attendre la fin du concert pour donner libre cours à son insatisfaction. Les dernières notes du dernier rappel ayant retenti, elle se laisse aller et prononce à haute voix la phrase suivante : « C'est pas des chansons de la République, ça. C'est des chants communistes ! Et quand on sait ce qu'ils ont fait, les communistes ! Moi, je peux pas rester ici ! ». Joignant le geste à la parole, elle fait demi tour, se frayant sans discrétion ni politesse un chemin vers la sortie, entraînant derrière elle son groupe d'amies dont il n'est pas difficile de comprendre... qu'elles n'ont pas vraiment compris les raisons de la colère de celle-ci. Faut-il en déduire que ceux qui quitteront la salle, sans aller prendre le verre de l'amitié, partageaient ce sentiment ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il y eut moins de gens autour du buffet que pour admirer l'exposition ! J'aurais sans doute dû suivre la dame en colère, lui présenter ma recherche et tenter d'obtenir un rendez-vous. Le lieu ne s'y prêtait guère. Sa colère ne me laissait pas espérer un rendez-vous. C'est la seule fois que j'ai été témoin d'un tel débordement, d'une réaction aussi violente, liée à ces rancœurs héritées de la guerre.

La manifestation de Quillan et, plus encore la réaction de la dame âgée, sont une exception. Il m'est arrivé, par la suite, d'être attentive à ces moments de confrontation. Mais l'issue en est d'habitude beaucoup plus pacifique. Prenons l'exemple des Camins de la Retirada, en 2008.

Comme il est d'usage, depuis presque 10 ans, la commémoration commence avec un hommage au cimetière des Républicains espagnols. Les voitures arrivent, les passagers en descendent. Quelques-uns déploient des drapeaux. Certains, aux couleurs délavées, ont manifestement vu les décennies s'écouler. D'autres sont flambant neufs, cousus pour la

circonstance. A cette exception près, tous se ressemblent : rouge, jaune, violet. Les couleurs de la Seconde République. Rien d'étonnant à cela. C'est un hommage aux Républicains Espagnols !

Prats-de-Mollo, le lendemain. Sur la place du village, on attend de trouver un moyen de locomotion pour se rendre au Col d'Ares, point de départ de la marche. Là encore, les drapeaux rouge, jaune et violet sont de sortie. Il ne faut pas moins d'une heure et demi pour que tout le monde puisse enfin atteindre le fameux col où, à nouveau, on doit attendre. Les drapeaux de la Seconde République ne sont plus les seuls à battre au vent. Un drapeau noir et rouge de la CNT fait une apparition de quelques minutes et disparaît. La marche effectuée, la foule se retrouvera sur un parking pour écouter les discours officiels. Les drapeaux sont là, fidèles au poste. Les drapeaux rouge, jaune et violet s'entend. Le noir et rouge, lui, ne reparait pas.

Brève apparition de ce drapeau rouge et noir dans un océan de drapeaux rouge, jaune et violet. Apparition brève mais aussi sans grand effet. Il a battu au vent quelques minutes dans l'indifférence générale. Quelqu'un s'en est-il ému ? Je l'ignore. Mais si cela a été le cas, l'émotion a été très contenue et n'a pas eu le caractère théâtral que je lui avais vu prendre à Quillan. Nul n'a demandé à ce qu'on le range dans un sac. Ou, si quelqu'un l'a fait, le porte-bannière ne s'est pas opposé bruyamment à la demande et à obtempérer sans résistance.

Tout ceci en dit long sur la situation des mémoires du politique aujourd'hui. Elles sont en train de s'apaiser.

La plupart des mes interlocuteurs critiqueraient, n'en doutons pas, la réaction de la dame anonyme de Quillan. C'est ce que fait Louis à propos de ce vieux combattant de la guerre d'Espagne qui ne voulait pas croiser le fils de Líster. « Vous voyez un peu le truc ! Lui, il était anarchiste alors il voulait pas voir Líster parce que c'est le fils d'un communiste ! J'ai essayé de lui expliquer mais, qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça ! Maintenant, nous, on essaie de le dire, de dire que c'est fini, qu'il faut... Pas oublier mais que ça sert à rien de se tirer dans les pattes. Nous, les enfants je veux dire, on veut plus en entendre parler de ces histoires. Dans notre association, c'est ça. On fait attention à pas continuer tout ça. Justement, on essaie de... de dire que, bon, c'est fini, quoi.» Comme Louis, les enfants ont parfaitement conscience des oppositions politiques qui ont mis face à face leurs aînés, du rôle que celles-ci ont joué dans la mémoire de la guerre civile après 1945. Mais aujourd'hui ils s'efforcent de « faire comme si » elles n'avaient jamais existé ou du moins de ne pas leur laisser de place. Ainsi en va-t-il de Liliane. Non sans difficulté.

« A Toulouse, les portes se ferment. Tantôt vous arrivez chez des gens qui sont communistes, qui sont anarchistes, et puis là, les portes se ferment. A Toulouse, c'est très difficile, si vous voulez parler de ça, obligatoirement, on vous cloisonne. Pas on vous cloisonne mais... Si vous êtes pas de la famille des anarchistes, bon, ça y est, ça intéresse pas ! On tourne la page. Alors que moi, dans mon esprit, mais c'est mon esprit personnel et Raymond San Geroteo m'a rejoint là-dessus. Je connais pas ses idées politiques. Lui, je sais pas s'il connaît les miennes. Mais je ne veux pas, lorsque je fais ça, revenir dans un carcan politique. On n'y échappe pas, bien entendu, culturellement. Mais je ne veux pas dire : 'celui-là, il est communiste', 'celui-là, il est anarchiste' ! Non ! Ce sont des fils ou des républicains espagnols qui ont fui le régime franquiste. Point final ! Je veux pas entrer dans tout ça. Parce que j'ai retrouvé la fille de Ricardo Sanz, elle habite à côté d'ici, parce que ma sœur la connaissait. Elle, la première fois que je l'ai appelée, elle m'a parlé des taureaux, de tas de choses, de son père aussi, mais son père était général. Ils ont le casque de Durrutti⁵⁹, etc. De tout et de rien mais pas de la guerre. Donc le contact a été difficile. Deuxième fois, je rappelle. Pareil. J'insiste. Enfin, on se rencontre. Pourtant, ma sœur elle la connaissait bien. Et j'ai bien connu Ricardo Sanz. Et j'ai dit : 'L'histoire de votre famille est bien liée à la mienne'. Et c'est au bout de quatre ou cinq rencontres qu'elle a accepté de se décharger de ce poids. Parce que c'était un poids chez elle. Elle est la fille de Ricardo Sanz, elle s'en sert mais quelque part, elle ne l'intègre pas. Il y a quelque chose qui coince. Bernardo (un ami) m'a dit que Ricardo Sanz n'a pas voulu reconnaître ses petits-enfants parce que sa fille était mariée avec un communiste. Donc vous voyez ! Mais ça existe !!! Ca existe ! Ce clivage entre les vétérans de la Retirada existe encore ! De temps en temps quand ça me reprend, j'essaie de renouer des liens. J'ai appelé le maire de Balma dont le père était au camp du Vernet. Lui aussi, il me disait qu'il avait organisé un débat. Et le débat, c'était que ça ! C'était pas constructif. Il y avait les communistes d'un côté, les anarchistes de l'autre et les socialistes encore de l'autre. Moi, je refuse de continuer à prolonger cette opposition. Moi, c'est pas ce qui m'intéresse. Ce que je voudrais, c'est que... C'est peut-être prétentieux de dire ça mais ça fait partie du patrimoine français. Ils ont été très actifs dans la Résistance et même dans les partis politiques. On peut être d'un bord ou de l'autre. Mais, ce que je ne veux pas, c'est revenir sur cette animosité. Avec ça, on n'avance pas. Et ici, à Toulouse, il y a ces clans-là et c'est pas bon. Quand vous avez une appartenance très forte à un parti politique et que vous avez ramené ça, c'est difficile d'en parler. »

⁵⁹ Ricardo Sans et Buenaventura Durruti étaient, tous deux, anarchistes.

La volonté actuelle de gommer les clivages politiques est telle qu'on la retrouve au sein même des familles. J'ai rendez-vous avec Nadia, dont le père a été interné au camp d'Agde. Elle n'est pas seule. Robert, son mari est là mais il y aussi sa cousine, Chantal, comme elle fille de républicain espagnol et le mari de celle-ci, Laurent, qui n'a aucune origine espagnole. La conversation s'engage. Les deux cousines commencent à m'expliquer l'exode de leur nombreuse famille. A les entendre, on a le sentiment d'une famille, très unie, composée des parents, oncles, tantes, neveux et nièces, les uns partis défendre la République, les autres jetés sur les routes de l'exode puis dans des camps. Elles parlent d'un oncle, Floréal, militaire dans l'armée espagnole, qui a écrit ses mémoires et qui a été sollicité à plusieurs reprises par des « spécialistes ». Puis elles évoquent la vie au cours des décennies suivantes, l'installation définitive en France, les difficultés des enfants confrontés au racisme. Une histoire difficile mais, somme toute, assez heureuse, celle d'une famille de républicains espagnols. A aucun moment, les deux cousines n'évoquent les appartenances politiques des uns et des autres. Tous sont des « républicains espagnols » qui se sont battus, les armes à la main, pour une même cause, La République, qui ont partagé les mêmes idéaux, la liberté, l'égalité, l'enseignement, le savoir, qui ont connu un même destin, tout à la fois tragique et glorieux, fait d'un exode et d'une intégration réussie dans un autre pays. Belle image que celle-ci, belle unanimité à laquelle FFREEE m'a habituée. Et, s'il n'y avait eu, autour de la table, que les deux cousines, à n'en pas douter, j'aurais été persuadée que leur famille avait été politiquement très unie, que tous ses membres n'avait reçu en partage qu'un seul et même idéal, la « République espagnole », défendue depuis le même « camp », sans trop savoir lequel. Mais Laurent, le mari de Chantal, était assis avec nous, écoutant, comme moi, cette histoire. C'est lui qui va mettre les pieds dans le plat, dirait-on en quelque familiarité, levant le voile sur ce qu'elles n'ont pas dit.

« Laurent : Moi, je ne sais pas aussi comment vivaient les réfugiés espagnols en France après la Retirada et la Seconde Guerre Mondiale. Comment ils vivaient, je dirais, entre eux. Parce que, à ce que je lis, dans les livres d'histoire, il y a quand même eu un séisme entre républicains, entre communistes, anarchistes, etc. Ils s'en voulaient à mort. Y compris à un certain moment, ils étaient plus près à s'entretuer entre eux avant de lutter contre les franquistes. Ils se sont retrouvés en France mais ils étaient pas forcément copains. Ils avaient pas forcément envie de parler entre eux, de se réunir entre espagnols.

Nadia : Mais ils avaient pas le droit. C'était interdit ! (...)

Laurent : Bon, il y avait des espagnols du parti communiste et puis il y avait des anarchistes de l'autre côté. Ils avaient pas forcément envie de se parler. Et dans la famille, il y avait ça aussi. Donc Floréal, donc l'oncle qui a écrit ces lettres, le mari de l'une de leur tante, qui était un communiste pur et dur et toi, ton père était plutôt de tendance anarchiste, je crois, donc il y avait des tensions. Ils étaient pas forcément copains entre eux.

Robert : Mon beau-père, il n'appliquait pas vraiment, non... Il était...

Chantal : Moi, je vois, Floréal, pour en avoir discuté avec lui, lui, c'étaient vraiment ses idées de communiste espagnol. Et c'est à cause des autres que ça a foiré. Et je pense que l'autre côté, on disait la même chose. Donc il y avait les communistes espagnols, les anarchistes et puis il y avait tous les autres réfugiés espagnols, comme mon grand-père qui lui n'était ni communiste ni machin, mais il était républicain. Point.

Laurent : Il était républicain et puis ils avaient hébergés des soldats républicains chez eux quand le village a été occupé. Donc ils se sont barrés parce qu'ils avaient la trouille d'être punis par les franquistes. »

Laurent n'est pas fils de républicain espagnol. Il parle de ce qu'il a lu dans les livres. Lectures que confirme amplement ce qu'il a observé dans la famille : deux frères, l'un communiste, l'autre anarchiste qui ne s'entendaient pas. Ce que, entendant, Nadia s'efforcera de démentir, en appelant à des arguments de poids : ils n'avaient pas le droit de se réunir. En vain. L'intervention de Robert, cherchant à temporiser, est riche de sens. Il ne nie pas l'existence de camps mais il se contente de rappeler que son beau-père, tout en étant anarchiste, ne campait pas sur des positions rigides. C'est à Chantal, qui construit la mémoire de la famille, qu'il revient de concilier toutes ces opinions et de mettre de l'ordre dans cette cacophonie. Certes, il y avait des oppositions très fortes dans le camp républicain, dont l'oncle Floréal est une excellente illustration. Mais semblable cas serait très exceptionnel. Pour l'essentiel, les espagnols n'appartenaient à aucun camp, sauf celui de la République. Le grand-père était de ceux-là. On a vu l'importance du grand-père et de cette génération née en Espagne dans la constitution de la famille. Autant dire donc qu'à l'exception de Floréal, toute la famille était « républicaine ». Point. Elle est à l'image de tout un peuple. Laurent se ralliera à l'opinion de son épouse. Très maladroitement. Tentant de l'imiter, il gomme la question du politique mais il la gomme tant et si bien que sa belle famille devient tellement apolitique qu'elle finit par avoir quitté l'Espagne par peur des représailles qu'un geste, peut-être inconsidéré, aurait pu lui valoir ! Le champ sémantique qu'il utilise (« se barer », « la

trouille », « punis ») n'est pas exactement celui qu'on s'attendrait à voir utiliser à l'égard de grands défenseurs de la République. Quel parcours en quelques phrases !

Les quelques interlocuteurs dont j'ai rapportés les propos sont très représentatifs de ce qu'il se passe actuellement. Christiane, qui parle avec un évident détachement et une note d'ironie, des clivages politiques, n'est devenue membre d'une association de descendants que depuis quelques mois. De plus, elle habite Fumel, petite ville du Lot-et-Garonne où la mémoire des républicains espagnols est un fait extrêmement récent. Pas plus que Laurent, elle ne maîtrise les codes de la mémoire tels qu'ils se mettent en place actuellement. Chacun d'eux les manipule à sa façon mais aucun d'eux ne les dissimule. Il n'en va pas de même pour Chantal et sa cousine qui sont, elles, très impliquées dans ce mouvement. Nadia est membre de FFREEE depuis sa création. Chantal ne l'y a rejointe que de façon récente. Mais il y a longtemps qu'elle gravite dans son orbite. Elles sont très représentatives de la seconde génération, celle des enfants et petits-enfants. Dans leur grande majorité, ils ne lui accordent aucune place, souhaitent vivement voir ces vieilles tensions s'effacer et tentent de mettre en place l'image d'un « camp républicain », uni malgré tout, tendant vers un seul et même idéal. En somme, ils agissent à la façon d'une pattemouille : ils essaient d'effacer les faux plis du passé.

FFREEE est en cela exemplaire. Sur le site internet de l'association, dans une rubrique « Notre histoire et notre action », Serge Barba assure : « Ce que ne dit pas la simple énumération de nos actions ce sont les liens associatifs qu'elles créent, la reconnaissance du fait républicain espagnol qu'elles entraînent non seulement dans l'opinion mais aussi chez les élus de la République française dont beaucoup d'entre eux – faut-il le rappeler ? – sont des enfants de la Retirada. Cette reconnaissance ne peut être acquise que par des associations comme la nôtre qui regroupe tous les descendants de réfugiés de quelque sensibilité qu'ils soient. Ils se retrouvent sous les couleurs tricolores de l'Espagne républicaine comme symbole d'appartenance à un camp dans le respect de ses différentes composantes. C'est parce que **FFREEE** adopte cette attitude qu'elle peut tenir un rôle d'interlocuteur auprès des autorités administratives ou élues. Ce n'est pas la moindre de nos satisfactions que de d'avoir, après des années de mépris ou d'ignorance, récupéré la place que mérite les républicains espagnols. Le mérite en revient surtout à nos parents qui nous ont transmis un flambeau bien plus facile à tenir aujourd'hui qu'hier »⁶⁰. Comme un funambule sur son fil,

⁶⁰ http://ffreee.typepad.fr/fils_et_filles_de_rpublic/notre-histoire-et-notre-a.html

Serge Barba se place dans un équilibre précaire. Il ne nie pas l'existence d'appartenances politiques passées ou présentes qu'il entend respecter et faire respecter. Mais il l'affirme tout autant, celles-ci n'ont plus leur place dans l'espace public. L'association se veut englobante, accueillant toutes les options politiques mais n'en privilégiant aucune, ouverte à tous les courants du camp républicain mais refusant de les reconduire au présent. Elle se veut au dessus de ces oppositions. Pour le dire autrement, ces dernières n'ont pas leur place ni au sein de l'association, ni dans la mémoire.

Cette volonté de mettre en place un œcuménisme politique, on le retrouve dans l'association MER 47, Mémoire de l'Espagne Républicaine. Dans l'article 2 de ses statuts, elle définit son objet⁶¹. Lisons-le :

« Article 2 – Objet

Cette association a pour objet :

1- Faire vivre, particulièrement dans le département du Lot-et-Garonne, la mémoire des républicains espagnols et des démocrates de toutes nationalités qui luttèrent pour la liberté aux côtés des républicains pendant la guerre civile espagnole, notamment au sein des Brigades Internationales.

- Faire connaître leur contribution à la lutte antifasciste pour la libération de la France occupée, et particulièrement celle du Lot-et-Garonne, ainsi que pour abattre le régime franquiste.

- Conserver et transmettre la mémoire de la Retirada, des camps de concentration, de l'exil et des mesures répressives prises à l'encontre des républicains espagnols et des membres des Brigades Internationales.

- Découvrir et/ou se réapproprier les lieux de mémoire.

⁶¹ Selon le président de MER 47, la première des associations « Mémoire de l'Espagne Républicaine » est celle des Pyrénées-Atlantiques. Elle ne porte aucun numéro de département. Par la suite, plusieurs associations l'imiteront, lui empruntant son nom en y ajoutant le numéro du département (MER 47, 82) mais aussi ses statuts.

- Soutenir les actions menées en Espagne pour la récupération de la mémoire historique et défendre les droits à la dignité des femmes et des hommes victimes du franquisme et oubliés par l'Espagne contemporaine.

- Porter attention à la réécriture et aux révisions falsificatrice de l'histoire de la deuxième République espagnole.

2- Développer les relations avec d'autres associations régionales, nationales et mondiales.

- Rassembler, le plus largement possible, autour de l'association toutes celles et tous ceux qui aspirent à défendre les valeurs humanistes et universelles de la République espagnole.

3- Diffuser les informations sociales et aider les ayants droit résidant en France, et particulièrement dans le département du Lot-et-Garonne, à obtenir les aides et indemnités de toutes sortes allouées par les Etats espagnol ou français dans le cadre des dispositions spécifiques (guerre, résistance, exil, spoliation, etc.).⁶²

4- Organiser et participer, notamment dans le Lot-et-Garonne, à toute manifestation culturelle ou commémorative ayant pour objet l'Espagne républicaine (colloque, spectacle, salon ou commémoration). »

Faire vivre la mémoire de l'exode, de l'internement et de la lutte antifasciste, retrouver et honorer les hauts lieux de ces temps terribles, tisser des liens avec des associations qui poursuivent les mêmes buts, etc., toutes ces propositions sont parfaitement conformes à ce qu'on observe aujourd'hui. Y compris dans les silences et les non-dits. A aucun moment il n'est fait allusion à la question des « camps ». Lorsqu'on veut faire disparaître un souvenir, la première chose à faire est de ne pas le convoquer sans cesse ! Tout se passe, décidément, comme s'il n'existait plus. C'est ailleurs qu'il faut aller en chercher quelques traces, dans une presse plus confidentielle et plus ciblée. En 2007, dans le n° 107, paru en septembre 2007, du bulletin d'informations de l'AAGEF-FFI, Raymond San Geroteo, alors président de MER,

⁶² http://mer47.free.fr/IMG/pdf/STATUTS_Mer47.pdf

présente l'association en ces termes : « *venant de tous les horizons politiques et philosophiques*⁶³, fidèles à nos identités, nous agissons en femmes et hommes libres. Nos objectifs sont clairs : faire vivre la Mémoire de l'Espagne Républicaine, transmettre les faits et l'histoire de cette époque, contribuer à rendre aux Républicains leur dignité (...) Ce travail de mémoire doit se faire pour rendre visible un passé longtemps ignoré, sans esprit de revanche et moins encore de vengeance. Il nous oblige à un *dépassement des colères et des rancœurs* ; ce dépassement nous permet d'agir dans la sérénité. » (San Geroteo 2007 : 8) Sans l'être parfaitement, le propos est un peu plus explicite que ne le sont les statuts. La référence aux appartenances politiques, passées ou présentes, figure. Mais on affirme tout autant que celles-ci n'auront plus cours, que l'association se donne clairement pour devoir de ne plus y accorder attention.

Si les associations de seconde génération sont à l'aise avec cette pattemouille dont elles ont fait, si ce n'est leur cheval de bataille, du moins un axe fort de leur action –comment pourrait-il en être autrement puisque ce sont elles qui l'ont imposée ? - , qu'en est-il pour les associations de première génération qui sont nées de ces clivages politiques, qui avaient pour mission, entre autres, d'en perpétuer les lignes directrices et, en conséquence, de perpétuer aussi les dissensions qu'elles entraînaient ?

Cet aspect mériterait davantage que ces quelques lignes, qui sont plus des hypothèses de travail que des certitudes.

Je dois tout de suite faire un aveu : je n'ai pas mené une enquête serrée auprès de celles-ci. En effet, la méthodologie que j'ai appliquée n'était pas la bonne. Ayant saisi que la question des appartenances était cruciale, pour certains du moins, j'ai largement insisté sur le fait que je n'étais pas descendante de républicain espagnol, que je n'appartenais à aucun camp et que mon approche scientifique m'imposait une évidente neutralité. Cette neutralité affirmée et revendiquée m'a permis d'enquêter auprès des associations de seconde génération. Je me suis rapprochée de FFREEE. Ce rapprochement m'a sans doute empêchée d'en faire autant auprès des associations de première génération. Ou, du moins, a-t-il eu pour effet de censurer les propos, notamment ceux de Pépita León, pour ne citer qu'elle, comme on le verra plus loin. Je n'étais, en somme, que l'une de ces nombreuses personnes qui s'intéressent à la mémoire des espagnols, les journalistes par exemple qui leur consacrent de nombreux articles, et à l'attention desquels on « arrondit les angles ». Pour saisir pleinement la façon dont

⁶³ C'est moi qui souligne.

l'AAGEF-FFI, et d'autres sans doute, négocient le virage mis en place par la seconde génération, il ne suffit pas de participer, en observateur extérieur, aux différentes manifestations qu'elle organise. Il faudrait procéder par immersion, en devenir membre, participer à toutes les réunions « internes », devenir l'un de ses rouages pour plonger au cœur d'un discours qui, n'en doutons pas, doit être extrêmement complexe. Il faudrait au moins entretenir une très familiarité que ma proximité avec FFREEE ne m'a pas permis d'établir. De plus, semblable méthodologie prend du temps. J'avoue aussi que l'idée d'opter pour cette façon de faire a mis du temps à germer et lorsqu'elle s'est imposée, il n'était plus l'heure de s'y essayer. La réflexion qui suit se base donc sur un faisceau de présomptions, dirait-on en langage judiciaire et policier, qui reste encore à étayer par une enquête serrée.

Ces associations de première génération semblent prises en étau entre leur histoire et le présent. C'est particulièrement évident pour l'AAGEF-FFI. Ses membres sont quelque peu choqués, et on les comprend, lorsqu'ils entendent leurs cadettes affirmer qu'avant elles rien n'avait été fait pour la mémoire des républicains espagnols en France. N'a-t-elle pour elle son ancienneté ? N'a-t-elle pas été créée en 1945, dissoute en 1950 à la suite de l'opération Boléro-Paprika puis recrée en 1976, comme elle ne cesse de le répéter à juste titre ? Mais le récit de ses origines devient, dans le paysage mémoriel actuel, bien difficile à faire. En effet, qu'est-ce que cette opération « Boléro-Parika » ? Allons chercher la réponse sur le site de Charles Farreny, Espagne au coeur. « Le volet « Bolero » de l'opération visait des communistes espagnols (ou présumés tels) qui devaient être déportés en Corse ou Algérie (en principe). Le volet « Paprika » visait des communistes d'autres nationalités qui devaient être expulsés « vers les frontières de l'Est » (in fine : URSS, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Allemagne de l'Est). En fait, au 9 septembre, les archives policières dénombrent 288 arrestations : 177 Espagnols, 59 Polonais, 14 Soviétiques, 13 Italiens, 6 Hongrois, 5 Tchécoslovaques, 4 Grecs, 4 Roumains, 4 apatrides, 2 Bulgares. 61 Espagnols furent dirigés vers la Corse, 84 vers l'Algérie, 32 vers « les frontières de l'Est »⁶⁴. Geneviève Dreyfus-Armand en dresse le bilan : « Neuf organisations espagnoles communistes et apparentées sont dissoutes. » Parmi celles-ci, l'AAGEF-FFI. (Dreyfus-Armand 1999 : 266). On peut donc raisonnablement penser que l'association était, à tout le moins, très liée au parti communiste. Et c'est là un doux euphémisme. Pourtant, il est aujourd'hui bien difficile d'obtenir une affirmation claire en ce sens. Lors d'une discussion avec Pepita León, j'essaierai de lui faire

⁶⁴ <http://espana36.voila.net/exil/Bolero.html>

préciser les relations entre l'association et le parti. Elle n'accepte pas que je dise de l'association qu'elle était communiste. Elle se lance dans une longue explication qui débute avec les premières organisations en 1939 dans les camps de concentration puis se prolonge avec les combats de la résistance. En 1945, l'association n'aurait été ouverte qu'aux seuls combattants des compagnies de guerilleros espagnols. Dissoute en 1950, elle s'est recrée en 1976, sous un nom un peu différent mais qui met en scène un autre changement : elle s'ouvre alors aux descendants mais aussi aux autres mouvances de résistants. En 2007, elle aurait opéré un nouveau décentrage, s'ouvrant aux « amis ». Indissociable de la Résistance, l'amicale des guerilleros ne serait pas particulièrement associée aux communistes mais aurait accepté toutes les mouvances. Pépita reconnaît seulement que les communistes ont toujours été les plus actifs en son sein. La situation n'est donc pas simple. L'association ne peut faire moins que de rappeler qu'elle est une des plus anciennes du paysage mémoriel, ce qui n'est pas peu. Mais ce faisant, elle est obligée d'évoquer sa dissolution, ce qui entraîne fatalement la question des raisons qui l'ont motivée. Or, celles-ci ne sont plus ni à la mode ni à l'ordre du jour. Ne reste plus qu'à tricoter, de façon serrée, une autre histoire qui relègue quelque peu dans l'ombre la question politique pour mettre en avant la question de la résistance. Cette nécessité de réécrire, d'une certaine manière, l'histoire de ces associations dépasse le cadre de celles-ci et semble partagée par certaines de leurs cadettes. Ainsi, Alain Miranda, président de MER 47, me proposa-t-il une histoire de l'amicale qui, sans être exempte d'aspérités, est plus conforme aux critères actuels de la mémoire. « Les guerilleros, c'étaient pas seulement des communistes mais dans les faits, c'étaient les plus nombreux. Parce que les communistes, dès le départ, ont décidé de s'engager dans la résistance. Et les anarchistes, eux par contre, étaient partagés. Majoritairement, ils étaient attentistes. Mais quelques-uns se sont engagés dans la résistance. Et les socialistes, c'est pareil. Ils étaient majoritairement pour attendre et voir. Mais quelques-uns sont entrés dans la résistance. Donc, les guerilleros, c'étaient majoritairement des communistes mais il y avait aussi des anarchistes et des socialistes, quelques-uns. » Chacun, à sa façon, tente de mettre en scène un passé qui concilie les deux impératifs du moment : mettre en scène sa profondeur historique tout en évitant une trop grande proximité avec le PC. Et il n'est pas déraisonnable d'imaginer que, si certaines associations ne fréquentent pas, au titre de groupe, le monument de Prayols, c'est parce qu'il est trop investi politiquement et qu'il va à contretemps de leur action.

Les plus anciennes des associations sont donc comme prises entre des mouvements contraires. Elles ne peuvent que revendiquer leur antériorité. Mais, elles le savent aussi, il leur

faut manipuler cette antériorité avec prudence, éviter l'ornière de l'appartenance politique première qui les conduirait à un échec à plus ou moins long terme. Mais on ne se sépare pas de son passé aussi facilement. C'est un exercice bien compliqué et qui ne va pas sans quelques grincements de dents. Un échange épistolaire reproduit dans le bulletin de l'association est, en cela, très éclairant.

« Lettre à un ami

Cher ami Henri,

J'ai lu votre article sur "7 octobre 2007, à Santa Cruz de Moya" dans le dernier n° du Bulletin. Je suis d'accord avec vous. Il existe une division entre les guerilleros qui assistent à l'acte le dimanche en face du monument érigé en 1991, et l'organisation des Journées qui, d'année en année, va dans la ligne social-démocrate qui s'écarte de la ligne marxiste-anarchiste des guerilleros socialistes, communistes et anarchistes historiques.

J'ai assisté l'année dernière à ces Journées avec les camarades Joaquín et Anne-Marie García dans un climat d'amitié et de collaboration entre les participants, mais je ne peux dire que ce climat soit le même au niveau du sommet de l'organisation.

Le président de La Gavilla Verde est depuis une année, conseiller municipal de la Mairie de Santa Cruz de Moya. Qu'on le veuille ou non, l'organisation, en haut, s'écarte des bases militantes. Elle adopte la ligne officielle du parti PSOE et elle s'est éloignée, comme cela arrive aussi avec la Loi de la Mémoire Historique, de la volonté des principales organisations qui ont interprété le projet de Loi comme une "loi de point final", similaire aux lois argentine et chilienne, aux premiers jours après les dictatures dans ces pays. Plus tard, au Chili, cette orientation a été corrigée et maintenant ils poursuivent les criminels fascistes, comme aujourd'hui c'est arrivé avec la famille Pinochet.

Ici, c'est la même histoire. Mais le moment est différent. Depuis le 18 juillet 1936, l'année du coup d'État de Mola et Franco, 70 longues années ont passé. Il faut être exigeants avec les hommes politiques du sommet, avec une spéciale rigueur vis-à-vis du PSOE parce qu'il est le parti du Gouvernement, et, bien sûr, avec l'honnête exception de Esquerra Republicana de Catalunya qui a lutté aux côtés des principales organisations et qui a dit NON à la loi en ces circonstances.

Aux hommes politiques du sommet il faut dire que les vaincus républicains méritent un plus grand respect qu'une Loi qui se lève, qui naît, et qui est déjà morte parce qu'elle se couche avec l'impunité des fascistes. Comme vous le dites bien, on doit retrouver la même solidarité fraternelle des guerilleros qui tous ensemble ont lutté face à la dictature. Nous savons, par

avance, que nous devons être ensemble, mais pour ceci il est nécessaire de vaincre la peur...

Je vous envoie mes cordiales salutations de camarade et ami. Salut!

*Madrid, 11 octobre 2007, **Antonio Cruz González***

PS. Vous pouvez publier cet article dans le prochain Bulletin, si vous voulez.

Merci pour tout ! »

Cher Antonio, tu seras d'accord: ce qui doit primer c'est la pratique; et nous pouvons l'améliorer; continuons à chercher les chemins qui rassemblent, sans renoncements, comme nous avons su le faire avec la pétition «*Anular condenas*» (signée par le président de *La Gavilla Verde*, avec toi, avec moi et bien d'autres, différents). J'espère que nous allons pouvoir nous retrouver à Santa Cruz, comme à Prayols, éradiquer le franquisme, faire vivre les idéaux républicains de nos pères.

bien fraternellement, **Henri Farreny** »⁶⁵

Pour une association longtemps marquée par un ancrage politique très fort, cultiver l'œcuménisme qui est désormais en vogue est aussi évident que de négocier un virage à l'épingle. Or, il n'y a que deux façons d'affronter semblable lacet. L'une est bien connue des amateurs de rallyes automobiles. On peut le prendre « au frein à main », en « tombant les rapports » à toute vitesse et tenant fermement le volant. L'avantage est la rapidité d'une telle manœuvre. Le risque est l'éventualité de se retrouver dans le fossé ou le talus. L'autre méthode consiste à ralentir fortement et à amorcer le virage avec prudence et lenteur. Evidemment, elle prend un peu plus de temps mais elle est moins dangereuse. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ces associations ont la conduite prudente !

Ainsi en va-t-il pour l'AAGEF-FFI. Dans le n°105 de son bulletin, Narcis Falguera, président national de l'Amicale, rend compte de la réunion qui a eu lieu à Carcassonne le 3 Mars 2007. En premier page, sous le titre « L'amicale et le rendez-vous de l'avenir », il explique les raisons de cette rencontre. « Sans nul doute, la réunion qui s'est tenue à Carcassonne le samedi 3 mars 2007 (...) marquera un tournant dans la vie de notre Amicale, dont les racines viennent de la résistance armée au fascisme, en Espagne d'abord, puis en France pendant les heures sombres de l'Occupation. Née de la volonté des anciens guerilleros, reconnue officiellement depuis plus de 30 ans, l'Amicale a acquis une légitimité irremplaçable, et n'a cessé de mener, forte de son unité cimentée par le respect de son

⁶⁵ <http://www.aycarmela.org/documents/guer108.pdf>

pluralisme, la lutte pour les valeurs humanistes, de solidarité et démocratiques pour la Paix, mais aussi pour le combat de la mémoire authentique.

Or, aujourd'hui, les plus jeunes d'entre nous sont octogénaires. Inégalement répartis dans les sections départementales, ils assurent une présence qui est néanmoins affectée, chaque jour davantage, par les conséquences du temps qui s'écoule. A un terme relativement rapproché, cette évolution ne pourrait que conduire à la disparition de l'Amicale si... nous n'avions fait le choix d'accueillir parmi nous, tels que nous le permettent nos statuts et règlement intérieur, ceux et celles qui partagent nos valeurs : des fils, des amis, des hommes et des femmes qui tiennent à que (sic) la geste de leurs aînés soit connue, reconnue et méditée.

C'est la prise en compte de cette réalité, et le choix fait à Carcassonne d'étoffer l'Amicale avec le soutien des femmes et des hommes qui souhaitent qu'elle puisse continuer son œuvre, pour un nécessaire avenir, avec les anciens guerilleros, pendant un certain temps, puis, hélas, un jour sans eux, mais toujours avec les valeurs qu'ils portèrent dans leur cœur toute leur vie. » (Falguera 2007 : 1)

En page suivante, un autre article, intitulé « Nouvel élan pour la mémoire des résistants espagnols » présente tous les aspects d'un double rappel historique. Rappel qui commence avec la naissance de la résistance en 1939 dans les camps de concentration et s'achève en 1945, au Val d'Aran. Rappel, ensuite, de l'histoire même de l'Amicale, créée en 1945 sous le nom d'Amicale des Anciens Résistants et FFI Espagnols, interdite en 1950 et reconstituée en 1976, sous le nom d'Amicale des Anciens Guerrilleros Espagnols en France-FFI ». « Officiellement reconnue par le Ministère des Anciens Combattants, l'Amicale agit depuis plus de 30 ans pour défendre *spécifiquement* les droits et la mémoire de *tous* les espagnols engagés dans la résistance armée antifasciste, lutte qui n'a pas commencé en 1939 ni fini en 1945. » (Farreny 2007 : 2)

Il ne faudra donc pas moins de deux pages pour expliquer ce qui, en apparence, tombe sous le coup du plus élémentaire bon sens : la Camarde faisant implacablement son œuvre, le nombre d'anciens guerilleros diminue d'année en année, ce qui met l'association en péril. Il lui donc s'ouvrir à ce qu'elle appelle la «2e génération », celle des enfants et petits-enfants. Mais s'il ne s'agissait que de cela, aurait-il été besoin de rédiger deux pages ? En fait, discrètement, avec prudence, il s'agit d'instiller certain message dont on comprend le sens au travers de l'expression : « tous les espagnols », « *tous* », communistes, anarchistes, socialistes et autres confondus. C'est ainsi la direction à suivre qui est indiquée, le mode d'emploi de l'avenir. Un vadémécum à l'usage des membres.

Il suffit, pour se convaincre que cette petite –ou grande – révolution est déjà engagée, au sein même de l'association, de lire le parcours historique. Il commence en 1939, avec la volonté d'une « partie des réfugiés espagnols (...) de continuer la lutte ». Mais, sur cette partie-là, on n'en saura pas plus. On ne manque pas de rappeler l'épisode de 1950 mais le terme qui l'a si longtemps désigné, emprunté au langage codé des forces de l'ordre, a disparu. On l'a remplacé par une périphrase. « Dès 1950 elle est interdite par un gouvernement français qui déclenche ici une chasse aux sorcières aussi injuste et déshonorante que le maccarthysme américain. » (Farreny 2007 : 2) Mais dira-t-on, c'est la même chose ! Le maccarthysme renvoie clairement à la question du rejet du communisme. On ne saurait nier une telle évidence. J'ai parlé d'un virage en épingle, négocié avec la plus extrême prudence. C'en est une parfaite illustration. L'expression « Boléro-Paprika », trop connotée parce qu'inlassablement évoquée, a disparu, remplacée par une autre expression, aussi riche de sens certes, mais qui a le mérite d'être une nouveauté. Une autre expression commence à être utilisée : on évoque sa dissolution pendant le « gouvernement Pleven ». Elle a le mérite de situer dans le temps la dissolution sans trop en dire sur les raisons et circonstances de celle-ci.

Dépolitiser la mémoire de la guerre d'Espagne n'est chose simple, ni pour les associations de deuxième génération qui pourtant l'imposent, ni pour celles de première génération qui se plient à cette injonction, non sans difficultés. Et les unes comme les autres ne sont guère aidées par les historiens, que l'on qualifiera de « professionnels ». En effet, ceux-ci, peu soucieux ou peu informés, l'un n'excluant pas l'autre, des impératifs mémoriels, ne font pas mystère de ces luttes fratricides qu'ils ont longuement analysées, décortiquées, ravivant des blessures qu'il est aujourd'hui urgent de panser afin qu'elles se referment au plus vite. C'est, à mon sens, une des raisons, mais non la seule, qui explique les relations plus que tendues entre certains descendants et certains universitaires.

L'occasion m'a été donnée de voir cette opposition à l'œuvre, lors d'une conférence qu'a donnée Bartolomé Bennassar, à Carcassonne, dans le cadre de la journée d'études sur l'art dans les camps de républicains espagnols déjà évoquée. Je savais qu'il n'avait pas que des amis dans le petit monde des descendants de républicains espagnols. Beaucoup critiquaient ses analyses, n'hésitant pas à le qualifier de « révisionniste ». Mais fallait-il choisir un autre orateur pour complaire au public ? Ou fallait-il agir avec pour seuls critères la rigueur et l'intérêt scientifiques ? J'ai opté pour la seconde solution ! Je redoutais, sans trop y croire, que l'atmosphère ne s'envenime. Je crus nécessaire d'en informer l'historien, avec toute la prudence, la mesure et la diplomatie que se doit d'observer un ethnologue face à un spécialiste de la question.

Il me revenait de présenter l'orateur puis, la communication finie, de distribuer la parole. Le rôle de modérateur, puisque c'est de cela qu'il s'agit, est, en temps normal, bien hyperbolique car on ne « modère » rien, au sens ordinaire du terme. Or, comme on va le voir, il a pris pleinement sens. J'aurais dû « modérer » l'ardeur du public. Et quelle ardeur !

Dans sa communication, Bartolomé Bennassar, en historien qu'il est, tente de faire le point sur la guerre et l'exode. L'écoutant parler, je finis par me persuader que mes craintes sont infondées. Ses propos ne sont pas, me semble-t-il, de nature à choquer qui que ce soit. Puis vient la discussion avec la salle. Discussion n'est pas le terme exact, tant il euphémise ce qui a suivi. Débat n'est pas plus approprié car il suppose un échange. Dispute serait plus juste si ce nom n'était de moindre intensité. Le terme pugilat, au sens grec du terme de corps à corps violent, peut paraître inapproprié et pourtant...

Une auditrice se lève. Médecin, elle travaille sur la mortalité au camp de Bram. Elle interroge l'historien sur les conditions de l'internement, évoque les paillasses sur lesquelles dormaient les internés, l'absence de confort, notamment de chauffage et d'eau courante, etc. L'universitaire ne peut que concéder qu'effectivement, les conditions de « l'accueil » ont été rudes mais qu'il faut savoir raison gardée, précisant que le nombre et la soudaineté de l'exode avaient conduit à prendre des mesures à la hâte, ajoutant que, par ailleurs, les conditions de vie en 1939 n'étaient pas les mêmes qu'en 2008, que l'eau courante et le chauffage étaient alors souvent inexistantes dans les habitations. Et, glissant à l'autobiographie, il précisera qu'il se souvient parfaitement qu'enfant il avait vu les fenêtres de sa chambre couvertes de givre, l'eau du broc du nécessaire de toilette geler pendant la nuit. La jeune femme n'est pas de taille à lutter contre l'historien. Elle n'est pas convaincue, cela se voit. Mais elle n'insiste pas. Elle se rassoit. Un autre auditeur se lève. Pendant l'échange précédent, il n'a cessé de s'agiter sur sa chaise, sans la moindre discrétion. Visiblement, il veut en découdre. Le ton monte et le propos dérape. Il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de citer la teneur de cet échange, tant l'escalade verbale a été soudaine et a pris tout le monde de court. Je ne me souviens plus aujourd'hui des propos exacts qui ont été échangés, tant j'étais occupée à essayer de me glisser dans l'échange afin de mettre un terme à ce qui prenait les allures d'une altercation verbale musclée. D'un pas énergique, nous éloignons résolument du domaine de la science ! Je ne me souviens que de la fin de cet échange. L'homme dans la salle accusa les historiens en général, et Bartolomé Bennassar en particulier, d'avoir beaucoup trop insisté sur les dissensions du camp républicain, comme à plaisir, pour le discréditer, et d'avoir volontairement passé sous silence celles du camp franquiste. « Maintenant, vous allez travailler sur ce qu'on va vous dire. Vous allez travailler sur les oppositions du camp

franquiste », telle est, en substance le sens de sa dernière phrase. Injonction à laquelle l'universitaire ne jugea pas utile de répondre autrement que par quelques paroles bien senties et définitives qui signifiaient très clairement que l'échange était fini. Et pour continuer dans le registre de langage qu'il a utilisé, je dirai que nous avons été les témoins impuissants d'une monumentale « engueulade ». Bartolomé Bennassar avouera ensuite qu'il avait pensé que ma prudente mise en garde était exagérée et qu'il avait été surpris par une telle attitude.

En réalité, la raison de cette empoignade, toute verbale fort heureusement, n'est pas à chercher dans la conférence qu'il donna ce jour-là. On la trouve ailleurs, imprimée de façon très concise dans la phrase suivante. Et dans sa conclusion, on lit ce qui suit : « Ceux qui, aujourd'hui, mettent en accusation la transition démocratique et sa force d'oubli lui reprochent d'avoir offert aux vainqueurs et à leurs héritiers une amnistie totale, insoucieuse des souffrances des vaincus, comme prix de la liberté reconquise de l'Espagne postfranquiste. Mais ces voix ne sont-elles pas, précisément, des voix amnésiques ? Les thèses 'rupturistes' qui auraient conduit d'emblée à la réouverture des dossiers sanglants de la guerre, se fondaient sur un postulat jamais évoqué mais insoutenable : l'unité de la cause de la République. Mais de quelle république se réclame-t-on ? » Id. *ibid.* : 483) Et l'historien de lister les diverses déclinaisons possibles de cette république aux multiples visages, qui prend, de fait, les allures d'une mosaïque dont les morceaux seraient plus posés côte à côte qu'assemblés entre eux. Evidemment, appuyant ainsi à l'endroit douloureux.... L'accrochage carcassonnais était inévitable !

Reprenons la métaphore ménagère et filons-la. La pattemouille est un art délicat. En effet, à vouloir effacer un faux pli, on risque parfois d'en faire un autre. Et c'est bien ce qu'il semble se passer pour la mémoire des républicains espagnols. L'heure est à la réconciliation des options politiques ou, pour mieux dire, à leur mise sous silence. Mais une autre opposition semble l'avoir remplacée, celle qui met face à face « les politiques » et « les économiques ». Et, là encore, la mémoire va à contre courant des publications des historiens.

Politiques vs économiques

« Comme de nombreux travaux l'ont montré, il est difficile de distinguer nettement émigration 'politique' – dont relève l'exil - et émigration 'économique' (...) En réalité, les deux phénomènes sont souvent liés et se recoupent au moins partiellement. Les voies de l'exil

sont souvent les mêmes que celle des migrations économiques. » (Deyfus-Armand et Groppo 1996 : 6) « Economiques » ou « politiques », la définition de chacun de ces groupes dépendrait autant des circonstances et des raisons du départ que du cadre juridique du pays d'accueil. Il ne serait donc pas si aisé d'assigner à l'immigration des motivations précises, celles-ci étant souvent liées voire imbriquées. Pourtant, une certaine historiographie reconnaît que le XXème siècle a connu trois grandes vagues d'immigration espagnole, assignant à chacune d'elles une qualification et une seule : économique pour les années 1910-1920, politique pour les années 1930, économique pour les années 1960. Mes interlocuteurs ne partagent pas totalement cette vision. Mais, il faut le préciser, leur désaccord avec l'historiographie ne s'exprime pas avec autant de violence qu'on l'a vu pour la question politique. Tout est affaire de silences, de non-dits, de sous-entendus, de moues dubitatives. Il faut donc être attentif aux récits pour voir se profiler les divergences.

Commençons par le point d'accord. Pour les enfants de réfugiés de 1939, il va de soi que cet exode n'a qu'une seule et unique explication : l'opposition au franquisme. Seule la défense de la République et des idéaux humanistes explique le départ. Des raisons politiques en somme. Toute autre motivation est totalement absente.

Continuons avec ce que l'on ne peut pas appeler un point de désaccord mais plutôt une divergence d'interprétation. Résumons-là. Dans les récits des descendants, il n'y a pas deux vagues d'immigration économique mais une. Intéressons-nous à l'immigration des années 1920. Parmi mes interlocuteurs, quelques-uns ont un père ou un oncle qui a connu un étrange parcours. « L'histoire de ma famille est un peu particulière parce que mon père, qui a fait la Retirada, est né à Venissieux. En fait, mes grands-parents sont venus en France je ne sais pas exactement à quelle date mais au moment de la Première Guerre Mondiale. Ils sont allés travailler dans le Rhône. Donc mon père est né en France, à Venissieux. Et puis, ensuite, je pense que c'est après la proclamation de la République, ils sont revenus s'installer en Espagne. » L'histoire du père de Rose n'est pas aussi « particulière » qu'elle ne le pense. Ils ne sont pas si rares ceux qui ont connu pareil parcours. Le père de Jean est dans le même cas. « Ma famille était aragonaise mais après la Première guerre mondiale, ils sont venus s'installer en France. D'abord parce qu'en France, il y avait un gros besoin de main d'œuvre et ensuite parce qu'en Espagne, c'était la misère. Donc mon grand-père et son frère sont venus travailler à Marseille. Ma grand-mère, je sais qu'elle était espagnole mais je sais pas si elle l'avait suivie à Marseille ou quoi. Bref, mon père et ses frères sont nés à Marseille. Et en 1931, mon grand-père a décidé de revenir en Espagne puisqu'il y avait la République. Mais son frère, lui, il est resté en France. Il a pas voulu revenir en Espagne. D'abord, il était marié

avec une française et puis... Bon, il avait pas envie de revenir en Espagne. » Les années 1910-1920 ont connu une importante immigration espagnole. Certains de ces migrants ne sont pas revenus en Espagne ; d'autres, parfois au sein de la même famille, ont fait le choix de repartir.

Bien qu'on n'en dissimule jamais la dimension économique, cette « première » immigration n'est paradoxalement pas perçue comme une immigration économique. Du moins cela n'a-t-il que peu d'importance dans les récits. En réalité, bien qu'elle soit économique et parce qu'elle est économique, elle prend des accents politiques. La misère qu'on fuit alors n'est pas la misère ordinaire d'un pays dont l'industrie et l'agriculture sont en panne mais une misère soigneusement entretenue par un système politico-social que l'on résume en quelques mots, sans se soucier de les définir vraiment : la monarchie, la dictature de Primo Rivera, la noblesse, le clergé. Ces immigrés sont donc les victimes indirectes mais bien réelles d'un pays qui ne connaît pas encore la République. Car tout est là, bien sûr : ce sont les victimes économiques du politique. Cela pose cependant question. Que l'on ne critique pas ceux des immigrés qui ont fait le choix de revenir en Espagne pour vivre dans la République puis la défendre par les armes, voilà qui ne nous étonne guère. Mais on remarque que ceux ont fait le choix de rester en France donc ceux qui ont choisi la République Française plutôt que la République Espagnole, ce qui n'ont pas jugé nécessaire d'y participer puis de la défendre par les armes, ne font l'objet d'aucune critique. On n'hésite jamais à évoquer les oncles et tantes, cousins et cousines qui étaient restés en France pour les féliciter et se féliciter de leur action en 1939 en faveur des réfugiés. En fait, ils sont présentés comme une sorte de tête de pont, une avant-garde, un embryon de réseau que l'on réanimera au moment de l'internement, le cas échéant. En forçant un peu le trait, mais si peu, on a le sentiment qu'ils ont été les premiers « politiques » à quitter l'Espagne.

S'appuyant sur cette perception et la renforçant tout à la fois, certains descendants de cette vague d'immigration se coulent sans problème dans le moule de la mémoire des républicains espagnols. Ainsi en va-t-il de José Peleja, entrevu à propos de la place des enfants, et singulièrement d'Alicia, dans cette mémoire. Rappelons son parcours. Sa famille est arrivée en France dans les années 1920 pour n'en plus partir. Elle n'a donc pas vécu la Retirada. Aujourd'hui retraité, il est un peintre de la semaine des sept dimanche. Sa peinture est aux antipodes d'une peinture « politique ». Cependant, à l'occasion de la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la Retirada, il va prendre à bras le corps ce passé, pinceaux à la main. Il sélectionne quelques-unes des images les plus largement diffusées de la Guerre d'Espagne et de la Retirada et les réinterprète à sa façon. Soyons juste, il n'occupera pas, grâce à cela, l'avant-scène mémorielle. Mais ses tableaux seront exposés à plusieurs reprises dans les

Pyrénées-Orientales en 2009, notamment à Argelès. Assistant au vernissage de son exposition, j'ai eu la surprise de le voir manier avec brio une histoire qui n'est pas la sienne, parlant de la guerre et de l'exode comme s'il les avait vécus, donnant des précisions sur la dureté de cette interminable marche, rappelant les trous dans le sable, la vermine, les boules de pain jetées par dessus les barbelés, l'eau saumâtre, les flux corporels impossibles à maîtriser, la misère morale et psychique qui s'ajoutaient à la misère physique. Il ne s'en cache pas et il le précisera quand on lui posera directement la question : il n'est pas issu de cette histoire-là, simplement se sent-il totalement partie prenante de celle-ci, ses parents ayant « bien dû sans doute les aider. » Plus étonnant encore, personne ne s'offusque de cet étrange zigzag. Tout se passe comme si un descendant d'immigré économique espagnol des années 1920 pouvait, sans problème, trouver sa place dans la mémoire des politiques.

C'est une fusion identique que met en scène l'association « Memoria Andando ». Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la présentation qu'elle fait d'elle-même sur son site internet. Elle « est d'abord née, en 2002, du besoin de sauvegarder la forte empreinte espagnole qu'ont laissée sur le Bassin de Decazeville et sur nos propres vies, nos parents ou grands-parents, immigrants économiques des années 1900-1930, ou exilés politiques de 1939. Avec les témoignages des nombreux descendants de la première vague migratoire, des quelques derniers acteurs de la Guerre civile, de ceux qui, enfants, passèrent alors la frontière et de ceux qui sont fils de cet exil, nous avons reconstruit le tissu d'une mémoire commune. Mais nous avons souhaité une Mémoire « Andando » (« En marche ») et loin de se replier sur la célébration figée de nos racines, l'association, par ses activités ponctuelles (conférences, expos, films, spectacles...) et ses différents ateliers (cours de langue, cuisine, informatique, chant...) s'est largement ouverte à toutes les personnes intéressées par la culture espagnole, au sens le plus large. Nous sommes aujourd'hui plus de 200 membres qui partageons notre intérêt pour tout ce qui touche à l'Espagne dans un climat très convivial, et bien entendu nous accueillons avec plaisir tous ceux qui souhaitent adhérer »⁶⁶. Les économiques des années 1920 et les politiques de 1939 sont ainsi unis dans une même approche mémorielle, dans un même mouvement de mémoire dont il est explicitement affirmé qu'elle est une « mémoire commune ». *In fine*, les deux vagues d'immigration n'en forment qu'une. Ce que confirme la façon dont quelques-uns racontent l'histoire familiale lorsqu'elle est faite d'aller et retours entre France et Espagne dans cette période. Ils « omettent » de dire que le grand-père est parti travailler en France et commencent le récit en affirmant : « Mon père est né en France » et le

⁶⁶ <http://memoria.andando.free.fr/>

poursuivent en parlant de son « retour » en Espagne. Peu importe qu'ils soient nés d'un côté ou de l'autre des Pyrénées, qu'il n'y ait pas unité de lieu. L'essentiel est ailleurs : il y a unité de temps. Cette façon de « diluer » les économiques des années 1920 dans le flot des politiques, cette façon d'associer les deux vagues pour n'en faire qu'une seule est le fait des associations de seconde génération où elle a une force d'évidence remarquable. Mais, elle semble la perdre au fur et à mesure qu'on s'éloigne d'elle. La perplexité de celle-ci, qui envoie un message à Charles Farreny pour qu'il l'aide à démêler l'imbroglio familial, en atteste.

« 12-5-2006 - **Recherche** ...

« Monsieur, d'abord merci et un grand merci pour ce site. Mais hélas j'ai fait pas mal de sites sur les réfugiés politiques espagnols mais rien trouvé sur mon grand père, alors voila je vais vous raconter un peu l'histoire.

Je suis la petite fille de **Antonio Sancho**, fils de **Joaquim Sancho** et **Dolores Balaguer**

Mon grand pere est né en 1898 a Castellote en Espagne (Teruel), il s'est marié en 1924 avec Lucie Gros ma grand mère.

Mes arrières grand-parents, Joaquim et Dolores étaient déjà en France à Toulouse...

A partir de la je suis un peu perdue, car s'ils étaient réfugiés politiques ce n'était pas de Franco, je suppose. En plus je n'ai aucune trace de mon grand père ni où il est mort car ma grand-mère s'est remariée, tout cela à Montech dans le Tarn et Garonne. Enfin voila, je vous ai tout dit ce que je savais moi même. Je vous remercie de m'avoir lue et si vous pouviez me répondre cela m'aiderait enfin si vous savez quelques chose ou si vous pouviez me diriger. Je vous remercie par avance.

Monique Jourda jourda.monique@neuf.fr »

Refaisons le parcours qu'elle semble avoir suivi. Elle « sait », parce qu'elle l'a vraisemblablement entendu dire dans sa famille, qu'elle est descendante de réfugié politique. Fortement marquée par la mémoire telle qu'elle s'impose aujourd'hui, elle en déduit qu'elle est descendante de réfugiés politiques ce qui ne peut signifier, pour elle, qu'une chose : opposants à Franco et donc exode de 1939. Cela semble confirmer par le lieu de naissance de son grand-père, Castellote, près de Teruel. Sauf que ce n'est pas en Espagne mais en France qu'elle trouve la trace de ses arrière-grands-parents ! Ce message est riche d'enseignements. On y voit la difficulté d'articuler temps et lieu pour les glisser dans le moule unificateur des « politiques ». On y voit aussi la difficulté d'appréhender une famille dont la mémoire est

profonde et remonte à la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Les cadres de la mémoire familiale des politiques ne remontent pas si loin dans le temps d'ordinaire. On y voit enfin combien l'épisode de 1939 fonctionne à la façon d'une origine, d'un temps zéro sur lequel tout vient inexorablement buter. Il a fini par s'imposer comme le seul épisode politique que l'Espagne ait connu, condamnant aux oubliettes tout ce qui a précédé notamment au XIX^{ème} siècle. La façon dont elle aborde la mémoire de sa famille n'est pas adaptée au moule mémoriel actuel. De telle sorte que la nébuleuse de ces ancêtres prend les allures d'un puzzle impossible à reconstituer.

Qui ne connaîtrait absolument rien de l'immigration espagnole en France serait tenté, en écoutant mes interlocuteurs, de penser qu'elle cessa avec les « exilés politiques de 1939 », que rien ni personne ne suivit. En effet, la vague d'immigration des années 1950-1960 n'est que rarement présente dans leurs récits. Tout se passe comme si elle n'avait pas existé ou comme si elle ne comptait pas. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui font allusion à des membres de leur famille ayant franchi la frontière dans ce cadre-là. Louis sera le seul à le dire clairement : « Mon père, c'était un réfugié politique mais ma mère était une immigrée économique. » Serait-il l'exception qui confirme la règle ? Il l'est mais la règle qu'il confirme par son caractère exceptionnel n'est pas celle que l'on croit ! Louis étant né pendant la Seconde Guerre Mondiale, il est évident que sa mère est une économique des années 20. Considérant le contexte actuel, on peut penser qu'il aurait tout autant pu ne pas apporter cette précision. Il pouvait légitimement en faire l'économie. Louis serait-il un puriste qui trie, avec précision, les motivations, y compris au plus près de lui-même ? Faut-il chercher ailleurs une explication ? La suite nous le dira.

Revenons à la règle. La « famille » dont mes interlocuteurs parlent est celle qui a franchi la frontière en 1939. Souvenons-nous du rôle que cette date joue dans la délimitation de son périmètre temporel. Cependant, quelques-uns évoquent des proches, beau-frère, oncle, cousin, qui seraient passés « plus tard », notion très élastique qui va de l'immédiat après-guerre jusqu'au cœur des années 1960. Ceux qui sont arrivés en France à la fin des années 1940 sont ainsi présentés comme le dernier soubresaut de la Retirada. Celui-ci a vécu plusieurs années de clandestinité, les armes à la main, avant de se résoudre à passer les Pyrénées. Celui-la a profité d'une permission, après plusieurs années passées dans les geôles franquistes, pour en faire autant. De plus jeunes sont-ils arrivés beaucoup plus tard ? Ils l'ont fait parce que leurs idées politiques n'étaient pas les bienvenues en Espagne. Ils se savaient très menacés. Ou alors « étouffaient-ils », au sens figuré du terme, en Ibérie. Tous ont ainsi un

point commun : ils fuyaient le franquisme, ils en étaient des victimes, plus ou moins directes mais toujours politiques. Aucun n'avait *a priori* de motivation purement économique.

Le sens qu'il faut accorder à cette façon de dire est limpide : la mémoire de l'immigration espagnole qui s'impose aujourd'hui est une mémoire purement politique. Aucune place n'est laissée à l'immigration économique qui, soit est passée sous silence, soit se coule dans ce moule, ce qui, chacun en conviendra, revient à la faire disparaître en tant que telle. Symbole de cette opération de phagocytage est sans doute cette phrase, sans cesse entendue, dans le cadre de la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la Retirada, pour justifier l'opération et mettre en avant l'excellente « intégration » de ces « immigrés ». « Il suffit de regarder un annuaire des Pyrénées-Orientales. Les noms espagnols sont très nombreux. » Tout se passe comme si *tous* les « espagnols » étaient descendants de réfugiés politiques. Cette mémoire est, aujourd'hui, devenue la mémoire qui domine l'immigration. à Fumel. On n'a cessé de la traverser dans les pages qui précédent. Il est temps de s'y arrêter enfin. Cette petite ville du Lot-et-Garonne a été une cité industrielle. Elle a notamment abrité une usine métallurgique qui a employé jusqu'à trois mille ouvriers. Evidemment, la population locale ne suffisait pas à pourvoir à l'énorme besoin de main d'œuvre des diverses entreprises. De plus, l'agriculture elle-même avait alors de gros besoins. Du début du XXème siècle jusqu'aux années 1980, elle n'a eu de cesse de faire appel à de la main d'œuvre étrangère : Polonais, Italiens, Espagnols, Portugais, Algériens, etc. Ainsi la mémoire de l'immigration en fumelois qui a longtemps prévalu est celle des économiques. Au collège et au lycée, les professeurs d'histoire et de géographie n'hésitaient pas à illustrer leurs cours sur le développement industriel ou sur les migrations économiques au XXème siècle de l'exemple de Fumel. Jusqu'à une date on ne peut plus récente, les immigrés étaient tous des « économiques », espagnols compris. D'ailleurs, ceux-ci avaient une particularité. Ils n'étaient pas des employés de l'industrie. Evoquant l'usine métallurgique, on ne parlait jamais d'eux. C'est ailleurs qu'on les voyait s'affairer. A partir des années 1960, ils étaient venus travailler dans l'agriculture, fournissant les *armadas* de ramasseurs de légumes qui, chaque été, s'activaient dans les champs de tomates, de haricots verts et de courgettes. Avec les portugais, ils fournissaient le gros des bataillons d'ouvriers agricoles dont le maraîchage avait grand besoin. C'est du moins ainsi qu'on le racontait jusqu'à une date récente.

Longtemps, leur présence n'a vécu qu'au travers d'une association de jumelage, la Vega Baja, qui avait vu le jour, trente ans plus tôt, autour de l'émigration économique. En

2009, s'appuyant sur cette association, le service culturel de la Communauté des communes du Fumelois-Lémance avait décidé de commémorer lui aussi le 70^{ème} anniversaire de la Retirada. Mais le public n'étant pas au rendez-vous, dit-on, tout cela a été annulé. Faut-il s'en étonner ? N'était-on pas en train de faire porter aux uns le passé des autres ? Dans cet océan de mémoire économique, il n'y avait pas la place pour cette autre mémoire qu'est celle des politiques qui apparaît, dans ce contexte, comme une sorte de greffon mal venu. Mais le greffon n'est pas mort pour autant. Manifestement, deux ans plus tard, il a pris ! Le scion est devenu un bel arbre dont l'ombre gagne du terrain. Le 4 février 2011, l'association MER 47 a apposé en grande pompe une plaque à l'entrée de l'usine de Fumel. Elle porte cette mention : « A la mémoire des Républicains Espagnols de l'usine de Fumel qui ont combattu pour la LIBERTE et contre le FASCISME ». A cette occasion, une cérémonie a eu lieu, une exposition a été organisée. C'est pour l'heure la seule plaque qui rappelle la présence de la main d'œuvre étrangère dans cette usine. On ne saurait être plus clair. Désormais, les ouvriers agricoles des années 60 ont cédé le pas aux « métallos » de 1939, tous également internés dans le camp de Septfonds, en Tarn-et-Garonne, où l'on envoyait tous ceux qui avaient quelque connaissance dans le travail des métaux afin de les distribuer entre les mines de Carmaux et de Decazeville et la SMMP, la Société Minière et Métallurgique du Périgord, à Fumel. La mémoire des politiques a pris le pas sur la mémoire des économiques qui n'ont d'autre solution que de rallier le panache rouge, jaune et violet, sous peine de disparaître de l'horizon. La Vega Baja n'a-t-elle pas collaboré avec MER 47 pour mener à bien cette journée ? Et cela est appelé à se renouveler puisqu'une commémoration du 80^{ème} anniversaire de la proclamation de la République est annoncée pour le mois de mai 2011. C'est au cours de cette journée que sera inaugurée la rue dont j'ai déjà parlé.

Souvenons-nous de Louis, le seul qui ait affirmé sans problème que son père était un politique et sa mère une économique. Lorsqu'on sait qu'il vit à Fumel, cette affirmation surprend moins. Ici, la mémoire des économiques a longtemps prévalu. Il prolonge ainsi quelque chose qui, bien que s'effilochant de plus en plus, n'a pas encore de connotation négative. Du moins n'est-elle pas encore invitée à se taire. Pour l'heure, il semble que ces deux mémoires cohabitent. Mais, qui plus est, sa mère fait partie d'une immigration déjà ancienne. « Elle est là si depuis longtemps qu'elle n'est plus vraiment une 'immigrée' », semble-t-il dire.

Louis est un exemple, rare mais parfait, de conciliations des deux mémoires qui ne s'explique que par son éloignement de l'épicentre mémoriel qu'a été la région Languedoc-Roussillon en 2009. La commémoration qu'elle a organisée a été largement saluée par toutes

les associations de descendants de républicains espagnols qui en ont fait le modèle à imiter. Mais, il faut bien le dire, elle n'a pas fait que des heureux. A-t-elle ravivé de vieilles oppositions qui n'étaient que partiellement apaisées ? A-t-elle accentué un clivage qui, en temps ordinaire, ne trouve aucun moyen pour s'exprimer et reste dans le secret des discussions de l'entre soi ? Ou alors a-t-elle plus simplement donné naissance à un nouvel antagonisme ? Difficile de le dire en l'état de la recherche. Quoi qu'il en soit, elle a fait grincer quelques dents. Et non des moindres. Revenons au terrain.

Réunion dans les locaux du Conseil régional. Le Service Culture et Patrimoine a invité tous ceux (associations, institutions locales, etc.) qui sont susceptibles d'être intéressés par la vaste commémoration, alors en préparation. Il s'agit de présenter le projet et de « compter les troupes » sur lesquelles le service pourra s'appuyer. Visiblement, il a reçu un accueil favorable. Dans la salle, pourtant très grande, les invités sont obligés de se serrer autour de la table, on va chercher des chaises supplémentaires, on se tasse les uns près des autres, on s'installe comme on peut. A tour de rôle, chacun se présente et évoque, éventuellement, la façon dont il s'impliquera dans la commémoration. La directrice du service commence son discours. Elle met l'accent sur cet exode qui, au printemps 1939, jeta sur les routes des centaines de milliers d'espagnols qui, fuyant l'avancée de l'armée franquiste sous le pillage incessant de l'aviation italienne, passèrent les Pyrénées dans des conditions dramatiques, pour chercher refuge dans les Pyrénées-Orientales où ils se sont installés et parfaitement intégrés. Aujourd'hui, leurs descendants constituent une part non négligeable de la population catalane. Il suffit de parcourir un annuaire pour s'en persuader : les noms à consonance hispanique sont nombreux. La Région a donc décidé de rendre hommage à ce drame oublié en lui consacrant l'année 2009. La présentation continue ainsi, mettant l'accent sur l'importance de l'exode et la nécessité de cette commémoration. Manifestement, tout le monde, dans l'assistance, partage cette vision. On opine du chef. On sourit. On prend des airs graves mais sereins.

Tout le monde ? Pas tout à fait. Mon voisin de gauche n'a de cesse de bougonner, de marmonner entre ses dents des commentaires dont je ne comprends pas les mots mais dont je saisis parfaitement le sens : tout ceci l'agace profondément. La séance à peine levée, je le salue, je me présente. Lorsqu'il se présente à son tour comme le président de la Colonie Espagnole de Béziers, je ne cache pas ma joie. Il y a longtemps que je pense prendre contact avec lui ! L'un des artistes qui m'intéressent alors y a laissé certaines de ses œuvres. L'occasion est trop belle. Je lui présente le travail que je mène sur l'art dans les camps. Je

sollicite un entretien afin de voir les tableaux et les fresques et éventuellement de pouvoir les photographier. Il accepte du bout des lèvres que j'aie le voir dans son bureau mais il me prévient immédiatement : il ne me donnera pas l'autorisation de publier les œuvres en possession de la Colonie.

A aucun moment, je n'avais imaginé un tel refus. Et Sara Bérenguer Laosa, l'épouse de Jésus Guillen Bertolin, l'artiste qui m'intéressait, ne semblait pas l'avoir imaginé non plus. C'est elle qui me conseilla de m'adresser à la Colonie ! Elle et son époux la fréquentèrent assidûment après la guerre. Elle, son époux et d'autres, devrais-je dire. En effet, dans les récits de certains acteurs de l'exode, la Colonie avait été un lieu important, leur permettant de trouver assistance et sociabilité.

Que s'est-il donc passé pour qu'une telle fracture ait lieu ? Je me rends très vite compte que j'ai fait une grossière erreur en parlant de mon sujet de recherche car il me place d'emblée « du côté » des républicains espagnols et, par effet induit, de la Région puisque c'est elle qui a demandé à ce qu'un travail soit réalisé pour mettre en avant leur épopée. Mais, comme il ne peut décemment pas aller voir la directrice du service Culture et Patrimoine, pour lui faire part de son mécontentement, c'est moi qui vais lui servir de bouc émissaire. Il est le président de la Colonie Espagnole de Béziers et toute cette histoire de commémoration, ça l'agace. Elle fêtera en 2009 ses 120 ans. Et tout le monde s'en fout ! Ils ont engagé de gros travaux de restauration mais nul ne s'en est soucié. Ils ont dû prendre sur leur budget pour réaliser les travaux. Et personne ne les a aidés. Or, ça fait 120 ans qu'ils existent. Et la Retirada, ça a à peine 70 ans. Alors, bon, je l'ai compris... Ca suffit maintenant ! C'est évident : les « politiques » et toute l'attention dont ils font l'objet l'agacent. Et, s'il a participé à cette réunion alors qu'il savait pertinemment qu'il n'en partageait ni le thème ni l'engouement, c'est bien pour manifester son agacement, pour faire entendre la voie de cette grande oubliée dont il est le président.

C'est un duel de légitimité qui s'est ainsi livré sous mes yeux. D'un côté la légitimité « politique ». Les idéaux des républicains espagnols, du moins tels qu'on les présente aujourd'hui, font l'objet d'un large consensus. Qui irait s'aventurer à critiquer la démocratie, les droits de l'homme ou encore la liberté ? Ils étaient « du bon côté » de la barrière politique. De l'autre, la légitimité que donne l'antériorité. Les « économiques » sont là depuis plus longtemps que les « politiques ». La Colonie fêtait ses 120 ans alors que l'exode lui ne fêtait « que » ses 70 ans.

Je me rends au rendez-vous qu'il m'a fixé du bout des lèvres. Mais il ne changera pas d'avis. Il acceptera que des clichés des nombreuses fresques qui ornent les salles de la

Colonie soient réalisées mais il refusera que je les utilise dans le cadre de la publication alors en préparation. Il n'acceptera pas plus que j'enregistre notre conversation qui sera des plus brèves. Pourtant, il avait des choses à dire ! Je le quitterai, passablement déstabilisée. Je ne cache pas que son refus provoqua chez moi un agacement au moins égal à celui dont il fit preuve lors de la réunion. Ces œuvres de Guillen Bertolin, je les voulais pour la publication ! Outre leur caractère assez singulier, elles avaient aussi l'avantage de laisser apparaître, en transparence, un autre réseau d'assistance que celui des ascendants, non moins important que ce dernier.⁶⁷ Mais ce refus a aussi ouvert une piste à la réflexion. En ethnologie, rien n'est définitivement perdu ! Il n'y a pas d'échec. Il n'y a que des points à analyser. Essayons-nous à cet exercice.

Malgré qu'elle en ait, la Colonie Espagnole de Béziers a participé à la commémoration régionale. A sa façon. Dans la brochure éditée par le service Culture et Patrimoine, pour le printemps 2009, elle annonce une exposition d'affiches et un débat sur les femmes dans la guerre civile. Mais elle semble se raviser et change de programme. Elle organise une projection cinématographique (*No pasarán, album souvenir*», film de François-Henri Imbert) et la présentation d'un livre sur l'histoire de la Colonie, *Cent ans et de mémoire et plus*⁶⁸. Ainsi, au cœur de la commémoration et profitant de celle-ci, elle proclame haut et fort son antériorité. Comme une façon de remettre chacun à sa juste place, chronologique : Elle devant, les autres derrière.

Mais cela ne suffisait sans doute pas. En Septembre 2010, aux éditions 6 Pieds Sous Terre, à Saint-Jean de Védas, dans l'Hérault, paraît une bande dessinée intitulée *L'ange de la Retirada*. (Dounovetz et Roca 2010) Elle est publiée avec le soutien actif de la Colonie. *A priori*, se référant au seul titre, on est tenté de penser que l'exode en est le motif central. Ce que semblerait confirmer la couverture, sur laquelle on voit un groupe d'hommes derrière des barbelés, les uns poings serrés et levés, les autres s'activant à la construction de fragiles baraques. La Colonie se serait-elle laissée happer par la mémoire des politiques ? Aurait-elle accepté d'apporter sa pierre à leur édifice ? Rien n'est moins sûr. En fait, la bande dessinée propose une nouvelle lecture de ce magma mémoriel qui nous intéresse, agençant les parties à sa façon.

⁶⁷ Aucune œuvre de la Colonie ne figure dans la publication, renforçant ainsi l'idée que cette dernière et l'exode n'ont rien à voir, alors qu'ils étaient très liés. Nouveau coup de canif à la sacro-sainte neutralité de l'ethnologue vis-à-vis de son terrain, à son caractère ectoplasmique.

⁶⁸ Je ne suis, hélas, pas parvenue à me procurer cet ouvrage qui ne figure dans le catalogue d'aucune librairie. Peut-être s'agit-il du rapport effectué par Amélie Galaud, en 2008, intitulé *Paroles de mémoire et d'histoire sur la Colonie Espagnole de Béziers*.

L'héroïne, Victoria, est une jeune femme. Elle se rend à la Colonie Espagnole où elle suit des cours des dessins. La leçon finie, elle rend visite à « M. Luis », le président, et lui demande son avis quant au projet qu'elle caresse : récupérer la nationalité espagnole, comme la loi l'y autorise, et éventuellement partir vivre en Espagne. Semblant ne pas entendre la question implicite qu'elle lui pose –doit-elle, oui ou non, « récupérer » sa nationalité ?-, l'homme sage lui confie une mission. « La mémoire de la Colonie dépend désormais de vous, les jeunes. Les personnes âgées ne sont pas éternelles, c'est vous qui prendrez la relève. » Voilà qui répond, indirectement, à sa question : elle ne doit pas retourner en Espagne mais rester à Béziers pour transmettre la mémoire de la Colonie. Avant de prendre congé, elle confirme à M. Luis qu'elle participera à « la paëlla d'Argelès ». Errant dans les couloirs, elle trouve une porte dérobée qui la conduit dans un grenier, saturé d'objets oubliés. Mais un homme l'a précédée. Un fusil dans une main, un couteau dans l'autre, il grave une inscription sur le mur : « Angel 1939 » avant de disparaître, comme par magie.

On retrouve ensuite Victoria, assise dans le bus qui conduit les membres de la Colonie à Argelès. Les conversations vont bon train. Et elle se retrouve assise sous un cep de vigne, nez à nez avec l'homme, entrevu dans le grenier, qui, encore une fois, s'évanouit. Arrivée sur la plage d'Argelès, pendant que certains préparent la paëlla et que d'autres jouent au football, elle s'allonge sur le sable. Et là voilà plongée au coeur de la Retirada, dans la foule des réfugiés, aux côtés d'Angel qui, pour la protéger de l'agression d'un spahi, est gravement blessé à la tête d'un coup de sabre. Elle le conduit à Port-Vendres afin qu'il puisse recevoir des soins sur le navire-hôpital, le Maréchal Liautey. Désormais seule, elle se retrouve derrière les barbelés d'Argelès. Mais, un ballon, jeté avec maladresse, la réveille. A Adrian, son soupirant qui ne cesse de lui lancer des œillades éperdues, elle raconte alors son rêve, prétexte à dérouler l'histoire de l'exode. Ce dont le jeune homme n'a cure, aussi peu soucieux du passé que de ses racines. « Je ne suis pas une plante verte », lui assène-t-il.

Retour à la Colonie où la foule est nombreuse. Victoria est assise au premier rang. Le président prend la parole : « Comme vous le savez, nous sommes réunis ce soir pour célébrer un anniversaire important ! En effet, la Colonie Espagnole de Béziers fête ses 120 ans cette année. » Il présente ensuite le programme dont le point d'orgue sera un concert de Manu Chao. Manu Chao à la Colonie ? Personne n'y croit ! C'est une plaisanterie ! Peu intéressée par le concours de peinture et le défilé de mode, l'héroïne quitte la salle pour se rendre au bar où elle croise un jeune homme, Antonio, qui ressemble, trait pour trait, au mystérieux Angel. Elle l'entraîne au grenier. Là, elle lui raconte ce rêve qui revient sans cesse : cet homme en uniforme militaire, cette ressemblance troublante, l'exode, la blessure, etc. Mais Antonio est

sceptique et soupçonne que tout ceci n'est qu'une stratégie de séduction, peu ordinaire certes mais habile. Furieuse, Victoria vide un carton de photographies, recherche l'une d'entre elles... et se réveille, à l'appel de ce pauvre Adrian qui, décidément, est d'une constance remarquable dans sa passion. Le malheureux prétendant est cependant porteur de bonnes nouvelles. Une conversation lui a permis de donner un sens, si tant est que cela soit possible, au rêve de Victoria. Le grand-père de la jeune femme s'appelait Angel Valiente. C'est lui qui figure sur la fameuse photographie. Ce que confirme la courte mention, figurant au dos de celle-ci : « Angel Valiente, Valencia 1939 ». « Angel est revenu hanter la mémoire de la seule personne qui pouvait le comprendre » commente Adrian. L'histoire s'achève sur un happy end : Adrian embrasse enfin Victoria. Et Manu Chao, sur scène, chante « Me gustas tu ».

Gentille et improbable histoire que celle-ci ? Celle d'une jeune fille un peu mystique qui croise son grand-père en rêve ? Celle d'un couple de jeunes gens qui jouent à se séduire et à se fuir pour mieux céder enfin à leurs sentiments ? On aurait tort de le croire. *L'ange de la Retirada* apparaît comme une charge à l'égard de la mémoire des républicains espagnols telle qu'elle se construit aujourd'hui mais aussi comme une façon de réorganiser le puzzle « politiques » et « économiques ».

Commençons par traquer certain silence. Il y a ce qui est dit dans la bande dessinée et il y a aussi ce qui n'est pas dit, ce qui est passé sous silence, ce dont on croit discerner la silhouette mais sans certitude aucune et à condition de bien connaître le contexte. Manifestement, l'histoire est supposée se dérouler en 2009 puisque la Colonie Espagnole fête ses 120 ans. Le dernier tiers du livre – ou peut-être la moitié - se déroule d'ailleurs pendant la commémoration elle-même. Or, aucune mention n'est faite de la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la Retirada. Pas la moindre allusion à l'une de ces nombreuses manifestations qui ont occupé l'année 2009. Rien ! La paëlla sur la plage d'Argelès s'inscrit-elle dans ce contexte ? On peut le supposer mais on ne peut faire plus. En fait, la bande dessinée est bel et bien la façon qu'a la Colonie Espagnole de commémorer le tragique printemps 1939. Elle ne le passe pas sous silence, elle met en scène une paëlla à Argelès, sur le lieu aujourd'hui érigé au rang de symbole de l'exode et de l'internement. Mais c'est là une commémoration discrète, sans tambour ni trompette. On le comprend, la bande dessinée met en place les choses telles qu'elles auraient dû se passer. Elle rétablit l'ordre bafoué. En 2009, on aurait dû fêter en grande pompe l'anniversaire de la Colonie. Ce qui m'empêchait pas de faire une place, mais plus petite, plus discrète mais bien réelle, au 70^{ème} anniversaire de la Retirada.

En postface, une « note historique » resitue l'ensemble. Elle permet de poser certaines choses. En premier lieu, l'existence de la Colonie. « La Colonie Espagnole de Béziers qui apparaît dans ces pages existe réellement et fait partie de ces lieux où les immigrés espagnols venaient se réfugier dès la fin du XIX^{ème} siècle pour y trouver un peu de solidarité et de convivialité entre compatriotes». L'auteur identifie ensuite trois grandes périodes d'immigration. « Dès les années 1880, la misère en Espagne aggravée par la crise du phylloxéra déclenchent la première grande vague migratoire vers la France. A la recherche d'une main d'œuvre bon marché, les viticulteurs français recrutent des journaliers jeunes, en bonne santé mais surtout très pauvres, pour replanter les vignes. Plus tard, lors de la première guerre mondiale, les espagnols vont travailler dans l'agriculture et l'industrie pour remplacer les français embourbés dans les tranchées. Par la suite, la guerre civile espagnole puis la victoire de Franco provoquent un second mouvement migratoire d'une ampleur jamais vue auparavant que l'on va désigner sous le nom de 'Retirada'. Il ne s'agit plus d'immigrés économiques, comme auparavant, mais de réfugiés politiques qui partent non pour gagner leur vie mais pour la sauver. Enfin, dans les années 60, une troisième vague migratoire déferle dans toute l'Europe pour pallier au manque de main d'œuvre bon marché des pays riches européens, d'une part et pour occuper une jeunesse espagnole sans travail et sans avenir, d'autre part. » (Sabatier in Dounovetz et Roca 2010 : non paginé) L'auteur n'identifie pas deux périodes d'immigration, comme les récits des descendants de républicains espagnols ont tendance à le faire, mais trois, renouant ainsi avec l'historiographique. L'épisode de la Retirada n'est pas passé sous silence mais son importance est singulièrement réduite. Il n'est que l'une des trois grandes périodes d'immigration, coincée entre les deux autres, mise sur un pied d'égalité avec elles.

Si, dans la postface, chacune des périodes d'immigration est identifiée par une seule motivation, économique ou politique, il n'en va pas de même dans la bande dessinée. Sur le trajet de Béziers à Argelès, le bus longe des vignes. C'est l'occasion d'un échange riche de sens entre le père et la mère de Victoria. La mère interpelle sa fille : « Regarde Victoria ! La vigne de Pépé, c'est ici qu'il venait faire les vendanges quand il avait ton âge. » Et s'adressant à son époux : « Tu te souviens, Francisco, les vendanges. Il arrivait plus de cent mille espagnols par trains entiers. (...) Et ceux qui venaient avec toute leur famille. Pour eux, c'était dur.» Et Francisco de préciser : « C'était dur pour tout le monde. Mais ça a contribué au développement économique de l'Espagne. Je dirais même qu'ils ramenaient au pays une ouverture d'esprit et de l'espoir. » En quelques mots, Francisco met en place une autre image

de l'immigration économique. Il ne s'agit pas seulement de pauvres bougres qui sont venus en France chercher du travail. Eux aussi ont joué un rôle très important : ils ont contribué au développement économique de l'Espagne, certes, mais ils ont eu aussi un rôle politique discret. Cette ouverture d'esprit qu'ils ramenaient dans leur besace a des accents politiques, assez proches de celui des descendants de républicains espagnols. Eux aussi auraient joué leur rôle dans les transformations de la société espagnole, lui apportant un souffle de liberté et quelques échos de ces idéaux dont les descendants de réfugiés ne cessent de parler. Ils ont, à leur façon, été une force d'opposition. Ils ont semé les graines d'une résistance passive au franquisme vieillissant.

Mais la bande dessinée va bien au-delà, levant le couvercle sur les silences et les oublis de la mémoire des « politiques ». La famille de Victoria, elle-même, est « mixte ». Sa famille paternelle est une famille « politique ». Son grand-père, Angel, a combattu dans le camp républicain et est mort, les armes à la main, à Valence. Du côté maternel, les raisons de l'immigration semblent plus étroitement liées à des préoccupations économiques. Ana Maria, la mère de Victoria, n'en fait pas mystère : « En arrivant à Béziers en 1962, un jour, ma mère a voulu acheter du lait à un fermier. Il lui a répondu qu'il préférerait donner le lait de ses vaches à ses cochons que de le vendre à des espagnols. »

Cette phrase ne parle pas seulement de la date à laquelle elle est arrivée. Elle dit aussi de la façon dont elle a été accueillie. Il n'est pas interdit d'y voir un coup de canif à certain aspect de l'édifice mémoriel que construisent les descendants des « politiques ». De quoi s'agit-il ? Faire revenir l'épisode du printemps 1939 sur le devant de la scène n'est pas sans danger. Insister lourdement, comme le font les associations récentes, sur les piètres conditions de l'accueil pose de façon particulièrement aiguë la question de l'attitude de la population locale. Elle se pose avec une acuité particulière dans les Pyrénées-Orientales. Je ne plongerai pas dans une analyse fine de l'identité catalane telle qu'elle est vécue et mise en place dans ce département, analyse qui reste encore à la faire. Je n'en désignerai que l'essentiel, qui concerne ici notre propos. Ce département se définit volontiers comme le nord de la Catalogne - ou la Catalogne nord-, ce qui suppose une Catalogne Sud, laissant ainsi clairement entendre que, de part et d'autre des Pyrénées, c'est un même peuple uni par une même langue -et bien d'autres choses encore - que le Traité des Pyrénées aurait artificiellement et injustement séparé. On n'a de cesse de mettre en scène et d'insister sur cette identité commune. Cependant, la mémoire de la Retirada et de l'internement peut apparaître comme une écharde coincée entre l'ongle et la chair. Un point certes infime mais terriblement douloureux. En effet, l'existence des camps laisse à penser qu'en 1939 les

catalans du nord ne virent pas dans les réfugiés leurs semblables et leurs frères qu'il fallait à tout prix aider mais des « étrangers » avec lesquels on n'avait pas le sentiment de partager quoi que ce soit, qui plus est dangereux, ou du moins une masse d'anonymes à l'égard desquels la population locale ne s'est pas montrée spécialement compatissante. Certains ne manquent pas de le rappeler. « Ma grand-mère le racontait : quand ils ont traversé Argelès, les gens les ont regardés passer sur le pas de la porte. Il y en a même qui ont fait rentrer les enfants et qui ont fermé les volets et les fenêtres. Ils avaient peur. Je sais pas de quoi mais ils avaient peur. » Cependant, ces récits de l'indifférence coupable voire de l'agressivité des populations locales sont de moins en moins fréquents. Je n'en ai pas beaucoup entendus. Une autre façon de raconter l'épisode se met en place qui, sans nier l'existence des camps et la dureté de l'internement, permet aussi de dédouaner les autochtones et de ne pas égratigner l'image d'une Catalogne unie. « Les camps, c'est pas les gens du coin qui les ont voulus. C'est pas eux qui sont allés installer les barbelés. C'est les municipalités qui ont décidé de les construire. Et qu'est-ce que vous voulez faire contre l'autorité d'un maire ? » Pour d'autres, la responsabilité se situe un cran au-dessus. « C'est les préfets qui ont décidé de construire des camps. C'est bien eux qui décident dans un département, non ? » « Ce sont les autorités, c'est le gouvernement qui a décidé de construire des camps. Et le représentant de l'Etat dans le département, c'est bien le préfet que je sache, non ? Bon alors, vous voyez, c'étaient les préfets qui ont décidé de ça. Pas les gens du coin. Ils pouvaient quand même pas aller foutre le feu à la préfecture ! Ils étaient bien obligés de se taire, que ça leur plaise ou pas. » De strate en strate, remontant par degré l'échelle hiérarchique institutionnelle, la responsabilité finit par se dissoudre absolument. « La décision de construire des camps n'a pas été prise spécialement pour les républicains espagnols. C'est un décret de 1938, une loi contre les indésirables. Eh oui ! C'est comme ça qu'on les appelait, les indésirables. Au moins, c'est clair ! Donc il y avait une loi qui permettait d'enfermer les étrangers qu'on voulait pas. Du coup, il suffisait de l'appliquer. Mais, je vous dis, c'est pas le gouvernement de Vichy qui a décrété la création des camps mais la Troisième République. Eh oui ! La Troisième République ! Alors, la Troisième République, c'est le Front Populaire, les Congés payés, et tout le reste. Mais on se garde bien de dire aussi que c'est la loi sur l'internement des indésirables, les camps et tout le reste. Alors, la Troisième République, elle est pas jolie-jolie ! » Peu importe, en réalité, le degré hiérarchique d'où l'ordre de créer des camps est supposé provenir. L'important est de noter que l'on s'efforce aujourd'hui de tenir à bonne distance les populations locales de cette prise de décision funeste. Elle s'éloigne ainsi des populations locales qui, étrange retournement de situation, en deviennent, elles aussi, victimes. Elles n'avaient d'autre recours

que d'accepter ce qui les choquait. Tasses de lait, morceaux de chocolat ou de fromages, vêtements, les gestes d'aide auraient été nombreux. «Je me souviens pas de grand chose parce que j'étais trop petite. Mais ce qui m'a frappée, c'est que quand on est arrivée en France, alors je sais pas trop où c'était, je me souviens plus mais je me souviens qu'il y avait une dame qui m'a donné une tasse de lait chaud. Je me souviens de ça parce qu'elle avait l'air gentil, elle m'a fait un sourire et elle m'a donné une tasse de lait chaud. Elle a bien dû donner quelque chose à ma mère aussi et à mes frères. Mais je ne me souviens que de la tasse de lait. Il était bon, ce lait ! C'est peut-être dérisoire comme souvenir. Mais j'avais quatre ans. » Ces gestes n'en prennent que plus de relief : ils sont une sorte d'acte de résistance à l'égard des « autorités » sans visage qui imposaient à tous, réfugiés et autochtones, les barbelés. Ana Maria, elle, s'élève contre cette vision des choses. Non, dit-elle, le lait, ils préféraient le donner aux cochons qu'aux espagnols, quelle que soit la date à laquelle ils sont venus en France, 1939 compris.

Enfin, la bande dessinée étale au grand jour ce que les descendants s'efforcent de gommer : les oppositions politiques. *L'ange de la Retirada* n'en fait pas mystère, loin de là. La photographie du grand-père en uniforme militaire que Victoria retrouve est le prétexte pour dérouler un violent plaidoyer, tout de retenue dans la forme mais sans concession sur le fond, contre l'œcuménisme politique actuel. « Je savais seulement qu'il était mort très jeune. Je ne connaissais même pas son nom, ça a toujours été un sujet tabou à la maison. (...) Il était anarchiste alors que toute la famille était communiste. Tu sais que pendant la guerre en Espagne les anarchistes et les communistes s'entretuaient. On dit que la haine qu'ils avaient les uns pour les autres était plus forte que celle qu'ils portaient pour les troupes de Franco. » Le bel unanimisme contemporain ne doit pas faire illusion : il cache mal des luttes fratricides, terme qu'il faut, dans ce cas, prendre au pied de la lettre. Le « camp républicain », dont on a célébré en grande pompe l'épopée tragique en 2009, était, en fait, à feu et à sang. Voilà qui est dit !

Enfin, la bande dessinée aborde une autre question : celle de la nationalité. Les descendants de républicains espagnols ont, aujourd'hui, le droit de prendre la nationalité espagnole, sans perdre leur nationalité française. A peine la loi votée, certains ont décidé d'opter pour la double nationalité en hommage à leurs ascendants. Mais d'autres s'interrogent. Doivent-ils le faire ? Pétris du désir d'être fidèles à la mémoire de leurs parents, certains ne savent comment agir. Evidemment, ils étaient espagnols mais ils ont vécu toute leur vie en France et, bien souvent, y sont inhumés. Pour d'autres, la chose est plus compliquée encore car leurs parents avaient demandé la et obtenu nationalité française, ce

qu'ils perçoivent comme un choix définitif et exclusif. Ils ont renié à l'Espagne qui les avait eux-mêmes reniés. Demander la nationalité espagnole alors que leurs parents étaient français et avaient voulu que leur progéniture soit française, n'est-ce pas aussi les renier ? Beaucoup, pris dans ce questionnement qui tourne en rond, remettent à plus tard la prise de décision. Les descendants d'économiques, eux, n'ont pas à se torturer ainsi les méninges. Ils ne peuvent pas bénéficier de la double nationalité. Ils ne peuvent « récupérer » la nationalité espagnole s'ils l'ont abandonnée ou si leurs parents l'ont fait avant eux. Au début de l'histoire, Victoria hésite et s'interroge. Partir ? Rester ? Que faire ? Elle peut prendre la nationalité espagnole puisque son grand-père s'est battu pour la République. Mais doit-elle le faire ? Face à de tels attermoissements, Adrian a une opinion bien tranchée. De ses « racines », il n'a cure, il n'est pas une plante verte, dit-il. On ne peut s'empêcher de penser qu'Adrian parle au nom de la Colonie, dénonçant ces « racines espagnoles » que revendiquent les descendants de politiques. Un clou chassant l'autre, la bande dessinée propose d'autres racines, un autre lieu, un autre « pays ». La décision de rester prise, Victoria affirme : « Elle est ici mon Espagne ». L'Espagne pour laquelle elle opte, c'est la Colonie Espagnole. Sa décision est exemplaire. C'est, n'en doutons pas, aux yeux de « M. Luis » et des siens, celle que devraient prendre *tous* les espagnols, réfugiés compris.

On peut se poser une ultime question : l'intérêt pour les objets des camps n'aurait-il pas quelque chose à voir avec cette opposition « économiques »/ « politiques » ? Longtemps, ces objets n'ont suscité aucun intérêt. Ils ont d'ailleurs été jetés sans remords. Celle-ci le dit clairement. « Ca vous intéresse, ces trucs du camp ? Si j'avais su ! Mais maintenant c'est trop tard ! Je pouvais pas savoir ! Ma mère était au camp de Couiza. Et je sais qu'elle avait des trucs comme ça. Elle avait des dessins et aussi une petite statue en bois. Je crois qu'elle avait même un échiquier, maintenant que vous en parlez. Mais je peux pas vous dire si c'est elle qui l'avait fait. Ca m'étonnerait. Mais moi, j'ai mis tout ça à la benne quand elle est décédée. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse de ça ? Il faut jeter des fois ! Evidemment, si je les avais encore, je vous les aurais faits voir mais c'est pas le cas ! Mais c'était il y a longtemps. Ma mère est morte en 1970 ! » Lina a fait de même avec la valise de son père, un artiste des camps, qui contenait de nombreux dessins réalisés derrière les barbelés. « Quand papa est décédé, j'ai eu trop de peine. Il a fallu que je vide son appartement et j'ai eu du mal. J'ai tout jeté. Tout ! Je voulais rien garder. Ca me faisait trop mal parce que je le voyais partout, dans son fauteuil, dans... Partout ! Alors, j'ai décidé de tout jeter pour que plus rien me rappelle... Et il avait toujours gardé une valise depuis le camp. Dedans, il y avait des tubes de peinture,

des pinceaux et les dessins qu'il avait faits au camp. Il avait tout gardé. Je l'ai jetée aussi. Avec le reste. » On le voit, ces objets ont longtemps été uniquement associés à l'être cher et, après le décès de celui-ci, ils ont connu le sort que connaissent parfois les petits riens qu'une personne laisse derrière elle : ils ont été jetés⁶⁹. Ils n'ont d'autre valeur que celle d'avoir appartenu à l'être cher en tant que personne inscrite dans une parenté. Ce sont la valise du père ou les dessins de l'oncle. Et rien d'autre.

Ce n'est qu'au cours des quinze dernières années que le regard porté sur eux change, essentiellement sous l'effet des commémorations. Nadia possède un dessin que son père a ramené du camp d'Agde où il a été interné. Mais, elle ne le cache pas, l'intérêt qu'elle lui porte est récent. Et encore, est-ce sous l'effet de circonstances extérieures qu'elle s'est souvenue de son existence. « En 1999⁷⁰, la première année, il y a eu un article dans le journal en disant qu'ils allaient faire un grand rassemblement et ils demandaient à ceux qui avaient des documents, des dessins, des écrits, de prendre contact avec eux. Et je me suis rappelée... Eh bé, c'est sûrement à ce moment-là ! Et je me suis rappelé qu'on avait un truc comme ça. (...) Et c'est après que j'ai cherché. Mais avant, non. Je sais même pas où il était. C'est ma mère qui l'avait. Mais pour te dire où elle le gardait, je sais pas. Mais alors, après, on a fait faire des photocopies et on l'a encadré. » En somme, il avait été totalement oublié et a soudain surgi, comme poussé par la commémoration qu'Argelès préparait. Dolorès est un parfait exemple de ce surgissement soudain de valeur. De l'exode de son père, elle ne sait pas grand-chose, sauf qu'il a été interné au camp de Rivesaltes. De ce passé sombre, il ne lui reste rien, dit-elle. Il n'a rien gardé. Elle n'a aucun souvenir, aucun objet, aucun support dans lequel pourraient s'incarner ces années noires. Pour combler ce vide, elle s'est rendue au camp de Rivesaltes et a ramassé un morceau de parpaing en béton, un peu au hasard, sur le sol. Elle l'a ramené chez elle et installé sur un morceau de feutrine verte. Pendant longtemps, il a été le seul objet souvenir dont elle ait disposé. Mais, après la parution de *La Retirada. Mots et images d'un exode*, elle se rend compte qu'elle disposait bien de « quelque chose ». Elle raconte. « Mon père avait ramené du camp une bague en os, une chevalière que quelqu'un avait dû lui faire. Et moi, je l'ai donnée à mon neveu ! Au fils aîné de mon frère aîné ! Mais je savais pas que ça avait une telle valeur ! Je savais pas ! » Aujourd'hui, ces objets ne se contentent plus d'enfermer le souvenir d'un être aimé. Ils enferment aussi la période terrible qu'il a connue. Un homme mais aussi un fragment d'histoire.

⁶⁹ Ils auraient tout aussi bien pu être partagés entre les enfants. Sur cette question du sort des objets, voir Muxel 1996

⁷⁰ Elle fait référence à la préparation de la première manifestation argelésienne.

Revenons à l'opposition entre « économiques » et « politiques ». Lorsqu'on y songe, la différence entre eux est ténue. Ils revendiquent tous le même héritage pratique et symbolique : un village quelque part en Espagne qu'on a dû quitter, une maison de famille, parfois, où l'on se rend pendant les vacances, une famille à cheval sur les Pyrénées, un patronyme espagnol, une langue – diversement maîtrisée -, un goût prononcé pour certaines activités – Nadia apprend « la Sévillane » depuis quelques années – ou pour certains plats – l'été, Anne sert fréquemment des « bocadillos »⁷¹ à ses amis les plus proches, en souvenir de son grand-père -, etc. S'appeler Llobregat, maîtriser le castillan, posséder une maison près de Figueres, passer les vacances avec les cousins qui sont restés en Espagne ne dit pas *qui* on est. On peut être descendant de politique comme descendant d'économique. Mais seuls les premiers peuvent sortir d'un tiroir des dessins portant la mention « Camp du Barcarès », une bague faite au camp de Rivesaltes ou encore de simples photographies d'un père assis devant la baraque de Bram. D'où, à n'en pas douter, la valeur nouvelle dont ils se voient investis aujourd'hui.

⁷¹ Elle pose sur la table du pain grillé, des tomates, de l'ail, de l'huile d'olive, de la charcuterie, du fromage, etc. Et chacun est invité à piocher selon ses envies.

5-La mémoire, entre oral et écrit et vice versa

Cela n'étonnera personne, toutes ces associations, première et seconde générations confondues, entendent défendre la mémoire de la Seconde République Espagnole et de ceux qui l'ont défendue. Sans être leur raison d'être essentielle, l'action publique, visible, absorbe aujourd'hui une part non négligeable de leur temps⁷². Il s'agit pour elles d'imposer ce passé dans le concert mémoriel et patrimonial contemporain. Cela se traduit par l'organisation de manifestations diverses, commémorations, « colloques », conférences, expositions, projection de films, qui induit également la participation à celles que les associations « amies » proposent. J'en ai décrites quelques-unes. La parole et les mots sont ainsi l'un des vecteurs essentiels de cette mémoire.

L'écriture n'est pas leur objectif premier. Rares sont celles qui, comme FRE39, passent à l'édition. En effet, elle a publié, en 2006, les mémoires de Miguel Triay-Pascuchi, *Sable mer*. Interné au camp de Bram, l'auteur vécut ensuite, pendant la guerre, à Carcassonne, ville où se trouve le siège social de l'association. Ceci explique sans doute en grande partie cela. Bien que n'étant pas son objectif premier, l'écriture ne cesse de les accompagner. Les associations de première génération éditaient ainsi leurs bulletins d'informations qui étaient, le plus souvent, imprimés sur du papier et personnellement adressés à leurs membres. Leur diffusion et leur écho étaient donc nécessairement limités à un cercle étroit. Le développement d'internet a grandement modifié les choses. Les associations de seconde génération bénéficient pour la plupart de leur propre site internet qui sert, plus ou moins, de bulletins d'information.

Mais l'écrit et l'oral sont loin d'être dans des activités hermétiques, repliées sur elles-mêmes. Elles nouent des relations étroites et passablement paradoxales. On a ainsi l'impression d'un va et vient incessant entre elles, l'une alimentant l'autre.

⁷² La mémoire telle que la mettait en scène les associations de première génération a sans doute d'abord été une mémoire de « l'entre soi », une mémoire du groupe destinée au groupe qui en était aussi le spectateur privilégié et peut-être unique. La place qu'elle occupait dans l'espace public n'avait certainement rien à voir avec celle qu'occupe aujourd'hui les associations nées récemment. C'est une hypothèse qu'il faudrait mettre à l'épreuve.

Historiens et associations : je t'aime, moi non plus !

On l'a vu, les historiens sont parfois chahutés sur ce terrain. Qu'on n'en déduise pas pour autant qu'ils n'y ont pas leur place. Tout au contraire, les associations sont friandes d'histoire.

Elles affirment œuvrer autant pour la mémoire de l'exode et de l'internement, terme qui semble être plus spécifiquement synonyme de témoignage, de récit de l'expérience, de choses vues depuis l'intérieur, que pour son histoire, qui désigne une approche plus distanciée. Ce double objectif se traduit dans leurs actions.

Faisons un inventaire rapide de celles que propose FFREEE et l'on verra comment elle jongle avec ces deux notions ainsi que la façon dont elle les organise. Remarquons d'abord qu'elle s'appuie sur ce qui devrait devenir un centre de recherches, le CIDER (Centre d'Interprétation et de Documentation sur l'Exil Républicain). Il a été installé dans une salle de l'espace Jules Pams, près du château de Valmy, sur la commune d'Argelès. C'est à l'évidence un lieu de convivialité. Les membres s'y retrouvent, dans l'après-midi, pour mettre au point un projet à venir ou simplement pour discuter autour d'un café. C'est aussi une bibliothèque consacrée à l'exil et aux camps. Une grosse centaine de livres ont pris place sur des rayonnages. On y trouve des autobiographies mais aussi des écrits plus « savants », commis par des « historiens », amateurs ou professionnels. Ni clé, ni porte, ils sont en accès libre. Chacun peut tout à loisir, en saisir un, le feuilleter, le reposer, en prendre un autre, en commencer la lecture. C'est aussi un centre d'archives. Dans une armoire, munie d'une clé, sont entreposés des cartons : toute la paperasserie qu'implique le fait d'être une association active, sa « mémoire » en somme, mais aussi des manuscrits relatant l'expérience d'un réfugié, écrit de la main de celui-ci ou de celle d'une tierce personne. Ces textes ont parfois été déposés là par des habitants des Pyrénées-Orientales mais ils peuvent provenir de plus loin. L'un d'entre eux a ainsi été expédié de Lille. Cette dernière littérature n'est pas aussi facilement accessible que l'autre. J'en ferai l'expérience. Alors qu'il ne me faudra qu'un instant pour voir les livres, il faudra que je pose directement la question des autobiographies et que je la renouvelle avant qu'on ne me soumette quelques écrits. Nul doute qu'ils ne sont pas nombreux, ceux qui forment semblable demande. Des « livres » en libre accès, des « récits de l'expérience ordinaire » plus difficiles à obtenir, le CIDER reflète parfaitement FFREEE.

Au cours des diverses manifestations auxquelles j'ai assisté, je n'ai jamais vu un ancien prendre la parole. Je n'ai assisté qu'à une seule scène qui pourrait s'apparenter à la mise en avant d'un « témoin ». En 2008, lors de l'apéritif des Camins de la Retirada, Serge Barba s'aperçoit qu'une très vieille dame est assise sur une chaise, oubliée de tous. Il la connaît. Elle a travaillé à la maternité d'Elne ! Il se précipite, dégage l'espace autour d'elle et la présente à l'assistance. La vieille dame est un peu gênée de cette attention soudaine et, faute de mieux, elle sourit à la cantonade. Plusieurs membres de l'assistance prennent la pose à ses côtés. Les photographes, professionnels ou amateurs, sont sollicités pour immortaliser le moment. Je serai de la seconde catégorie. Puis on s'éparpille à nouveau dans la salle. Mais, à aucun moment, on n'a sollicité d'elle le récit de ses années passées à la maternité. C'est à un autre acteur, dont on peut cependant douter qu'il ait gardé quelque souvenir de cette période, qu'il revint d'en dire quelques mots : un de ceux qui naquirent à la maternité.

Au sein de FFREEE, les prises de parole en public sont d'une autre nature. Il s'agit, bien sûr, de discours officiels, lors des inaugurations par exemple. Il s'agit aussi des nombreuses conférences qu'elle organise. A de rares exceptions près – en 2008, Eric Savarèse⁷³ a donné une conférence sur la guerre des mémoires, en s'appuyant sur le cas de la mémoire pied-noire à Perpignan ; en 2003, Elias Sanbar⁷⁴ a retracé l'histoire du peuple palestinien – la plupart d'entre elles est consacrée à l'exode espagnol. FFREEE se fait un devoir d'inviter, de privilégier les « spécialistes » et notamment les universitaires : Jean Sagnes⁷⁵ en 2004, Jean-François Berdah⁷⁶ et Emile Témine⁷⁷ en 2006, Eric Savarèse en 2008. L'année 2009, 70^{ème} anniversaire oblige, a vu une pléiade de sommités défiler au micro : Geneviève Dreyfus-Armand, Evelyn Mequida⁷⁸, Tristan Castanier, Francesc Vilanova⁷⁹ entre autres. Ce qu'il est advenu en 2003 peut apparaître comme une sorte de métaphore des relations entre acteurs et historiens au sein de FFREEE. Cette année-là, Narciso Alba, professeur à l'Université de Perpignan, devait donner une conférence. Des raisons de santé l'en empêchent. On laissera alors la parole aux « témoins directs »⁸⁰. Ils sont les remplaçants, les doublures, ceux à qui on a fait appel parce que le titulaire, au double sens sportif et universitaire du terme, avait un

⁷³ maître de conférence à l'université de Perpignan

⁷⁴ Historien, rédacteur de la Revue des Etudes Palestiniennes.

⁷⁵ Historien, Université de Perpignan

⁷⁶ Historien, Université de Toulouse

⁷⁷ Historien, Université de Provence. Il a coécrit, avec Geneviève Dreyfus-Armand, *Les camps sur la plage Un exil espagnol*, paru en 1995, aux éditions Autrement.

⁷⁸ journaliste, auteur d'un livre sur La Nueve

⁷⁹ Historien, Université Autonome de Catalogne

⁸⁰ http://ffreee.typepad.fr/fils_et_filles_de_rpublic/files/bul_4.pdf

empêchement.

La parole publique est donc une parole historique, scientifique, une analyse raisonnée - ou supposée telle - des faits et des événements que l'on pense volontiers exempte de toute passion personnelle. La parole privée, du moins celle qui parle de l'expérience, du vécu, du ressenti se fait aux marges de l'événement, après la cérémonie au cimetière espagnol, pendant la marche ou encore le pique-nique. C'est là que doit se faire la circulation de la parole entre acteurs et descendants comme le laisse entendre ce court extrait du compte-rendu des Camins de la Retirada de 2003 qui eut lieu à La Vajol et qui a les allures d'un vadémécum, à l'usage des participants à la marche. « L'ambiance était chaleureuse, beaucoup ont engagé la conversation, raconté des bribes de souvenirs à leurs compagnons de marche. »⁸¹ A chaque type de parole correspond un lieu : aux « scientifiques », la parole « en public », aux acteurs la parole « en privé », en petit comité. Mais, songeant à l'épisode déjà cité de la neige, on ne peut que se poser la question : dans quel sens circule-t-elle ? On conviendra qu'elle a parfois tendance à « remonter les générations » comme on remonte un cours d'eau.

Comparée à ce qu'on observe dans d'autres associations, la situation au sein de FFREEE est peut-être hyperbolique. Il n'en reste pas moins que toutes sont extrêmement friandes d'histoire. A peine a-t-on découvert un nouveau lieu de mémoire que se pose immédiatement la question de son histoire. On songe immédiatement à l'écriture de celle-ci et plus encore à sa publication. Car là est le nœud du système : il semble que semblable lieu de mémoire suppose, pour advenir pleinement, l'existence d'un « livre » qui en retrace l'histoire. Dès l'instant où la Maternité d'Elné revient sur le devant de la scène, on se rend compte qu'il n'existe aucun ouvrage à son sujet. La publication, en 2008, de *Femmes en exil, mères des camps. Elisabeth Eidenbenz et la Maternité Suisse d'Elné*, de Tristan Castanier a ainsi comblé une lacune qui se faisait cruellement sentir et consacré un lieu. Cette mémoire revendique un lien très fort avec l'histoire. Cette dernière est une nécessité parce qu'elle pose, entre les associations et le « passé » qu'elles célèbrent, un regard extérieur – ou qu'on aime penser comme tel - et autorisé, en d'autres termes légitimant.

Les historiens sont donc les bienvenus. Mais, les universitaires, spécialistes de la Seconde République Espagnole et de la Guerre Civile, sont suspectés de ne pas écrire l'histoire telle qu'elle s'est déroulée. Du moins leurs travaux sont-ils mis sous haute surveillance, lus, analysés, scrutés dans leur moindre détail, passés au crible. Note-t-on une

⁸¹ http://ffreee.typepad.fr/fils_et_filles_de_rpublic/files/bul_4.pdf

erreur sur une date, un lieu, un pourcentage, un chiffre ? Même si elle n'a aucune incidence sur le déroulement du raisonnement et de la démonstration, elle fait l'objet de longs commentaires, souvent acerbes, qui laissent entendre, de façon plus ou moins claire, qu'on les soupçonne de vouloir « falsifier l'histoire ». Le ton utilisé, ainsi que les mots, ne sont pas vraiment ceux du débat scientifique. On ne saurait mieux résumer la situation qu'en empruntant à Henry Farreny⁸² ses mots. « Dans notre milieu de militants de la mémoire républicaine et résistante, on aime les livres, on aime l'histoire, on respecte les auteurs. Lisons donc, étudions, réfléchissons. Et tout naturellement, s'il y a lieu, rectifions, complétons, ajustons les chronologies, les analyses et les synthèses. » (Farreny 2010 : 2)

Les associations entretiennent ainsi avec les historiens des relations ambiguës, évoluant entre différend feutré et opposition frontale, tout en recherchant sans cesse la caution de leurs recherches. Il y a, bien sûr, quelques historiens qui tirent leur épingle du jeu. Geneviève Dreyfus-Armand est de ceux-ci. Elle est très souvent l'invitée d'honneur des manifestations. Ses recherches, loin d'être remises en question, sont citées comme autant de preuves irréfutables. Pour étayer leurs propos, mes interlocuteurs font très souvent référence à ses travaux, qu'ils ne discutent jamais, me conseillant chaudement de les lire. Beaucoup considèrent qu'elle est la première à avoir publié sur l'exode de 1939 qu'elle aurait ainsi tiré de l'oubli⁸³. Pourtant, on ne manque pas de remarquer que, sur bien des points, ses réflexions sont de nature à heurter la mémoire telle qu'elle se construit aujourd'hui. Ainsi ne fait-elle pas mystère des oppositions qui parcoururent le camp républicain ni des attermolements de certains face à l'engagement dans la Résistance. « L'exode de nombreux cadres politiques s'accompagne, pour les réfugiés espagnols, d'un approfondissement de leurs clivages. Les divisions héritées de la guerre civile, loin de se diluer dans l'exil, se voient au contraire avivées par les interrogations sur les responsabilités de la défaite (...). Il n'y aura donc pas, dans un premier temps, de position commune des républicains espagnols par rapport à la guerre mondiale et à la Résistance. » (Dreyfus-Armand 199 : 153) Pour bien moins que cela, Bartolomé Bennassar a subi une volée de bois vert d'une rare violence. L'alternative est

⁸² Fils de républicains espagnols et professeur à l'Institut National Polytechnique de Toulouse, il est également membre de l'Amicale des Anciens Guérilleros Espagnols en France-FFI

⁸³ Des ouvrages antérieurs existent mais ils sont généralement peu connus de mes interlocuteurs. C'est notamment le cas de *l'Odysée pour la liberté*, de Marie-Claude Rafaneau-Boj, paru en 1993, qui n'a jamais été cité. De même pour certaine publication de Jean-Claude Villegas. Si *Ecrits d'exil*, qu'il publia en 2007, bénéficie d'une notoriété évidente, *Plages d'exil*, qu'il dirigea en 1989, est totalement ignoré.

simple. Soit mon analyse est fautive. Soit Geneviève Dreyfus-Armand a « quelque chose de plus » que les autres.

Il faut croire que ses travaux sont appréciés car le bulletin de l'AAGEF-FFI, qui se montre d'ordinaire très soupçonneux à l'égard des historiens, lui consacre un long article, on ne peut plus élogieux, dans son n°108. Un tel hommage rendu à un historien « professionnel » est suffisamment rare dans les pages de ce bulletin pour être lu avec attention.

« Geneviève Dreyfus-Armand et Michel Roquejeoffre: agir contre l'oubli

Le gouvernement espagnol a distingué récemment deux personnalités bien connues et appréciées des milieux républicains espagnols: Geneviève Dreyfus-Armand et Michel Roquejeoffre. Les distinctions ont été remises par l'Ambassadeur d'Espagne en France, le 15 novembre 2007 à Paris. Aux deux récipiendaires, nous adressons nos très chaleureuses félicitations et les remercions vivement pour leur travail contre l'oubli et pour le respect qu'ils portent à l'histoire des Républicains espagnols.

Conservateur général des bibliothèques, directrice de la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC, Nanterre), et du Musée d'Histoire Contemporaine (associé à la BDIC), l'historienne Geneviève Dreyfus-Armand a reçu le titre de Commandeur de l'Ordre du Mérite civil espagnol. Parmi ses nombreux travaux de spécialiste de l'exil républicain espagnol citons Les Espagnols dans la Résistance (avec D. Peschanski, J.P. Amalric, M. Goubet, J.M. Guillon et F. Marcot, pp. 592-626, dans Exils et Migrations, 1994, L'Harmattan), Les camps sur la plage, un exil espagnol (avec Emile Témime, 1995, éditions Autrement), l'ouvrage de référence : L'exil des républicains espagnols en France - De la Guerre civile à la mort de Franco (1999, Albin Michel) et son récent article : Les Républicains espagnols pendant la seconde guerre mondiale (dans La Guerre d'Espagne. L'histoire, les lendemains, la mémoire, Tallandier, 2007, coordinateur: Roger Bourderon, actes du colloque ACER de novembre 2007 à Paris, pp. 145-160). En raison de sa connaissance approfondie et fine du sujet, elle est conférencière-invitée dans de nombreux colloques et manifestations. Elle a fait partie de l'instance de pilotage de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI). Le 18 mai 2007, avec 7 autres universitaires, elle a démissionné de cette instance comme suite à la création d'un «Ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale» considérant que cet intitulé s'inscrit dans «la trame d'un discours stigmatisant l'immigration et dans la tradition d'un nationalisme fondé sur la méfiance et l'hostilité aux étrangers dans les moments de crise» (la CNHI a été inaugurée le 10 octobre à Paris, en l'absence du président de la République). Répondant à l'Ambassadeur d'Espagne, Geneviève Dreyfus-Armand a

déclaré, en substance : «je remercie le gouvernement espagnol pour cette distinction, j'accepte l'honneur qui m'échoit mais je considère n'avoir fait que mon travail d'historienne en essayant d'étudier et de faire connaître l'histoire des républicains espagnols en France, si longtemps occultée aussi bien en Espagne qu'en France. Or, les républicains espagnols, malgré les conditions très difficiles de leur arrivée en France et l'accueil empreint de réserve et de méfiance des autorités, ont participé largement à l'effort de guerre français et à la Résistance contre le nazisme, en continuation de la lutte menée en Espagne. Lorsque la guerre froide a permis au franquisme de se prolonger, sans cesser de combattre celui-ci, ils se sont progressivement insérés dans ce pays auquel ils ont apporté leurs compétences et leurs valeurs.».

Le général Michel Roquejeoffre, ancien chef d'état-major des troupes françaises en Irak lors de la 1^{ère} guerre du Golfe (1991), a reçu le titre de grand officier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique en raison de son engagement pour faire connaître et reconnaître le rôle joué par les Espagnols en France pendant la guerre 39/45. Depuis 1993, le général s'est intéressé au rôle des républicains espagnols. Il a publié dans le «Nouvel Observateur» des articles concernant la Libération de Paris («Les Espagnols en première ligne») et les premiers déportés à Mauthausen («Ils portaient le triangle bleu»), ainsi que des notes de lecture («Les fosses du franquisme», «Histoires intimes de la guerre d'Espagne», «Le puzzle catalan»). Il a effectué des recherches et donné des conférences sur le camp de concentration du Vernet d'Ariège. Il a constitué et constitue des dossiers de propositions pour les ordres nationaux et la médaille militaire concernant des Guerilleros ou des Légionnaires qui ont combattu pour libérer le sol national, mais qui n'avaient jamais été récompensés. Il a aidé et aide des enfants de Républicains à retrouver la trace de leur père (mort en Espagne, déporté,...). En Ariège, il conseille le préfet quant à l'organisation des cérémonies commémoratives des combats menés dans ce département par la 3^e Brigade de Guerilleros Espagnols de 1942 à 1944.

Dans ses remerciements, le général a déclaré: *«Je me suis effectivement attaché à faire connaître le rôle des Espagnols pour la libération de la France, au sein des maquis, au sein de la 2^e DB., de la 1^{ère} Armée, sans oublier les déportés en particulier ceux de Mauthausen. Mais je me suis surtout investi pour que le courage et le dévouement de ces hommes et ces femmes, oubliés, après la fin de la guerre, puissent enfin être aujourd'hui reconnus et récompensés par l'octroi d'un de nos ordres nationaux. Tous, à travers la mort et les blessures, les souffrances dans les camps, méritent notre admiration et notre respect. Soyez assuré, monsieur l'ambassadeur, que je serais être digne de cette distinction en continuant*

*mon action en leur faveur. (...)».*⁸⁴

Un heureux hasard a voulu qu'elle soit décorée en même temps que Roquejoffre. Heureux hasard ? Pas vraiment. Tous deux apparaissent comme parfaitement superposables, dans ce texte du moins. Ce qui est mis en avant et loué comme il se doit, dans le travail de Roquejoffre, c'est sa façon de tricoter, de façon étroite, une approche « historienne » et une approche militante. Il écrit des articles, donne des conférences mais il accompagne aussi les demandes de décoration d'anciens guerilleros, il aide les descendants à retrouver la trace de leurs pères, il est un rouage important des commémorations en Ariège. L'article n'omet pas de préciser que Geneviève Dreyfus-Armand est « historienne »⁸⁵, et cite plusieurs de ses travaux. Mais il est évident que c'est en tant qu'historienne impliquée qu'elle est perçue, comme une « militante scientifique » de la mémoire. Du reste, ce ne sont pas ses travaux que l'on cite d'abord mais ses fonctions de directrice de la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine⁸⁶ qui dispose d'un important fonds d'archives consacré à la guerre civile. Elle apparaît donc comme la personne qui veille sur le trésor du passé, le conserve et le fait grossir. Et c'est ce qui lui vaut des félicitations.

Face à ces historiens professionnels, passés par l'université d'histoire où certains siègent encore en tant que professeurs, on trouve une autre catégorie « d'historiens » à laquelle appartient Roquejoffre : ceux qui, sans avoir reçu de formation historique spécifique, écrivent l'histoire de l'événement. Une de mes interlocutrices s'interrogeait sur un point plus que précis. Ses recherches ne lui avaient apporté aucune réponse probante. « Je vais demander à Lister. Il doit savoir ça, lui. » Sans doute ai-je dû prendre un air interrogateur car elle ajouta : « Lister, vous savez, l'historien. Il est prof de fac. Lui, il saura. ». « Lister », c'est Enrique Lister López. Mais il est inutile de courir les bibliothèques en quête de ses ouvrages d'histoire. Il est bien maître de conférences, à la faculté de Poitiers, non pas en histoire, mais en Langue, Civilisations et Histoire russes ! Rien à voir avec la Seconde République et la Guerre d'Espagne. Enfin... presque ! Ses galons d'historien, il les doit à sa filiation : il est le fils de celui qu'on appelle volontiers « le général Lister », l'un des fondateurs du Cinquième Régiment. Elle aurait tout aussi bien pu citer Henry Farreny qui se trouve dans une position

⁸⁴ http://mer47.free.fr/IMG/pdf/GUERRILLEROS_no_108.pdf

⁸⁵ Sa thèse, soutenue en 1994, à l'IEP de Paris, portait sur *L'émigration politique espagnole en France au travers de sa presse, 1939-1975*.

⁸⁶ Mes informateurs sont plus ou moins précis quant à son rôle, quant au lieu où elle exerça mais tous savent très bien qu'elle est à la tête d'un fonds considérable. Et cela seul compte.

strictement symétrique. Il est volontiers qualifié « d'historien ». Il a, du reste, publié plusieurs ouvrages. Il compte au nombre de ceux qui surveillent de près les écrits des historiens professionnels et il n'est pas avare de réprimandes et de commentaires musclés. Ce fils de républicain espagnol est bien une manière de « prof de fac », lui aussi, puisqu'il professeur à l'Ecole Polytechnique de Toulouse. On a déjà croisé Serge Barba, l'auteur de *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada 1939*. Fils de républicain espagnol, né à la Maternité d'Elne, ancien président de FFREEE, il bénéficiait de multiples atouts pour prendre, lui aussi, la « plume historique ». Ce n'est à leur filiation que d'autres doivent d'avoir été érigés au rang d'historiens mais au caractère pionnier de leurs travaux. C'est le cas de René Grando. Des trois auteurs de *Vous avez la mémoire courte*, paru en 1981, il est le seul à bénéficier de cette réputation. C'est que lui n'a jamais cessé de creuser ce sillon, à la différence des deux autres auteurs, le déclinant sous diverses formes, romans, film documentaire, etc.

Ces « historiens », qu'ils revendiquent ce terme pour eux-mêmes ou que ce soit les autres qui le leur accordent, sont très présents sur la scène publique. Ils donnent des conférences, publient des ouvrages, signent des articles dans la presse, utilisent avec dextérité et fréquence internet. On les retrouve parfois assis à la même table que les universitaires, participant aux mêmes colloques par exemple. Que leurs analyses et les mots avec lesquels ils les formulent soient acceptés ou refusés, les historiens professionnels sont, en effet, invités aux nombreuses manifestations où ils siègent aux côtés des amateurs et des acteurs parfois. Etrange mélange des genres que celui-ci C'est que cette mémoire ne peut plus se passer de l'histoire et de ceux qui, professionnellement, la font. Même si certains n'hésitent pas croiser le fer avec elle, lui disputent, pied à pied, ses arguments, lui consacrant des articles sanglants, c'est à elle qu'il revient, *in fine*, d'énoncer la vérité de ce temps. L'exemple de la terminologie à utiliser pour parler des camps en est un exemple flagrant.

Je ne prétends que la querelle de mots a commencé avec la seconde génération. Mais la façon dont on s'en saisit est particulièrement révélatrice du glissement auquel on assiste aujourd'hui entre l'expérience et l'histoire. La référence que l'on présente comme l'argument suprême est le discours de Sarraut. C'est donc sur un « fait historique » que s'appuie la revendication de « camp de concentration ». Cet argument, je l'ai entendu si souvent, cité par tous mes interlocuteurs, que j'ai fini par m'y « habituer » et par oublier qu'il devait être passé à la question ethnologique. Dans le huitième numéro de son bulletin, l'association des anciens internés du camp du Vernet se fait l'écho d'une polémique qui a commencé hors de ses pages et s'y prolonge. (*Camp de concentration* 1976 : 12) Dans *Le déporté*, une femme s'insurge contre le fait que, sur France Musique, dans le cadre de l'émission *Les Vieilles Cires*, on ait

affirmé que Pablo Casals ait été enfermé dans « un camp de concentration ». « Ayant vécu moi-même quatre ans en Espagne et rapatriée au début de la guerre civile, j'ai retrouvé à Paris quelques amis réfugiés et dépourvus de toutes ressources qui étaient évidemment hébergés dans des camps..., lesquels n'avaient rien de camps de concentration. (...) Evidemment, la vie dans un camp n'a rien de réjouissant, mais je ne les ai jamais entendus s'en plaindre. Ils pouvaient sortir puisqu'ils venaient chez moi et j'en ai connu un qui s'est engagé pour combattre avec les nôtres lors de la guerre de 39. Blessé grièvement, il en est mort. S'il était sorti d'un 'camp de concentration', je ne pense pas qu'il aurait fait don de sa vie à la France. » Le journal *Le déporté*⁸⁷ confirme cette vision en affirmant que « l'on ne peut effectivement pas laisser dire que les réfugiés de la guerre civile d'Espagne furent internés dans de telles officines en France ». C'est donc cette convergence d'appréhension entre *le déporté* et une de ses lectrices que le bulletin du Vernet publie. Il publie aussi, à la suite, la réponse d'un certain « J. Carrasco » qu'on imagine facilement être Juan Carrasco, l'auteur de *l'odyssée des républicains espagnols en France*. (Carrasco 1976 : 12-14) Il y dit, sans ménagement, son « indignation ». « Il me semblait lire, par mégarde, 'Minute' ». Il l'affirme au haut et fort : « Les réfugiés espagnols furent bel et bien parqués dans des camps de concentration n'en déplaise à cette dame ou à vous-même. (...) Si les camps, en France, ne peuvent pas se comparer aux 'officines' hitlériennes cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas des camps de concentration sur son sol. Les camps de concentration n'étaient pas, malheureusement, le monopole des affreux nazis. » Il n'y a que l'épaisseur d'une feuille de papier entre les lignes de Carrasco et les propos de mes interlocuteurs : certes, les camps de concentration en France n'atteignaient pas, dans l'horreur, les camps nazis mais il n'en reste pas moins des camps de concentration. Là s'arrête la ressemblance. Les arguments sur lesquels il va appuyer cette affirmation sont bien différents de ceux qu'on rencontre aujourd'hui dans les débats que la terminologie suscite. Il fait d'abord référence à « L'impossible oubli », texte qu'il rédigea et que publia *Le déporté*. Il y raconte son expérience du camp du Vernet : « crâne rasé », « appels interminables », « ni chauffage ni électricité », « douches glacées où les vieillards tombaient raides morts », « avitaminose », etc. Il cite ensuite *La lie de la Terre*, où Arthur Koestler décrit lui aussi le camp du Vernet où il a été interné. « Au point de vue de la nourriture, de l'installation et de l'hygiène, Le Vernet était même au-dessous d'un camp de concentration nazi. » On peut raisonnablement penser que la fameuse phrase de Sarraut était alors connue, surtout dans les associations qui défendaient les mémoires des internés. Mais elle

⁸⁷ Sur la définition, fluctuante dans le temps, de ce terme, voir Wieviorka 2003

avait moins de sens, moins de force à ce moment-là pour asseoir le terme « camp de concentration », que l'expérience vécue et écrite. C'est aux conditions de vie qu'il revenait d'en justifier le recours. Aujourd'hui, la proposition s'est inversée. Les mots de Sarraut sont là, dans toute la froideur de leur évidence indiscutable. L'expérience leur vient en aide. Si besoin est.

Ce jeu entre l'un et l'autre se retrouve à d'autres niveaux, parfois bien inattendus.

Autopsie d'une mémoire.

La plupart des associations de première génération mais aussi de seconde génération font une place, plus ou moins grande selon les cas de figure certes, au coeur ou à la marge de leurs manifestations, aux récits des anciens. Les « débats » qui, systématiquement, closent les conférences, journées d'études et colloques, ne sont autre chose que le moment où l'on leur accorde la parole⁸⁸. A n'en pas douter, c'est là que, peu à peu, des « hommes-mémoires » s'imposent comme tels. Avec les associations de seconde génération, c'est aussi une autre génération qui accède à ce statut. En effet, il ne s'agit plus des anciens combattants de la guerre mais de ceux qui étaient enfant en 1939. C'est le cas Jo Vilamosa. Lisons le récit qu'il fait de son arrivée en France.

« Dès qu'on est arrivé ici, en 39, on m'a loué à la campagne. On nous a ramassé pas loin du Perthus ou du Boulou, du côté de Montesquieu. Les gendarmes nous ont ramassés. Il nous ont amenés à Port-Vendres. Ils nous ont mis dans une colonie de vacances désaffectée, ils nous ont triés, ils nous ont habillés, ils nous ont fait coucher. Et quand nous sommes allés pour l'inauguration du monument qu'il y a au Perthus, Serge Barba m'a présenté au maire de Port-Vendres. Et je lui ai raconté. Et il m'a dit le nom de la colonie. Je me souviens plus maintenant. De là, ils nous ont mis dans des wagons au Boulou. Beaucoup dans des wagons à bestiaux. Mais sinon nous, on avait un wagon de troisième classe. C'était des wagons verts, les sièges étaient en bois, je m'en rappellerai toute ma vie. Et d'autres étaient dans des wagons à bestiaux. Et de là, on est allé de Port-Vendres jusqu'à Rodez. Ils en ont déchargés une grande partie à Rodez. Et le reste est allé à Villefranche de Rouergue. Là, ils nous ont mis dans une prison désaffectée. Ils nous ont permis de nous doucher et de nous laver. Il y avait le Secours Populaire ou la Croix Rouge. Je ne me souviens plus. Ils nous ont donné des habits.

⁸⁸ Celle que Bartolomé Bennassar a donnée à Carcassonne fait exception à cette règle.

On est resté trois ou quatre jours. Et de là, ils nous ont mis dans des refuges, à l'intérieur, dans des campagnes. Alors, nous étions à Martiel. Il y en avait à Maroule aussi, enfin dans des villages où il avait été créé des refuges. Nous étions dans une grande grange, ils avaient de la paille tout le long et une grande table sur des tréteaux. Et ils nous mis là. Ils nous ont nourris mais ils nous ont bien dit qu'il fallait qu'on se débrouille par ses propres moyens. J'ai été loué à la campagne. Au mois d'août, le père du maire de Martiel est décédé. Et il y avait des bruits que la guerre allait se déclarer. Et le maire de Martiel a demandé si... Paul Ramadier, qui était le maire de Decazeville, est venu aux obsèques. Il a dit : « Il y a aucun problème. Il y a de la place chez nous. Il y a du travail. » On est allé à Decazeville mais moi, il fallait que j'aille à l'école. A l'époque, je venais d'avoir douze ans. Là, je suis allé un peu à l'école l'hiver. Et le printemps et l'été je me louais à la campagne. Mon oncle était dans un camp de concentration. Ma tante, une femme jeune,... Parce que moi, mes parents étaient morts pendant la guerre. J'ai été loué dans l'Aveyron et après dans le Cantal pendant trois ans. J'allais à l'école que l'hiver. Mais j'ai toujours rattrapé rapidement. Et à quatorze ans, je suis rentré travailler dans une entreprise de maçonnerie. Alors là, c'était pas pareil. On travaillait dix heures par jour, dimanche et semaine. On nous avait mis dans un deux-pièces, on était neuf. Mon oncle, c'était un libertaire. Ils recevaient des tas de gens. On mettait de la paille par terre. Tous les jours on recevait du monde. Et il fallait faire vivre tout ce monde. Alors, c'était pas facile tous les jours. »

Cessons là la citation. On l'aura compris, le parcours personnel de Jo Vilamosa ne croise jamais le camp d'Agde. Il n'en fait pas mystère. Il n'en est pas moins devenu la mémoire de celui-ci. C'est à autre chose qu'à sa propre expérience physique des lieux qu'il le doit. J'ai déjà expliqué dans quelques circonstances ce très prospère opticien agathois a été aspiré par la spirale mémorielle. Aspiré n'est pas trop fort. Depuis 1989, il ne vit plus que pour cela, achetant et récupérant tout ce qu'il trouve concernant la guerre d'Espagne, l'exode et les camps et l'accumule dans son bureau. C'est là, au premier étage de son domicile agathois, qu'on découvre le fruit de ses plus de vingt ans de patientes et permanentes recherches. Le long des murs, les rayonnages croulent sous les ouvrages, les dossiers, les coupures de presse. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'entre ces quatre murs repose un véritable trésor, un des plus importants fonds privés sur cette période. Au centre de la pièce, posée sur une table, trône la maquette du camp d'Agde qu'il a réalisée. Et c'est à n'en pas douter grâce à tout cela que Jo est devenu la mémoire du camp, grâce à cette double connaissance de la période : une connaissance sensible et une connaissance savante, puisée dans les livres. La première concerne la période dans son acception générale (l'exode du

printemps 1939), la seconde concerne la vie derrière les barbelés. Dans le cas de Jo, l'écrit, celui des autres, vole ainsi au secours d'une expérience imparfaitement vécue ou vécue de façon partielle.

Il n'est pas le seul à tricoter expérience et lecture dans son récit. J'ai parlé de Stéphanie que j'ai rencontrée à Prats-de-Mollo. Il me faut dire quelques mots sur les circonstances qui nous ont mises en présence. Il y a, ce jour-là, une cohue indescriptible sur la place du village. Les organisateurs de la manifestation n'avaient pas envisagé un tel afflux. Deux bus ont été prévus afin d'amener les marcheurs au col d'Ares, début de notre périple mémoriel. Mais ils sont largement insuffisamment pour faire face à l'afflux de participants. Ils sont donc réservés aux personnes les plus âgées. Les autres doivent se débrouiller avec leur véhicule personnel. Près de moi, deux femmes, dont j'ignore tout, semblent un peu désemparées, leur « chauffeur » étant reparti. Je leur propose de prendre place dans ma voiture. Pendant le trajet, nous discutons. Leur père possède, me disent-elles, une cuillère qu'il aurait réalisée de ses mains au camp de Rivesaltes où il a été interné. D'ailleurs, il participe à la randonnée. Il est parti dans l'un des bus. Arrivées au col, elles me le présentent. Octogénaire étonnant de vitalité, il est, sans doute, l'un des plus âgés des marcheurs. Il accepte volontiers de « me parler ». Rendez-vous est pris. Nous nous retrouvons quelques jours plus tard, chez lui. Comme je le fais d'ordinaire, je lui explique en quoi consiste mon travail et quel est le cadre de mes recherches. Je dois l'avouer, une seule chose m'intéressait alors : cette fameuse cuillère. J'attendais donc qu'il évoque, au moins, les circonstances dans lesquelles il l'avait réalisée. Je lui demande également l'autorisation d'enregistrer notre entretien. Cela ne semble pas lui poser le moindre problème. Et il commence son récit sans que j'ai eu à lui poser la moindre question. Sans le transcrire dans sa totalité, il convient cependant d'en reproduire une très longue partie pour en saisir pleinement le sens.

« Notre père, pendant toute cette période, de 1936 à 1939, est peut-être venu trois fois nous voir pendant la guerre en tout parce qu'après il a été pris par le mouvement. L'idée principale (de la famille), ça a été d'aller à la gare de Puigcerda. On aurait pu y aller à pied mais on y est allé par le train. Nous nous sommes retrouvés à Latour de Carol, que nous connaissions très bien. C'était un petit village. Nous y sommes restés quelques jours. Alors, les gens étaient là où ils pouvaient dans les entrepôts. Heureusement que la gare était relativement importante compte tenu du village par lui-même ! Et nous autres, nous sommes restés dans le train, là-bas, tout autour. C'était janvier. Il y avait de la neige. Nous sommes restés quelques jours. A partir de là, les autorités françaises ont pris des dispositions pour évacuer les enfants, les femmes, les grands blessés dans différents points de France. Surtout

dans le Centre, le Nord et l'Est. Il y a eu des centres d'accueil. Et nous, après quelques jours de voyage, nous sommes arrivés à Rennes. Et là, on nous a transportés dans un ancien camp qui datait de la guerre de 14-18, qui était un camp de travail pour les prisonniers de guerre allemands et qui s'appelait le camp de Verdun. Et ce camp avait une particularité. Vous avez vu le fameux camp des Milles ? C'était une ancienne cimenterie. C'était à peu près pareil. Là-bas, ils faisaient pas du ciment mais des tuiles et des briques. Il y avait un grand bâtiment, très haut, avec une grande esplanade et des petits bâtiments autour, avec des fours et tout ça. Et là, on nous a incorporés dans ce grand bâtiment. Il y avait des balles de paille et on s'est installé comme on a pu. La vie n'était pas... En ce qui concerne la nourriture, elle était abondante, correcte, bien. Le seul problème qu'il y avait, c'est que nous étions sans nouvelles de mon père et de mon frère. Mon frère, celui qui est à Perpignan qui a 85 ans, à l'époque il avait quinze ans. Au moment de partir, il était avec nous, donc avec ma grand-mère, une sœur à ma mère qui était célibataire, ma mère et nous, les six enfants, une tante qui était la femme d'un frère à ma mère, et deux cousins. Au moment de monter dans le train, en Espagne, ce qu'on appelait en Espagne la Guardia de Asalto, ce qui était le correspondant des gardes mobile en France... La Guardia de Asaltos, c'est un corps qui a été créé pendant la guerre par le chef de gouvernement, le docteur Négrin. C'était le corps d'élite. On n'a pas permis à mon frère de partir avec nous. Les autorités républicaines lui ont interdit de partir. On considérait qu'à son âge, c'était un homme, qu'il fallait qu'il reste encore là-bas pour fortifier et continuer la lutte. Les autorités républicaines lui ont interdit. Comme lui, il y en a eu d'autres. (...) Au début la frontière n'était pas ouverte pour les militaires. Et d'abord, si on avait fait les choses comme ça avait été prévu depuis 1938,... Le délégué du Ministère français qui était à Barcelone, d'abord à Madrid et puis à Barcelone, et le gouvernement espagnol et catalan avaient alerté les autorités françaises en disant que si ça continuait à ce rythme-là, il y aurait un flux important de réfugiés qui viendraient sur la France mais bien loin de ce qui est arrivé. Ils s'imaginaient que ce serait entre 20 et 25-30 000 personnes. En réalité, il y en a eu plus de 400 000 ! Alors, à partir du 26 (janvier), les autorités ont ouvert la frontière pour les grands blessés et les personnes très âgées. Et puis après, ça a été par la suite et les enfants. Ça, c'était le 27 janvier pour les femmes et les enfants. Et c'est là que mon père a envoyé un message en disant de se préparer et c'est là qu'on s'est retrouvé à Latour de Carol. (...) En réalité, la frontière elle a jamais été fermée pour les femmes et les enfants. C'était les militaires qui pouvaient pas passer, les combattants. Pas les femmes et les enfants. La frontière, en réalité, n'a pas été fermée par les autorités françaises. Elle a été ouverte mais pas fermée. Ce sont les autorités franquistes qui ont fermé la frontière. Les militaires ont commencé à passer tout

doucement à partir du 3 février mais le gros est passé en le 6 et le 8 février. Mon père et mon frère sont passés par Camprodon et Prats-de-Mollo le 8 février. A partir du 9, les autorités franquistes sont arrivées au Perthus, au col d'Ares et la frontière a été fermée sur toute la longueur. Il y a des gens qui ont continué à rentrer mais clandestinement. Ceux-là, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, on les mettait dans le camp. Tandis que nous, nous avons été autorisés à passer la frontière. Normalement. Sans contrôle mais ils savaient très bien que c'était... Le fait qu'ils aient pu s'organiser au fur et à mesure pour distribuer toutes ces personnes, femmes, enfants et vieillards, dans une grande partie de la France, en Charente, dans le Lot, partout...

Nous, nous étions à Rennes où ça se passait bien. Et mon père et mon frère ont passés quelques temps sur Prats-de-Mollo et ensuite on les a fait descendre progressivement à Amélie-les-Bains et à Arles-sur-Tech. Et après direction le camp d'Argelès. Là, mon père est tombé gravement malade. Les autorités françaises avaient ouvert à Perpignan un ancien hôpital militaire qui datait presque du Moyen-Age, qui est classé d'ailleurs pour une partie des bâtiments. Dans les gens qui venaient d'Espagne, il y avait des gens de toutes sortes, des médecins, des ingénieurs, des... Il y avait un groupe de médecins espagnols qui ont mis de suite en marche l'hôpital avec des moyens de fortune mais.... Mais comme le bâtiment ne correspondait pas très bien à ça, on a tout transféré cet hôpital, par la suite, à l'ancien hôpital Saint-Louis qui n'était plus en service depuis que l'hôpital Saint-Jean avait été créé. Mon père a été gravement malade. Quand il a été transporté à l'hôpital, mon frère s'est retrouvé tout seul. De là, il a été au camp de Saint-Cyprien. Après, mon père est sorti de l'hôpital, il est revenu au camp. Après ils ont été de nouveau séparés parce qu'il a été malade. Mon frère a transité par le camp du Barcarès. Parce qu'en premier temps,... Il y a eu le camp d'Argelès qui s'est ouvert. C'était le camp sur la plage où il y avait absolument rien. En suivant, ça a été le camp de Saint-Cyprien. Et les autorités françaises ont pris des dispositions pour ouvrir d'autres camps. Il y a eu le camp de Saint-Cyprien qui s'est fait pas la suite, le camp de Bram, le camp d'Agde, et puis il y en a eu d'autres, le camp de Septfonds, le camp de Noë, le camp de Gurs. Ce qui fait que mon frère, lorsque le général Gamelin a inauguré le camp du Barcarès qui normalement était exclusivement pour les hommes... Parce que dans les autres camps, il y avait des hommes et des femmes, séparés, toujours séparés dans des îlots différents forcément, le camp des hommes, le camp des femmes. Pendant l'inspection, le général s'est aperçu que mon frère était jeune. Il a posé la question. Il a vu que c'était un enfant. C'est vrai à 15 ans, surtout à l'époque ! Il a demandé par une ordonnance de s'inquiéter de savoir qu'est ce qu'il faisait là. Alors mon frère a réussi à expliquer qu'il savait

que sa famille était en France mais sans savoir où... Et ils ont fait des recherches par la Croix Rouge et ils ont su que nous étions à Rennes. Et ils ont pris des dispositions pour lui permettre de venir nous rejoindre. Alors, il est arrivé en plein été. Mais le 3 septembre, quand la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne, suite à l'occupation de la Pologne, instantanément, les autorités du camp ont réuni tout le monde sur la grande esplanade et ont dit : 'Voilà ! Les autorités gouvernementales ont pris la décision de vous renvoyer en Espagne. Alors, vous avez deux possibilités de passage. Soit par Irun, par le pays basque, soit par Portbou, par la Catalogne. Alors, ma tante, elle avait opté pour le Pays Basque puisqu'elle était de Saint Sébastien. En plus, elle était sans nouvelle de son mari, donc de mon oncle, et également de son père qui était officier, colonel dans l'armée républicaine. Elle est partie par Irun. Et nous, nous avons demandé à passer par Portbou. Eux, ils ont été refoulés en Espagne directement, en nombre moins important que le nôtre. Ma tante a été incarcérée. Elle a su que son père était en prison mais elle savait pas où était son mari. Son mari était au camp d'Argelès. Elle l'a su par la suite. Les enfants ont été recueillis par la famille. Et nous, le voyage a duré quelques temps parce que forcément les trains ne circulaient que la nuit parce que les voies étaient à disposition de l'armée, toutes les voies principales. Eh oui ! il fallait envoyer des renforts sur le front. Il faut dire aussi qu'avant cette période-là, trois mois après le passage de la frontière, les autorités françaises ont compris que dans ces réfugiés qui venaient d'Espagne, il y avait aussi des membres des Brigades Internationales qui avaient combattu avec l'Espagne Républicaine. Dans ceux qui n'avaient pas pu réintégrer leur pays d'origine parce que c'étaient des régimes totalitaires, comme l'Allemagne et l'Italie, ils sont restés avec les Espagnols. Les autorités ont décidé de créer des Compagnies de Travail, déjà pendant la Troisième République, avant le gouvernement de Vichy. Des Compagnies de Travail soit pour l'agriculture, soit pour l'industrie. Quand la guerre s'est déclarée, ça a été l'industrie aussi pour les armements. Il y avait des compagnies qui étaient militarisées qu'on appelait qui travaillaient dans les industries de fabrication d'armes ou dans les parties comme la ligne Maginot. J'avais un oncle par alliance qui était sur la ligne Maginot et qui a été blessé. Ce qui fait que le camp d'Argelès s'est vidé en grande partie. Et d'autres camps aussi, par la suite. Nous, on nous a envoyés vers le sud pour, normalement, nous refouler en Espagne. Mon frère était avec nous. Au bout de quelques jours, après avoir protesté dans tous les passages des gares, des villes, etc. et avec l'aide d'une partie de la population mais surtout des cheminots français qui venaient nous secourir, nous apporter à boire et à manger, nous sommes arrivés à la gare d'Elné et on nous a intégrés au camp de Saint-Cyprien qui commençait à se monter. Il y avait déjà quelques baraquements. Le premier baraquement où on était était pas fini. Et mon

frère a été de suite séparé et il a été transféré au camp des hommes à nouveau. Du camp des hommes, il a été de nouveau à Saint-Cyprien, Argelès et puis au camp de Bram. Entre temps du camp de Saint-Cyprien, nous avons été, après plusieurs problèmes dus aux inondations... Parce que tous ces camps étaient en bordure de la plage ou dans des endroits les plus inaccessible, les plus difficiles. Tous ces coins où il y avait les camps, c'étaient des marécages avant. Le camp de Gurs a été construit dans une lande qui n'était pas accessible une grande partie de l'année, au bord du Gave de Pau. Le camp de Barcarès, c'était aussi sur des parties où il y avait pas de routes, rien. C'était sur la partie Le Lido, qu'on appelle, comme à Argelès, où c'était inondé une grande partie de l'année. Il y avait des roseaux, il y avait surtout des marécages. Agde, c'était pareil. Du camp de Saint-Cyprien, de suite après, on nous transférés au camp d'Argelès où il n'y avait presque plus d'hommes. Nous y sommes restés quelques mois. Et là direction le camp de Bram dans l'Aude où il y avait eu, aussi, un départ important dans les compagnies de travail. Dans les premiers temps, c'étaient les Compagnies de Travailleurs Etrangers. Mais quand il y a eu la débâcle, il y a eu l'occupation de la zone nord, les autorités de Vichy ont transformé... Au lieu d'appeler ça « Compagnies de Travailleurs Etrangers », ils ont appelé ça « regroupements ». Ca passait peut-être un peu mieux que les compagnies ! Alors, mon frère avait été dans une compagnie qui était sortie du camp de Bram. Et il se trouvait à Hourtin, en Gironde, où il avait été envoyé avec un groupe de 400 et quelques travailleurs, couper du bois dans les mines, du bois de mine pour les fortifications. Ils faisaient que ça. Mais quand les allemands ont occupé la zone, automatiquement, ils ont été pris par les allemands pour travailler pour eux. Et là, il y a eu le départ de la construction du fameux mur de l'Atlantique par l'organisation Todt. Et pendant ce temps, nous, nous étions à Bram. Et on devait nous transférer du camp de Bram au camp d'Argelès au mois d'octobre 40. Seulement, il y a eu ici une grande inondation, en 40. Du 18 octobre 40 au 25 ou 26, il a plu sans arête, nuit et jour, nuit et jour. Presque tout le département était inondé. Les rivières avaient débordé. Perpignan était sous les eaux, la plaine... Le Tech avait fait des ravages énormes du côté d'Arles-sur-Tech. Des maisons avaient été emportées, la fameuse chocolaterie Cantelou, le tissage parce qu'il y avait des industries du tissage le long de la rivière. La Têt, elle, elle avait fait... La moitié de Vernet les bains avait été emportée. Tout le parc, les hôtels.... (...) Tout ça, ça a été emporté pas par la Tech mais par le Cadi qui descend directement du Canigou. (Arrivée d'une de ses filles) Il y a un cumul énorme de mètres cubes d'eau qui est arrivé d'un seul coup sur la plaine. (longue description de l'inondation). Ce qui fait qu'on n'a pas pu être transféré. Mais nous le savions pas, ça. Nous l'avons appris par la suite. On nous a transférés que fin novembre du camp de Bram au camp d'Argelès. Le camp

d'Argelès, il y avait presque plus personne. Il y avait les barques, qui étaient déjà dans un état épouvantable parce que ces baraques avaient été montées avec de la planche légère, avec de la volige. C'étaient des charpentes très légères, recouvertes avec du papier goudronné. Ces baraques avaient une chose spécifique. Non seulement à Argelès. A Saint-Cyprien, c'était pareil. C'était également comme ça à Gurs. Mais ici, c'était dangereux parce qu'elles étaient verticales, des parois sur la partie supérieure et la base était inclinée. Il y avait un passage et nous, on était dessous, là. Et quand il y avait un cumul de sable, suivant l'orientation des baraquements, on s'est trouvé à plusieurs reprises à moitié enseveli sous le sable. Rien que quand le vent soufflait, on avait dix ou vingt centimètres de sable dessus quand on se réveillait le matin. Le camp d'Argelès était presque démoli. Il y avait des compagnies, quelques gens qui étaient restées là-bas pour restaurer. Parce que ces camps, aussi bien Argelès que Saint-Cyprien, à partir des années 40, après nous, ils ont commencé à interner les juifs allemands. Ca a commencé par le camp de Gurs et puis par la suite ici. Il y a eu les juifs qui avaient fui l'Allemagne nazie. C'était du pays de Bade et du Palatinat. Certains étaient partis en Hollande, d'autres en Belgique. Au fur et à mesure que les troupes allemandes avançaient, la grande majorité se repliait sur la France, aussi bien par l'Est que par le Nord. Et ces populations se sont fixées sur Paris ou ailleurs. Mais, à un moment donné, quand la décision a été prise d'interner toutes les personnes d'origine allemande,... Parce qu'ils ont pas cherché à comprendre au début s'ils étaient juifs ou pas juifs. Ceux qui étaient d'origine allemande, déjà avant que les Allemands occupent la France, c'était comme ça. Dans un premier temps, c'étaient des gens qui étaient sur le territoire français depuis longtemps donc ils étaient français. On les a enfermés dans des prisons ou dans des forts, à Lyon, à la prison Saint Michel à Toulouse, à Bordeaux aussi et ailleurs. Par la suite, quand ça a été, quand Vichy a pris le gouvernement de la République, ils ont enfermé tous les ressortissants allemands. Il y en a eu un nombre important à Gurs. A Gurs, il y avait à peu près plus de 20 000 réfugiés espagnols, presque autant de réfugiés internés juifs de populations qui venaient du Palatinat et du Pays de Bade. Donc voilà. Et nous, on se retrouve au camp d'Argelès pour la deuxième fois en venant du camp de Bram. Et mi-janvier 40, les autorités ont décidé d'ouvrir une partie du camp de Rivesaltes. Alors, le camp de Rivesaltes était un camp militaire. C'est un camp qui a été créé lorsqu'après la guerre de 14-18... Pendant cette période-là, les autorités américaines ont envoyé des aides importantes à la France. Ca a amené, également, des épidémies. C'est-à-dire que le phylloxéra, la maladie de la vigne qui était inconnue en France, est venu des Etats-Unis. Les doryphores qui attaquent la pomme de terre aussi. Alors, toutes ces vignes qui étaient sur la plaine de Rivesaltes,... parce que le camp représentait quand

même 600 et quelques hectares. Ces vignes ont été détruites par la maladie. Alors les gens n'ont pas de suite planté. L'armée a voulu faire un centre important ici. Alors ils ont créé le camp de Rivesaltes. Ils ont acheté à bas prix tous ces terrains. Alors, il y a eu quelques baraquements qui ont été montés par la suite. Mais la grande majorité des bâtiments, pour ainsi dire tous ceux qui sont encore debout, à moitié ou en ruines, ont été construits par des réfugiés espagnols qui étaient internés au camp de Barcarès. (...) Le camp de Rivesaltes étaient en maçonnerie légère. Contrairement aux autres camps, les murs étaient verticaux, avec des toitures toutes simples, avec des tuiles ou des sortes d'éverites. Le sol était cimenté contrairement aux autres camps. Sur la plage, c'était directement sur le sable. Pour les autres camps, qui étaient en dehors des zones de plage, c'était la terre battue. Ce qui faisait que quand il pleuvait, qu'il faisait humide, c'était toute la journée dans le borbier. Quand nous sommes arrivés, le camp était ouvert, préparé pour accueillir des nouveaux parce que, en 1939, le camp de Rivesaltes avait accueilli quelques réfugiés espagnols mais surtout le matériel. Parce qu'il y avait un nombre important de matériel qui était passé. Il y avait de tout : il y avait eu des troupeaux de vaches, de brebis, de... Les gens étaient partis avaient ce qu'ils avaient pu. Ceux qui étaient tout près de la frontière. Au niveau des véhicules, il y avait des camions, des voitures particulières, des ambulances. D'ailleurs, les hôpitaux de Perpignan ont fonctionné, pendant toute la période de l'Occupation, avec ces fameuses ambulances qui venaient de la guerre d'Espagne. Alors, en premier temps, tout ce matériel a été entreposé près du Soler, dans un village qui s'appelle Villeneuve de la Rivière. Mais comme il y avait pas suffisamment d'espace et qu'il y avait pas des locaux pour accueillir des mécaniciens et surtout les ateliers, ça a été transféré à Rivesaltes. Et tout ce parc, au fur et à mesure, a été éparpillé. Il a servi à l'armée française. Une grande partie du matériel a été remis aux autorités franquistes, tout ce qui était resté en bord de frontière, y compris l'armement puisqu'au fur et à mesure que les gens passaient, ils étaient désarmés. Ce parc automobile a été disloqué. Une partie est allée à Carpentras. Une autre partie en Bretagne. Et nous, on a été transféré, encore une fois de plus, du camp d'Argelès au camp de Rivesaltes. C'était en juin 1941. Quand nous sommes arrivés à Rivesaltes, il y avait pas beaucoup de population. Parce que la grande majorité internée au camp de Rivesaltes étions des réfugiés espagnols. 55% de la population, c'était ça. Après, il y avait des familles juives avec nous. D'ailleurs, au début, nous étions dans le même îlot, dans l'îlot K. Il y avait des juifs allemands. Et après les choses allant en se compliquant bien sûr, nous, nous avons transité par trois îlots différents. Les îlots portaient un numéro de lettres et les baraquements des numéros. Ça partait du numéro 1 et etc. Nous étions au début à l'îlot Q, qui n'existe plus. Une partie du camp de Rivesaltes, dans les années 70, a

été démoli et a acheté par le département au ministère des armées pour faire une zone d'activités industrielles. Voilà ! Et nous sommes restés quelque temps à l'îlot Q. Tout en étant dans le même îlot, on nous déplaçait d'un baraquement à l'autre. De temps en temps, ça leur prenait : Voilà ! Ordre de se préparer ! on vous mettait dans un autre baraquement. Et puis alors de l'îlot Q, nous avons transité par l'îlot K et c'est là où par la suite sont venues des familles juives. Mais très peu de temps parce que les rafles ont commencé. Au début, nous ne savions pas ce que c'était. Nous avons essayé de les aider, de les protéger, les enfants, ou de les cacher. Mais c'était impossible. Parce que les gens qui venaient les chercher, c'étaient des français, c'étaient pas des allemands. Nous, on a jamais vu, pendant que nous étions à Rivesaltes, des allemands rentrer dans le camp pour faire des rafles. C'était toujours la police de Vichy ou des gens qui dépendaient du Ministère de l'Intérieur. Parce qu'au début, les camps étaient gérés par l'armée et après c'est passé au Ministère de l'Intérieur. Par la suite, nous avons été déplacés de l'îlot Q à l'îlot J. La raison, nous ne la savions pas. Nous l'avons appris après. Les autorités ont décidé de concentrer toutes les familles. Il y a une partie des familles qui ont été concentrées sur l'îlot B. Et surtout les juifs qui venaient de Belgique et de Hollande. Mais tous ceux qui venaient d'Allemagne ont été concentrés sur l'îlot Q, les femmes et les enfants. Et les hommes, sur l'îlot F. L'îlot F dont le Conseil Général a fait l'acquisition, il y a deux ans au mois de janvier, le 14 janvier, pour créer le fameux mémorial qu'on doit faire. Quand ? on sait pas. Ça devait être en 2000. Maintenant on dit 2015 ou peut-être 2020. C'est le grand point d'interrogation. Mais je le comprends parce que c'est pas une petite affaire. Et puis, il faut reconnaître ce qui est. L'Europe est partie prenante. Normalement le gouvernement espagnol, le gouvernement de la Catalogne aussi. Mais on attend la décision du gouvernement français. Là, le 12 novembre 1941, est arrivée la fameuse infirmière Friedel Bohny-Reiter qui faisait partie du Secours Suisse aux Enfants. (...) Alors commence là la période difficile pour tout le monde. Pour toute la population. On peut dire que depuis fin 40, début 41, c'est devenu difficile pour toute la population française. A tous les points de vue, que ce soit au niveau de la nourriture, au niveau de la liberté, etc. Parce qu'on disait 'la zone libre' mais elle était libre que de nom, c'est tout. Parce qu'il y a quand même des gens qui étaient emprisonnés, soit parce qu'ils étaient gaullistes, soit parce qu'ils étaient communistes, soit parce qu'ils étaient francs-maçons, parce qu'ils étaient contre le régime Boche comme on disait à l'époque, etc. Et là, les Allemands ont occupé la zone Sud dite libre le 11 novembre 1942 quand les Alliés ont débarqué en Afrique du Nord. (...) Toutes les populations qui étaient en bordure de mer ont été déplacées. Les Allemands arrivent au camp de Rivesaltes le 12 novembre 1942. Justement ce jour-là, j'ai eu l'occasion de me

trouver là où il fallait quand ils sont arrivés. Un de mes frères, qui a deux ans de plus que moi... A partir de l'âge de 12 ans, il fallait participer à l'entretien du camp : nettoyer, faire des travaux de peinture s'il fallait. Et lui ce jour-là, il était dans l'îlot principal où il y avait le commissaire du camp, le commissaire général. Et il avait demandé à mon frère si dans sa famille il y avait quelqu'un qui serait en mesure de venir aider. Et je l'avais rejoint. Nous étions tous les deux. Et nous avons vu arriver les Allemands. Il y avait un side-car avec deux militaires et un véhicule léger. C'est tout. Et à partir de là, le reste est arrivé. Et ils ont donné l'ordre de faire évacuer le camp pour l'occuper. C'était un camp militaire, en plus, ça convenait. Il y avait de quoi poser le matériel. En plus, il y avait des vues sur les montagnes alentours pour pouvoir se camoufler. Alors, le dernier convoi de juifs... Nous ne savions pas... Nous savions qu'il y avait des gens qui partaient parce qu'on entendait dans la nuit des mouvements des trains parce qu'il y avait une ligne de chemin de fer qui rentrait directement dans le camp. On entendait le bruit des rails, des portières. Le 24 novembre, on nous dit : 'Voilà, rassemblez vos affaires.' Comme c'était toujours, en fin de journée. 'Et à partir de 5 heures, tenez-vous prêts devant les baraquements.' Et, un moment après, direction le long de la voie de chemin de fer. Et là, on est resté toute la nuit. Le lendemain matin... Dans la nuit, des wagons sont arrivés. On voyageait déjà depuis un moment dans des wagons à bestiaux. Tout à fait au début, non. C'était des wagons de 3^{ème} classe. Le voyage que nous avons fait pour aller à Rennes et pour revenir de Rennes dans les Pyrénées-Orientales, c'étaient des wagons de 3^{ème} classe. Vous, vous n'avez pas connu ces wagons. Ils sont typiques, il y en a parfois dans les films. Il y avait pas de corridors, il y avait pas de toilettes ni de lavabos. C'était des compartiments séparés. Tout était en bois. Et après, ça a été les wagons à bestiaux. Et alors, on nous fait monter dans le train. On a vu partir le dernier en même temps que nous. Le dernier qui est sorti du camp, c'étaient des tziganes. Il y a eu les juifs, après nous, en nombre d'internés. Nous on les appelaient pas les Tziganes. (...) On voit le dernier partir, sans savoir où. Nous arrivons, au bout de deux jours de voyage de nuit, au camp de Gurs. Quand nous sommes arrivés, il y avait quelques réfugiés espagnols, femmes et enfants, et des juifs allemands, quelques familles de juifs allemands. Ca, c'était donc en novembre. Un froid épouvantable parce que là il fait froid et humide. Quand il pleuvait, on marchait dans la boue. Il y avait qu'une allée centrale qui était carrossable mais tout le reste, c'était de la terre battue avec tous les inconvénients que ça peut comporter quand il y avait des intempéries ou qu'il pleut énormément. A partir du mois de mai, ils ont commencé à faire des convois. Le train qui est parti avant le nôtre, ça nous l'avons su après, par la suite, il y avait des femmes et enfants réfugiés espagnols et des femmes et enfants juifs allemands. Et il y avait des amis à ma grand-

mère qui étaient dans la (incompréhensible). Nous avons su qu'ils se trouvaient dans ce train-là. Et jamais plus nous n'avons eu de leurs nouvelles. Par la suite, après la Libération, nous savons appris qu'ils avaient été refoulés en Allemagne et qu'ils n'ont pas survécu à la déportation en Allemagne. Et nous, au bout de quelques jours de voyage, le train s'arrête, dans le Massif Central, c'est-à-dire en Auvergne, à un endroit qui s'appelle le viaduc de Fades, qui est une ligne à voie unique qui va de Clermont-Ferrand, qui passait aux Ancizes où il y avait des aciéries où ils fabriquaient beaucoup des aciers spéciaux pour l'armement et qui continuait sur Montluçon, Moulin et qui allait jusqu'à Bourges. Le train s'est arrêté sur le Viaduc des Fades qui a été construit en... qui va avoir 100 ans et qui, à l'époque, était le viaduc ferroviaire le plus haut d'Europe, 120 mètres de haut. Et pour qu'on s'échappe pas,... d'abord on pouvait pas s'échapper, les portières des wagons étaient verrouillées, ils avaient mis des gardes mobiles à chaque extrémité. Et là, nous sommes restés un certain temps. Peut-être deux jours, trois jours et trois nuits. On nous avait donné des vivres, un peu de ravitaillement pour partir, c'est tout. Mais pas grand chose. Après, je sais pas comment on a fait pour pouvoir résister mais enfin on l'a fait. Au bout de quelques jours, le train s'est remis en route. Tous ces mouvements se faisaient le soir. Nous ne sommes jamais arrivés à une destination en plein jour, toujours à la tombée de la nuit. Et en arrivant à une gare, à Saint Gervais d'Auvergne, on nous a fait descendre du train, on nous fait prendre la route avec nos balluchons à pied. Ca descendait. On a marché pendant 12 ou 14 kms. On est arrivé à Châteauneuf-les-Bains qui se trouve au bord de la Sioule, qui est la fameuse rivière qui passe au viaduc de Fades. On a été logé dans un cantonnement, qui était un ancien établissement thermal, l'établissement thermal du Petit Rocher, avec le Grand Rocher. Ces établissements, au moment de la débâcle, avaient été mis à la disposition des réfugiés qui venaient de Belgique, de l'Est, de la Lorraine et de l'Alsace. Quand nous sommes arrivés là-bas, nous avons trouvé des Polonais, quelques femmes, des Belges, juifs et autres. Il y avait aussi des personnes qui venaient d'Alsace-Lorraine. Et puis quelques républicains espagnols qui étaient tombés là et qui étaient restés là, qui étaient descendus avec le reste de la population. C'était donc fin Mai 1943. Pendant cette période-là, on avait pas le droit de sortir du village mais on pouvait aller se baigner à la rivière. Impeccable. Bien. Par contre, les autorités permettaient aux gens qui étaient en mesure de travailler, on les obligeait à aller travailler. Ma sœur est partie travailler. Mon frère est allé dans une ferme. Parce qu'il y avait quand même un million et demi de prisonniers en Allemagne. Il y avait des fermes où il y avait pas un homme. Il y avait le grand-père s'il était encore en vie mais c'était tous des personnes âgées, des femmes et des enfants, qui étaient jeunes, les jeunes. Alors, nous avons été mis à disposition pour aller

travailler et aider dans les fermes. Alors, on a commencé par les fenaisons. Ensuite est venue la période de faucher les prés. A l'époque, il y avait pas les machines. Si ! il y en avait qui avaient les fameuses faucheuses. (description des diverses faucheuses, de leurs procédés et de la façon de s'en servir). On allait au moment qu'il fallait chez les paysans. Ce que nous voulions, nous, c'est qu'on nous paie en nourriture. Car on était payé très peu. Les hommes étaient payés 50 centimes. C'était ce que donnaient les autorités aux hommes qui étaient dans les Compagnies de Travail. Alors, les paysans ne voulaient nous donner à manger. Ils voulaient nous payer en argent parce que l'argent ne valait rien. Ils vendaient le reste, le lait, le beurre, au marché noir (Rires). Les œufs, ils disaient les « cacos », je sais pas si chez vous ça se dit (digression sur le terme « cacos »). Alors arrive la rentrée scolaire en octobre. Les enfants du village rentrent à l'école. Nous, on veut pas nous scolariser parce qu'il y a pas suffisamment de place ou parce que ça convient pas à tout le monde de nous accueillir dans les écoles de la commune. Il y avait quand même dans ce cantonnement un responsable, un directeur qui était français. Je sais pas comment il s'est débrouillé. N'empêche qu'il a réussi à faire rouvrir par la commune deux classes désaffectées qui étaient du côté de la rivière, au pied du château. Il y avait un château qui était assez ancien et il y avait une population, là. Et après elle a disparu. Et il y avait des classes. Alors, ils ont réouvert ces classes et ils y ont mis une institutrice. Alors, nous, tout contents ! Parce qu'en France, on avait jamais été à l'école. On avait été à l'école en Espagne, mes frères et sœurs, surtout les aînés. Ma sœur aînée qui a 86 ans, pendant la période que nous étions au camp, nous donnait des cours d'espagnol, etc. Le principal, puisque c'était notre langue et puis, au fur et à mesure, on est allé sur d'autres sujets. En décembre 43,... Même pas ! Fin novembre, on décide de nous transférer ailleurs. Alors direction,... Toujours dans le département du Puy-de-Dôme, à peu près à 30 kilomètres de là, dans un village qui est chef-lieu de canton, qui s'appelle Combronde à 10 kms de Riom. Riom, pour vous dire une anecdote, c'était là où la Haute Cour de justice s'est déplacée, de Paris, pendant l'Etat Français, à Riom. Et la prison de Riom est devenue la prison la plus importante de France. La prison centrale où toutes les personnes politiques ont été internées là, avant qu'on les transfère en Allemagne. On arrive à Combronde. Les enfants, on les installe en un lieu qu'on appelait le château Clémentel, dans le village. Très coquet. Très joli. Clémentel, c'était un monsieur qui avait été parlementaire du Puy-de-Dôme et qui avait été ministre, ministre de la santé⁸⁹ pendant la Troisième République. Il avait créé un sanatorium

⁸⁹ Il s'agit sans doute d'Etienne Clémentel (1864-1936), plusieurs fois ministre sous la Troisième République : des finances, du travail, de l'agriculture, de l'industrie, des colonies mais jamais de la santé, semble-t-il.

au-dessus de Chatel-Guyon qui s'appelle toujours établissement-sanatorium Clémentel. Et comme il fallait des établissements importants pour nous accueillir... (Arrivée d'une autre de ses filles). Là, on était dans cette colonie. Les filles étaient logées dans l'établissement principal. Mais pour les garçons, comme on avait pas de place sur place, ce qui restait du parc du château qui avait été transformé par les paysans en terrain à cultiver, en cultures, ils ont monté des baraquements qu'ils ont récupérés de l'armée. Et on était là. Les mamans étaient dans un lieu qu'on appelait le cantonnement mais c'étaient elles qui faisaient fonctionner la colonie. Elles s'occupaient des repas, de l'entretien. Et il y avait encore dans ce village un reste de compagnie de travailleurs espagnols mais il était resté que les plus anciens, qui étaient vraiment âgés, qui ne pouvaient plus travailler. Alors, il y avait dans le Puy-de-Dôme à plusieurs endroits comme ça. Il y en avait pas qu'un. Il y en avait dans la région de Manzat. Il y en avait aussi du côté des Ancizes parce qu'il y en avait beaucoup qui avaient travaillé dans les aciéries. Et là, allez ! à nouveau ! problème ! L'école, rien ! Il y avait l'école des filles et l'école des garçons. L'école des garçons ne pouvait pas nous accueillir parce qu'il y avait manque de place et puis, peut-être, manque aussi de bonne volonté de certaines personnes. Mais aussi il y avait manque de places parce qu'il y avait beaucoup de réfugiés de la région de l'Est, de Paris qui étaient partis au moment de la débâcle et qui étaient restés là. Donc souvent, il y avait des femmes et des enfants mais les maris n'étaient pas toujours là. Certains étaient prisonniers de guerre. Certains avaient été portés disparus même ! Alors, la directrice de l'école des filles, Mme (Dubardon⁹⁰), dont son mari était secrétaire général de la mairie du village et en plus c'était un ancien mutilé de la guerre de 14-18,... Ils ont décidé, ils se sont débrouillés pour qu'on ouvre deux classes de l'école des filles désaffectée où il y avait de la place et on nous a accueillis là. Et on nous a envoyé un instituteur qui venait d'Alsace, qui, lui, avait fui l'Alsace et qui avait réussi à se cacher à Clermont-Ferrand, à l'Université, mais parce qu'on voulait l'enrôler dans l'armée. Beaucoup d'Alsaciens ont été enrôlés. Et tout ça se passait très bien. Très bien, très sympathique. Tout se passait très bien, avec lui, Monsieur le maître. De là, on faisait des excursions aux alentours. Avec lui on allait se baigner au Gour de Tazenat. Vous savez que dans le Puy-de-Dôme, il y a plusieurs lacs qui sont des anciens cratères de volcan qu'on appelle des gours. Et on marchait à travers la montagne, dans les sentiers. On avait 7 à 8 kms à faire à l'aller. Autant retour. C'était agréable. Et puis, un beau jour, ce monsieur... Mme (Dubardon) vient nous voir et nous dit : 'Voilà. Restez sages mais vous n'avez pas d'instituteur.' On a su par la suite qu'il a dû s'enfuir parce les gens du village

⁹⁰ Le nom de l'institutrice est peut-être celui-ci. Sous tout réserve car il est quasiment inaudible.

l'ont dénoncé. Il y a quelqu'un qui l'a dénoncé. La Gestapo venait le chercher pour l'enrôler dans l'armée. Au bout de quelques jours, on nous a envoyé un instituteur qui était aussi un alsacien, à peu près dans la même situation que le premier, M (???)⁹¹. Et M. (???) est resté avec nous. Mais il a dû aussi se sauver. Le premier avait rejoint le maquis pour se cacher. Et le second aussi. Et après on a eu une institutrice. Mais entretemps, mon frère qui était du côté d'Hourtin, au mur de l'Atlantique, il avait eu un grave accident bien avant. Nous étions restés plusieurs mois sans avoir de ses nouvelles. Le camion qui le transportait du chantier au lieu où ils étaient domiciliés, c'est-à-dire au baraquement, s'était renversé. Il avait eu une blessure importante à la tête. Il est resté dans le coma quelques temps. Sa convalescence a duré un certain temps. Et puis, il a réussi à la suite de ça à avoir une permission, une autorisation pour venir nous rejoindre, nous voir mais à une condition : les autorités allemandes lui ont dit : 'vous avez un laissez-passer de tant de jours mais vous devez impérativement revenir. Sinon, nous sommes où se trouve votre famille et il y aura des répercussions.' Effectivement, c'est ce qu'il a fait. Et de suite après, il a préparé son évasion, il est revenu et il a rejoint le maquis, le fameux maquis de Fades, en Auvergne. A partir de là, on a connu, nous, la période du maquis. Parce que dans le village où nous étions, il y a une rue qui porte le nom de la Rue des maquis. Toujours. Et quand les maquisards venaient se ravitailler dans le village, ils nous appelaient. Ils nous disaient : 'Eh ! les petits espagnols ! Venez faire le guet. Nous avons confiance en vous.' Et c'est vrai ce que je vous dis. Ça paraît paradoxal. Mais c'est vrai. Ils savaient ce que nous étions, nous, d'où nous venions. Les autres, ils pouvaient pas se fier. Comment savoir si c'était tendance pétainiste ou Laval ? parce que Laval était de là-bas ! Il était du Puy-de-Dôme, à côté de Thiers. Pendant qu'ils faisaient le ravitaillement en essence ou en alimentation, dans les fermes, il y avait la route principale, c'est nous qui faisons le guet. Une fois, d'ailleurs, il y avait deux Traction avant qui étaient bourrées de nourrices d'essence, de bidons d'essence et de ravitaillement. Et ils ont été pris de court. Mais cette fois-ci, la Milice n'est pas arrivée par le même endroit. Ça fait qu'ils se sont trouvés en plein milieu du village. Heureusement que dans le cantonnement où il y avait les femmes espagnoles, ... La façade de l'immeuble donnait sur la grand-rue mais l'arrière était une cour de ferme parce que les fermes étaient dans le village à l'époque. Moi, j'ai connu le temps où les vaches se promenaient dans le village pour aller paître aux champs et rentrer. Comme il y avait juste un passage assez étroit et qu'il y avait une grange, on a ouvert les portes des granges, ils sont rentrés là avec les voitures et nous, les enfants espagnols, on s'est mis à jouer aux billes

⁹¹ Nom inaudible

devant les portes pour que... Alors les miliciens venaient, tournaient. Ils les cherchaient, les cherchaient. Et après, ils sont partis. Ils se sont sauvés. Et peut-être eux aussi grâce à nous. Puis est arrivée la période difficile. Août 43, quelques jours avant la Libération. Le chef de la milice locale a été tué. Et de suite, on a dit que c'étaient les guérille...⁹², les maquisards espagnols qui l'avaient tué. Qu'est-ce qu'ils ont fait, les miliciens ? Ils sont arrivés l'après-midi, on avait fini de manger depuis un petit moment. Les mamans étaient en train de faire la vaisselle et de mettre tout en ordre. Arrive un groupe de miliciens. Alors, là où nous étions, le château était en bordure de la route principale. C'était un peu surélevé. Arrivent ces miliciens avec les mitraillettes. Ils nous ont... Femmes et enfants ont été mis contre le mur, le mur principal. C'était à peu près deux heures de l'après-midi, deux heures et demi. Ils ont mis en position trois mitraillettes. Et ils ont commencé à vouloir qu'on leur dise qui étaient les maquisards, que nous les connaissions, qu'il y avait des espagnols et que nous savions qui ils étaient et où on pouvait les trouver. Alors, il y avait un alsacien dans le groupe de miliciens qui parlait très bien l'espagnol, le castillan comme nous et qui posait la question à tout le monde. Aux enfants. A tous. Ca a duré de deux et demi de l'après-midi, en gros, en plein mois d'août, face au soleil jusqu'à huit heures et demi du soir. Et celui qui nous a sortis de ce mauvais passage, de ce mauvais moment, c'était l'officier de l'armée allemande, de la Wehrmacht. C'est-à-dire que la route qui va de Riom, qui quitte la nationale 9, qui va sur Paris, qui part d'ici de Perpignan qui traverse le Massif Central, qui passe par Clermont, Lyon... Il y a une route départementale qui part après Riom et qui va sur Combronde. Il y a plusieurs villages. Il se trouve que cette route, grande surtout à l'époque plus que maintenant, passait sous les bois. Il y avait des bois, des forêts importantes. Les allemands l'empruntaient. C'était déjà la débâcle pour eux. Ils commençaient à monter vers le nord. Les Alliés avaient déjà fait le débarquement en Normandie. Ils étaient déjà près de Paris. Enfin, ils avançaient sur Paris. Parce que nous, à Combronde, la Libération s'est faite en même temps que Paris. Le 25 août. Le 24 août, les premiers sont arrivés le soir à Paris. La fameuse division, la Nueve, avec le groupe Leclerc, avec le capitaine Dronne et nous, ça a été de suite le lendemain. Et les allemands passaient par là. Ils ont vu cet attroupement de véhicules. Ils se sont arrêtés. C'est un jour qui est resté gravé dans ma mémoire. On voit arriver un officier de la Wehrmacht. Mais ça veut pas dire qu'il était nazi, hein ! Parce que les officiers de carrière, la majorité n'étaient pas nazis. La preuve, ils ont essayé à plusieurs reprises de faire des sabotages contre Hitler. Ca n'a pas réussi. Mais enfin ! Ca n'a servi à grand chose mais quand même il faut le

⁹² Il ne prononce pas la dernière syllabe.

dire. Ca a un mérite ! Et les officiers allemands, ils avaient tendance à avoir tous une baguette, comme ça. J'en ai vu quelques-uns. Et quand il a vu ça, il a tapé avec la baguette sur la première mitrailleuse et là, raou ! C'est lui qui a fait partir les autres et qui nous a sauvés de cette mauvaise situation. Et puis, tout le monde est parti. Est arrivée tout de suite la Libération. Et voilà ! »

Pendant plus d'une heure, il va parler ainsi, sans que j'ai à intervenir. Il serait plus juste de dire que le récit tel qu'il le construit et la façon qu'il a de le raconter ne me laissent aucune liberté d'agir et d'intervenir. Rien ne semble le détourner. Ni sa femme qui va et vient, nous propose du café et des biscuits, ni ses filles qui, l'une après l'autre, passent nous saluer. Enfermé dans la solitude de ses paroles, il semble ne plus prêter attention à ce qui se passe autour de lui. A aucun moment, il ne s'arrêtera pour réfléchir. A aucun moment, il n'aura la larme à l'œil. Il semble n'éprouver aucun sentiment. Ni tristesse. Ni joie. Il ne rit qu'une fois, lorsqu'il évoque le marché noir. Ses mots s'enchaînent, comme une implacable mécanique. Pourtant, le récit qu'il livre est tragique. Séparé de son père et de son frère, il a été ballotté de camp en camp pendant six ans, ignorant le plus souvent quelle sera la prochaine destination. Il a pris un train pour l'inconnu qui a stationné sur les voies pendant plusieurs jours pour des raisons mystérieuses. Il a vu deux de ses instituteurs disparaître soudain. Il a été confronté aux canons des mitraillettes allemandes. Il n'en faut pas tant pour que d'autres soient ébranlés. Plusieurs de mes interlocuteurs, descendants de républicains espagnols, ont dû interrompre momentanément leur récit ou n'ont jamais pu le finir, assaillis par l'émotion qu'ils tentaient de contenir. Et pourtant, tous n'avaient le caractère pour le moins épique du récit d'Antoine.

A Prats-de-Mollo, l'après-midi était consacrée à la prise de parole, qu'elle soit le fait des acteurs ou des descendants. Poussée par ses proches, une dame âgée monta sur l'estrade, accompagnée de l'un d'eux. On voulut qu'elle témoigne. Mais, manifestement, elle n'avait pas grand chose à dire. C'est son accompagnateur qui prit la parole, assurant qu'elle avait une excellente mémoire, qu'elle savait beaucoup de choses mais qu'il fallait l'excuser car elle n'avait pas l'habitude d'un tel auditoire. Une seconde personne monta sur l'estrade. Pendant la marche, j'avais discuté avec elle. C'est au décès de ses parents, quelques mois plus tôt, qu'elle s'est intéressée à leur histoire. Ne sachant comment s'y prendre pour la reconstituer et ayant vu sur un site internet, l'annonce de cette journée, elle a décidé de s'y rendre. Sans avoir la moindre idée de ce qu'il s'y passerait. Installée face au public, elle commence à parler, à évoquer ses parents, le silence qui a toujours entouré cette période. Peu à peu, perdant toute maîtrise d'elle-même, elle fond en larmes et quitte l'estrade. J'ai ressenti un certain malaise à la voir ainsi pleurer à chaudes larmes. Je n'ai sans doute pas été la seule car les organisateurs

sont assez vite passés au second temps de cette après-midi, la lecture de poèmes sur la guerre civile, dits par deux comédiens. Faut-il penser que, face à cet afflux de larmes et d'émotions, ils ont préféré abrégé le temps de parole ? Faut-il penser qu'aujourd'hui le temps n'est plus pour cette approche-là de l'événement ? Et c'est ce que laisse à penser Pierre, sans y prétendre. « Avant, tu avais les anciens qui racontaient la guerre et tout ça. Ils le disaient avec leurs mots. C'était beau ! Tout le monde pleurait. En 1999, il y avait beaucoup de vieux qui avaient fait la guerre et ils racontaient tout ça. Tout le monde pleurait. Tout le monde pleurait. Tu pouvais pas rester insensible. Ca te prenait là (la gorge), ça te tordait les tripes. Tu pouvais pas faire autrement que pleurer. On pleurait tous. Mais maintenant, c'est plus pareil. Il y a plus tout ça. C'est pas pareil. » C'est aussi ce que tend à prouver l'anecdote suivante. Lors d'une conférence, à Agde, un homme fort âgé est assis au premier rang. Mais à peine l'invité a-t-il commencé à parler que le vieil homme semble perdre pied. Il s'agite sur son siège et grommèle des mots incompréhensifs. Puis sa respiration devient de plus en plus difficile et bruyante. Le conférencier, qui le regarde du coup de l'œil, ne sait plus quelle position adopter. Doit-il continuer ? Doit-il s'arrêter ? D'autant que le vieil homme donne tous les signes d'une asphyxie proche. Finalement, quelqu'un l'aide sortir de la salle. Non sans avoir fait, à l'attention du conférencier, un geste qui en appelle à son clémence. A la fin de la communication, les organisateurs sont allés le voir. Ils étaient désolés de ce qu'il s'était passé. Ils avaient redouté que ce vieil homme ne vienne. Tout le monde sait qu'il ne peut supporter l'évocation de cette période. Pourtant, il ne manque aucune des manifestations qui lui sont consacrées. Et, à chaque fois, il en interrompt le déroulement par une semblable sortie, assez théâtrale. Manifestement, sans le dire explicitement, on jugea sa réaction inappropriée, mal venue. Se dessine la position à tenir vis-à-vis de ce passé. Elle est un savant dosage. On ne *peut* pas rester indifférent face à de tels récits. On ne *doit* pas rester indifférent, ni neutre. Car la neutralité est perçue comme une sorte de soutien à l'autre camp. J'en ferai l'expérience en discutant avec un archiviste, très impliqué dans la manifestation audoise de 2004. Dans son bureau, nous conversons à bâtons rompus de cet épisode, de la guerre civile, de l'exode. Manifestement, son travail l'avait fait « basculer » dans l'action plus ou moins militante. Du moins dira-t-on qu'il ne percevait plus son travail comme purement scientifique mais qu'il estimait devoir aider à la quête de mémoire. C'est, à l'évidence, en tant que militant de cette mémoire beaucoup plus qu'en tant qu'archiviste de profession qu'il accompagna la recherche du « cimetière de Bajouly »⁹³. Cependant, mon attitude, qui se voulait neutre, ne tarda pas à le

⁹³ Nom donné à l'emplacement où l'on inhuma les personnes décédées au camp de Bram.

choquer. « Mais, enfin, c'est pas une guerre comme les autres. Tu peux pas être pour les franquistes ! » Mais où était-il allé semblable idée ? Nul doute, dans le fait que je confesse une sorte de neutralité, ce qui pour lui signifiait une absence d'émotion à l'égard des récits donc un soutien plus moins soutenu, plus ou moins voilà au camp franquiste. Pris dans les filets du jugement moral, le bien et le mal, - car là est bien l'essentiel de la guerre d'Espagne aujourd'hui - on doit éprouver de la compassion et de l'empathie. On doit partager la souffrance. Mais on ne doit pas se laisser de façon inconsidérée à cette émotion. On ne doit pas aller jusqu'au flux lacrymal impossible à maîtriser. Cette démonstration excessive de l'affliction n'est plus acceptée. Et cela vaut autant pour ceux qui écoutent la parole que pour ceux qui la prennent, semble-t-il. On est obligé de reconnaître que, parmi les mémoires les plus récentes, aucune ne se « laisse aller ». Toutes restent parfaitement dignes et maîtresses d'elles-mêmes.

Vient alors la question : comment y parviennent-elles ? Écoutant l'enregistrement d'Antoine, un fait m'a alors étonnée. Il raconte ses six années de guerre et d'internement mais il pourrait, de la même façon, raconter une autre période de sa vie ou encore un trajet en voiture ou en train. Je n'ignore en rien ce que cette phrase pourrait soulever d'indignation. Pourtant, c'est exactement de cela qu'il s'agit, d'une stratégie discursive soigneusement élaborée qui permet à la parole de se libérer de l'émotion et de circuler. Notons d'abord qu'Antoine ne commence pas son récit par ce qui l'a le plus choqué, le plus étonné ou le plus apeuré. La chronologie en est le fil conducteur. L'extrait cité plus haut commence en 1939. En réalité, Antoine commence son récit bien avant, en présentant sa famille, ses grands-parents et enfin ses parents, les lieux où ils vécurent, les emplois qu'ils occupèrent. L'arrière-plan familial installé, l'exode trouve comme naturellement sa place. Cet agencement chronologique minutieux se prolonge bien au-delà de 1939. A aucun moment, il ne s'en libère.

Par ailleurs, il va de soi qu'Antoine ne raconte pas l'exode exactement tel qu'il le vécut enfant. Il en garde quelques éléments dont l'interrogation sur les destinations qui sont les siennes lorsqu'il prend le train. Mais parfois, le récit pivote. Il replace son expérience dans le cadre plus général de la guerre ou de l'histoire locale. Ainsi en va-t-il lorsqu'il évoque les inondations. L'enfant qu'il fut, pataugeant dans le sable d'un camp détruit, ne pouvait savoir que, plus haut, les dégâts étaient considérables. Il n'en reste pas moins qu'il en fait une description précise qu'il a découverte par la suite. De même pour le sort du parc automobile des républicains espagnols. On imagine assez mal qu'un enfant de dix ans ait pu être aussi instruit sur le sort de ces véhicules. Il l'a sans doute découvert plus tard. Lorsqu'il évoque le

camp de Rivesaltes, il remonte très en arrière dans le temps, évoquant, peut-être un peu à sa façon, l'aide américaine, l'arrivée du phylloxéra, la chute du prix des terres à vigne. On peut en dire autant de sa connaissance du viaduc des Fades - dont il n'ignore ni la situation précise, ni la date de construction ni la particularité essentielle à l'époque - ou encore de Clémentel. Il va bien au-delà de ses souvenirs. Sur la trame que ceux-ci forment, il « accroche » toutes les informations qu'il a patiemment collectées, toutes les connaissances qu'il a accumulées. Informations qui concernent autant les lieux qu'il a connus que les années qu'il a traversées et qu'il doit à une quête documentaire très solide. Et l'on notera qu'il pousse souvent très avant son souci du détail. Son récit se veut profondément pédagogique. Il n'a de cesse d'apporter des précisions à l'attention de celui (ou ceux) qui l'écoute(nt), ne laissant aucune place aux zones d'ombre, aux approximations, aux élisions. Tout est très minutieusement expliqué, éclairé, contextualisé.

En arrivant chez lui, je croyais qu'Antoine était un réfugié espagnol « parmi d'autres ». Un de ceux, très nombreux, qui avaient vécu le camp et qui n'en avaient parlé, s'ils l'avaient fait, que dans l'étroitesse du cadre familial. Or, je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il a été érigé, peu à peu, au rang de mémoire du camp de Rivesaltes. Il fait partie de ceux que les lycées, les collèges invitent régulièrement à prendre la parole devant les élèves. Il fait partie de ceux, aussi, à qui l'on s'adresse dès qu'une question sur le camp est posée. Il a l'habitude de « témoigner ». Je m'inscrivais ainsi dans une longue liste « d'écouterants ». Et je n'ai certainement pas été la dernière.

Comme celui de Jo, le « témoignage » d'Antoine est un savant mélange de ce qu'il a vécu, éclairé de ce qu'il a lu, d'expérience et de lecture. Ces mémoires contemporaines, celles parlent aujourd'hui d'un lieu et d'une période ne se contentent plus du récit de soi, pris dans la tourmente, de la simple transmission des « souvenirs », de leur vécu ou de ce qu'il en reste. Elles proposent un discours plus complexe qui fait d'eux non pas de simples « témoins » mais aussi, en quelque sorte, des historiens de leur propre expérience.

On retrouve semblable tricotage entre histoire et vécu en ce qui concerne l'écriture des « histoires de famille ».

Ecrire le drame familial

Nombre de mes interlocuteurs, un peu navrés de ne pas avoir écouté leurs parents et soucieux de transmettre cette histoire à leurs éventuels descendants, passent à l'écriture.

Il me faut cependant préciser que le corpus dont j'ai pu disposer n'est pas très fourni. J'ai eu à ma disposition une dizaine de textes, quatre écrits par les acteurs eux-mêmes et cinq écrits par leurs descendants. A cela, il faut ajouter une demi-douzaine d'entretiens avec des descendants qui ont, eux aussi, écrit l'histoire de leur famille mais n'ont pas souhaité me la soumettre, arguant qu'il fallait encore qu'ils y travaillent, qu'elle n'était pas finie. On verra pourquoi plus loin. Il aurait été extrêmement pertinent de disposer de tous les brouillons, ébauches et autres « premières moutures » de ces textes. Ils ont été jetés sans remords. Je n'ai eu que la version définitive et imprimée. Il est donc très difficile de travailler sur la genèse de cette écriture. Or, c'est elle qui, à mon avis, est le plus riche de sens. Tentons-en, malgré toutes ces faiblesses et lacunes, une approche.

Ceux qui ont encore la chance d'avoir leur père ou leur mère près d'eux mettent ce dernier face à une véritable injonction autobiographique. Il est sommé de raconter son histoire. Certains acceptent, avec plus ou moins de bonne volonté, le stylo à la main. Mais au grand dam des enfants, ils le font avec une apparente légèreté. Légèreté du support d'abord. Le père de Rose écrira sur un facturier. D'autres ne tiennent pas à écrire. Ils préfèrent parler. Ils laissent à leur enfants le soin d'enregistrer leur récit mais aussi le soin de le compléter. Ainsi en va-t-il pour la mère de Chantal. « Depuis une dizaine d'années, quand on allait au village en Espagne, on se retrouvait avec ma mère, ma sœur, son beau-frère. Et on discutait. On avait un oncle qui avait fait la guerre dans ce coin-là donc, communiste espagnol, qui nous racontait son histoire. Après, la sœur aînée de ma mère avait passé la frontière puis a repassé la frontière pour aller rejoindre son fiancé qui était en prison en Espagne. Ils ont été fiancés quatorze ans. Il était en prison, elle l'a attendue. C'est la première de la famille qui est revenue au village, en 1946. Mon oncle est mort, ma tante est morte. Ils étaient les derniers. On s'est retrouvée avec les deux seuls survivants, ma mère et celle de Nadia qui se sont mises à nous raconter leur arrivée en France. Et on discutait, on discutait. Evidemment, j'ai pas eu l'idée d'enregistrer. Ni d'enregistrer ni de prendre des notes. Et je reviens ici et je dis à Nadia : 'Si tu savais tout ce que j'ai appris.' Elle me dit : 'Mais c'est dingue. Ma mère n'a jamais dit ça', ou 'Tiens, ça, je ne suis pas au courant.' Mais quand même, ça m'a travaillée. J'ai appelé ma mère et je lui ai dit : 'Mais maman, il faudrait que tu l'écrives pour que nous, on ait quelque chose qui reste.' Mon fils a 23 ans, il commence à me poser des questions. Et puis, même, sur l'engagement. Ma mère est très engagée politiquement. Et même si ses parents n'étaient pas engagés, ça a été certainement un cheminement qui a fait que... Et puis, moi, je suis engagée syndicalement et puis sur les sans-papiers et tout. Je me suis dit : 'il y a peut-être quelque chose au fond.' Ma mère me dit : 'Non, je suis fatiguée, mais si tu veux, je

te donne plein d'éléments et tu le mets noir sur blanc.' Moi, c'est pas du tout un travail historique, c'est vraiment, avec le manque d'objectivité qu'il peut y avoir, c'est l'histoire telle que ma mère s'en souvient, avec le bon côté des choses qu'elle a gardé et le mauvais côté des choses qu'elle a gardé, qui seront pas les mêmes que d'autres. » Soumis à cette pressante obligation de se raconter, les parents, souvent le père, livrent un texte qui, bien souvent, déçoit les enfants. Il leur faut « le reprendre ».

Cette première version fait donc l'objet d'un travail de réécriture. Typographique d'abord. Il faut « le saisir à l'ordinateur », transformer des mots manuscrits en mots tapuscrits. Pour ceux qui ont enregistré la parole parentale, ce travail est précédé d'un autre, qui consiste à transformer des paroles en « mots écrits ». Et comme le dit Sylvia, «il a raconté ça comme on parle, là. Alors, les phrases étaient pas correctes. Il y avait des tournures incorrectes, des mots d'argot, de l'oral quoi. Donc déjà, il a fallu que je reprenne tout ça ! » A l'inverse, Lina essaie de respecter scrupuleusement les paroles de sa sœur qu'elle a enregistrées. « L'héroïne de mon livre, c'est Marguerite, ma sœur qui a 10 ans de plus que moi. Les ébauches, elle les a lues deux fois. C'est sa mémoire, en plus. Avec sa sensibilité. Ça a été transcrit par moi qui peut avoir une sensibilité différente. La façon de prendre les mots, c'est important aussi. Donc, il y a peut-être un petit décalage. C'est pour ça que je lui ai fait lire deux fois. Pour être sûre que ce soit ça. »

Mais le travail auquel s'adonnent les descendants n'a rien à avoir avec celui d'un moine copiste. Ou alors s'agit-il d'un moine très facétieux qui, d'un livre, en ferait un autre.

Une première série de transformations affecte l'architecture du texte. Souvent, il prend la forme d'un bloc d'écriture, d'un paragraphe unique. Juan n'a pas eu besoin que ses enfants insistent pour écrire sa vie. Il a pris cette décision lui-même. A plus de soixante-dix ans, et à cette seule fin, il a d'abord appris à se servir d'un clavier puis il s'est mis à écrire, écrire, écrire. Son autobiographie compte plusieurs centaines de pages ! Plus encore que sa longueur, ce qui étonne, c'est la forme de cette écriture. Elle est parfaitement monolithique, constitué d'un seul et même paragraphe de la première à la dernière ligne. Ni chapitre ni paragraphe dans cette écriture. Pas plus de retour à la ligne. On ne peut que songer au récit d'Antoine, ce long monologue d'une heure. Les deux, du moins, ont en commun de ne former qu'un seul jet. Et l'on ne peut que s'interroger. Cette forme insolite ne serait-elle pas une façon, *leur façon* de recoudre les morceaux d'une vie, coupée en deux par l'exode ? C'est du moins ainsi que je l'interprète. Parfois, les paragraphes sont présents mais on les juge peu judicieux ou mal articulés. Se saisissant du texte, les descendants en transforment d'abord la présentation. Chapitres et paragraphes apparaissent ou sont modifiés, de façon plus ou importante.

Une deuxième série de transformations concerne le fond. En effet, c'est une cause entendue, le récit des parents est toujours insuffisant. En fait, ce ne sont pas essentiellement les souvenirs ou les mémoires des parents que les enfants veulent écrire. Il ne s'agit pas plus d'un roman familial, axé sur la famille et ses membres et comme en apesanteur dans leur temps. Leur projet est plus ambitieux. Au-delà et au travers de l'histoire purement familiale, ce qu'ils cherchent, c'est une histoire singulière qui s'inscrit parfaitement et illustre, tout à la fois, un moment, particulièrement terrible. L'histoire de la famille doit contenir et rendre palpable toute l'histoire de l'événement, en somme. La première doit nécessairement donner accès à la seconde. Le message suivant, adressé à Charles Farreny, le dit de façon saisissante.

« 16-8-2006 - **Esteban Larroy Latorre : pas une vie, un roman !**

Bonjour, tout d'abord, je voudrais vous dire toute ma gratitude pour la force de conviction et l'émotion qui se dégage du site « Espagne au cœur ». Je l'ai découvert alors que j'entreprenais un travail de recherche et de mémoire sur mon père **Esteban Larroy Latorre**, républicain espagnol qui est décédé au début de cette année.

A sa mort je me suis aperçu que mes frères et sœurs et encore plus ses petits enfants connaissaient peu de chose de son passé si ce n'est qu'il disait souvent : "*Ma vie, c'est pas une vie mais un roman*"

Il avait raconté à certains d'entre nous des moments, des événements différents. Tout cela était à la fois précis et parcellaire.

De plus il nous avait laissé un certain nombre de documents (cartes, photos) que la famille m'a demandé de scanner pour que chacun en dispose

Je me suis donc lancé dans la rédaction d'un document qui devrait prendre la forme d'un CD retraçant sa vie et que chacun (famille, amis) pourrait compléter de ses souvenirs et de ce qu'il lui avait raconté.

Je voulais également replacer tout cela dans « le déroulement historique des événements » pour que la flamme qui l'animait soit transmise à toute la famille de France et d'Espagne.

Je me permets donc de vous transmettre le document de départ que j'ai écrit juste après sa mort et qui s'est déjà beaucoup étoffé (120 pages Word), avec ses documents, des photos de famille, des souvenirs qui se sont ravivés ... Je l'ai aussi enrichi de textes, de photos que j'ai trouvés sur internet (Espagne au cœur...), dans des coupures de journaux ou dans des livres que j'avais lus ou que j'ai découverts :

Ø *La Guerre d'Espagne d' Hugh Thomas*

Ø *Guerre et révolution en Espagne de Georges Soria*

- Ø *Les Camps du mépris*
- Ø *Les Républicains Espagnols de José Cubéro*
- Ø *La Bolsa de Bielsa (Musée de Bielsa)*

Je me permets donc de vous écrire pour solliciter votre aide (informations, personne documents ou archives à consulter) pour essayer de compléter, de corriger ce travail familial et en particulier sur les points suivants :

- *La 43ème division et les combats de la poche de Bielsa (je n'ai pas réussi à localiser où il avait été blessé le 13 février au début de l'offensive franquiste*
- *La Retirada sur Bourg Madame (aucune trace à ce jour)*
- *Les groupes qui s'infiltraient en Espagne en 44 - 45...*

Merci d'avance pour les informations que vous pourriez me fournir et encore félicitations. Amitiés - Ivan Larroy - larroy.ivan@wanadoo.fr »

Pour le mener à bien, le récit écrit de l'ascendant ne suffit pas. Pas plus que les connaissances personnelles des descendants. Il leur faut alors « se renseigner ». A ce stade du travail, tous mes interlocuteurs se trouvent vers « les livres ». L'histoire, celle des historiens, amateurs ou professionnels peu importe, celle des événements, des hommes politiques ou militaires, a toute sa place dans ce type de récits⁹⁴. C'est sur elle qu'ils vont s'appuyer. Ivan Larroy, l'auteur du message précédent a, à son actif, la lecture de cinq livres (dont la somme de Georges Soria). Mais cela ne lui suffit pas. Il n'est que trop évident qu'il attend du webmaster un supplément d'informations. Après avoir enregistré le récit de sa mère, Chantal le transcrit. Mais il lui semble évident que tout ceci n'est pas suffisamment précis, qu'il y manque « le contexte » comme elle dit. « J'ai commencé sur l'ordi à tapoter et puis après je suis allée sur internet. J'ai pris des éléments parce que moi la guerre d'Espagne, je connaissais

⁹⁴ Les « livres » sont bien ceux à qui on fait appel quand la transmission familiale a fait défaut. Et cela même en l'absence de projet d'écriture. « Fils de réfugié politique espagnol, je vous adresse toutes mes félicitations pour la qualité de votre site, je le trouve superbe et très enrichissant.

A l'âge de 40, j'ai décidé de m'intéresser à la vie de mon père aujourd'hui décédé. Je dispose de relativement peu d'information mais je sais qu'il s'est engagé dès le début des hostilités en 36. Au dire de ma mère il a participé à tous les fronts. En mars 39, il a fui l'Espagne en s'embarquant à Cartagène sur un pétrolier en partance pour Oran en Algérie. A Oran il a été placé dans un camp de rétention pendant presque un an.

Je m'intéresse tout particulièrement à cette période de la fuite de Cartagène et de l'arrivée à Oran. Peut-être pourriez vous me conseiller quelques ouvrages abordant cet aspect particulier du conflit espagnol. Je suis preneur de toute information quelle qu'elle soit. Merci par avance

D.Gregori - 30-8-2000 »

ce que j'ai appris à l'école, très peu, et ce que ma mère me disait : 'il y avait les méchants, les franquistes, et il y avait les gentils républicains'. Mon mari, lui, par contre, lit beaucoup. Il s'est renseigné sur la guerre d'Espagne. Je lui posais des questions et il me répondait. » Marie-Annie a été obligée de plonger dans les ouvrages pour compléter le texte de son mère. « Par moments, on comprenait plus parce qu'elle expliquait pas assez. Mettons, elle disait : 'on a quitté tel endroit en vitesse, la nuit.' Alors, je lui disais : 'Mais pourquoi la nuit, en vitesse ?' Et elle : 'Je sais plus. Qu'est-ce que tu me demandes ? Sans doute parce qu'il fallait, qu'on allait avoir des problèmes.' Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ? Si tu veux faire un travail un peu sérieux, si tu veux que les autres le lisent, mes neveux, il faut quand même qu'ils comprennent. Je peux pas écrire : ils sont partis 'parce qu'il fallait sans doute.' Je comprends très bien qu'elle s'en souvienne plus, elle avait que cinq ans, mais moi... Et c'est comme ça que j'ai commencé à acheter des livres sur la guerre et tout ça, et à les lire, à prendre des notes et tout. Bon, ça commence à ressembler à quelque chose. Mais c'est pas fini !

Le travail réalisé sur le fond dépasse le fait de compléter un propos jugé lacunaire ou d'installer un arrière-plan historique, considéré comme plus solide. Lina, dont on a vu combien elle s'inquiète à l'idée que sa « sensibilité » ne vienne interférer dans la transcription des paroles de sa sœur, refuse absolument de me laisser lire le texte qu'elle a écrit. « 'Non ! je ne peux pas vous laisser lire, ça ! Non, il y a plein de petites erreurs qu'il faut que je corrige. Non ! je ne peux pas laisser ça comme ça ! » De ces erreurs, elle me donnera un exemple. « Elle dit qu'à un moment, elle a croisé le général Líster. Et j'en parlais avec quelqu'un qui connaît bien l'histoire de la guerre. Et il me dit : 'Mais, Líster était pas là à ce moment-là. C'est pas possible, elle se trompe !' Alors, vous voyez, c'est une erreur énorme. Elle a cru voir Líster ! Il faut que j'arrange ça. Mais, ça, au début, je ne l'ai pas vu. Je ne connais pas tout ça ! Et c'est cet ami qui a lu mon travail qui m'a dit ça. Alors, il faut que je vérifie tout, tous les détails. On doit le faire ensemble mais il est très occupé en ce moment. » Elle n'est pas la seule à mettre les souvenirs à l'épreuve de l'écriture historique. Laurent, qui aide Chantal à écrire l'histoire de sa famille, a été quelque peu étonné par le récit de sa belle-mère. En effet, ils n'étaient pas conformes avec qu'il avait lu de la guerre. Il n'était pas loin de penser que sa belle-mère se trompait, ce qu'il aurait volontiers excuser car elle était très jeune lors de l'exode. Mais plutôt que de rejeter d'emblée ces souvenirs douteux, il se lance dans une quête patiente, d'ouvrage en ouvrage, afin de « vérifier ». « Là encore, ça m'a aidé à en savoir un peu plus. Ça m'a poussé à rechercher un petit peu. Savoir quand sa mère disait : 'le 24 décembre, le village a été bombardé et tout...'. Moi, ce que j'en avais lu, c'était qu'après

la bataille de l'Ebre, à l'été 38, la contre-offensive échoue. Les républicains repassent l'Ebre. Et ce que j'en avais lu dans tous les livres d'histoire, c'est l'effondrement total de la Catalogne. Les armées franquistes balaient, en quelques jours, la Catalogne, passent dans Barcelone qui tombe sans combat. Et c'est la Retirada. Alors, je me disais : 'Pourquoi sa mère ... ? Sa mère, elle doit raconter des bobards. C'est pas possible, elle raconte que le village était bombardé. Il y a pas eu de lutte, il y a pas eu de bagarre. Là, j'arrive à trouver un petit peu mais c'est dans des bouquins écrits en catalan. Mais c'est écrit en catalan. Alors pour y comprendre quelque chose... Mais effectivement, en dessous de Lérida, ils ont percé le front. Et effectivement il y a eu quelques bombardements et ils parlent du bombardement du village. Ce sont des avions qui ont bombardé pour permettre aux troupes d'avancer. (...) »

Antoine lui-même se méfie de sa mémoire. Son parcours a été enregistré par un chercheur espagnol qui lui a confié la cassette. Stéphanie s'est alors assise à son clavier et a transcrit les mots de son père. Mais l'heure n'est pas encore venue pour faire circuler cet écrit. « On a fait quelque chose avec ma fille mais on doit le reprendre. On l'a pas corrigé quand il fallait pour différentes raisons et puis ça a traîné. Mais ça va se faire. (...) Corriger parce qu'il y a des choses qui sont décalées. Il faut que ça concorde avec le mouvement. Il faut pas interférer (intervertir) des dates, etc. Et puis, il y a un passage qui concerne un de mes frères qui a été mal interprété et que je vais rétablir dans de bonnes conditions. (...) Mais il y a un passage qu'on doit modifier. Et on l'a pas fait et on doit le faire. Mais qui est pas très long mais on doit le faire. Si, il y a eu quelque chose. Il y a eu des livres qui ont été imprimés mais qui sont restés dans la famille. Il y a que les enfants et les petits-enfants qui les ont. Je l'ai même pas donné à FFREE parce que j'ai dit : 'Non, je veux que ce soit fait dans de bonnes conditions'. » Faut-il le préciser ? La version qui circule dans la famille étant celle qui doit être corrigée, je n'y ai pas eu accès.

Les souvenirs sont ainsi passés au plus fin des tamis de l'histoire. A la vérité telle que les « souvenirs » l'énoncent, on oppose celle de l'histoire. Et c'est toujours elle qui a raison en dernière instance. Ces textes sont ainsi une sorte de compromis entre la vision que les acteurs ont des événements, vision toujours fragmentaire, morcelée, incomplète et la vision surplombante de l'histoire.

Une troisième série de transformations concernent les illustrations. Plus que transformations conviendrait-il de parler d'ajouts, purs et simples. En effet, les parents semblent ne jamais ajouter d'images à leur texte manuscrit. C'est là l'affaire des enfants⁹⁵.

⁹⁵ Juan, dont j'ai évoqué l'autobiographie-fleuve, l'a fait relier. Mais aucune image ne figure.

Ces illustrations relèvent de plusieurs catégories. Il y a d'abord des documents « administratifs » : acte de naissance, carte militaire, document attestant de la participation à la Résistance, certificat de nationalité, liste d'internés, etc. Ce sont eux qui assurent l'articulation entre l'histoire familiale, intime et les grands événements vécus. Sans eux, aucune écriture ne semble possible. Ils sont des « preuves » de l'implication de la personne dont on raconte le parcours dans ce temps-là, dans ces événements-là. Le cas de Mickaël l'exprime assez clairement. A la mort de son père, il commence à s'intéresser à l'histoire de son grand-père. C'est alors un intérêt un peu flou, presque dilettante, que va soudain coaguler la mise à sa disposition d'une liste d'internés du camp de Septfonds sur laquelle figure le nom de son grand-père. « C'est en voyant cette photocopie que je me suis dit : 'Mais...' Je sais pas, il s'est passé un truc. En voyant son nom, là, sur la liste, ça m'a fait quelque chose. » Depuis lors, il accumule précieusement toute une documentation aussi bien sur le père de son père que sur le camp de Septfonds. Il a pris la plume à plusieurs reprises mais l'a posée rapidement. « J'ai essayé d'écrire quelque chose mais j'y arrive pas. Je commence, hop ! hop ! et puis je sais pas, c'est pas... Alors j'arrête. Je vois pas comment je peux faire. C'est pas que c'est pas construit mais... Ca va pas ! Il y a quelque chose qui va pas. Alors, je laisse tout ça mûrir. Ca finira bien par venir. Pour le moment, je continue mes recherches aux archives » On peut peut-être penser que l'attirail administratif dont il dispose n'est pas encore suffisant pour qu'il puisse passer à l'écriture. Il y a ensuite les « photographies de famille ». On y voit des bébés potelés, des enfants faisant du vélo, un couple sortant de la mairie après s'être dit « oui » pour la vie, des personnes âgées au regard parfois un peu sévère, des photos de groupes. Elles sont souvent légendées : « Matteo, né en 1934 », « Pilar, née en 1928 », « Bernardo à Barcelone », « Rosario, 18 ans », « Luisa, Ecole de Saint Pierre », etc. Toute la famille semble être là. Mais il faut y apporter une restriction. Ne sont présents que ceux-ci ont connu l'exode. Ceux qui les ont précédés et ceux qui sont restés en Espagne n'y figurent pas. La « famille » ainsi saisie est bien celle qui est née en 1939, sur les routes de l'exode qui en sont la matrice. C'est le cas pour Chantal et Sylvia du moins⁹⁶. Documents administratifs et clichés de famille sont des biens personnels ou familiaux. Ils appartiennent en propre à la famille. La troisième série d'illustrations, elle, a la particularité d'être totalement extérieure à la famille, de n'appartenir à personne en particulier. Sauf, peut-être, à la mémoire telle qu'elle se construit aujourd'hui. On y voit tout le dispositif iconographique que j'ai évoqué dans les pages précédentes : le drapeau rouge, jaune et violet, les cartes postales de Chauvin sur

⁹⁶ Le livre que chacune d'elles a réalisé présente une trentaine de photographies de famille.

l'exode et les camps, la photographie d'Alicia et Amadeo. Comment pourrait-il en être autrement ? L'un et l'autre ne participent-ils pas du même mouvement ?

A qui est destinée cette écriture ? Aux différents membres de la famille, bien sûr. Cependant, l'auteur ne se fait guère d'illusion. Tous ceux à qui il le donne ne montrent pas un égal intérêt. Certains vont le lire avec plaisir. D'autres, il le sait, n'y jetteront pas un coup d'œil, le glisseront dans un tiroir et l'oublieront. Tout ça pour ça ? Cela vaut-il la peine qu'il le donne alors ? Bien sûr, répondrait-il. Ce don peut être vu, d'une part comme une façon d'insérer dans cette histoire, et presque malgré eux, ceux qui s'en sont volontairement éloignés, et d'autre part comme un pari sur l'avenir, une façon de jeter un pont entre le présent et les générations à venir. Sylvia l'espère. Et elle n'est pas la seule dans ce cas. « Ma fille, je lui ai donné. Elle l'a lu deux ou trois fois. Elle m'a dit : 'Maman, j'ai pleuré en le lisant.' Donc, déjà, j'ai pas fait ça pour rien. Et puis, même mon fils, ... Bon, il s'intéresse absolument pas à tout ça. Pour lui, c'est du passé. C'est du passé ! Mais, on sait jamais, peut-être ses enfants voudront savoir. Peut-être qu'ils le liront et qu'ils se diront : 'Ah ! Tiens !' Peut-être que ça les poussera à s'intéresser à l'histoire de la famille. C'est ce que je me dis. Mais, pur le moment, il a pas d'enfants. » Souvenons-nous aussi de Chantal qui espère que son texte enjambrera une génération et trouvera en son neveu le lecteur attentif que son frère Pascal se refuse d'être. « Toutes ces histoires, il (Pascal) s'en fout complètement. Ça l'intéresse pas du tout. Mais je sais que son fils, ça l'intéressera. Parce qu'il est venu en Espagne avec nous, au village. Il a beaucoup parlé avec mon père qui est français mais qui maintenant est plus catalan que ma mère ! Il connaît bien l'Histoire avec un grand H et l'histoire familiale. Il lui a posé énormément de questions sur tout ça. Je sais qu'ils ont passé des heures à discuter de ça. Mon père lui a parlé beaucoup de tout ça. Je pense que je le (le petit livre retraçant l'histoire familiale qu'elle a écrit) donne à Pascal mais c'est plus Yoan, mon neveu, qui va le lire. » Du reste, ce texte se veut « évolutif ». Destiné à rester dans la famille de celui qui l'a reçu en cadeau, il est supposé n'en jamais sortir et croître et évoluer au gré des ans et des générations. C'est du moins dans cette optique que Chantal a travaillé. « C'est vraiment une lettre d'amour de famille. D'ailleurs, je termine en disant que je vais le donner à mes cousins et cousines et que c'est à chacun d'entre eux de rajouter des pages par rapport à leurs souvenirs, à leurs parents. Moi, j'ai mis des photos que maman avait parce que je sais que certaines de mes cousines n'ont pas de photos. (...) J'ai ajouté des images et j'ai ajouté de l'histoire que je ne connaissais que j'ai pris sur internet. J'ai pris aussi ce qui correspondait à ce que ma mère ressentait. »

Ces petits opuscules sont nés de la tristesse, et de la culpabilité n'en doutons pas, que ressentent les fils qui n'ont pas écouté leurs pères. Détresse et culpabilité qui se déclinent aux trois niveaux générationnels : vis-à-vis de leurs parents, vis-à-vis d'eux-mêmes mais aussi vis-à-vis de leurs descendants. Pourtant, ce qu'ils transmettent, c'est évident, ce n'est pas le récit de l'expérience des aînés mais un texte fort hybridé où celle-ci se trouve largement diluée, selon des proportions très variables en fonction des « écrivains », dans un propos historique. Le plus important, pour eux, est bien de ne pas « trahir l'histoire ». Ce terme désignant aussi bien le parcours de leur père, les événements traversés et l'analyse qu'en font les professionnels, on comprend que ce type d'écriture est toujours faite de compromis et de réajustements. Mais il est un pas que refusent de franchir ces enfants qui prennent la plume. Il serait plus juste de dire qu'il est une chose à laquelle ils n'ont même pas songé : romancer cette histoire. Ce serait là une attitude sacrilège.

Deuxième partie

Les romans de la Retirada : exploration d'un lieu de mémoire aux rives de la fiction

Sylvie Sagnes

Le moins que je puisse dire, sinon avouer, à l'heure de mettre en forme la partie du rapport qui m'incombe, c'est que cette enquête n'a rien eu d'évident. Entraînée dans cette aventure par Véronique Moulinié, je me suis longtemps trouvée en situation, peu stimulante, de « suiveuse ». Au moment de répondre à l'appel d'offres de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration et de la Mission à l'ethnologie, Véronique avait sur moi quelques longueurs d'avance, puisque depuis deux bonnes années déjà, dans le cadre d'une commande du conseil régional de Languedoc-Roussillon, elle arpentait de long en large ce terrain et préparait même une publication *La Retirada. Mots et images d'un exil* (2009). Conduite de ci, de là, de manière quelque peu désordonnée, la pré-enquête s'épuisait, sans espoir d'y parvenir, à hausser ma connaissance du terrain à celle de ma co-équipière. Les entretiens réalisés un peu au hasard des disponibilités, des rencontres, des indications et conseils de Véronique, les visites d'expositions et de musées consacrés à la question, les observations à l'occasion des commémorations, parfois réalisées, du reste, en compagnie de Véronique, emplissaient mon carnet de terrain de noms d'informateurs potentiels que Véronique avait déjà rencontrés, de rendez-vous que Véronique avait déjà pris, de constats, de questions, d'hypothèses, d'analyses que Véronique avait déjà formulés.

1-LA FABRIQUE D'UN ETONNEMENT, AUX VOISINAGES DE LA MEMOIRE

Pourtant, dans l'inutile caisse de résonance que formait mon enquête balbutiante, quelques dissonances ont fini par se faire entendre. Elles ont pris la consistance d'une question paradoxale, celle posée par Claude Marti, rencontré sur les boulevards de Carcassonne, sous un soleil de printemps, au beau milieu d'un cortège d'envergure, déployé à l'appel des syndicats, sur je ne sais plus quel mot d'ordre social. Défenseur de plus d'une cause, le chanteur occitan est aujourd'hui l'un des porte-paroles de la mémoire de la Retirada et participe toujours volontiers, dans un périmètre assez large, aux manifestations organisées en souvenir de cette période, chantant et déclamant l'épopée de sa voix chaude, en français comme en castillan. Ce jour-là, il ne défile pas au nom de cette mémoire dont il s'autoproclame « le griot ». Nonobstant, la coïncidence, chez un même homme, des engagements n'est pas fortuite. C'est en tout cas ce que, chemin faisant, me fait laisser entendre Paco, un informateur de mes amis : « Qui crois-tu qui forment le gros du cortège, aujourd'hui ? Si tu regardes bien, tu as là pour l'essentiel des fils et petits-fils de républicains espagnols. Et entre nous, heureusement qu'ils sont là, parce que s'il fallait compter, pour le combat social... ». Je finis, précédée de cet informateur-entremetteur, par percer la nébuleuse des amis, des connaissances, des admirateurs qui, continuellement, papillonnent autour de Claude Marti en quête d'une chaleureuse poignée de main, de nouvelles, ou d'un simple bonjour. On me présente et Claude Marti envisage avec circonspection l'ethnologue qui croit utile de commencer par se situer, invoquant le patronage tutélaire de Daniel Fabre, dont le nom, localement, fait sens au plus haut point. Avant que l'essaim ne se reforme et ne se referme, je n'ai que le temps d'échanger quelques mots pour tenter de le rallier à la cause de mon enquête et d'obtenir son accord sur le principe d'un rendez-vous. Son refus ne vaut pas tout à fait fin de non-recevoir, puisqu'il me conseille vivement de lire *Les petites Espagnes*, le roman qu'il a cosigné avec Jean-Pierre Chabrol, et de me reporter aux éditoriaux qu'il a fait paraître dans *La Dépêche*, ces dernières années. « Tout ce que j'ai à dire est là. Ce n'est pas la peine de venir me voir ». Il en faudrait peu, pourtant, pour qu'il passe outre ses préventions et sa prudence. Son hésitation se marque par une question : « Mais tu es concernée par cette histoire ? » Une réponse positive aurait suffi à ébranler sa défiance et à emporter sa confiance. Mais je réponds par la négative. Un manifestant sexagénaire, l'un de ceux auxquels j'ai volé Claude Marti pour quelques instants, profite de la brèche pour s'immiscer dans la conversation et raconter l'arrivée de ses parents en France. Claude Marti me l'abandonne et

ralentit le pas pour nous préférer une nouvelle compagnie. Dans l'instant, mon désappointement me tire un sourire. Jaune, le sourire. Je reconnais là l'illégitimité dont peut être frappé, sur son terrain, l'ethnologue allochtone et avec elle, l'idée, rarement de bon augure, selon laquelle l'on ne peut bien parler d'un terrain que si l'on en est issu. Rétrospectivement, une fois digérés dépit et regret, le sésame exigé m'apparaît plus riche de sens qu'il n'y paraît. Rapporté à celui qui l'exige, il ne manque pas d'étonner. Claude Marti n'est en effet pas beaucoup plus que moi héritier de cette histoire. Pas plus que les miens, ses parents, originaires de La Fuelva en Aragon, n'ont vécu la guerre civile espagnole, traversé les Pyrénées pour échapper au franquisme et croupi dans des camps. En 1939, ils étaient installés à Carcassonne, et ont pris part à cette histoire en facilitant l'accueil et la vie de leurs compatriotes échoués au pied de la Cité. Claude Marti ne s'interdit pas pour autant de se faire porteur et ambassadeur de cette mémoire.

En miroir, la question s'est donc fatalement posée de savoir si, moi-même, je suis autant étrangère à cette histoire que je le pense *a priori* ? Mon expérience, entendons par là ma première expérience de la présence espagnole en France remonte à mes années de communale et à l'arrivée du petit David Ruiz dans la classe. Nous sommes dans les années 70. Dans un village audois comme celui où j'ai grandi, chaque arrivée de « nouveaux » à l'école est suffisamment rare pour constituer un événement en soi. Elle est surtout l'occasion de questions et d'une ouverture sur d'autres mondes. Certains de ces « nouveaux » ont moins de chances que d'autres de nous côtoyer, nous, les enfants de leur âge, orientés qu'ils sont dans les classes dites « de perfectionnement ». Ainsi avons-nous peu affaire, sinon dans la cour, aux gitans, que la directrice scolarise quelques mois avant de les laisser disparaître. De même, nous frayons rarement avec les « terreurs de la Fonda », les « cas sociaux » qui transitent par la Fondation sise dans un village voisin. Si les fils et filles d'enseignants récemment mutés, instituteurs ou professeurs du CES tout proche, ne courent pas le risque d'une pareille relégation, la question se pose parfois pour les autres, à savoir les forains (tout aussi exceptionnellement présents d'un bout de l'année scolaire à l'autre que ne le sont les petits gitans) et les enfants issus de l'immigration, essentiellement espagnole et harkie dans ce coin de Minervois. La présence espagnole se ramène donc d'abord pour moi à ces destins en herbe, poussés sous les possibles auspices de la difficulté. Non seulement elle prend le visage de ces pairs, mais aussi elle se fait entendre par la voix de leurs parents, chargée de mots et d'accents dont retentissent, les soirs d'été, quartiers et lotissements. L'on m'a expliqué qu'ils sont venus là vivre une vie meilleure, mais à leur train laborieux et économe, je devine sans mal que la leur ne coule pas aussi tranquillement que la nôtre. Peut-être plus doucement, tout

de même, que celle de leurs compatriotes dont les vendanges sonnent annuellement le retour. La rentrée ramène aussi, avec les vacanciers de retour, un peu d'Espagne, en l'occurrence celle touristique, de la côte. Elle vaut à ceux qui ne sont pas partis la litanie fanfaronnante et un tantinet condescendante des bonnes affaires faites sur place. Cet étalage, sensé susciter l'envie, ne réussit qu'à révolter mon oncle dont la colère froide m'a marquée : « Ça se dit socialiste, et ça va profiter de la misère des autres ! Je ne peux pas l'encaisser, ça ! » La réalité d'une immigration politique ne sera à mes yeux jamais incarnée de manière aussi sensible et précise que la réalité de ces immigrations économiques, intermittentes ou définitives, dans un sens et dans l'autre, du moins pas avant que je n'entreprenne cette recherche. Je ne saurais dire quand j'en acquière au moins la vague conscience. Le fait est qu'en terminale, à l'heure d'aborder la question de la guerre civile espagnole, l'évocation du camp du Bram n'est pas pour moi, comme elle l'est pour un certain nombre de mes condisciples, une révélation. Si je sais, sans trop bien parvenir à imaginer de quoi il retourne exactement, c'est parce que mon père, qui avait 16 ans en 1939, en a vaguement parlé. De Bram, mais aussi des échos de la guerre d'Espagne, entendus depuis les hauteurs de La Cassuye. Au toponyme de ce tènement dont la consonance est à mes oreilles aussi sucrée que les raisins qui y mûrissent, s'accrochent, avec le souvenir d'un grand-père que je n'ai pas connu, les efforts de ce dernier pour accéder à la propriété. Pour dire la fierté de l'acquisition de ce lopin de vigne mais aussi, de manière moins prosaïque, quelque chose de la majesté et de la magie du lieu, mon père aimait à raconter que, de La Cassuye, l'on pouvait apercevoir la mer par temps clair, et qu'en 1939, s'y percevait la rumeur des combats mettant à feu et à sang la Catalogne. De cette période, il n'est guère que l'écho des tirs de canons et des bombardements qui soient parvenus jusqu'à moi. A propos de l'arrivée des Espagnols, mon père a laissé peu filtrer. C'est du moins ce que je peux constater si, parmi les pans de ma mémoire « archéologique »⁹⁷, je sonde ceux qu'il m'a légués. De véritablement précis, seul reste, sans doute parce qu'il m'a diversement choquée, un relent d'exaspération, mêlé de peur. Heurtée, j'ai l'ai certainement été, comme l'avait été mon père lui-même, par la crudité et l'ironie au cœur du souvenir rapporté, mais aussi, comme je le suis toujours quand, au détour d'une réplique malheureuse, le piège de l'amalgame menace de se refermer. Rapporté à propos de je ne sais plus quoi, ce souvenir s'est échappé dans un marmonnement : « Au moment de la mobilisation, les Espagnols se foutaient de nos gueules. Ils nous disaient : « Allez-y, partez, soyez tranquilles ! On saura bien s'occuper de vos femmes pendant que vous ne serez pas là ». Je sais depuis,

⁹⁷ J'emprunte l'adjectif à Anne Muxel (1996 : 15). Il qualifie une forme de mémoire bien spécifique, à savoir une mémoire des autres, d'avant soi.

pour l'avoir lu et entendu, combien la menace pouvait être prise au sérieux, ces *guerrilleros* à la réputation de voyous, tout auréolés d'audace et de courage, ayant fait tourner bien des têtes.

« Concernée », je dois donc finalement bien l'être, au moins par une mémoire du silence, d'un silence que je devine autre, mais tout aussi assourdissant que celui traversé, des décennies durant, par la plupart des familles des exilés de 1939. Aux prémices de l'enquête, au plus près de moi, mon compagnon, « au trois quart espagnol », me permet de manière assez inattendue de prendre la mesure du silence qui recouvre, du côté des familles de réfugiés, la mémoire de l'exil. Je n'ai pas rendu les pages du projet soumis à la CNHI et à la Mission à l'ethnologie que Richard me dit détenir un incontournable dont, chanceuse que je suis, je ne vais pas avoir à faire l'achat. Il s'est, voilà quelques années, plongé dans la lecture de la référence d'entre les références sur l'histoire de la Retirada, *L'exil des républicains espagnols en France* de Geneviève Dreyfus-Armand. Le transfert de sa bibliothèque vers la mienne s'assortit d'une anecdote. Intrigué par la présence de ce livre dans ses rayonnages, son père lui en a un jour demandé la raison : « C'est un peu l'histoire de la famille, non ? ! », a répondu Richard. Non ! Absolument pas. Richard a alors appris alors que son grand-père paternel avait quitté la région d'Oviedo à la fin des années vingt, pour fuir la misère et se rendre à Salsigne, dans la Montagne Noire, où il a recyclé son expérience de mineur, acquise dans les exploitations d'Asturies. L'ignorance ainsi érigée en « normalité » a de quoi surprendre, autant, du reste, que l'impasse faite sur la mémoire orale et le détour, clandestin, par l'œuvre de l'historien. L'usurpation involontaire que la méprise suscite en dit long sur les manières supposées de dire, de faire, de vivre la mémoire de la défaite, de l'exode, des camps, de l'exil. Mon compagnon et moi sommes en fin de compte héritiers du même silence. Si son patronyme, aux consonances hispaniques, lui a certes permis plus tôt que moi d'en aiguïser la conscience et de chercher à le dépasser, il l'a trompé quant à sa raison d'être.

Ce qui fonde l'autre silence, celui dans lequel je baigne, je l'approche de près, et même de trop près pour bien l'appréhender, dès mes premiers pas sur le terrain, en mars 2008, au Colisée, le cinéma du centre ville de Carcassonne. J'assiste à une conférence d'Henry Farreny, un Toulousain, historien « indigène » de la Retirada, invité par l'Amicale locale des Guerrilleros. Il est beaucoup question de la France et des Français, de leur passivité face aux avancées fascistes de 1936 à 1939, de leur non-intervention après la Libération, du piètre accueil qu'ils ont réservé aux exilés espagnols, de la misère physique et morale à laquelle les conditions d'internement ont acculé ces derniers, du fiel d'une presse complice et responsable de l'hostilité de l'opinion publique à leur endroit. Le réquisitoire enfle et ne se contente pas de stigmatiser la France du temps de la Retirada. L'oubli et la falsification de cette histoire sont

inlassablement montrés du doigt. Accusés de « ripolinisations », d'exagérations comme d'atténuations, les historiens de cette période sont singulièrement visés. Impossible de ne pas se sentir aussi dans la ligne de mire et aux prises avec un sentiment diffus de culpabilité. Le malaise est de celui qui vous saisit à visionner *La France des camps. 1938-1946* de Denis Peschanski. En fait, si ces critiques m'atteignent, ce n'est pas vraiment en tant que française, membre de cette « communauté imaginée » qu'est la France, mais parce qu'elles font écho à ce drôle de silence dont je suis l'héritière, à des échelles certes bien plus modestes, mais ô combien sensibles et concrètes, celles de la famille et du village. Je le réalise dans les mots que je provoque, en discutant de ce projet d'enquête avec les plus âgés de mes proches. Quelque chose de l'ordre de l'aveu prend alors voix. Colette, née en 1930, se souvient des moqueries dont, avec ses copines, elles agaçaient les petits Espagnols, pendant les récréations : « On disait que dans les casernes, les soldats espagnols étaient tellement bêtes, qu'ils ne savaient pas reconnaître la droite de la gauche. On était méchantes quand même ! Alors on les singeait, et au lieu de « droite, gauche, droite, gauche ! », on faisait : « *Pata negra, pata blanca* » ! » Colette se remémore des détails moins reluisants, tels ces vieux couverts qui avaient fait leur temps et que l'on confiait à l'étameur installé sur la place du village, afin qu'il les remette à neuf, en les trempant dans l'étain. « Tu mettais ça à la bouche, malheureuse, ça te rendait malade ! Eh bé moi, je sais des riches d'ici, je te dirais pas les noms par exemple, qui refilaient ces fourchettes aux familles d'Espagnols qui arrivaient. On ne leur donnait que des vieilles choses, on les faisait dormir sur des paillasses faites avec des cabosses de maïs. C'est vrai qu'ils ont été mal reçus ». Sans doute, si l'on voulait en faire le tour, n'en finirait-on d'inventorier les indices de ce mépris qui donne sa pleine mesure dans ces deux leitmotifs : l'interdit de mariage – « Moi, mon père et ma mère n'auraient jamais voulu que je me marie avec un Espagnol ! Ça aurait été se dégrader ! » – et le peu de cas, en forme d'exclusion de la communauté des hommes, que l'on faisait de la disparition d'un Espagnol. Ainsi, de manière récurrente, se souvient-on : « Quand vous entendiez le glas et que vous demandiez qui venait de mourir, on vous répondait : « C'est rien, c'est un Espagnol ! » Mauvaise conseillère, la peur se mêlait d'aggraver ce dédain. On s'effrayait notamment de l'anticléricalisme républicain et de toute sa hargne : « Les *Rojos*, quand ils voyaient passer un curé, ils faisaient : « Crôa ! Crôa ! » Ils avaient une méchanceté contre les gens d'Eglise ! » A Rieux, le brave curé d'alors en est longtemps resté pétrifié, lui qui dans un élan de charité chrétienne, avait fait l'effort de s'enquérir de la santé de l'ouvrier espagnol que le garagiste du village était allé chercher à « Barcarès-Puces ». S'extirpant noir comme un diable de sous le véhicule qu'il était en train de réparer, le mécanicien rugit au prêtre l'ordre

de passer son chemin. Depuis, l'on a appris et compris où s'originait cette violente aversion dont, au tournant des années trente et quarante, plus d'un se sont offusqués. Les livres d'histoire, les documentaires diffusés à la télévision et les confidences des *Rojos*, devenus au fil du temps amis intimes ou alliés (malgré l'interdit), ont donné une idée des horreurs du franquisme et de la collaboration des clergés régulier et séculier. Ainsi, du côté des accueillants, le silence est-il plein de hontes mêlées, celles des faux-espoirs donnés, du devoir mal accompli, des jugements hâtifs et injustes.

Agissant sur ce silence comme un révélateur, la curiosité de l'ethnologue autochtone ne fait cependant pas remonter que des faits et gestes dont il n'y a pas lieu d'être très fier. Avec, surgissent des noms, des individus (Joséphine, Thérèse, Michèle,...) et des familles (les Francisco, les Vivar, les Garcia,...) que j'ai toujours côtoyés sans jamais avoir soupçonné qu'ils aient pu être les protagonistes de cette histoire ou qu'ils puissent en être aujourd'hui les légataires. Le silence des uns ferait-il l'affaire du silence des autres ? La réponse est loin d'être aussi simple qu'il y paraît. Ce silence-là, brisé le temps d'un entretien, n'a pas l'épaisseur de la douleur tue dans laquelle se sont enfermés les exilés de la première génération et que tentent de rompre, les fil(le)s et petit(e)s-fil(le)s œuvrant à l'heure actuelle au sein des associations telles CERE 11 (Chemins de l'exil espagnol dans l'Aude), MER (Mémoire de l'Espagne républicaine – Lot-et-Garonne), FFREEE (**Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode** – Pyrénées-Orientales) ou ACER (Amis des Combattants en Espagne républicaines – Paris). Loin d'être buté, ce silence ne fait pas obstacle aux questions de l'ethnologue. En réalité, il tient plus de la discrétion que de l'oblitération. Dans son périmètre, celui intime de la famille, le devoir de mémoire ne se crie pas haut et fort, il s'exerce « normalement », librement consenti, sans contrarier le mouvement de transmission et de réception. Le prochain passage de relai ne s'entend pas différemment et ne concerne que ceux qui, parmi les petits-enfants et arrière-petits-enfants, feront le choix d'en hériter. Joséphine avait quatre ans quand, le 10 février 1939, elle et ses parents, Elvire et Angel, franchirent la frontière à Bourg-Madame. Ceux-ci lui « en ont toujours parlé » et c'est à eux qu'elle doit de se rappeler si précisément de la Catalogne en guerre, du départ pour la France, du franchissement de la frontière à Bourg-Madame, des premiers mois passés à Toulouse, des visites rendues à son père au camp de Bram, etc. Depuis qu'elle est à la retraite, elle s'initie à l'art du dessin et prévoit de mettre à profit ses nouveaux talents pour raconter son épopée, en bande dessinée, dans un cahier qu'elle destine à Zoé, sa petite-fille. A la limite, la mémoire de Joséphine s'oppose à celle qui aujourd'hui occupe les devants de la scène publique. Du reste, Joséphine ne s'y reconnaît pas : « Moi je n'y vais

jamais ! Ils sont trop vindicatifs ! Moi, non, je dis : « C'est comme c'est, c'est comme ça ». Pour Joséphine, les comptes avec l'histoire sont depuis longtemps soldés : « Il n'y a que quand j'étais petite que je disais : « Si je trouve Franco, je le tue ! » Je n'aurais pas su dire comment, mais je l'aurais tué, parce que c'était lui qui représentait toutes mes catastrophes, mes ci, mes là. Mais ça s'arrête là ! » Ainsi, en contrepoint de la mémoire « officielle », quelque part toujours en guerre, se précise la possibilité d'*autres*⁹⁸ de la mémoire de la Retirada : les souvenirs en paix, invisibles hors des limites de l'entre-soi, et, trop évidents pour être vus, les accueillants, en leur incommensurable masse. Ces deux catégories sont celles auxquelles m'a confrontée mon approche aussi indéfinie que flottante du terrain. Elles ne sont néanmoins pas les seules.

« Concerné », l'on se souviendra que Claude Marti l'est. Son engagement pour la réhabilitation et la défense de la mémoire de l'exode et de l'exil est pris au titre d'une mémoire glorieuse de l'accueil, celle du secours, du partage, de la solidarité. Si Claude Marti la personnifie avec le talent et la force de conviction qui sont les siens, il n'en a cependant pas l'exclusive. De manière plus ou moins retentissante, d'autres s'en réclament, en particulier parmi les descendants d'Espagnols des premières vagues migratoires, d'avant la Retirada. L'implication d'une association comme la Colonie espagnole de Béziers dans les opérations de commémoration de 2009 ressortit de cette mémoire positive. Si aujourd'hui son action relève de l'animation culturelle, à l'origine la Colonie poursuivait de tout autres objectifs. Créée par et pour les « premiers » immigrants espagnols en 1889, elle s'apparentait à une société de secours mutuel. Cinquante ans après sa création, la Retirada a réactualisé avec une acuité singulière ses mots d'ordre en faveur de l'action sociale, concrétisés par l'achat d'un terrain à Sète où ont été accueillis et secourus les enfants de républicains arrivés par mer. S'il ne lui donne pas la publicité que lui font Claude Marti ou la Colonie espagnole, Jean-Gabriel n'en cultive pas moins la conscience de cet héritage positif. Ardéchois d'adoption, conservateur des bibliothèques et poète, il est né en 1951 dans le village où j'ai grandi. En 1939, ses parents, accompagnés de ses grands-parents paternels, avaient depuis une bonne décennie quitté leur hameau en Aragon dont le toponyme, homophone de leur patronyme, suggérait leur enracinement immémorial. Dans la plaine minervoise où ils étaient venus s'établir, ils menaient de main de maître un commerce de vêtements, chaussures et meubles. La maison faisait crédit à tous les réfugiés, leur permettant de ne pas trop attendre pour améliorer un quotidien difficile. Mais ce ne sont pas ces gestes répétés qui emplissent de

⁹⁸ Je m'inspire ici de l'expression de Daniel Fabre « l'autre de l'art ».

l'histoire de l'exil la mémoire « archéologique » de Gaby. Au plus près de la tragédie, la mémoire familiale transmise frise avec la grande histoire, et politique, et littéraire : « Les miens ont accueilli, entre autres, la famille d'un romancier espagnol, fils d'un préfet de la République. Ce romancier a été l'un des premiers opposants à Franco. Mon grand-père est allé le recueillir à la frontière, avec sa famille, et ils ont passé un certain temps rue Louis Cros, avant d'aller sur Paris rencontrer Camus, Merleau-Ponty et Sartre ! » Au cours de ma pré-enquête tous azimuts, je n'ai pas eu l'opportunité d'enregistrer, de la bouche des descendants des accueillants autochtones, d'échos de ce genre au cœur des mémoires familiales, ce dont on ne saurait déduire l'absence et encore moins l'impossibilité. Ils sont plus audibles rapportés à une autre échelle, celle des villes et/ou d'associations. Ainsi la petite ville d'Elne met-elle aujourd'hui volontiers en avant l'histoire du château d'En Barbou où une infirmière de la Croix Rouge Suisse, Elisabeth Eidenbenz, installa fin 1939 une maternité ouverte aux réfugiées espagnoles enceintes et plus tard aux parturientes juives et tziganes qui leur succédèrent dans les camps. Jusqu'en 1944, cinq-cent-quatre-vingt-dix-sept enfants ont vu le jour dans ce havre d'humanité. Ces dernières années, la mairie d'Elne a tout mis en œuvre pour racheter le bâtiment, aujourd'hui ouvert au public qui peut y découvrir, à travers photographies et objets, l'histoire de la Maternité suisse d'Elne. L'opération de patrimonialisation s'inscrit dans un projet plus large comprenant, outre la mise en place d'un centre de recherche et de formation sur l'humanitaire, la création d'une auberge où seront accueillis, pour des séjours de reconstruction de quelques mois, des mères et des enfants de tous horizons, victimes de guerre ou de discriminations. Si la mise en œuvre de la volonté de commémoration et de perpétuation est en bonne part imputable au maire communiste Nicolas Garcia, dont l'activisme en la matière n'est pas sans rapport avec sa qualité de descendant de réfugiés espagnols, elle ne lui est pas réductible. Le projet est également porté par François Charpentier, l'avant-dernier propriétaire du château (de 1997 à 2005), par l'association Helen'Arts, que celui-ci préside, et par l'association DAME (Descendants et Amis de la Maternité d'Elne) dont quelques uns des membres, « natifs » du château, sont retrouvés en 2002 autour d'Elisabeth Eidenbenz.

Autant que les silences diversement fondés et la mémoire tranquille des légataires ayant réglé leurs différends avec l'histoire, la mémoire assumée de l'accueil contraste la mémoire de la Retirada qui ne s'irise cependant pas que de ces nuances. D'autres souvenirs l'enrichissent encore de leurs points de vue distincts, notamment les immigrants économiques espagnols d'après la Retirada, qui lui confèrent une nouvelle extension chronologique et une nouvelle épaisseur, disons, « martyrologique ». Selon eux, leur retraite, plus tardive, n'en est

pas moins que celle des exilés de 1939, une fuite désespérée, un réflexe de survie face à la misère sociale et économique et / ou à l'oppression franquiste. Luis, qui s'est décidé à quitter l'Espagne dans les années soixante défend avec vigueur cette vision de l'immigré en réfugié, de l'« économique » en « politique » : « Il faut savoir une chose que beaucoup de gens ignorent, surtout ici. On parle beaucoup des réfugiés, que certainement, ça a été difficile pour eux. Mais ceux qui sont restés en Espagne ? ! Ça été pire ! C'est le cas de ma famille. Mon père, il a été enfermé pendant quatre ans, parce qu'il avait combattu dans le camp républicain, à Guadalajara. On a été obligé, ... Obligé ! D'émigrer à Madrid. Dans les villages et les petites capitales de province, tout le monde se connaissait. On a été obligé d'émigrer pour ne pas être dénoncé. [...] Mais la peur était à fleur de peau, il n'y avait rien à faire [...] Ici, finalement, une fois finie la guerre mondiale, les gens, ils vivaient en liberté ! [...] C'était compliqué, mais au moins, ils vivaient en liberté ! Les gens qui sont restés ici, ils ont eu la possibilité de donner des études à leurs gosses. Nous, en Espagne, non ! » Loin de contredire Luis, José dont les parents « crevaient vraiment de faim » avant de gagner la France dans les années soixante, en rajoute dans l'expérience du pire et, au palmarès des victimes du franquisme, place en tête les ressortissants des provinces travaillées par l'autonomisme, en particulier le Pays Basque et la Catalogne : « Moi j'ai connu ça, je m'en souviens encore. Dès qu'il y avait un garde civil qui arrivait, chut ! Il ne fallait surtout pas parler catalan, parce que vous preniez une trempe. Ou ils vous humiliaient quand vous étiez adulte. Par exemple, vous étiez surpris à parler catalan, ils vous obligeaient à boire un verre d'huile de ricin dans le bar, et le mec, il chialait dans son froc devant tout le monde. Pour l'humilier. Plein, plein de choses comme ça. Ou ils vous emmenaient au poste, et ils vous rasaient la tête que d'un côté. Enfin, ils vous faisaient des saloperies ! » De toute évidence, les réminiscences de la tourmente de la Deuxième République espagnole et de la guerre civile, ne fondent pas, aussi sûrement que n'y parviennent l'offense et la souffrance, le rapprochement de cette mémoire de l'exil intérieur de celle de la Retirada, mémoire de l'exil extérieur. L'inclusion revendiquée se fait au nom d'une douleur que les exilés de la première heure indexent quant à eux, pour la hausser à sa hauteur, à celle, plus reconnue et célébrée, des victimes de la Shoah. Véronique Moulinié a par ailleurs bien décrit et analysé les polémiques récemment soulevées à propos du terme « concentration » et, les sous-tendant, les tentatives d'adossement de la mémoire des camps français à la mémoire des camps allemands en vue de son grandissement⁹⁹. Un réflexe du

⁹⁹ Véronique Moulinié, « La mémoire de la Retirada », communication présentée Séminaire *La production culturelle du patrimoine et du territoire en Languedoc-Roussillon*, CERCE - MSH Montpellier, Montpellier, 17 mars 2009 et « Un passé polyphonique : la patrimonialisation de l'exode des républicains espagnols de 1939 »,

même ordre se manifeste dans la revendication de ce droit à la mémoire que les « économiques » énoncent dans les termes implicites de la concurrence.

Pour finir de camper l'horizon de ma problématique, les derniers *autres* de la mémoire que je souhaiterais évoquer sans prétendre pour autant en épuiser la liste, se situent tout autrement vis-à-vis de la mémoire de la Retirada, dans un rapport qui va de la fascination à l'appropriation. Sans raison généalogique de se sentir « concernés », ils le sont néanmoins, pour des raisons diverses et variées, qui du reste, ne sont pas exclusives les unes des autres. Tel l'historien professionnel. L'immersion qui va de pair avec la longue fréquentation des textes, des images, voire même des gens, peut le conduire à se commettre au-delà de l'empathie. Jean-Pierre Almaric est de ceux qui franchissent ce pas. Ce grand spécialiste de l'Espagne préside l'association Présence de Manuel Azaña, qui s'efforce principalement de mettre au jour la vie, la carrière politique et la pensée du dernier président de la république espagnole, qui, après avoir rejoint la diaspora espagnole en France, décède en 1940 à Montauban. Au-delà des objectifs scientifiques, l'association et son président travaillent à la réhabilitation du personnage et à son introduction au panthéon montalbanais. Sous leur pression, un collège du chef-lieu du Tarn-et-Garonne porte désormais son nom. Cette petite revanche sur l'oubli qui en annonce d'autres s'ajoute au soin constant dont la tombe de l'ancien chef d'Etat fait l'objet. Récemment rafraîchie et valorisée par une sculpture de l'artiste Christian André-Acquier, elle est le lieu de cérémonies commémoratives régulières et, en 2009, de l'inauguration d'une boîte-aux-lettres aux couleurs de la république espagnole, destinée à recevoir les petits mots que les anonymes déposent, comme ils le font à Collioure en venant se recueillir sur la tombe d'Antonio Machado. Les valeurs que cette mémoire charrie, celles de la république et, au-delà des crédos idéologiques, celles qui marquent de leur sceau les vies passées (l'abnégation, le courage, la solidarité, etc.), se conjuguent à l'ampleur de l'injustice pour faire de ce devoir de mémoire une cause incontestablement « bonne » à rallier, à laquelle vouer son temps, son talent et son énergie.

L'élu a cette opportunité que n'a pas l'historien de pouvoir y consacrer, en sus, des budgets. Pour le profane, l'engagement à gauche constitue une autre voie d'accès à cette mémoire, comme l'a prouvé, au cours de la décennie 2000, l'appui que les conseils régionaux, à majorité socialiste, de Midi-Pyrénées et de Languedoc-Roussillon, ont apporté aux différentes actions de commémoration. L'on peut évidemment douter de la complète gratuité de ce soutien et, sans forcément mettre en cause la sincérité des affiliations électives à cette

communication présentée au colloque *Passeurs de Patrimoine. Ethnologie des personnes ressources*, CERCE - MSH Montpellier, Montpellier, 9 octobre 2009.

mémoire, présumer de visées électorales qui, par-delà les acteurs de la Retirada et leur famille, englobent tous les électeurs de gauche. Probablement cherche-t-on moins à fédérer et à s'attacher les sensibilités diverses (socialisme, communisme, anarchisme...) que l'histoire de cette Espagne en France met en scène – du reste, la rhétorique mémorielle contemporaine atténue trop la réalité et l'importance des dissensions au sein du camp républicain et reproche assez aux historiens professionnels de les mettre en exergue pour que ce calcul aboutisse à un quelconque résultat – qu'à ramener l'électorat désabusé aux sources d'un engagement à la vie, à la mort, d'une foi pure en l'action politique, absolue jusqu'à l'héroïsme. Commémorer la Retirada pour resacraliser et réenchanter la politique. La recherche conduite ici, si elle l'effleure, ne répondra pas à la question de la pertinence, dans les imaginaires politiques et dans les faits, de cette hypothèse.

2-LES CONTOURS DE LA PROBLEMATIQUE

J'ai pourtant été tentée de m'engager dans cette voie et, dans la foulée, d'emprunter tous les chemins qui partent de la mémoire de la Retirada et y emmènent. Conduites au gré d'une navigation à vue, au prix de bien des doutes et des incertitudes, les tâtonnements de la phase de pré-enquête m'ont permis d'appréhender la géographie complexe de cette mémoire, d'apercevoir les archipels qui la composent et de repérer les isthmes qui la rattachent à d'autres continents sociaux. En d'autres termes, j'ai découvert, outre sa diversité interne, une foule d'ayants-cause et d'adoptés volontaires au regard de laquelle l'on ne saurait ramener l'univers social de la mémoire de la Retirada aux seules associations spécialement dédiées et aux seuls directement « concernés ». Loin d'hériter et de transmettre en vase clos, ceux de cette mémoire voisinent ainsi avec d'« autres », nouant avec eux des rapports plus ou moins « naturels », suscitant des réflexes aussi divers que l'identification et la concurrence. Envisagé en regard du processus de patrimonialisation dont la Retirada fait aujourd'hui l'objet, ce désenclavement de la mémoire ne saurait être sous-estimé, quand, à l'interface entre une mémoire strictement à soi et une mémoire plus globale, se joue et se négocie la possibilité de se souvenir autrement.

Il ne s'agit plus, dès lors, que de s'y mettre, et une fois précisément cernés les contours de cet au-delà social de la mémoire, d'en mesurer l'extension, d'en explorer les replis et d'en comprendre l'incidence, sinon la nécessité. Mais une chercheuse, dans le temps compté d'un contrat, ne saurait suffire à la tâche. Persévérer quoi qu'il en soit dans la perspective esquissée implique une révision à la baisse des ambitions de la recherche et l'abandon de toute prétention à l'exhaustivité. La manière la plus immédiate de s'y prendre serait de cibler dans les voisinages des mémoires l'une ou l'autre des périphéries et de s'y tenir. Après tout, il faut bien attraper le problème par un bout. Sauf qu'en l'occurrence, toute compartimentation de l'observation présente le sérieux inconvénient de reléguer au second plan le caractère éminemment relatif des mémoires envisagées et de faire écran à la complexité des affiliations, aux phénomènes de cumuls, de complémentarité, d'intolérance, ou de simple coexistence. De scrupules en atermoiements, la nécessité s'est imposée de définir le terrain, non pas à partir d'une ou plusieurs catégories de souvenirs définies *a priori* en fonction des résultats forcément lacunaires d'une pré-enquête, mais, pour mieux y revenir, à partir d'un certain type de production mémorielle. Le roman s'est alors imposé dans mon champ de vision.

L'on pourra regarder ce recadrage comme la manifestation d'une ductilité exemplaire, à la limite de la docilité, face aux caprices du terrain. L'on n'aura pas perdu de vue, à propos de romans, les conseils inauguraux prodigués par Claude Marti... L'on pourra, tout autant et moins légèrement, s'interroger quant à la pertinence d'un tel choix. La production de roman est-elle suffisamment significative pour être prise de la sorte en considération ? Est-elle assez sérieuse en regard de la gravité inscrite au cœur de la mémoire de la Retirada et des enjeux de la commémoration ? Les deux questions appellent une réponse positive, à considérer les présences contiguës des autobiographies, des essais d'histoire et des romans dans les programmes des manifestations ou dans les hauts-lieux de la commémoration. Ainsi, lors de la journée commémorative annuelle organisée à l'initiative de l'association FFREEE en février 2010 au château de Valmy à Argelès-sur-Mer, pouvait-on tout à la fois acheter et se faire dédicacer par leur auteur respectif *La Retirada. Mots et images d'un exil* (Moulinié 2009) et *Elles s'appelaient Maria* (Garcia-Maynadier 2009). De même, à l'accueil du château d'En Barbou, le visiteur peut-il faire l'acquisition, et de *Femmes en exil, mères des camps - Elisabeth Eidenbenz et la Maternité Suisse d'Elne (1939-1944)* (Castanier i Palau 2008), et de *Les Enfants d'Elisabeth* (Legrais 2007). Les pages Internet des sites spécialisés, telles celles de FFREEE¹⁰⁰ ou d'*Espagne au cœur*¹⁰¹, favorisent la même proximité.

Dans les bibliographies conseillées, se mêlent aux références en français nombre de titres traduits de l'espagnol. C'est qu'en la matière, l'Espagne a sur la France une antériorité et une supériorité quantitative qui ne surprendront personne. Rares mais néanmoins présents avant 1976, les romans de mémoire se multiplient de manière exponentielle en Espagne après la mort de Franco. Osera-t-on ajouter que cette supériorité espagnole est aussi « qualitative » ? L'adjectif se justifie en effet si l'on se réfère aux critères de valeur qui hiérarchisent l'institution littéraire et définissent comme tels les « grands » écrivains. Manuel Vázquez Montalbán, José Maria Gironella, Antonio Muñoz Molina, Miguel Delibes, Dulce Chalcón, Juan Manuel de Prada, etc., sont ainsi tous engagés, plus ou moins exclusivement, dans ce type d'écriture. Plus ancienne, plus développée et plus instituée, cette production romanesque se distingue encore, de l'autre côté des Pyrénées, par l'importance des lectures critiques dont elle fait l'objet. Cette exégèse particulièrement poussée est non seulement le fait des chercheurs et universitaires (cf bibliographie), mais aussi des écrivains eux-mêmes qui, de manière réflexive, reviennent sur cette mode du « roman de mémoire » et s'interrogent sur l'inflation éditoriale dont ils participent. C'est le cas notamment d'Isaac Rosa qui, en 2007,

¹⁰⁰ http://ffreee.typepad.fr/fils_et_filles_de_rpublic/livres/

¹⁰¹ <http://espana36.voila.net/produccion/produccion.htm>

propose deux textes en un, à savoir la réédition d'un texte de jeunesse, *La Malamemoria*, et aux césures du sommaire, entre les chapitres, *Encore un fichu roman sur la guerre d'Espagne. Lecture critique de La Malamemoria*. Sans concession, l'auteur se dédouble pour disséquer le fond et la forme de son roman et pour, plus largement, dénoncer la superficialité du genre littéraire dont il relève et en appeler à la responsabilisation des auteurs face à la mémoire, matière plus délicate que ne laisse supposer la banalisation du roman de mémoire :

« la guerre, la mémoire, les victimes se changent en prétexte narratif, et ce qui se voulait un roman provoquant une saine réaction se contente d'être une histoire plaisante, un exercice de style, le récit conventionnel d'une quête de soi, et, bien sûr, une histoire d'amour. [...] Des romans comme celui-ci peuvent faire plus de mal que de bien à l'élaboration d'un discours sur le passé, malgré les meilleures intentions du monde. En raison des spécificités du cas espagnol, de la relation difficile que nous entretenons avec notre passé récent, la fiction occupe dans la formation de ce discours une place centrale qui ne devrait pas lui revenir, du moins pas dans une telle mesure. Et pourtant, elle l'occupe, que l'auteur le veuille ou non, et il doit donc se montrer à la hauteur de cette responsabilité supplémentaire » (Rosa 2009 : 475).

Pour l'heure, de ce côté-ci des Pyrénées, le problème de la démesure et de ses dérives ne se pose pas et rien ne laisse augurer qu'il devrait se poser, étant donné le caractère minoritaire (et non national comme en Espagne) de la mémoire considérée. La fiction, admise aux côtés de l'histoire pour entonner l'air de la mémoire, semble savoir se tenir à sa place et se garder d'être par trop envahissante. Mais peut-être n'est-ce pas tant sa discrétion qui lui vaut ce droit de cité, que l'adéquation de son propos à la rhétorique mémorielle moyenne – l'hypothèse est à vérifier – voire même, plus encore, à la tentation romanesque qui sommeille en chacun des souvenirs. Car d'une certaine manière, chaque mémoire familiale de la Retirada se pense plus ou moins comme un roman en latence. Les histoires que la mémoire réinvente au présent en contiennent tous les ressorts et ingrédients (rebondissements et retournements, drames et tragédies, séparations et déchirements, retours et retrouvailles,...). Entre roman et mémoire, une analogie se profile dont les souvenirs ne sont pas les derniers conscients. Ainsi, lorsque passage de la mémoire orale à la mémoire écrite il y a, la conscience de cette potentialité romanesque peut-elle aisément faire basculer de l'autobiographie dirigée au roman, ou *a minima* rendre floue la ligne de démarcation entre les deux genres, donnant lieu à des textes quelque peu hybrides. L'analyse y reviendra. En attendant, pour prendre la mesure de cette manière de rêver sa mémoire dans les termes du roman, peut-on se reporter à la manière dont l'enquête, incidemment, la met en scène. Maria et Incarnación ont entendu, par l'entremise de l'une de mes sœurs, parler de ce projet

d'enquête. Par son intermédiaire, elles proposent spontanément leur concours à l'ethnologue. Le rendez-vous est alors pris. Au jour et à l'heure convenue, les deux sœurs m'attendent chez l'une d'elle, les papiers et les photos de famille à portée de main. Sur la table de la salle à manger, une boîte cartonnée pleine de mignardises, des tasses et une théière donnent à comprendre que tout a été prévu, y compris le temps de la pause. L'après-midi qui s'annonce longue – l'enregistrement dure près de trois heures, mais je demeure en leur compagnie pas loin de cinq – est aussi très intense. C'est que Maria et Incarnación ont pris le parti de tout me raconter. Elles n'ont cependant pas prévu la visite inopinée de leur frère, et encore moins la facilité avec laquelle il révèle à l'enquêtrice un secret de famille qu'elles s'efforcent de forcer depuis des années sans le pouvoir. Elles soupçonnaient bien un peu André d'y être parvenu de son côté et, arc-bouté sur son autorité et son statut d'aîné, de perpétuer arbitrairement le silence. Désormais, je sais et elles savent. L'entretien, un peu à l'image de l'histoire familiale déployée, ample, touffue, rocambolesque, n'est pas dans l'esprit de mes informatrices une fin en soi. A plusieurs reprises, Incarnación s'informe auprès de ma sœur, sa collègue de travail, du devenir de l'enregistrement de leur témoignage à deux puis trois voix. Sa méconnaissance de la digestion ethnologique ne la tracasse pas tant que ne la travaille son empressement à voir leur histoire enfin mise en bonne et due forme. Elle et sa sœur me l'ont assez répété : « Tu vois, avec notre histoire, tu aurais de quoi écrire un roman ! »

Cette présence naturelle de la mémoire dans les romans, justement dits « de mémoire », et celle du roman dans les mémoires, à partir desquelles on élaborerait (et on élabore !) des romans, n'ont rien de surprenant pour qui a en tête les leçons de la sociologie et de l'anthropologie. Maurice Halbwachs l'a depuis longtemps établi, la mémoire est fondamentalement une reconstruction du passé à partir du présent. L'on retiendra moins ici sa valeur de « présent signifié » (Muxel *op. cit.* : ??) que son caractère bricolé et les manipulations dont elle résulte, faites de choix et de rejets. « Se souvenir ou oublier, c'est faire un travail de jardinier, sélectionner, élaguer. Les souvenirs sont comme les plantes : il y en a qu'il faut éliminer, très rapidement pour aider les autres à s'épanouir, à se transformer, à fleurir » (Augé 1998 : ??). La métaphore du jardinage que convoque Marc Augé conviendrait certainement aux historiens, appliquée au roman historique et de mémoire. Ceux-ci ne font pas mystère de leur agacement à l'endroit de ce type de production auquel ils reprochent son manque de rigueur scientifique, ses raccourcis, ses inexactitudes et ses anachronismes. La vision erronée du passé qui en résulte pour le lecteur procède d'une dénaturaison de l'histoire congénitale à la mémoire. Sauf que, dans cette autre manière de faire de la mémoire qu'est le roman, la part dévolue à la fiction n'est jamais inconsciente d'elle-même. Le romancier, en

l'assumant, rompt avec l'expérience spontanée de la reconstruction et l'illusion socialement nécessaire d'une parfaite adéquation du souvenir au passé. Mais l'on peut tout aussi bien considérer la fiction comme un supplément de sens, une vérité (et non une véracité ou une réalité) ajoutée et par conséquent, le roman, comme l'expression d'une « hyper-mémoire ». Tout à la fois « dehors » et « dedans » (Flahault, Heinich 2005), désenchantement et ré-enchantement de la mémoire, le roman en jouant de la pluralité des sens et des vérités, les dépassant, les réinventant, apparaît, dans son principe même, comme le lieu par excellence de ces alter-mémoires approchées en commençant. A supposer que les « autres » de la mémoire s'emparent du genre, ce qu'il s'agira de vérifier. Si tel est bien le cas, comment s'y emploient-ils ? Quels autres sens, quelles autres vérités l'écriture fictionnelle leur permet-elle d'énoncer ? Comment toutes les mémoires portées par le roman se situent-elles les unes par rapport aux autres et surtout, par rapport à celle qui, doloriste et requérante, tend à recouvrir les autres pour réclamer réparation du passé et de l'oubli ?

L'enquête s'appuie donc principalement sur la constitution d'un corpus de textes, repérés d'abord incidemment, au gré vagabond de la pré-enquête, puis recherchés de manière plus systématique. Chronologiquement, les dix-huit romans qui forment le terrain de cette enquête, se distribuent sur une période qui commence en 1959, date à laquelle paraît *L'Espagnol* de Bernard Clavel. Il faut attendre 1984 pour que le thème de l'exode et de l'exil espagnols ressurgisse dans le champ de la fiction avec *Les petites Espagnes* de Claude Marti et de Jean-Pierre Chabrol, suivi deux ans après d'*Il fera beau demain* de Luce Fillol (1986). Les années 1990 ne sont guère plus prolifiques : seuls paraît alors *Les babouins du zoo de Barcelone* de René Grando (1994). Les quatorze titres qui forment le plus gros du corpus sortent de presse dans le courant de la seconde moitié de la décennie 2000. Ainsi accélérée, la cadence éditoriale s'accorde sans surprise à la temporalité d'une mémoire exacerbée par la perspective du soixante-dixième anniversaire de l'exode. J'ai exclu de mon horizon, au moins temporairement, les romans de Michel del Castillo, qui eux aussi participent de cette mémoire, mais forment à eux seul un terrain à part entière.

Les romans sélectionnés l'ont été sous le signe d'une hétérogénéité de fait, cela non seulement en termes de conception et de contenus – ce qui nous occupera suffisamment au long des pages suivantes pour ne pas insister ici davantage – mais aussi en termes d'impact, de diffusion et de réception. En effet, ces romans se situent diversement sur le marché du livre et au sein de l'institution littéraire. Des maisons d'éditions parisiennes aussi renommées que Laffont, Flammarion, Denoël, Grasset ou Le Seuil se partagent la charge de publier ces textes avec d'obscurs éditeurs de province tels Les 3 épis, Le grenier à sel, Flam, Mare Nostrum,

Trabucaïre ou Caïrn. Cela étant, les auteurs qui rencontrent les faveurs des « grandes » maisons d'édition ne sauraient être regardés comme des écrivains véritablement et solidement « institués ». Avec *Les petites Espagnes, Caminarém*¹⁰² publié chez Lafont en 1978, forme toute l'œuvre romanesque de Claude Marti, qui n'a jamais développé plus avant, en dehors de ses collaborations avec l'écrivain cévenol, son appétence pour ce type d'écriture. Jean-Pierre Chabrol partage avec Bernard Clavel et les grands tirages et la popularité, mais au sein de l'institution littéraire, l'un et l'autre doivent faire avec l'étiquette régionaliste, pour le moins « disqualifiante ». De même en va-t-il aujourd'hui, certes dans une moindre mesure, d'Hélène Legrais qui côtoie, sur le catalogue de sa première maison d'édition, les Presses de la Cité, les écrivains à succès comme Danielle Steel ou Kristin Hannah. S'il lui est arrivé de délaisser le Roussillon, cadre habituel de ses romans (*Le destin des jumeaux Fabrègues*, 2004 ; *La transbordeuse d'oranges*, 2005 ; *Les herbes de la Saint-Jean*, 2006 ; *Les enfants d'Elisabeth*, 2007 ; *Les deux vies d'Anna*, 2008 ; *La Croix des outrages*, 2009 aux Presses de la Cité, *L'Ermitage du soleil*, 2010 chez Calmann-Lévy) pour la Bretagne (*Les ombres du pays de la Mée*, 2008), elle n'en a pas moins toujours alimenté la même collection, « Terres de France », et promet de faire preuve de la même constance pour la collection « Cal-Lévy-France de toujours et d'aujourd'hui », chez son nouvel éditeur, Calmann-Lévy. Ainsi assume-t-elle pleinement cette étiquette régionaliste et celle, tout aussi discréditante dans la hiérarchie littéraire, qui s'attache aux auteurs de romans historiques. Aux côtés des écrivains régionalistes, figurent aussi au rang des auteurs prolixes, bien publiés et bien vendus, les auteurs de romans jeunesse (Luce Fillol, Michèle Bayar, Guy Jimenes), et les auteurs de polars (Franck Membrive, Daniel Hernandez). Mais dans leur cas également, le nombre ne saurait pallier le moindre prestige attaché aux littératures enfantine et policière. En fait, seuls deux auteurs échappent aux étiquettes stigmatisantes et semblent mieux satisfaire aux critères de la légitimité littéraire. Serge Mestre, publié par Denoël, est à la tête d'une bibliographie riche de six titres. Mais c'est avant tout au titre de traducteur (des textes de Jorge Semprún, Manuel Rivas, Mayra Montero,...) que son nom s'affiche sur les tablettes des librairies. Quant à Olivier Sebban, après un passage à France Culture (*A voix nue*), il incarne pour l'heure, avec ses deux premiers romans *Amapola* et *Le jour de votre nom*, la figure du jeune écrivain prometteur. Au final donc, même les moins excentrés des auteurs du corpus occupent dans le champ littéraire des positions en marge. Quant aux plus « petits » auteurs, leur accueil au sein de la République des Lettres leur importe moins que l'expérience romanesque en elle-même

¹⁰² Le roman pour les vigneron du Languedoc et la manifestation de leur colère face à la crise de 1975.

qui, s'ils devaient la situer dans une marge, la localiserait volontiers aux confins de leur vie : « Moi je suis médecin, premièrement, je ne suis pas écrivain, ça [son roman] pour moi, ça, c'est une réflexion personnelle, j'aime écrire, mais je suis un médecin, je ne suis pas un écrivain, je ne vais pas me prendre pour ce que je ne suis pas. Je suis un écrivain, moi ! » La marginalité, bien que diversement déclinée, fait ainsi l'unité cachée de mon corpus.

De conception d'abord tout à fait classique impliquant des lieux où aller, des moments à partager, des événements à observer, des gens à écouter, le terrain s'est mué en une pile de livres, lus, relus dans des lieux sans importance, dans des temps sans date ni durée, dans un dialogue silencieux autant avec les textes qu'avec moi-même. L'expérience n'a rien d'inédit, l'anthropologie ayant investi depuis longtemps le terrain du roman. Plus neuve est peut-être, pour ce que j'en connais, la volonté de s'attaquer à d'autres textes qu'aux chefs-d'œuvre de la littérature. L'ethnocritique la première ne s'attache-t-elle pas seulement aux grands classiques de la littérature (*Madame Bovary*, *Le ventre de Paris...*) ? Il s'agit cependant moins de souligner la hardiesse ou l'avant-gardisme de la démarche que l'absence de précédent. Entreprendre l'ethnologie du « petit » roman soulève un certain nombre de questions qui ne se posent pas quand l'on s'attaque au « grand » roman. Dans ce cas en effet, partant du principe implicite que le texte se suffit à lui-même, l'exégèse se passe habituellement de la rencontre avec l'auteur, qui lui-même en dispense, sa notoriété lui permettant de laisser transpirer ailleurs (dans les médias) les éléments biographiques ou autres, éventuellement nécessaires aux interprètes de ses textes. Outre la moindre complétude qu'eu égard à nos habits de lecteurs distingués nous ne pouvons nous empêcher de déduire du « méclassement », le défaut de notoriété et donc de suppléments biographiques s'ajoutent à la relative proximité sociale de l'auteur et de l'ethnologue pour donner à ce dernier l'idée de la rencontre et le sentiment de sa nécessité au regard de l'analyse.

Le vouloir est une chose, y parvenir en est une autre. Localiser et joindre des auteurs, « grands » ou « petits », n'est pas une tâche particulièrement aisée, même à l'ère d'Internet, même en usant de la médiation de l'éditeur, ce qui suppose que lui-même puisse être retracé. Y réussir ouvre sur une expérience ethnographique bien peu évidente pour l'enquêteur autant que pour l'auteur-informateur. L'ethnologue ne peut en effet se garder d'appréhensions. Sachant l'auteur habitué à un certain type de lecture, et donc de questions, bien conscient par ailleurs de sa parfaite incompétence en matière de critique littéraire, il ne peut que s'inquiéter de paraître décalé et de dérouter son interlocuteur par la banalité ou l'incongruité de ses curiosités. En miroir, la crainte de décevoir l'attente s'avère partagée : « Avant de venir, je me suis dit : « Ça risque d'être un peu bizarre, j'espérais que ça ne vous décevrait pas. [...] »

J'espère que je n'ai pas été trop conditionné par l'habitude de répondre à des interviewees ». Quand elle ne s'origine pas dans les tentatives à imaginer ce que l'entretien devrait être, la gêne des interlocuteurs se nourrit de la difficulté, pour l'auteur, à dire plus ou autrement ce qu'il a écrit et, pour l'ethnologue, à provoquer cette parole. La rencontre, alors appelée à tourner court, se clôt sur un « Vous avez lu le roman ? ! Tout ce que j'ai à y dire y est ». A l'inverse, l'auteur peut être amené un peu malgré lui-même à se livrer au-delà de ses prévisions et de ses habitudes : « Ah bé, là, j'ai dit des choses, mais c'est normal ! Vous êtes ethnologue, ce n'est pas étonnant... J'ai quand même dit des choses que je ne dis jamais. Je ne me positionne jamais sur le fait que j'ai de la distance par rapport au sujet. [...] Je n'ai jamais dit non plus ma situation d'entre-deux ». Dans ce cas, le meilleur du point de vue de l'enquêteur, l'exercice surprend et déroute l'écrivain, et l'on peut concevoir que, tout autant que l'excès de réserve, la perte de contrôle soit source de malaise. Toutes ces raisons, pratiques et subjectives, expliquent la place relativement modeste conquise par l'entretien dans cette tentative d'ethnographie du roman.

3-DES ROMANS DE MEMOIRE : L'IMPLICATION A L'ŒUVRE

Conjugaison de l'action : temps et personnes

Pris dans leur ensemble et considérés du point de vue de l'histoire racontée, les romans du corpus se distribuent dans deux catégories, d'inégale importance. Minoritaires, les romans présentant une certaine unité de temps (la guerre civile et / ou l'exode, les premières années d'exil), figurent parmi les plus anciens (*L'Espagnol, Il fera beau demain, Les babouins du zoo de Barcelone*). Ceci dit, l'intention est ici d'esquisser des tendances, et non d'énoncer des déterminations vérifiables pour toutes les occurrences. Ainsi *Les vendangeurs du Caudillo* ne satisfait-il pas aux relations de cause à effet qui viennent d'être suggérées. Bien que publié en 2007, il propose une action non seulement très confinée dans le temps (quatre jours), mais aussi accotée de trop près aux événements de la guerre civile et de l'exode – l'action prend place aux lendemains immédiats de la Libération – pour que l'on lui reconnaisse la complexité des romans de deuxième ou troisième générations. *Les petites Espagnes*, publié en 1984, et de fait l'un des textes les plus anciens du corpus, déroge aussi à la règle.

Comme tous les autres romans du corpus, *Les petites Espagnes* inclut un passé, sinon des passés plus ou moins lointains, et un présent. L'on se gardera de déduire de cette dilatation chronologique que l'on a affaire à des romans-fleuves et / ou à de classiques sagas familiales. L'action, dans ces textes, n'a rien de linéaire (d'autrefois à maintenant), à une exception près, celle que déroule le roman d'Hélène Legrais, *Les enfants d'Elizabeth*. De la *Retirada* aux heures les plus sombres des rafles allemandes, la chronologie très resserrée fait une enjambée spectaculaire dans l'épilogue qui tient lieu de vingtième et ultime chapitre, pour entraîner les personnages et le lecteur en 2002, le temps de quelques pages mettant en scène une cérémonie de commémoration. S'agissant des autres romans, les allers-retours entre passé et présent sont si fréquents qu'il est sans doute plus pertinent de parler, à leur propos, d'« interactions » plutôt que d'« action ». Dans ces œuvres « éclatées », à la chronologie brouillée, le récit entremêle et alterne les cours du passé et du présent. La guerre civile, l'exode et l'exil sont certes des éléments essentiels, ils ne sont cependant pas les seuls : il y est tout autant question de leur résonance au présent. En d'autres termes, les auteurs dépeignent un présent travaillé par le passé et un passé interrogé par le présent.

A noter que le présent mis en scène est susceptible de varier : ce qui « fait » le passé dans la plupart des romans (la guerre civile, l'exode, l'exil) est ramené au présent de l'action dans les romans d'Olivier Sebban. Dans *Amapola* par exemple, l'évocation de la guerre civile, des combats et de la confusion, alterne avec la mémoire archéologique du narrateur marquée par la figure du grand-père, avec ses propres souvenirs d'enfance et les histoires des personnages secondaires (Zancas, l'oncle d'Amapola, Sergio, etc.). L'analyse reviendra plus loin sur ce décalage qui, à première vue, situe ces romans de mémoire dans une autre mémoire que celle de la guerre civile, de la Retirada et de l'exil, voire même, si l'on en revient à l'acception généralement admise de « roman de mémoire », les exclut de cette catégorie, pour les déplacer dans celle des romans historiques.

Sa lisibilité ne pâtissant d'aucun décalage de ce genre, *Le Roman de Claudio* déroule l'enfance et l'adolescence de Claudio, puis celles de Tonia, la rencontre des deux protagonistes, leur séparation à l'heure de la guerre et des choix, leur vie loin l'un de l'autre, et leur retrouvailles. Ce déploiement est régulièrement ponctué d'interférences avec le présent, celui de la remémoration des protagonistes qui est aussi celui de l'enquête historique du fils-historien-narrateur-auteur, Jean-Claude Villegas. Une sorte de présent minimal, assez intemporel, où rien ne se passe hormis le fait de revenir sur les lieux du passé, de dire ses souvenirs et d'en enregistrer le récit.

L'enfant de Guernica en appelle à un présent doté d'une toute autre épaisseur narrative. S'ouvrant sur le bombardement de Guernica où se joue la destinée du petit Emilio Bidarte, le roman fait ensuite place au récit de la narratrice, Isaura, « née bien après 1975 » (Jimenes 2007 : 61), la fille d'Emilio, devenu Andrés. Appelée à la suivre aux différentes étapes de la « récupération » de sa mémoire, qui incluent différentes digressions dans le passé de l'Espagne, dans celui de son père après le 26 avril 1937, et dans le sien propre, le lecteur assiste à l'entretien présidant à son recrutement en tant que bénévole de l'ARMH (*Asociación para la recuperación de la memoria histórica* – Association pour la réhabilitation de la mémoire historique), à la fouille d'une fosse du franquisme, à son retour précipité à Madrid suite à la crise cardiaque de son père, ses visites à son chevet, etc. Dans *La défunte*, le présent est celui de l'enquête quasi-policière que conduit Arnaud Delmas, le narrateur-enquêteur, suite aux révélations inattendues de l'inspecteur Vangland quant à la fin tragique d'une femme autrefois aimée, Manuela. Entre la recherche des témoins (Etienne Sibra, le docteur Malrieu, Carmen, Charles Bonnarel, Joan) et les visites qu'il leur rend, l'investigation multiforme et vagabonde se mêle à la remémoration de son aventure amoureuse, à la

reconstitution du passé de Miguel, le grand-père maternel de la défunte, acteur de la guerre civile, et entre ces passages charnières, aux épisodes de l'exode et de la vie en exil. *Les petites Espagnes* ont pour cadre les grandes vacances de 1982 ou 1983. Au fil des pages, le lecteur suit les pérégrinations de deux amis instituteurs, Elie, tout jeune retraité et désabusé de longue date, et Camille, un quadra débordant d'enthousiasme et d'énergie. Ils cheminent ensemble, mais tandis que l'un parcourt à rebours l'itinéraire de sa famille maternelle aragonaise immigrée à Carcassonne avant 1936, l'autre se lance sur les traces des *guerrilleros* côtoyés jadis dans le maquis et partis sans lui, en 1944, à la reconquête du Val d'Aran. Ce périple les mène et les ramène en Aragon, non sans quelques détours dans leur petite Espagne respective, à Carcassonne et Alès, aux temps d'aujourd'hui et de leurs enfance et adolescence.

Si, par la simplicité ou le minimalisme de son présent, *Le roman de Claudio* sort du lot, il se rapproche des autres romans par la complexité des points de vue développés et par conséquent des temporalités parallèles mises en scène. Pour le dire autrement, le présent de la mémoire n'est pas toujours celui d'un seul et unique personnage et / ou narrateur. L'auteur peut en effet tout aussi bien ne pas se contenter pas d'un point de départ, mais en choisir deux. Contrairement à ce que le titre, tout au singulier (« Le » roman d'un seul héro, *Claudio*), peut laisser entendre, le texte de Villegas déplie en effet, deux destinées (non seulement celle de Claudio mais aussi celle de Tonia). Ici, le lien conjugal induit cette complexité à laquelle peuvent servir de prétexte d'autres types de relations comme l'amitié qui lie Camille et Elie dans *Les petites Espagnes*. *La lumière et l'oubli* joue également de ce parallélisme complexifiant. Il s'ouvre sur l'année 1953, au cœur de l'Espagne franquiste, et l'évasion de deux adolescentes, d'un train qui les transfère d'un sordide couvent à un pensionnat du Secours social. « Sœurs » de courage, de liberté, de cœur, et non de sang, Julie et Esther sont les protagonistes de ce roman au long duquel leurs deux destinées nous sont livrées, telles les pièces d'un puzzle qu'il appartient au lecteur d'ordonner, antérieurement et postérieurement (jusqu'en 1995) à cette date. Mais le feuilletage ne se limite pas à ces évocations anarchiques : Serge Mestre y ajoute, de ci, de là, les récits de vie des personnages qu'elles croisent sur leur chemin (Peio le passeur, Celedonia et Mateo qui les cachent avant le passage de la frontière, Marceline qui les recueille en France,...) et de ceux, aussi, que ces personnages secondaires, eux-mêmes, approchent (comme Jacint l'un des contacts de Peio). Ce roman a en outre la particularité d'ajouter à la complexité chronologique une certaine complexité géographique. Les épisodes ont pour cadre et l'Espagne et la France, aussi bien celles d'hier que celles d'aujourd'hui.

Conçus de la sorte, ces romans relèvent d'architectures complexes dans les arcanes desquelles le lecteur est susceptible de se perdre. Les auteurs ont bien conscience de cette difficulté mais ne sacrifient pas pour autant à la linéarité et à la plus grande lisibilité les relations complexes qu'entretiennent passé et présent qu'il leur importe absolument de multiplier, de nuancer, de contraster et de mettre en évidence. Ainsi les repères qu'ils donnent aux lecteurs jouent-ils plus sur la « périphérie » que sur le « cœur » du texte, à savoir les titres des chapitres et les sommaires. Dans *La lumière et l'oubli*, aucune date ne figure au sommaire, mais dans le corps du texte, les titres de chapitres sont tous associés à un sous-titre daté : « Un battement de cils. Août 1953 » (Mestre 2009 : 13) ; « Piensa en mí. Avril 1989 » (Mestre 2009 : 22) ; « La fin d'Yseult. Avril 1955 » (Mestre 2009 : 24) etc. Dans *Le jour de votre nom*, les titres n'ont d'autre vocation que de poser ces balises temporelles : « I. Jeudi 2 décembre 1939 » (Sebban 2009 : 17), « III. 18 octobre 1938 » (Sebban 2009 : 44), « VIII. 26 octobre 1938 » (Sebban 2009 : 96) ; s'ajoutent des pages intercalaires, dissociées des numéros de chapitre, qui sont comme les pages d'un dernier chapitre, parsemées tout au long du roman, « 17 avril 1944. Déportation » (Sebban 2009 : 13, 105, 133, 261, 307, 344), « 18 avril 1944. Déportation » (Sebban 2009 : 369), « 20 avril 1944. Déportation » (Sebban 2009 : 402). De même qu'ils tirent parti des titres, les auteurs mettent à profit la maniabilité et la variabilité de la forme, afin de garantir au fond sa désorganisation fondamentale. Ainsi italique et / ou polices de caractère distinctes servent-elles à distinguer de la narration les textes imputables à l'un ou l'autre des personnages, précieuses traces rescapées du passé, tels les extraits des lettres (les lettres non postées de Manuela dans *La Défunte* (Pouytès 2005 : 380-385), la lettre qu'Angelines écrit à Julia, sa fille, avant son accouchement et son exécution (Mestre 2009 : 369-373) dans *La lumière et l'oubli*) ou encore les pages du journal d'Esther dans *Le jour de votre nom* (Sebban 2009 : 45, 46, 47-49, 72, 114, 118-121, 128, 234, 239, 240, 241-242, 304-306). D'un autre temps elles aussi, les paroles prémonitoires que prononcent Gerardo depuis le futur et qu'entend par Jordi au cours de sa plongée dans le passé bénéficie d'un traitement analogue dans *Un Figuier venu d'ailleurs. La Retirada* (Bayar 2009 : 37 ; 38 ; 40-41 ; 53-54 ; 61-62). La typographie permet également de différencier les textes rédigés dans le présent de l'action, fictions d'œuvres dans l'œuvre s'agissant des « Mémoires d'une ombre », pages « autobiographiques » écrites à la première personne, post-mortem, par Emmanuel en lieu et place de son père (Mestre 2009 : 46-50, 292-294, 296-299, 301-302, 316-327). Il en va de même des « Notes de Victor », le petit ami de Vic, la narratrice : ces scènes d'une pièce de théâtre s'intercalent au récit pour rythmer *L'enfant de Guernica* (Jimenes 2007 : 121-124, 161-162, 171-174). Quant aux poèmes des proches parentes de l'auteur Maria Garcia-

Maynadier, c'est-à-dire de Jeanine, sa sœur (Garcia Maynadier 2009 : 135), de Mariquita, sa mère (Garcia Maynadier 2009 : 61, 147, 199), et de Maria elle-même (Garcia Maynadier 2009 : 199), ils esquissent quelque chose d'une écriture collective parallèle dans *Elles s'appelaient Maria*.

Dans *Le roman de Claudio*, Jean-Claude Villegas s'impose une rigoureuse discipline, celle de la conjugaison des verbes, pour accompagner, sans le dérouter, son lecteur dans le va-et-vient entre le présent remémorant et le passé remémoré. Ainsi, le récit de l'histoire s'entient-il strictement à l'imparfait et au passé simple, les incises au présent se limitant strictement aux propos rapportés dans le style direct. Toujours précédé par un ou des sauts de ligne, le présent est réservé au temps de la remémoration, de l'enquête orale et du pèlerinage sur les lieux de l'enfance, à la parole donnée aux protagonistes et aux témoins :

- « Il raconte que... » (Villegas 2009 : 15).
- « Et il ajoute que... » (Villegas 2009 : 21).
- « Je m'en souviens parfaitement, nous salue Vincenta » (Villegas 2009 : 24).
- « Ses yeux se troublent et sa gorge se gonfle. Ses mains tremblent lorsqu'il évoque ces scènes perdues et dont jamais depuis il n'avait voulu parler » (Villegas 2009 : 31-32).
- « Il s'interrompt soudain et regarde le ciel d'un bleu uniforme... » (Villegas 2009 : 49).
- « Il se lève et abandonne le banc où il était assis pour retourner au café [...] Il comprend tout de suite qu'ils ne sont plus que des étrangers [...] Il reste un moment seul, accoudé au comptoir, le dos voûté... » (Villegas 2009 : 59).
- « Il dit patiemment son histoire sur un ton monocorde, mêlant le français à l'espagnol,... » (Villegas 2009 : 69).
- « C'est alors que j'eus l'idée d'aller voir l'oncle Fernando, explique-t-il » (Villegas 2009 : 89).
- « Mais la caserne, se plaît-il à évoquer... » (Villegas 2009 : 94).
- « Il raconte tout cela avec une précision excessive » (Villegas 2009 : 97).
- « Et elle oublie tout d'un coup son récit et songe à la fête, toutes ces fêtes de son enfance qu'elle ne peut s'empêcher d'évoquer à nouveau » (Villegas 2009 : 153).
- « Ceux qui se battaient sur le front, confesse-t-il, ... » (Villegas 2009 : 246).
- « Il est arrivé au bout de cette histoire, et elle, à ses côtés prétend qu'elle a tout raconté, qu'elle n'a plus rien à dire » (Villegas 2009 : 334).

Cela étant, le souci de clarification dont relèvent toutes ces précautions stylistiques et formelles semble tout aussi évident que l'intention d'égarer le lecteur dans les couloirs du temps, pour reprendre une métaphore suggérée par Michèle Bayar. Dans *Un figuier venu d'ailleurs. La Retirada*, le lecteur est entraîné avec Jordi qui « est emporté dans un long couloir » : « Il n'en finit pas de tomber. Il essaie de bouger, mais tout son corps lui fait mal. Il

préfère se laisser flotter. Finalement, la lumière revient brusquement. Il est sur un grand port. Une vision d'une précision époustouflante et cauchemardesque s'offre à lui : des bateaux ancrés dans la rade bombardent la ville derrière lui. Ils battent pavillon italien. [...] Ni les vivants ni les morts n'ont de visage » (Bayar 2009 : 19). L'on aura compris qu'il se retrouve au cœur de la guerre civile espagnole, avant d'être emporté dans le mouvement de l'exode. Là, il côtoie tous ceux qui, au présent, tentent en vain de lui parler de cette histoire. Dans son inconscience, Jordi est persuadé que cette déportation dans l'espace et dans le temps est une vengeance du figuier, métaphore de la mémoire transplantée, dont l'adolescent a malencontreusement cassé une branche. A l'issue du roman, l'hypothèse magique est levée, protagoniste et lecteur étant amenés à comprendre qu'une insolation a fourni le prétexte à cette dérive fantastique et à ce brouillage du temps. Cela étant, seul *Un figuier venu d'ailleurs*. *La Retirada* recourt au fantastique – et encore n'est-ce que momentanément – pour produire l'idée du télescopage des époques. Plus généralement, l'imbrication des temporalités au cœur même des chapitres opère plus discrètement et prosaïquement, à la faveur de remémorations fondues dans la narration, inscrites dans l'instant de l'action racontée, appelées par une parole, une observation, une rencontre, un geste à valeur mnémotechnique.

Des auteurs concernés

« De mémoire », le roman met en scène des personnages pris dans les rets de la mémoire bien souvent malgré eux. Ce faisant le roman est aussi et surtout le produit d'une implication, certes variable, mais toujours justifiée, de l'auteur par rapport au récit, aux faits, aux personnages. Du reste, cette implication, diversement déclinée, est assez systématique pour invalider la distinction esquissée précédemment entre les romans plus strictement « historiques » et les autres, plus strictement « de mémoire ». Si les protagonistes des romans isolés en commençant n'entreprennent pas un travail de mémoire, il n'en va pas de même des auteurs, qui s'avèrent « concernés », à un titre ou à un autre, à l'instar des autres auteurs du corpus.

Maria Garcia Maynadier, Jean-Claude Villegas, Raymond San Geroteo le sont quant à eux de manière très évidente : ces trois auteurs racontent l'histoire de leurs grands-parents et parents. De fait, s'adressant à un public composé en premier lieu des personnes dont ils retracent la vie et dont ils conservent, inchangés, les noms, ces textes qui ne sauraient s'écarter de la vérité vraie, ont *a priori* peu à voir avec la fiction. Si peu que l'on pourrait légitimement contester

leur inclusion dans ce corpus. Ils sont à vrai dire difficilement classables, à mi-chemin entre différents genres auxquels chaque auteur, pour compliquer encore l'affaire, emprunte diversement : la chronique familiale, la monographie historique, la biographie, l'essai. Cela étant, le roman figure également au nombre de ces « influences » ; il est même celle que les auteurs revendiquent le plus volontiers. Jean-Claude Villegas le dit sans ambiguïté dans le titre (*Le roman de Claudio*) et la phrase inaugurale de son texte : « Ce livre est un roman de mémoire » (Villegas 2009 : 9). Si, en quatrième de couverture, l'éditeur d'*Elles s'appelaient Maria* ne s'autorise qu'à parler de « récit simple et émouvant », l'auteur, elle, parle non seulement de son livre comme d'un roman, mais aussi de sa raison d'être ainsi, c'est-à-dire roman, plutôt que livre d'histoire :

« Je trouve qu'on bassine un peu les gens avec l'histoire. Même... N'importe ! Je veux dire... Le commun des mortels, si t'es pas historienne, bon, bé, la guerre d'Espagne, qu'est-ce que tu en as à foutre ? Mais par l'intermédiaire d'un roman, que ce soit l'Espagne, ou n'importe quel roman de guerre, je trouve que quand c'est romancé, tu as une approche plus simple et tu arrives mieux après... [...] C'est une approche déjà. Je trouve que ça, c'est une approche, pour le commun des mortels. Tu lis un roman, voilà ! ».

Aux incrédules que ces auto-justifications ne convaincraient pas, l'on opposera un certain nombre de caractéristiques qui ne trompent pas : une écriture qui se veut littéraire et dont les titres (*Elles s'appelaient Maria*, *Le roman de Claudio*, *Les oliviers de l'exil*), par le choix des mots, annoncent la couleur ; des textes centrés sur un ou deux protagonistes et dirigés vers un dénouement ; la place faite au thème des amours contrariés par la séparation (sept mois dans *Les oliviers de l'exil*, treize ans dans *Le roman de Claudio*, dix-sept ans dans *Elles s'appelaient Maria*) ; enfin, la liberté prise de « broder », ou de s'essayer à des « envolées lyriques » comme le dit Maria, pour combler les trous de la mémoire héritée, les silences, les oublis, les secrets, les non-dits des émotions tuées et des sentiments pudiques ; ou à l'inverse, le fait d'assumer, comme y consent Jean-Claude Villegas, en pleine (mauvaise) conscience, les trop-pleins d'une mémoire trop lisse, trop enchantée, trop glorieuse pour se rapporter à ce qui s'est réellement passé.

Quoi qu'indéniablement présente, la dimension autobiographique n'est quant à elle pas tant revendiquée que la veine romanesque, sans doute parce que « naturelle », induite par le sujet (l'histoire des siens) et par le genre romanesque lui-même. L'idée que le « je » parasite l'écriture littéraire n'est-elle pas un quasi lieu-commun ? Et donc, si au regard de la « pure » fiction, le jeu de l'exégète consiste, justement, à débusquer l'auteur à travers le

brouillage de la fiction – exercice auquel nous allons aussi sacrifier en partie dans les paragraphes qui suivent – dans le cas de ces textes singuliers, il s’agit plutôt de voir jusqu’à quel point les auteurs s’invitent dans leurs textes. Maria se donne à deviner dans les derniers chapitres dans la distribution desquels son personnage, enfant, figure et, de manière plus actualisée mais tout aussi discrète, dans l’épilogue conçu à la façon de « que sont-ils devenus ? ». Beaucoup plus présent, Raymond San Geroteo entremêle en réalité deux romans, le roman d’amour de ses parents et un roman de formation, le sien propre, roman de l’affirmation de sa conscience politique propre et de l’acceptation de son double enracinement. C’est à une autre présence de soi que Jean-Claude Villegas nous confronte. Mises à part les mises en cause, de ci, de là, du discours mémoriel laissant entrevoir l’historien – Villegas est l’auteur de deux publications majeures sur l’histoire de la *Retirada* et de l’exil (*Plages d’exil* et *Ecrits d’exil*) – arrimé à la sacro-sainte règle de l’objectivité (cf plus loin), l’auteur du *roman de Claudio*, se donne à lire dans le projet même de l’ouvrage. Dans son cas, l’écriture du roman apparaît bien plus que comme le résultat d’une filiation, ce que sont aussi, d’une certaine manière, ses productions historiennes. Et pour cause : elle intègre cette autre identité professionnelle, celle du spécialiste de littérature hispano-américaine, enseignant à l’Université de Bourgogne. A la conjonction de différentes dimensions de lui-même (le fils de réfugiés espagnols, le littéraire, l’historien), le roman procède à une synthèse de soi.

Si l’on met de côté le cas particulier de ces romans « familiaux », les fictions de ce corpus, comme toutes les fictions, n’en sont pas totalement, ce qu’elles peuvent laisser entendre au détour des pages, quoique sur ce point, les auteurs s’avèrent souvent plus prolixes dans les auto-exégèses publiées en annexe (préfaces, témoignages, remerciements, épilogues, quatrième de couverture) ou en périphérie du roman (page des sites personnels, interviewes). L’on sait ainsi que Serge Mestre et Daniel Hernandez sont tout autant que les auteurs abordés précédemment le produit de cette histoire. Quant aux autres, étrangers à la guerre civile espagnole, à la *Retirada* et à l’exil, ils sont néanmoins, d’une manière ou d’une autre, « concernés ».

L’exil, diversement décliné, est l’une des principales affinités invoquées. L’expatriation des « économiques » est celle qui rapproche le plus les *autres* de la mémoire de la *Retirada* de ses héritiers directs : s’ajoutant à l’expérience de l’exil, leur origine espagnole les apparente aux descendants des réfugiés, et non seulement cette commune identité nationale, mais aussi, pour les immigrants arrivés avant 1939, le fait d’avoir vécu, grandi, aux côtés des réfugiés de

1939. Comme Camille, son *alter-ego* fictionnel, Claude Marti, on l'a déjà évoqué, est de ces enfants d'« économiques » qui font leur l'histoire de la Retirada, et avec elle, toutes les mémoires de toutes les vagues migratoires espagnoles, les assimilant sur le modèle intégratif – du moins est-ce sous cet angle très idéalisé qu'elle nous est présentée – de la Calle Alta qui accueillait, intégrait, fondait tous les exilés en une « grande famille », à grand renfort d'entraide et de solidarité.

Un seul des auteurs du corpus, Albert Bueno, figure au rang des « économiques » d'après 1939. Dans ce cas, il semblerait que l'Espagne, la nécessité du départ et le déracinement suffisent difficilement à justifier le positionnement de l'auteur vis-à-vis de cette histoire. Celui-ci s'efforce en effet, *via* un narrateur qui, biographiquement, apparaît au lecteur renseigné comme le parfait double d'Albert Bueno (mêmes origines géographiques en Espagne, mêmes implantations en France, dans les Bouches-du-Rhône au temps de l'enfance puis dans le Tarn, même profession à savoir enseignant), de multiplier les bonnes raisons de se faire le porte-parole de cette histoire : une immigration économique d'avant la Retirada, incarnée par un « grand-père qui avait durant vingt ans quitté sa terre d'Espagne pour venir creuser celle de France » (Bueno 2007 : 12), à laquelle s'ajoute un certain nombre de « similitudes » entre l'auteur-narrateur et les héros de l'histoire racontée. « [Elles] me troublaient et m'obsédaient : Enrique avait presque le même âge que moi, ce prénom Manuel, qui était celui de mon grand-père, originaire lui aussi d'Aragon, cette lettre écrite le jour même de ma naissance » (Bueno 2007 : 19). Ainsi se voit fondée la prédestination du narrateur à s'ingérer dans des secrets de famille qui ne le regardent pas, et dans la foulée, la légitimité de l'auteur à se mêler d'une histoire, celle de l'exode et de l'exil des Républicains en France, qui lui est *a priori* tout aussi étrangère. La multiplicité et la diversité (biographique, onomastique, géographique, chronologique) des coïncidences identifiées contrebalancent mal, cependant, leur trop grande subjectivité qui peut fort aisément, aux yeux d'un lecteur exigeant, en compromettre la recevabilité. Trahissant quelque chose d'une tentative un peu désespérée d'autojustification, cette fragilité relève d'un incorrigible sentiment d'illégitimité que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher de la très faible représentation, dans notre échantillon, des auteurs ressortissant de la catégorie des descendants d'« économiques » venus après 1939. Tout aussi symptomatique sans doute, est l'incapacité de Julio à réaliser son désir de mise en forme de l'histoire de sa famille espagnole. Julio se rencontre dans le sillage de Maria Garcia-Maynadier, qu'il assiste à l'occasion des dédicaces organisées ici ou là. Né de parents andalous émigrés en France dans

les années 1960, Julio, 40 ans, « essaie d'écrire quelque chose », sans jamais parvenir à l'aboutir.

D'autres auteurs, dont les liens avec l'histoire de l'exode et de l'exil et / ou même avec l'Espagne s'avèrent plus distendus encore que ceux noués par ces « économiques », ne laissent pas transpirer pareil complexe. Olivier Sebban ne s'en embarrasse aucunement. D'origines juives, ses ancêtres ont connu le destin « pendulaire » des familles marranes, au regard duquel l'Espagne est tour à tour le pays d'où l'on part et où l'on revient. Comme ses personnages, ses ascendants ont vécu, le plus souvent contraints, ces va-et-vient, jusqu'à ses grands-parents qui, après l'indépendance du Maroc, ont quitté l'Afrique du Nord et ont fait le choix de cette alternance, demeurant une moitié de l'année en France, l'autre en Espagne. De fait, l'auteur lui-même a passé de longues périodes de son enfance de l'autre côté des Pyrénées, élisant l'Hispanie sa « patrie de cœur »¹⁰³. La localisation de l'action de ses romans doit sans conteste à cette grande familiarité tout comme les thèmes de l'exode et de l'exil ont à voir avec ses ascendances marranes. Si, aux yeux de cet auteur, la question de sa légitimité à traiter d'un exil qui n'est exactement pas celui des siens ne se pose pas, c'est qu'il entend traiter du « fond humain, archaïque et universel, que le progrès technologique ne bouleversera jamais », parce que convaincu « qu'il faut se concentrer sur l'homme dans ce qu'il a d'intemporel et d'immuable, justement parce que c'est cette constance qui échappe à toute connaissance »¹⁰⁴. Pareille intention fait de la guerre civile, de l'exode et de l'exil espagnols des situations paradigmatiques valant bien au-delà d'elles-mêmes, puisque propres à soulever quelques une des grandes interrogations auxquelles, partout et en tout temps, se confronte l'humanité. Le même « parti de l'écrivain » anime Franck Membribe dont le profil présente par ailleurs quelques analogies avec celui d'Olivier Sebban, à savoir des racines espagnoles et un exil autre. « Je suis fils de pieds-noirs rapatriés du Maroc au début des années soixante. Des déracinés » (Membribe 2007 : 10). D'origine espagnole et non française, ce fonctionnaire des finances, auteur occasionnel de polars, ne s'appuie qu'accessoirement sur ce passé itinérant et son hispanité pour expliquer son cheminement vers *Ultime tercio à Salamanque*. C'est certes un pèlerinage effectué en 2005 en Castille, où, grâce à Google, il a découvert un toponyme homonyme de son patronyme, qui le met sur la voie de son intrigue, mais il a laissé là la « recherche identitaire », « pour laisser mûrir en moi une œuvre de fiction » dont il « espère, spécifie-t-il en s'adressant au lecteur, qu'il vous divertira et vous fera réfléchir, un peu... » (Membribe 2007 : 10).

¹⁰³ <http://salimbachi.wordpress.com/2009/12/08/a-propos-damapola-dolivier-sebban/>

¹⁰⁴ *Ibidem*.

Les trois auteurs de littérature de jeunesse se passent quant à eux de la référence à l'Espagne, y compris Guy Jimenes dont le patronyme est pourtant clairement d'origine ibérique, pour n'invoquer que leur propre expérience de l'exil. « J'ai écrit *Il fera beau demain* car j'ai connu avec toute ma famille un exode douloureux. [...] J'ai toujours été sensible aux migrations des peuples » (Fillol 1986 : 5), écrit Luce Fillol, l'aînée du corpus, née en 1918, dont les explications auraient tout aussi bien être données par Michèle Bayar et Guy Jimenes. Avec elle, ils partagent une enfance algérienne et l'épreuve du rapatriement à l'heure de l'Indépendance.

Du côté des *Franchutes*, quelques auteurs se recrutent aussi, en particulier dans les régions comme le Languedoc et le Roussillon où les réfugiés ont échoué et se sont établis en nombre. Là, la récente promotion de la Retirada au titre de particularisme de l'histoire régionale lui vaut de figurer au nombre des thèmes catalans (le transbordage des oranges, l'industrie du papier à cigarettes de Perpignan, les mines de fer du Canigou, la révolte des vigneron de 1907, la salaison des anchois à Collioure, l'installation à Sorède du Pyrhéliophore, le premier four solaire) dont Hélène Legrais se fait une spécialité, depuis son retour au pays, après une carrière de journaliste à Paris. Admettant aux côtés de l'exode et de l'exil espagnols biens d'autres centres d'intérêt, cette manière d'accroche, par la catalanité, peut apparaître bien ténue, en tout cas secondaire, et de fait, le choix de traiter ce thème sembler quant à lui relever de l'instrumentalisation, voire de l'opportunisme. C'est ce que suggère l'addition des justifications sous la plume de Luce Filhol, qui, comme on vient de le voir, ne se contente pas de l'argument de l'identité régionale qu'elle avance néanmoins elle aussi :

« Le pays catalan fut ma terre d'accueil. Il est devenu mon second pays natal, celui où j'ai pu refaire mes racines et transmettre à mes enfants et à mes petits-enfants celles de leurs ancêtres paternels roussillonnais. [...] Je rends hommage ici à l'enquête parue dans *L'Indépendant* des Pyrénées-Orientales en février 1979, sous la plume de Jacques Quéralt, Xavier Febres et René Grand¹⁰⁵. Les témoignages parus dans cet article, de Louis Sten, de Jean Rous, de Frédéric Montseny, de Sauveur Figueres, m'ont bouleversée » (Fillol 1986 : 5).

En réalité, Hélène Legrais ne s'en contente pas non plus. La rigueur voudrait que l'on vérifie ce qu'il en est dans ses autres romans. En attendant d'être en mesure de le faire, ce qui suppose de disposer de tous les titres, le fait est que *Les enfants d'Elisabeth* est solidement encadré par deux textes inauguraux et des remerciements conclusifs. Dans ces pages ultimes,

¹⁰⁵ La page suivante éclairera le lecteur sur cette référence.

l'auteur évoque ses rencontres avec les personnages « réels » de « ce « roman vrai » de la maternité suisse d'Elne » (Legrais 2007 : 267), lesquels, pour deux d'entre eux, Elisabeth Eidenbenz et Guy Eckstein, signent l'une la préface, l'autre le « témoignage » précédant le roman. Ainsi cosigné, le roman s'inscrit dans une manière de polyphonie au regard de laquelle la romancière reçoit délégation de la charge de raconter : « je lui [la romancière] suis reconnaissant, écrit Guy Eckstein pour clore son propos, de m'aider par son livre à transmettre à ma famille, à ma femme Tania, à mes enfants, Sylvie, Muriel et Emmanuel, à leurs compagnons et à mon petit-fils, Damien, le sentiment de reconnaissance que je dois à madame Elisabeth Eidenbenz » (Legrais 2007 : 16). Dans ce cas particulier, c'est donc, plus que la simple raison régionaliste, l'adéquation entre une compétence littéraire et l'attente d'une mise en forme de la mémoire qui fait, « sur le tas », l'implication de l'auteur. Qui sait si elle aurait reçu la même justification, si *Femmes en exil, mères des camps - Elisabeth Eidenbenz et la Maternité Suisse d'Elne (1939-1944)*, la thèse du jeune historien Tristan Castanier i Palau, avait paru avant le roman ?

Chez les autres *Franchutes*, l'on affirme tout autrement, à savoir par des circonstances personnelles, le sentiment d'être partie prenante de cette histoire. L'on invoque notamment une sensibilisation née du côtoiement. Pour Jean-Louis Pouytès, qui exerça successivement les métiers d'instituteur puis de médecin, la question ne se pose pas, tant son implication lui paraît de l'ordre de l'évidence. Grandir, vivre, travailler avec les Espagnols n'a pas opéré qu'une simple sensibilisation, mais l'a littéralement imprégné de cette histoire dont il dit :

« C'est mon histoire, j'ai écrit ce livre parce que je suis concerné ! [...] depuis très longtemps puisqu'à Carcassonne, c'est difficile de ne pas être confronté à ce genre de problème parce que... Vous êtes carcassonnaise, vous ? ! Vous-même vous avez été concernée par les Espagnols ? ! Vous savez qu'il y a une chanson carcassonnaise, la Trivalla, et on dit : « y a que de gitanos et des baraquets », des Espagnols ! [...] Moi je faisais partie d'un groupe d'individus, comme ça, dans Carcassonne donc qui étaient très concernés par ça, parce qu'on avait des familles de baraquets avec nous, d'Espagnols, qui nous racontaient des histoires, les pères nous racontaient des histoires. Par exemple, moi j'ai passé vingt-cinq ans de ma vie professionnelle avec le citoyen Thomas Martin toujours médecin à Leuc dont le père Tomás Martín était officier de la marine espagnole et qui a connu des péripéties sur lesquelles on pourrait s'étendre et qui n'est pas sans rapport avec le personnage masculin de Miguel ».

Cette implication ne saurait cependant être regardée comme le simple effet d'une fréquentation : elle est aussi le produit d'une appétence à en être, motivée par l'engagement politique et un contexte historique, celui contestataire et révolutionnaire, des années 1960 :

« l'Espagne était le terrain d'une conquête à imaginer ! Il y avait quelque chose de l'ordre de l'injustice et l'on était prêt à s'engager », ce qu'explicite un passage de *La Défunte* :

« Les fils d'Espagnols dominaient notre bande de révoltés, ils en constituaient la mémoire vivante, nourrie aux récits inépuisables des pères. La guerre d'Espagne alimentait notre mythologie ; elle prenait grande part dans la bouillie sentimentale où nous tentions de forger nos idées politiques. Le moindre drapeau rouge, le moindre poing levé, nous serraient l'estomac, et l'hymne du *Paso del Ebro* accompagnait nos soirées d'affichage pour les jeunesses communistes. Nous avons vu plusieurs fois *Mourir à Madrid*, un film dont nous conservions dans les oreilles la musique d'une guitare, les paroles de La Passionaria aux Brigades Internationales retirées du combat, et, dans les yeux, le visage austère des combattants, les paysages désolés de Castille. Nous aussi, nous aurions voulu mourir pour une cause » (Pouytès 2005 : 47).

Approchant, le profil de René Grando se distingue néanmoins de celui de Jean-Louis Pouytès. On notera d'abord que pour l'auteur des *babouins du zoo de Barcelone*, le roman n'est qu'une expression parmi d'autres, sans doute la plus accessoire, de son implication dans la récupération de cette mémoire. En 1979, à la tête d'une petite équipe de journalistes de *L'Indépendant*, il se lance dans un exercice somme toute convenu, la rétrospective, sur un sujet qui, lui cependant, n'a alors absolument rien d'attendu, à savoir la fin de la guerre civile espagnole et l'arrivée des républicains en France. L'événement, vieux de quarante ans, n'empêche pas sa rédaction de parler de « scoop ». Reposant sur le dépouillement d'archives et la collecte de témoignages, les sept pages publiées dans le quotidien ouvrent la voie à une publication de plus grande envergure, *Vous avez la mémoire courte* (1881), reprise, complétée et parue plus tard sous l'intitulé *Les camps du mépris* (première édition en 1991, suivie de multiples rééditions). Ce travail précurseur a incontestablement contribué à l'émergence du thème dans le champ de l'historiographie française. Par la suite, l'intérêt jamais démenti de René Grando pour le sujet enrichit régulièrement de nouveaux titres, et sa filmographie (*Contes d'un exil ordinaire* en 1889 et *Deux guerres pour la liberté* en 2008), et sa bibliographie (un album *Al Campo ! Espagne 1939. Exode, frontière, exil*, publié en 2006, sans parler des *babouins du zoo de Barcelone*). Si, pour Jean-Louis Pouytès, l'accroche politique est celle d'une génération et d'un moment, pour René Grando, « la sympathie politique réelle pour la République espagnole et la gauche espagnole » est plutôt de l'ordre de l'héritité :

« Moi j'ai des liens indirects familiaux avec cette histoire, puisque mon père en 1936, au moment du Front Populaire et au moment de la guerre d'Espagne, il était secrétaire du Comité franco-espagnol du Front

populaire qui était composé de gens du Front populaire français. [...] C'était un homme de gauche, donc, partisan du soutien à l'Espagne républicaine et à ce moment-là il est intervenu sur le plan matériel, puisque le Comité organisait des convois de ravitaillement pour les enfants de Barcelone en particulier. Il y avait un certain nombre d'activités pour recueillir des fonds, etc. Je crois qu'on passait des armes aussi, dans les chargements, un peu en contrebande, puisque la livraison d'armes était contrôlée, ou interdite, enfin ou tolérée, ça dépend des périodes, l'attitude des autorités a varié, sur ce plan-là. Il a fait notamment un discours à Radio-Barcelone, appelant les intellectuels du monde entier à soutenir la République espagnole [...], discours qu'on a retrouvé dans un journal de l'époque, dans *Le Socialiste*, le journal *Le Socialiste* qui était un hebdo du parti socialiste catalan ».

Comme Jean-Louis, René met également en avant cette autre raison de se sentir concerné, qu'est la proximité. « Il y a une proximité régionale. Moi je suis né à Perpignan, donc, je suis catalan roussillonnais, et depuis que je suis gamin, quoi, je veux dire, l'Espagne, c'est la banlieue, quoi. Bon ! Quand on est à Perpignan, on est souvent en Espagne ». Mais c'est à une autre forme de voisinage, en même temps à un autre type de familiarité avec l'Espagne, qu'il impute son implication. Elles ne ressortissent pas, dans son cas, de la présence espagnole en France, mais plutôt de la présence française, la sienne, en Espagne :

« J'ai travaillé à l'âge de 19 ans, en 1968, j'ai commencé à travailler en Espagne comme journaliste professionnel. [...] A l'époque, *l'Indépendant*, avait une édition qui était publiée pendant les mois d'été, sur la Costa Brava. C'était une édition en français, destinée aux touristes français, francophones, qui étaient en vacances d'été donc sur la Costa Brava ».

Dès lors, il vit l'Espagne de l'intérieur, le pays étant devenu pour lui tout à la fois un terrain de reportage et un lieu de vie : « Je parle l'espagnol, le catalan couramment, je suis un hispanisant. J'ai sillonné ce pays dans tous les sens. Je suis de la frontière. Ma deuxième patrie, c'est l'Espagne, quoi ».

Pour d'autres, comme Jean-Pierre Chabrol et son double fictionnel Elie, l'implication va bien au-delà des circonstances biographiques personnelles. Dans leur cas, nulle origine ibérique, nul traumatisme inhérent à l'exil, nul passage par l'Espagne ne fondent leur légitimité à se faire les hérauts cette mémoire. Certes, l'un comme l'autre ont partagé avec les Rouges engagés dans la Résistance le quotidien et les dangers de la vie dans le maquis ; ce faisant, les combats menés ensemble au sein de l'armée de l'ombre n'entrent pas tant en ligne de compte que, disons, la condition humaine, ou si l'on préfère, la conscience que, quoi qu'il en soit des époques, des lieux, des peuples qui s'agitent sous le regard de l'histoire,

l'humanité de chacun suffit à légitimer le sentiment de procéder du passé et de se réclamer de son héritage :

« C'est le gémississement du buffet quand il se ferme qui émeut Elie. Ces buffets taillés au couteau dans les veillées de jadis. Avec leurs grosses charnières et leur fermeture par loquet de bois. A l'intérieur, sur un napperon de vieux journaux, c'est la même vaisselle, les mêmes boîtes en fer colorié ayant contenu des biscuits... « Même, même, même... toutes ces comparaisons me fatiguent, se dit Elie qui tourne souvent ses émotions en rages, ça veut dire quoi ? que les nations, c'est faux, que tout ce qu'on nous apprend, c'est pour faire battre les hommes entre eux, et d'abord, les faire se mépriser les uns les autres. Don Pablo, c'est mon cousin aussi, désolé Camilo ! mon cousin, ma famille. Ma famille, c'est la pauvreté, ma patrie, c'est le vent ! » (Chabrol, Marti 1984 : 87).

Ce monologue intérieur fait écho à différentes interjections émaillant le discours d'Elie : « Camilo, ma patrie, ma vraie patrie, c'est le vent » (Chabrol, Marti 1984 : 51) ; « – Ma seule patrie, c'est ma sacoche, mon pote ! » (Chabrol, Marti 1984 : 59). Cette OPA identitaire et mémorielle, au mépris des frontières décrétées par les hommes pour se diviser en nations ou en familles, cette appropriation du passé que d'aucuns pourraient estimer abusives, voire usurpatrices, n'apparaissent jamais plus recevables que lorsque Camille, lui pourtant si viscéralement espagnol et si inextricablement attaché à la casa Noguero de ses ancêtres, constate qu'« en fin de compte, Elie est plus Espagnol que moi, il est même Catalan » (Chabrol, Marti 1984 : 120). Si l'on considère que seule la moitié des auteurs du corpus sont espagnols, la conclusion de Camille vaut également, en un sens, pour une bonne part d'entre eux et peut être étendue de l'hispanité à quelque chose de l'ordre de la « retraitsitude », car le fait est que seuls cinq, sur les dix-sept, sont fils de réfugiés de 1939.

Au-delà de ce qui fait la légitimité à se sentir « concerné », l'implication des auteurs est parfois telle qu'elle transparaît à la lecture – en tout cas la mienne. En d'autres termes, le roman est aussi « porté » – « Longtemps je l'ai porté en moi » (Villegas 2009 : 9) – qu'il est « chargé ». Tout y est, et y est intensément, on va y revenir. L'on comprend dès lors que ceux parmi les auteurs du corpus qui produisent ce type d'œuvres ne comptent que peu de romans à leur bibliographie ou même à leur actif. Voire pas du tout comme on le constate dans cas de Julio. L'unicité, l'exceptionnalité de cette expérience de mise en forme rapportée à la vie de l'auteur se vérifie pour Maria qui se l'explique ainsi :

« Pour moi, l'écriture, c'est... Même enfant, mais il fallait que je veuille, quand le sujet me plaisait, tu peux dire que j'avais un prix super, tu vois. Et puis, souvent, mon père, quand il travaillait à l'usine, y avait des concours, tu sais, des concours de rédaction. [...] Et chaque fois, je raflais le prix. J'écrivais sur un sujet qui me plaisait. Je me rappelle une fois, j'avais écrit un sujet sur Gorafe, mes vacances à Gorafe. J'avais eu un parapluie, je me rappelle ! [...] Non, mais après, si ça ne me plaisait pas. Niet ! Tu vois ? ! Ce n'est pas quelque chose qui me vient facilement, par contre si je prends le temps d'écrire sur un sujet qui me plaise, alors là, ça me... Voilà, ça vient ! [...] Il faut que ça me touche, si tu veux, je ne peux pas écrire, tu vois, qu'on me dise une commande : « Tè, écris-moi ça, ça et ça ! ». Je suis incapable d'aligner trois phrases ! »

Ces romans « portés » sont écrits dans la peine, la difficulté, la douleur – « je n'ai eu de cesse de retravailler, remâcher, raturer, compléter, comme une toile infinie que je ne parvenais à tisser » (Villegas 2009 : 9) – et font écho aux termes « sage-femme », « accouchant » (Sebban 2009 : 52), utilisés à propos d'Esther, auteur d'une longue lettre à l'adresse de son frère. C'est que le roman lui-même est relativement loquace à ce sujet, usant, sans toutefois en abuser, des mises en abymes. Il se met lui-même en scène, ou plus exactement, il met en scène des expériences au présent d'écriture du passé, des tentatives de mise en forme de la mémoire, distinctes des documents convoqués (le journal de Miguel, les lettres non-envoyées de Manuela, la lettre-journal d'Esther, etc), qui, eux, revêtent le statut d'archives. Ces autres textes, fictions de romans dans le roman, visent quant à eux, moins à faire preuve qu'à faire œuvre dans l'œuvre. Telles les *Mémoires d'une ombre* d'Emmanuel dans *La Lumière et l'Oubli* :

« Emmanuel évoquait les pages qu'il venait de remanier, un extrait des mémoires qu'il avait commencé à rassembler. Ce n'était pas ses mémoires personnels. Après la mort de son père, Emmanuel avait imaginé refaire parler la voix de celui-ci dans un récit intitulé *Mémoires d'une ombre*, où le fils insistait sur l'art d'éluder de son père, lorsqu'on lui demandait de raconter son combat contre le fascisme : Les républicains espagnols ne parlaient jamais vraiment de cette guerre, se plaignaient Emmanuel ; tout au plus lançaient-ils quelque bribe qui ne parvenait jamais à constituer la totalité linéaire d'une scène » (Mestre 2009 : 51-52).

Et l'auteur de poursuivre en passant, sans guillemets ni formule de transition, de la troisième à la première personne, symptomatiquement sans doute : « j'ai toujours dû me colleter à son mutisme opaque, à sa mémoire aussi sourde que la cendre, à l'entêtant silence des Vaincus de cette guerre » (Mestre 2009 : 51-52). La difficulté, la douleur de l'exercice y est aussi :

« Où en es-tu des mémoires de ton père ? demandait Esther à Emmanuel. Celui-ci lui avait répondu que la énième version était close, qu'il attaquait les ultimes retouches, que cela n'en finissait pas de se finir, qu'il

faudrait bien se résoudre à cesser de modifier des passages que, le plus souvent, il rétablissait par la suite [...] Plus tard [...] Emmanuel avait complété sa réponse : j'ai attaqué la dernière relecture, disait-il » (Mestre 2009 : 294-295).

Longuement mûries aux soleils noirs de mémoires rayonnant en clair-obscur, dans le fort intérieur de consciences tourmentées, ces œuvres se suffisent à elles-mêmes en ce sens que pour les faire exister, il importe peu aux auteurs de se réclamer de quelque tradition littéraire que ce soit, pas même de celle, pléthorique, née de l'engagement des intellectuels dans la guerre fratricide espagnole entre 1936 et 1939 et dont les titres les plus notoires, dus à George Orwell, Ernest Hemingway, Arthur Koestler, Eliot Paul, André Malraux, Georges Bernanos, Pierre Drieu La Rochelle, Louis Parrot etc. ne forment que la partie émergée de l'immense iceberg que représente la production littéraire d'alors, aujourd'hui quelque peu oubliée. Seuls les plus haut placés dans la hiérarchie littéraire, sommés par leurs commentateurs de se prononcer sur la question, reconnaissent des influences, comme le fait Olivier Sebban pour qui « Faulkner, Conrad, Malcolm Lowry, Juan Carlos Onetti et Cervantès sont mes plus grands modèles ». Mais à lire et écouter parler d'eux-mêmes ces écrivains-là et les autres, l'on comprend que l'inscription dans une filiation littéraire compte moins, du point de vue de la recevabilité de l'entreprise romanesque, que la parenté, fondée d'une façon ou d'une autre, avec la communauté des exilés de 1939.

La nécessité d'en être pour en parler, quoi qu'il en soit des voies qu'elle emprunte, renverse, sinon infléchit, quelque peu la perspective esquissée en commençant selon laquelle se joue, avec les *autres* de la mémoire, la possibilité de se souvenir autrement. Si elle n'invalide pas cette hypothèse, elle invite néanmoins à interroger différemment la porosité de la communauté mémorielle : elle présente, ou plus juste serait de dire qu'on lui suppose, un seuil de tolérance, présomption que rien ne donne mieux à sentir que la timidité mal assurée avec laquelle prennent la plume les fils d'Espagnols arrivés en France après le triomphe du franquisme. Vue de l'extérieur, la mémoire de l'exode et de l'exil n'apparaît donc pas si automatiquement adoptable et partageable que cela. Les valeurs qu'elle véhicule, les souffrances dont elle témoigne sont d'une universalité dont exclurait le soupçon de sympathie au franquisme qui pèsent parfois sur les espagnols restés en 1939 et dont ceux-ci sont bien conscients. Serait-ce la seule incompatibilité ? A charge des enquêtes à venir de nous renseigner plus avant sur ce point.

Devoir de mémoire

« De mémoire », les romans abordés ici le sont donc du double point de vue du récit et de l'auteur ; ils le sont par ailleurs en considération des lecteurs auxquels on les destine.

Très explicitement, ils se présentent comme un hommage aux parents et grands-parents qui les ont inspirés de manière plus ou moins directe : « Je l'ai écrit pour mes parents, leur lutte pour partir d'Espagne, tu vois, leur émigration, tu vois ». Le roman, qui se veut l'expression tout à la fois d'une admiration et d'une dette, peut dès lors s'entendre comme une manière de préserver de l'oubli ceux qui ne sont plus.

« Je l'ai écrit pour que mon grand-père soit toujours vivant, voilà », confie avec émotion Maria. « Quelque part, qu'il y ait cette histoire de mon grand-père, de ma grand-mère, qu'ils soient vivants. Cette guerre, c'est leur vie qui a été chamboulée, qui a été détruite, voilà détruite par une guerre absurde [...] je veux que cette histoire ne meure pas. J'ai l'impression de les avoir vivants encore tant que cette histoire sera dans les têtes, dans les cœurs, dans le livre, et bé, il y a une histoire, elle est marquée à l'encre de mes mots ».

Plus lapidaires, les dédicaces – « A la mémoire de Claudio » (Villegas 2009) ; « A la mémoire d'Antonia et Luis, de la Calle Alta » (Marti, Chabrol 1984) ; « A la mémoire de mes grands-parents : Perla et Abraham » (Sebban 2008) ; « A Manolo et Juan » (Grando 1994) ; « A Carmen y Paco et à tous les combattants qui luttèrent il y a 70 ans pour la liberté et pour l'Espagne républicaine » (San Geroteo 2006) ; « A Elisabeth Eidenbenz, qui a « fait ce qu'elle devait faire. Point » (Legrais 2007) – peuvent être mises sur le compte de cette écriture de la rétention, de cette manière d'éternisation qu'appelle de ses vœux Carmen, l'une des vétérans imaginée par Jean-Louis Pouytès : « les temps ne finiront pas avec nous comme si nous étions des animaux. Nous ne serons morts réellement que si nos discours ne parviennent plus à tisser dans les discours des hommes de mémoire nouvelle » (Pouytès 2005 : 120).

Avec les ascendants dont on raconte l'histoire, la liste des destinataires de ces textes englobe les descendants : « A la mémoire des miens, d'hier et d'aujourd'hui » (Bueno 2008). Une fois de plus, les dédicaces, dans la mesure où elles embrassent conjoint(e) et enfants, peuvent être appelées à témoigner de ces intentions : « A Laurence, A Claudia, A Alan, A Eliott, A Lara (Villegas 2009) ; « A Véronique. A Prune et Amélie » (Mestre 2009) ; « A toute ma famille » (Garcia-Maynadier 2009). Vis-à-vis de ceux-là, les romanciers se situent en position de retransmetteurs d'une mémoire en perdition :

« Je ne veux pas que mes enfants et mes petits-enfants oublient ce qu'il s'est passé. Voilà ! Ca, c'est mon moteur aussi principal. Parce que mon fils l'a lu. Regarde ! Même mes cousines... Mon oncle... Mon oncle, le frère de ma mère n'a jamais trop parlé avec ses filles, et mes cousines quand elles ont lu le livre, elles m'ont dit : « Oh ! Mamie, ah, mais je ne la pensais pas qu'elle était comme ça ! » Je lui ai dit : « Ah bé oui, tu vois, ta grand-mère tu ne la connaissais pas ». Tu vois ? ! Et je suis contente qu'elles aient découvert leur grand-mère. Je suis contente, tu vois, pour des gens proches d'eux, qui ne la connaissaient pas sous cet angle-là. Ah bé, maintenant, ils ont ça. Et puis mes enfants, mes arrière-petits-enfants... Tout ça, je veux qu'ils le lisent ».

D'un héritier l'autre, nos auteurs s'adressent plus largement à tous les héritiers de la mémoire de la Retirada, en particulier à ceux qui ont reçu pour tout héritage le silence de la génération des pères :

« Et puis, je te dis, il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas fait parler leur grands-parents, voilà, surtout leurs grands-parents, parce qu'ils étaient là comme une chose, là, les petits vieux, les petites vieilles. « Ils ont fait la guerre d'Espagne ! – Oui, la guerre d'Espagne, on en parle à la télé ». Et tout ! Et puis tout d'un coup, ils ne sont plus là, on s'est dit : « Tiens ! » (Maria)

« [...] j'ai perçu combien ce devoir de mémoire, si nécessaire aujourd'hui, était resté en moi comme une impérieuse nécessité, comme une urgence parfois ; j'ai compris combien cet obsédant souvenir était chez tant d'enfants et de petits-enfants de l'exil une souffrance vive, une plaie ouverte, un impossible deuil. C'est pour eux que j'ai entrepris, près de trente ans après l'avoir écrit, de retrouver ce manuscrit si longtemps oublié » (Villegas 2009 : 10-11).

« La réalité est que l'Espagne républicaine a traversé toute ma vie et que je suis, comme tous les enfants de l'exil ibérique, un relais ou plutôt l'un des derniers fusibles capable de témoigner avant que ce riche passé ne sombre dans les oubliettes de l'histoire. J'ai rédigé cette Page non pas pour la tourner mais plutôt pour la transmettre aux enfants et petits-enfants de l'exil espagnol. Ils doivent connaître leurs origines et savoir tout ce qu'il s'est passé, car pour savoir qui ils sont, ils devront assurément apprendre d'où ils viennent » (San Geroteo 2006 : 16).

Raymond San Geroteo ne fait pas de cette intention une parole en l'air. *La fille de l'anarchiste*, son second roman, écrit à la deuxième personne du singulier, s'adresse à la vieille dame dont il retrace la vie de misère en Espagne, l'exode et l'exil en France. Ce « tu » à l'occasion accusateur, relève moins de l'intimité qui lie l'auteur à sa protagoniste, la fille d'un anarchiste que de l'irrévérence : il contient une violence, celle de la confrontation forcée de la vieille dame à son passé, qui n'a d'égale que la violence du silence qu'elle-même oppose à la volonté de savoir de ses enfants. Pour autant, le roman n'est pas vraiment destiné à la

vieille dame, mais aux petits-enfants de l’anarchiste, à sa petite-fille en particulier, à laquelle l’auteur prête sa plume pour écrire ce livre. Accepter pareille délégation d’écriture pour prendre en charge un récit, l’aboutir, le publier, dit sans doute mieux que toutes les dédicaces ou déclarations d’intention la singulière sincérité qui s’attache à la volonté de transmettre cette mémoire à l’échelle de la communauté toute entière des enfants et petits-enfants de réfugiés.

On peut en supposer tout autant des intentions des auteurs de littérature de jeunesse. Avec eux et leurs œuvres, le panel des destinataires s’élargit encore un peu plus ; ce faisant, parce que ciblant les enfants et les adolescents, l’idée de transmission se vérifie encore, doublée du souci de conscientisation – « J’espère que ce livre incitera mes lecteurs à réfléchir sur les horreurs et les conséquences d’une guerre » (Filloi 1986 : 5) – que l’on retrouve sous la plume de l’un des auteurs de polars, Franck Membrive : « Voici le résultat de mes élucubrations. J’espère qu’il vous divertira et qu’il vous fera réfléchir, un peu... » (Membrive 2007 : 10).

Raymond San Geroteo assortit son désir de faire mémoire et de transmettre, d’intentions plus générales encore, plus politiques aussi, à savoir lutter contre le mémoricide et le révisionnisme :

« La plupart de nos parents sont morts. Seuls restent en vie des *viejos* (vieux) rescapés au double enracinement. Ces fiers ibériques ne demanderont jamais rien. C’est pourquoi nous, leur progéniture, crions haut et fort combien ces hommes ont souffert et ce qu’ils ont fait pour la France afin que tout ce sang versé sur nos terres n’ait pas été perdu pour rien. Nous devons aujourd’hui lutter contre un révisionnisme rampant prôné par certains qui tendraient à renvoyer dos à dos les belligérants de cette guerre de l’horreur afin de conforter la transition démocratique espagnole » (San Geroteo 2006 : 181).

Ces lignes tirées des *oliviers de l’exil* auraient tout aussi bien pu l’être d’un discours prononcé par un responsable associatif, à une occasion commémorative ou une autre. Elles participent d’une rhétorique qui, loin d’être propre aux fils et filles des réfugiés républicains de 1939, va de pair avec la « culture victimaire » qui partout infuse (Apostolidès 2003). Comme l’analyse Tzvetan Todorov :

« [...] la valorisation de la mémoire et, ce qui va de pair, une mise en accusation de l’oubli se sont répandues ces dernières années hors de leur contexte d’origine. De nos jours, il est fréquent d’entendre formuler une critique des démocraties libérales de l’Europe occidentale ou de l’Amérique du Nord, leur reprochant de contribuer au dépérissement de la mémoire, au règne de l’oubli. Précipités dans une consommation

d'informations de plus en plus effrénée, nous serions voués à leur élimination tout aussi accélérée ; coupés de nos traditions et abrutis par les exigences d'une société de loisirs, dépourvus de curiosité spirituelle comme de familiarité avec les grandes œuvres du passé, nous serions condamnés à la vanité de l'instant et au crime de l'oubli. Ainsi de manière moins brutale mais finalement plus efficace, car ne suscitant pas notre résistance, faisant de nous au contraire les agents consentants de cette marche vers l'oubli, les Etats démocratiques conduiraient leur population au même but que les Etats totalitaires, c'est-à-dire au règne de la barbarie » (Todorov 2000 : 132).

En phase avec le « devoir de mémoire » que s'impose toute minorité soucieuse d'affirmer sa différence, les revendications portées par les associations de fil(le)s et petit(e)s-fil(le)s de réfugiés trouvent en de Raymond San Geroteo un parfait interprète. Ses considérations citées plus haut suggèrent l'absence de solution de continuité entre le roman et la rhétorique commémorative ambiante. De même, ce passage plein de conviction tend à suggérer que le roman de mémoire en France poursuit les mêmes finalités que son équivalent espagnol. Les critiques littéraires ont en effet montré qu'il est un espace de dissonances, où non seulement se déploie la mémoire longtemps non-autorisée des vaincus, et où également, s'exprime le refus de la politique de l'oubli prônée au plus haut niveau de l'Etat en Espagne. Qu'en est-il exactement ? « Nos » romans participent-ils bien de cette unanimité dressée contre l'oubli et contre l'historiographie du « dos-à-dos » ?

Avant de découvrir pour quelle mémoire œuvrent les romans, convenons, afin de clore ce premier moment de l'analyse, que *de* mémoire, les romans le sont diversement, en raison des différentes implications qu'ils mettent en scène ou dont ils font l'objet. D'abord, dans la grande majorité de ces textes, l'histoire racontée met en scène un présent impliquant le passé. Mobilisant des personnages remués par le passé et le remuant, les romans sont aussi *de* mémoire dans la mesure où ils sont le produit de l'implication, variable, mais toujours justifiée, des auteurs, dans cette histoire. *De* mémoire, ils le sont encore en considération des lecteurs auxquels on les destine : les personnes ayant inspiré les textes, les familles des auteurs, les descendants de réfugiés... De fait, les auteurs nous livrent des romans *de* mémoire au sens plein du terme. « Au sens plein du terme » dans la mesure où le terme « mémoire » n'est pas ici préféré à « historique » seulement en considération du passé raconté, relevant de l'histoire immédiate et / ou de l'histoire « escamotée » (celle qu'oublie l'histoire officielle), et de sa proximité chronologique avec notre présent d'auteurs et / ou de lecteurs. « Mémoire » ne renvoie pas ici simplement à l'idée que le roman ainsi qualifié « fait appel à la mémoire du romancier lui-même, aux souvenirs qu'il a de son propre passé, souvenirs directs ou qui lui ont été rapportés par d'autres » (Merlo-Morat 2009 : 247). Il signifie dans le cas de ces textes

bien plus qu'une source d'inspiration dans laquelle puiser la matière des faits, des personnages, des intrigues à raconter. Il s'agit en effet tout autant, sinon plus, de donner à voir la mémoire à l'œuvre, la mémoire agie et actée ; en d'autres termes de faire du roman la vitrine de l'expérience du souvenir et de l'oubli.

4-DES ROMANS *POUR* MEMOIRE : LA QUADRATURE DU ROMANCIER

Préoccupé de mémoire et donc de présent, voire d'avenir, le romancier a aussi beaucoup à faire avec le passé. De fait, son propos le rapproche de l'historien. Quand il ne l'est pas déjà. On l'a déjà relevé, Jean-Claude Villegas est, de tous les auteurs considérés ici, celui qui, parce qu'historien de profession, incarne le mieux la coïncidence des deux figures de l'historien et du romancier. Certes l'auteur entend bien s'affranchir de ses habitudes historiennes : le titre de l'ouvrage, incluant le terme « roman » et la toute première phrase donnée à lire au lecteur – « ce livre est un roman de mémoire » (Villegas 2009 : 9) – ne sonnent-ils pas comme un manifeste ? Cela étant, il semblerait que l'historien ne puisse s'empêcher de se profiler derrière le romancier, ce que suggère le caractère impersonnel de la narration rédigée à la troisième personne ou, très exceptionnellement et parcimonieusement, (à l'orée du texte dans l'avertissement et dans l'épilogue) en son nom propre, comme le suppose la norme de la bonne écriture scientifique. Ici donc, pas de fiction d'auteur en narrateur. Loin de lui être propre, cette économie ne distingue pas tant *Le roman de Claudio* des autres textes que la place faite à la citation, l'attribution systématique à l'un ou l'autre de ses parents, à l'un ou l'autre des témoins retrouvés, des faits rapportés. Valant guillemets, les verbes au présent relevés plus haut, laissent deviner l'enquête orale, sa valeur de source et de documents. Plus historien qu'il ne voudrait peut-être le laisser paraître, Villegas n'en produit pas moins un roman, publié et donc perçu comme tel au moins par l'éditeur (à défaut de pouvoir ici en référer à d'autres impressions de lecteur que les miennes), résultat auquel concourt, outre la connivence des genres (l'histoire et le roman), les accointances fortes entre le principe d'enquête et l'objet du roman, la mémoire. Ces proximités sont d'ailleurs telles qu'elles permettent non seulement la conversion romanesque de l'enquête « vraie », mais aussi l'inverse, à savoir la conformation du récit romanesque à la rhétorique de l'enquête. Ainsi, dans les cas où le roman n'est pas le produit « brut » d'une quête du passé comme le sont *Le roman de Claudio* et les autres romans familiaux (*Elles s'appelaient Maria*, *Les Oliviers de l'exil*), les auteurs ne résistent-ils pas à la tentation de mettre fictionnellement en place l'idée d'enquête : dans *La défunte*, le narrateur se lance dans une investigation parallèle à celle menée par la police afin d'élucider l'assassinat de Manuela ; dans *L'enfant de Guernica*, le questionnement du passé est incarné par une jeune archéologue ; *La couleur du safran* s'ouvre sur la découverte d'une lettre et la révélation d'une naissance illégitime, que le narrateur n'a de cesse de « documenter » et de révéler à ceux, une sœur et un frère inconnus l'un de l'autre,

qu'elle concerne encore. Et c'est donc très « naturellement » que les auteurs de romans policiers comme Daniel Hernandez et Franck Membrive s'emparent du thème et lui font une place de choix dans leur œuvre. Ainsi, d'une manière plus ou moins explicite, les romanciers, les narrateurs et / ou les protagonistes se font enquêteur. Des enquêteurs, néanmoins particuliers, puisqu'évoluant sur une aire d'investigation où tout un chacun peut enquêter (les petits-enfants dans *L'enfant de Guernica* et *Ultime tercio à Salamanque*, l'ex-petit-ami dans *La défunte*, un ouvrier agricole dans *Les vendangeurs du Caudillo*, l'inventeur d'une lettre dans *La couleur du safran*) et où tout peut être sondé, du macroscopique contexte à la microscopique intimité. Le genre romanesque autorise en effet le grand écart et à intégrer aussi bien les grands événements, les hauts-lieux, les personnages illustres et bien d'autres éléments de conjoncture générale (démographie, situation économique, organisation sociale, univers mental...) que les états d'âme du plus obscur des acteurs de la petite histoire perdu au fin fond de l'Andalousie ou de l'Aragon. Forts de cette liberté, quels enquêteurs les auteurs de ces romans de mémoire sont-ils ?

Le témoin

De manière assez attendue, le roman fait la part belle à la guerre civile, à ses grandes dates (la victoire du Front populaire aux élections de février 1936, le putsch militaire de Franco contre la République, la collectivisation des terres en Aragon, l'entrée des franquistes dans Barcelone, etc.), ses hauts-lieux (Madrid, Gaudalajara, Guernica, Teruel, Barcelone, etc.), ses acteurs de premier plan (Negrín, Azaña, Durruti, etc.). Sur la toile de fond formée par ces repères chronologiques, géographiques, politiques ou militaires, les auteurs racontent la guerre vue, faite, endurée par les innombrables anonymes dont la grande histoire n'a pas retenu les noms, tel Manuel, qui « connut peu à peu l'horreur de la guerre, les fusils qui crachaient le feu et qui éventraient des hommes qui lui ressemblaient, les batailles que l'on perdait ou que l'on gagnait selon la chance, la peur qui vous réveillait la nuit en sursaut et qui vous donnait la colique, les cris des blessés qui perdaient leur sang » (Garcia-Maynadier 2009 : 75-76). Somme incalculable de souffrances, la guerre dépeinte au plus près de ceux qui la vivent est une guerre mutilante, traumatisante, aussi bien physiquement – elle prive de sa jambe José Casado, le républicain dont Albert Bueno retrace l'histoire dans *La couleur du safran*, de même que le père d'Emmanuel dans *La lumière et l'Oubli* – que psychologiquement. Ses atrocités en imposent tant qu'elles ne rendent inévitables le

refoulement et le silence, comme le suggèrent les lignes suivantes consacrées à l'incapacité d'écrire de Manuel :

« Manuel avait promis d'écrire souvent et il le fit autant de fois qu'il lui fut possible. Mais ses lettres ne pourront jamais raconter tout ce qu'il vivait réellement. D'ailleurs il ne le voulait pas, on ne pouvait pas tacher le papier de ces choses-là. C'était l'horreur, la pluie, la boue, le froid et le sang. Avec effroi, il revoit la dernière ville qu'ils viennent de perdre. Dans sa tête il écrit. Il pleut, en averses successives qui trempent le terrain. L'aube grise cache le soleil qui refuse cette horreur. La boue colle aux bottes, à la peau, aux sabots des chevaux. Il n'y a plus de bombardement. Quelques rafales secouent la torpeur et le silence de la ville morte. Ceux qui n'ont pas encore pu fuir se terrent dans ce qu'il reste de maisons, les orbites creusées par la fatigue et la faim. Des groupes de fugitifs gagnent comme ils le peuvent la sierra toute proche. Les nationalistes entrent dans la ville en grand nombre. De féroces représailles commencent alors. Les haines se déchaînent, implacables. Des milliers de morts jonchent les rues. Manuel et ses hommes sont les seuls survivants de ce qui reste du bataillon. Ils sont obligés de fuir, ils ne peuvent rien faire. Ici les nationalistes ont gagné, là ils ont perdu. C'est la loi de la guerre » (Garcia-Maynadier 2009 : 81-82).

Cette indicibilité de la guerre dont les romanciers se font les interprètes bavards va de pair sous leur plume avec l'idée que cette guerre excède toutes les autres en épouvante, en souffrance et en destruction.

« Toute guerre civile est particulièrement affreuse, atroce, mais celle d'Espagne bat tristement tous les records vécus jusqu'alors. C'est un carnage effroyable. Chaque camp sait désormais que la victoire de l'un ne sera définitive qu'après le massacre de l'autre. [...] Les feux éclatent dans la ville, incendiant les maisons. Partout on entendait les cris de douleur. Pleins de terreur, les gens s'agenouillaient en levant les mains vers le ciel pour implorer la providence divine. Dans les deux camps s'abattent peu à peu le découragement, la fatigue et une somme de souffrance et de misère jamais égalée » (Garcia-Maynadier 2009 : 84).

Souligner de la sorte le caractère paroxystique des conséquences du conflit revient pour nos auteurs, implicitement, à légitimer la posture de témoin qui est sur ce point la leur, comme elle l'est à propos de l'exode. Abordant cet autre épisode de l'épopée républicaine, le roman conserve la tournure à la fois empathique et doloriste adoptée pour évoquer la guerre, un ton en l'occurrence parfaitement concordant avec le discours commémoratif dominant. Les romans s'attardent volontiers sur ce départ : la première de couverture y fait fréquemment référence – six couvertures sur les quinze illustrées du corpus comportent une photographie ou un dessin relatif à l'exode – et les auteurs y consacrent de longues pages. Ainsi, d'un roman à l'autre, se répète l'évocation de ces journées terribles au cours desquelles le destin

des protagonistes bascule. Cliché dans le cliché, jamais ne manque une prise de vue grand angle, dupliquant avec les mots ce que les photographes d'alors fixèrent sur la pellicule.

« La masse grise des réfugiés s'étalait en lac dans la cuvette pour devenir torrent dans l'ascension du col. Ils mirent une journée pour arriver jusqu'au goulot d'étranglement formé par l'entrée du col. Miquel observait les gens autour de lui, la plupart d'entre eux ployés sous de lourds fardeaux, tournant un regard fiévreux vers le nord, vers la frontière encore masquée par les derniers lacets de la route. Cette foule pourtant était digne. Les blessés, les malades étaient soutenus par leurs compagnons. Des hommes s'offraient à porter des enfants, enlevés tout engourdis de sommeil aux bras exténués de leurs mères. Là, une femme pleurait en silence, les yeux hagards, laissant rouler de grosses larmes sur son visage ridé, vieux d'un siècle. Elle avançait les bras ballants, tirée, poussée par la masse, indifférente aux bourrades et aux obstacles qu'elle contournait sans paraître les voir. [...] Ils passèrent encore la nuit dans le col, contraints de dormir assis, dos contre dos, tant la foule était dense. Au matin, le ciel était clair, lavé des nuages par la tramontane. Le soleil d'hiver révéla le moutonnement de ces milliers de fugitifs qui se relevaient par vagues immenses, s'arrachant à l'aspiration puissante de la boue, au sommeil de la mort. Le vent du nord se ruait dans le col, rebondissait en courtes rafales sur les falaises, souffle glacial qui freinait la progression des hommes » (Grando 1994 : 21-22).

« Cette procession sans futur, étrange et disparate, déambulait sur ces routes défoncées et inhospitalières. Près de cinq cent mille personnes humiliées et affamées entamèrent alors une fuite éperdue vers le nord, empruntant différents parcours à travers la Catalogne. A pied, à dos d'âne ou de mulet, ils arpentaient les routes et les chemins boueux des montagnes par un froid particulièrement intense en cet hiver 1939. Mauvais temps exceptionnel qui semblait sanctionner cet événement de fin d'époque et annoncer une deuxième guerre mondiale imminente. C'était tout un peuple qui déferlait, riches et pauvres, commerçants et paysans, fonctionnaires et militaires. Pêle-mêle tous ces gens trimbalaient tout ce qui pouvait être emporté. Certains s'accrochaient aux carrioles tirées par des bêtes à cornes autant amaigries et exténuées que leur maître. Tout ce qui pouvait rouler ou être porté se trouvait sur la route. Ces gens transportaient des effets, des vivres et leurs souvenirs, car des illusions ils n'en avaient plus depuis la perte de Barcelone [...] Une horde affamée et déguenillée se traînait sur les routes. Leurs pieds meurtris s'enfonçaient profondément dans la boue et dans la neige, maissant derrière eux les traces indélébiles de leur misère et de leur désillusion. Beaucoup trouvèrent la mort au bout du chemin. Mort qui les délivrait d'une détresse insurmontable et les exemptait de futures avanies encore plus funestes. Comme pour corroborer cet ensemble déliquescents le général Franco donna l'ordre à son aviation de mitrailler les colonnes de réfugiés crasseux déjà talonnés par ses troupes qui rêvaient d'une reddition sans condition pour terminer en apothéose leur croisade et se baigner dans le sang, trop rouge, des impies pourchassés » (San Geroteo 2006 : 117-120).

« D'interminables marches punctuaient surtout l'itinéraire. Plus tu approchais du terminus, plus des fugitifs se pressaient sur la route de l'exil. Un cortège silencieux s'était mis en marche vers un horizon bouché. Des femmes, des enfants, des vieillards assuraient une bien triste procession. [...] Noyés dans une marée humaine, livrés au froid, à la faim endémique puis à l'insécurité d'un exode inhumain, vous deviez survivre. Courageux et lâches à la fois, tous ces gens fuyaient la guerre et la honte. [...] A bout de souffle les fuyards

multipliaient les pauses. Les gens se regroupaient et allumaient des feux de fortune » (San Geroteo 2008 : 36-38).

« Nous sommes extrêmement nombreux à parcourir à pied les routes, les corniches de la côte catalane après que les troupes de Franco ont pris Barcelone ; craignant les représailles des nationalistes, nous battons en retraite pour gagner la frontière française au niveau du petit village du Perthus ; quelques uns sont parvenus à s'y rendre en automobile, d'autres sur des plates-formes débâchées des camions ; la plupart cependant accomplissent la retirada à pieds ; de longues colonnes de femmes, d'enfants, de civils, de militaires s'allongent sur les routes qui n'ont jamais été goudronnées [sic] » (Mestre 2009 : 46).

« Une même souffrance multipliée tout au long de la route : l'Espagne vaincue. Un vent froid balaye les pentes enneigées et contraint ceux qui avancent à se tenir courbés, à se protéger de ses assauts comme ils le peuvent, sous leurs rameaux élimés, déchirés, rapiécés, sous leurs couvertures en lambeaux, sous de vieux sacs de toile percés [...] Sur le bord de la route, inlassablement jusqu'au sommet, des hommes et des femmes cheminaient. Les vieillards invalides et les enfants s'entassaient sur les charrettes, au milieu des valises, de paniers et baluchons, de toutes sortes d'objets hétéroclites qu'on avait entassés à la hâte. Ils avançaient lentement, épuisés, résignés, dans le seul bruit des essieux qui criaient leur grinçant désespoir. De temps à autre, comme insensible à leur douleur, un grondement sourd recouvrait ce triste chant de solitude. Un véhicule ou deux remontait la file, soulevait un nuage de poussière blanche qui enveloppait de façon irréaliste les fantomatiques marcheurs de l'exil » (Villegas 2009 : 289-294).

« La route escaladait la montagne en lacet. La neige pleurait des larmes glacées. Leur camion doublait des files ininterrompues de civils hagards. Les femmes ployant sous un énorme balluchon, leur plus jeune enfant sur la hanche, les autres accrochés à leur jupe, les lèvres bleues de froid. Les vieillards brinquebalés à dos de mulet ou dans des charrettes à bras. Les hommes hirsutes traînant derrière eux les valises trop lourdes qui renfermaient leurs ultimes possessions : un peu de linge, une couverture, des photos, quelques bijoux, tout ce qui leur restait en ce bas monde. Il y avait là, au coude à coude, des journaliers et des médecins, des ouvriers et des avocats, des professeurs et des paysans. Les plus riches, partis en voiture, abandonnaient leur véhicule, en panne de carburant, et s'immergeaient à leur tour dans le flot humain. Ils continuaient à pied, comme les autres » (Legrais 2007 : 34).

« Les Pyrénées sont envahies par des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards qui fuient l'Espagne. L'immense exode a déjà commencé. Sur les chemins escarpés, sur les sentiers caillouteux, coupant même à travers les forêts, cet immense troupeau humain avance, couvert de guenilles et de boue, quelques-uns mutilés. Les femmes pressent leurs enfants sur leur poitrine, les vieux appuyés sur leurs cannes grimpent la montagne de l'espoir en rassemblant leurs dernières forces. Plusieurs d'entre eux mourront de l'autre côté, heureux d'éteindre leur dernier souffle dans un pays de liberté » (Garcia-Maynadier 2009 : 86).

De même que les panneaux d'expositions, les livres d'histoire et les albums de mémoire reproduisent aujourd'hui à l'envie les cartes postales Chauvin ou les clichés parus dans *L'Illustration*, les romans font de ce genre de paragraphes une figure obligée. En les rapportant à l'économie propre de chaque texte, on peut en première analyse dire que ces descriptions permettent de tendre le décor de l'histoire collective à l'horizon des histoires particulières de tous les anonymes que le roman raconte. Cela étant, le souci du romancier ne saurait être simplement réductible à l'impératif de contextualisation. Cette peinture élargie vise aussi, je crois, à grandir l'action, à la hisser à la hauteur d'un événement historique et d'une destinée nationale, et en même temps, donne le moyen d'une exagération contenue, je veux dire par là la possibilité, tout en restant mesuré dans l'écriture, dans la forme comme dans le fond, de rendre toute la démesure des souffrances endurées par les corps, des angoisses et désespérances qui torturent chacun.

Comme pour rajouter de l'intensité à ce moment symboliquement fort qui est celui de la sortie définitive, parce que vitale, du territoire espagnol, le roman insiste sur l'hésitation de la France à ouvrir ses frontières et sur l'attente des réfugiés, perdus dans le non-lieu et l'incertitude d'un entre-deux-mondes :

« Deux jours plus tard, ils arrivèrent à la Junquera : la dernière ville avant la frontière ; le convoi fut immobilisé. Les passagers descendirent. La frontière était bloquée, les Français ne laisseraient entrer que les enfants. C'était la décision du gouvernement français de Daladier. Quand José et Francisco apprirent la nouvelle, ils furent dépités. Comment le pays des droits de l'Homme pouvait-il leur jouer ce sale tour ? Non, c'était une erreur, pensèrent-ils. Après deux jours d'attente et d'angoisse, la frontière du Perthus s'ouvrit pour les personnes âgées, les femmes et leurs enfants. Durant cette journée du 2 février, c'est ce qui se passa. José, Francisco et leurs familles, bloquées à la Junquera, à quelques kilomètres du poste frontière du Perthus, ne purent avancer » (Bueno 2007 : 124).

« A la frontière, les gendarmes français, obéissant aux consignes, ne laissaient passer que les civils et les blessés. Teresa et ses camarades de combat avaient dû attendre plusieurs jours, serrés les uns contre les autres dans le camion, avec la neige qui giflait la bâche. Et encore bien heureux d'avoir ce mince abri. Les autres soldats bivouaquaient à même le sol, contre un rocher ou au revers d'un talus. Au loin, entre deux bourrasques, on entendait la canonnade qui se rapprochait » (Legrais 2007 : 35).

« Les autorités françaises refusèrent le passage de la troupe et seuls, femmes, enfants et vieillards franchirent le rigide dispositif policier et sanitaire français. Le convoi s'arrêta tout net. Ta mère vacilla un instant. A quelques encablures de la frontière, la trop longue attente lui semblait inhumaine. Les futurs exilés craignaient l'arrivée des hordes maures. Une journée s'écoula avant de voir le cortège progresser » (San Geroteo 2008 : 39-40).

« Les moteurs se taisent les uns après les autres et un silence pesant couvre la nuit. C'est le poste frontière, et il reste obstinément fermé. Une foule se presse sur l'esplanade qui précède la barrière. Près de la guérite de contrôle quelques douaniers, des gendarmes armés et un commissaire politique qui tente de parlementer avec les autorités françaises. – Rien à faire ! Nous attendons des ordres de Paris. – Mais enfin, vous n'allez pas nous retenir ici. Ça fait deux mois qu'on parlemente à Paris et Franco est déjà à Figueras ! Les heures passent » (Villegas 2009 : 296).

« Les candidats au passage sont agglutinés par milliers, immobiles, devant le dernier obstacle. Il faut attendre que la frontière s'ouvre, patienter, moisir sur place. Le terme du voyage est proche, l'espoir aiguillonne, chacun aspire à un peu de paix, de repos, de nourriture, chaque seconde d'attente est une éternité. Les autorités françaises font entrer les réfugiés par vagues. Il y en a tant que cela n'avance pas. Les heures défilent avec une lenteur inacceptable, aussi près du but » (Bayar 2009 : 54).

Toujours au plus près des personnages, le roman scrute les cœurs et les âmes pour nous faire entendre, dans toute son amplitude, la résonance douloureuse de cette fuite. Rompant singulièrement avec la figure du *guerrillero*-héro promue par la génération des pères, les auteurs nous décrivent des soldats accablés d'impuissance et de honte, aux prises avec les affres de la défaite :

« Quand il se retourna vers son exil il ne lui restait plus de regard. Une évidence tombait en lui : il aurait dû mourir au combat. Il se sentait complètement vaincu. Totalement vaincu. Totalement vaincu, chassé comme une bête de sa terre, il la quittait avec la mort en lui. Sa mort enfouie dans ses entrailles. Mieux aurait valu une balle pour en finir dans les tranchées de Madrid » (Pouytès 2005 : 166).

Ainsi rattrapés par le processus de victimisation, miliciens et réfugiés se voient par ailleurs attribuer, au moment où ils quittent leur pays, les leurs et tout ce qui faisait leur vie, un incommensurable sentiment de déchirement : « Au moment où il s'apprêtait à franchir cette ligne tant souhaitée, dans ce geste qui devait le sauver, qui devait les sauver, s'ouvrait une plaie inattendue. Une blessure qu'il sentait remplie de mort » (Pouytès 2005 : 164) ; « Au traumatisme du déracinement, s'ajoute l'éclatement des familles, les frères ou les pères morts ou éparpillés dans les camps, le souvenir des grands-parents trop vieux pour survivre à l'exode et laissés derrière eux » (Bayar 2009 : 56). Jean-Louis Pouytès qui, parce que convaincu « qu'une partie de l'Espagne ne passe pas la frontière », a « incarné » cette Espagne-là « dans une femme qui est Manuela » la grand-mère éponyme de la défunte, morte avant de passer pas la frontière et dont la dépouille est enterrée à la hâte : « Ils laissent un truc

derrière, quoi, commente Jean-Louis, même ceux qui sont passés, ils laissent un truc derrière, ils arrivent ici invalides, un peu. Je ne sais pas si ça se voit dans le livre, mais j'ai essayé de le dire, ça. Ils arrivent invalides, un peu ». Consuelo, la petite fille qui ne cesse d'aller voir la frontière, qui se fait agresser par un chien noir et déchirer la joue (Pouytès 2005 : 196) incarne elle aussi dans ce roman cette amputation. Le thème se retrouve, autrement décliné et symbolisé, sous d'autres plumes : « Teresa avait fait comme beaucoup de ses compagnons. Avant de franchir la frontière : les larmes aux yeux, elle avait ramassé une poignée de terre espagnole, de sa terre natale, et l'avait gardée dans son poing fermé tandis que le groupe entrait en France » (Legrais 2007 : 35).

Aux épreuves du moment telles l'angoisse de l'inconnu et l'incertitude du lendemain, le romancier annexe celles d'un avenir plus ou moins proche, en germe dans ce présent problématique. Ainsi, prête-t-il à ses personnages la préscience de la difficulté à digérer, psychologiquement, ce qu'ils traversent et de l'impossibilité à le transmettre :

« Il n'emportait aucune clef. Il n'emportait qu'une blessure mortelle. Avec quoi se présenteraient ceux de ses descendants qui pourraient un jour revenir ? Qu'allait-il leur transmettre ? Pas même le souvenir de la mort d'un combattant. Seule cette mort [celle de sa femme, homonyme de la défunte] sans nom et sans lieu, que lui seul connaissait, et qu'il portait comme un ultime bagage dans la besace invisible de son âme » (Pouytès 2009 : 166).

La vie des camps n'occupe pas dans la fiction la place centrale que lui font la mémoire « publique » et la commémoration aujourd'hui en France, mais elle n'en est pas moins très présente dans les romans, du moins dans les plus récents. En 1959, Bernard Clavel n'y fait que de rares et rapides allusions : « Ça doit être du joli dans ces camps » (Clavel 1973 : 24) ; « Dans sa tête, il y avait à présent toute une bousculade d'images » parmi lesquelles « le camp ; la vermine ; la faim » (Clavel 1976 : 336). La question, pourtant, se pose : « Je sais que ça vous ennuie de parler comme ça, mais faudrait me dire comment c'est, dans les camps de prisonniers » (Clavel 1973 : 237). Mais avec Pablo, son protagoniste, à qui la question est posée, Clavel esquive la réponse. Trente-cinq ans après, René Grando nous propose dans *Les babouins du zoo de Barcelone* une sorte de tour des camps (le camp d'Argelès, le Fort de Collioure, la citadelle de Mont-Louis, le camp du Vernet, une compagnie disciplinaire d'Afrique du Nord) à la suite de Miquel, qui, à vouloir à tout prix échapper à son destin de vaincu et d'exilé, aggrave toujours davantage son cas, évasion après évasion. La succession des chapitres obéit ainsi à une logique de montée en puissance, confrontant le lecteur à des

conditions d'internement et des traitements toujours plus terribles et, corollairement, à un avilissement croissant, traduit par le romancier dans les termes de la réduction à l'animalité :

« Des vers de terre... ils étaient fiers et conquérants, les voilà devenus humbles. Ils se sont battus, maintenant ils implorent. On les a vus monter au front en chantant et voilà qu'ils ont peur de tomber dans un trou ou de marcher dans la merde. Observe, petit, ce phénomène prodigieux et terrible : une nouvelle race d'hommes-fourmis est en train de naître là, sous nos yeux. Une nouvelle race qui n'aura plus d'humain que le souvenir » (Grando 1994 : 51).

Et René Grando d'accuser plus loin le trait : « Dans cette guerre, il [Miguel] avait connu successivement la condition du chasseur, celle du gibier, enfin celle du bétail prisonnier derrière les barbelés » (Grando 1994 : 98). Dans *Le jour de votre nom*, Olivier Sebban quant à lui ne nous épargne rien des détails de la vie du camp de Gurs : l'inconfort des baraques, les rats et leurs morsures, les blattes et leurs courses nocturnes, les paillasses imprégnées du jus de leurs précédents occupants, le froid, l'humidité, la boue, la promiscuité, les mouvements d'humeur et les excès d'égoïsme, la perversité et la cruauté des personnels de l'administration, l'humiliation et la dégradation – après avoir rempli les fonctions de fossoyeur, le protagoniste est affecté au nettoyage des latrines –, la faim, le manque de sommeil, la crasse, la maladie, le désespoir, l'anéantissement. Son protagoniste n'est « plus qu'une cosse vide, dénuée de souffrance » (Sebban 2009 : 253), « incapable d'éprouver le début d'un sentiment de révolte » (Sebban 2009 : 255) ; « Que pouvait-il attendre qui ne soit déjà advenu, lui que rien ne parvenait à briser, pas même la honte, l'avilissement et le dégoût de soi ? » (Sebban 2009 : 259). L'auteur s'adonne à une peinture crue qui ne fait l'économie d'aucun détail comme, à propos d'un suicidé, « le bruit de la dislocation du corps suspendu à une poutre de la charpente » (Sebban 2009 : 158).

Les descriptions données font apparaître des poncifs, des figures obligées qui font écho aux inflexions de la rhétorique commémorative actuelle et au discours des historiens indigènes. Ainsi, d'un roman à l'autre, reviennent les chapitres consacrés à l'arrivée et l'installation dans le camp, décrivant la précarité des abris, le froid, l'inconfort :

« Creusé à une cinquantaine de centimètres de profondeur dans le sable, le sol était tapissé de feuilles de roseaux séchées qui tenaient lieu de litière. Dans la journée, ils étendaient dehors les couvertures imprégnées de l'humidité du sable » (Grando 1994 : 47).

« Chacun tentait de construire un refuge de fortune à même le sable. Crédule, jusqu'aux derniers instants j'ai pensé que nos gardiens nous distribueraient des bottes de paille. Mes camarades et moi avons donc monté un semblant de refuge avec tout ce qui nous tombait sous la main : des cartons, des papiers journaux, des sacs et des chiffons, des roseaux et du bois mort. Tous ces matériaux servaient de literie car les couvertures étaient tendues pour nous abriter du vent. Nous creusions aussi des trous dans le sable pour nous protéger du froid, pas trop profonds car l'eau de mer remontait alors et remplissait les cavités creusées » (San Geroteo 2006 : 136).

« La marée humaine continuait. On séparait les hommes des femmes et des enfants. Résignés, épuisés, beaucoup creusaient un trou dans le sable et, avec des branches de tamaris coupées et une couverture, ils fabriquaient un abri de fortune. [...] Combien de temps allait durer ce calvaire ? » (Bueno 2007 : 128).

« Nous sommes forcés de creuser des trous à même le sable que nous surmontons de ce qu'on peut trouver sur une plage : des roseaux, des bouts de bois ramenés par la mer, des branchages poussés par la tramontane, ce qu'on a emporté, une couverture par exemple, une toile cirée ; les abris sont glacials [sic] » (Mestre 2009 : 46).

« Combien étaient-ils à creuser ainsi dans le sable ? Sans pelles ni outils, défigurés par la fatigue, ils creusaient de leurs mains gercées, de leurs ongles cassés, leur propre tombe. Tels de pâles fossoyeurs vaincus par le froid du matin, ils avaient échoué sur cette plage pour y ensevelir à jamais leurs rêves perdus. [...] Ils grattaient. [...] Ils creusaient. Mais le sable trop sec s'effondrait en ruisseaux jusqu'au fond du trou. Ils le retenaient de la main, tapotaient sur le côté pour consolider la paroi. [...] Ils disposaient au fond du trou des herbes sèches et des branchages pour s'isoler de l'humidité. [...] Quelques planches, une simple couverture, une valise entrouverte formaient le toit de leur abri » (Villegas 2009 : 301-302).

En décrivant l'obligation faite aux réfugiés de construire leur propre prison, Albert Bueno ajoute encore au tragique de la situation :

« Tous les hommes qui étaient arrivés comme eux dans la nuit furent séparés de leur famille. Ils furent regroupés et on les obligea à installer une ligne de barbelés fixés sur des piquets de bois qu'ils devaient enfoncer dans le sable. Des centaines d'hommes s'affairèrent ainsi toute la journée pour fermer un espace sous la menace des spahis avec leur sabre. Les hommes furent parqués ensemble. [...] Le lendemain matin, ils furent à nouveau réquisitionnés par les militaires sénégalais, munis de fusils à baïonnette, pour dresser de nouveaux espaces et les numéroter.

– José, dit Francisco, on nous enferme comme des coupables. On nous parque comme des bêtes. Regarde tous ces Noirs avec leur fusil qui nous encerclent. Je suis sûr que les Français ont comploté avec Franco. Ils vont nous renvoyer en Espagne ou alors les troupes franquistes vont venir nous récupérer ici. Nous avons fui la mort ou la prison. Ici c'est pire qu'en prison, nous n'avons même pas de toit. On va y laisser notre peau ou on va nous tuer » (Bueno 2007 : 128-129).

Au paroxysme du pire, physique et moral, ses personnages déduisent des apparences le doute, pressentent la trahison, entrevoient un piège encore plus terrible que ceux dont étaient juchées les années de guerre.

Autre motif récurrent, la ruée sur le pain, lors des premières distributions, témoigne moins de la sauvagerie des réfugiés que d'un égoïsme de nécessité, de survie et de l'ampleur de leur misère :

« Après deux jours sans manger, du pain fut distribué aux crève-la-faim que nous étions. Geste abominable, le pain fut lancé dans la foule d'une camionnette, comme à des chiens ; cette image restera ancrée dans nos mémoires. Comble de leur accablement, certains internés affamés se sont battus pour récupérer une miche de pain pour ensuite la partager avec les compagnons de leur tanière. Ce pain n'avait pas « le goût du bon pain de la liberté » et, de surcroît, de nombreuses personnes ne furent pas servies ce jour, ce qui créa dans le cantonnement une extrême tension » (San Geroteo 2006 : 139).

« Au début, les Français ont tellement peur de nous que certains soldats lancent carrément le pain par-dessus les barbelés ; je me souviens qu'un jour trois, quatre jeunes, à peu près du même âge que moi, la vingtaine, peut-être un peu plus, se sont couchés sur les miches de pain, pour les protéger de leur corps, menaçant tout prisonnier qui ferait mine d'approcher [sic] » (Mestre 2009 : 296).

Albert Bueno introduit une nuance dans le tableau, à la décharge des pères et maris dont le bien-être de leur femme et de leurs enfants justifie la violence bestiale : « Vers midi, les soldats organisèrent une distribution de pain et de sardines. Les hommes affamés se précipitèrent. Certains échangèrent cette maigre nourriture à travers les barbelés, se sacrifiant pour leur femme et leurs enfants » (Bueno 2007 : 128).

Au chapitre des poncifs, ajoutons les sanctions disciplinaires, tel « l'hippodrome », dont la description, insupportable, ne peut manquer d'émouvoir et de choquer le plus endurci des lecteurs :

« Tentative d'évasion, rébellion : huit jours d' « hippodrome ». C'était le traitement réservé à tout réfugié qui manquait à la discipline et se colletait avec les gardes. Tête rasée, sans lacets ni ceinture, les punis étaient lâchés dans un enclos délimité par les barbelés. Seul abri, une plaque de tôle posée en oblique sur deux piquets. En hiver, pour ne pas crever de froid, les prisonniers couraient au petit trot en retenant leur pantalon, l'un suivant l'autre, comme les chevaux d'un manège : l'hippodrome... » (Grando 1994 : 54).

« On commence par me retirer la ceinture, par arracher les boutons de mon pantalon, puis on me confisque les lacets des chaussures ; on me conduit à ce qu'on appelle l'hippodrome ; c'est un enclos situé à l'extrémité du

camp, un carré de dix mètres sur dix, délimité par du fil barbelé, au milieu duquel on a planté un poteau, en plein soleil, en plein froid, selon la saison ; le châtiment consiste à faire courir les prisonniers sur cette piste imaginaire ; une- deux, une-deux ; on est obligé de retenir son pantalon qui entrave les jambes, on perd les chaussures dans le sable jusqu'à ce que, couvert de ridicule, chancelant sous les coups de crosse, face contre plage, les sévices ne fassent plus d'effet sur nous ; alors seulement, on nous laisse en paix, on cesse de nous martyriser, on se contente de nous surveiller ; on ne nous apporte pas à boire pendant des heures ; certains quelquefois en sont crevés [sic] » (Mestre 2009 : 301).

Du même acabit est l'évocation de l'emprisonnement des fortes têtes au fort de Collioure. René Grando en fait une étape, obligatoire, du parcours de son personnage principal, mais la destination se retrouve chez d'autres auteurs, associée à des témoignages toujours plus édifiants quant à la barbarie de l'administration pénitentiaire.

« Le fort de Collioure, tu ne sais pas ce cela signifie, toi ; eh bien, on commence par prendre une bonne raclée ; pas toujours, remarque ; ça dépend de l'humeur des gars qui sont chargés de s'occuper de nous ; parfois il y a des chics types ; en revanche, on n'échappe pas au cachot ; on ne nous donne à manger que de la morue, de l'eau de mer, pendant plusieurs jours, où on ne voit pas le moindre rai de lumière, noir la nuit, le jour, juste la pénombre lorsqu'on ouvre la porte une fois dans la journée pour jeter la pitance salée ; puis, lorsqu'on estime que le prisonnier a purgé sa peine, ses intestins aussi, on lui bande les yeux, on lui lie les mains, on le pousse hors de la cellule, on le conduit enfin au milieu de la cour du fort ; on choisit l'heure de midi, le moment où le soleil est le plus haut dans le ciel, le plus chaud, le plus éclatant ; on lui retire le bandeau d'un seul coup, sans lui libérer les poignets ; impossible de protéger ses yeux ; la douleur est épouvantable ; je ne sais pas comment expliquer ça ; comme si on t'enfonçait un doigt dans l'orbite, qu'on emprisonnait le globe, à la façon d'une bille, bien coincé dans l'index replié, qu'on le soustrayait à son logement ; pendant plusieurs secondes, on est persuadé d'être devenu aveugle ; on a l'impression qu'on nous a crevé les yeux ; c'est indescriptible ; le paysage autour de nous devient la douleur ; on palpe les contours de la souffrance ; c'est à hurler... [sic] » (Mestre 2009 : 299).

« – Il est en prison ?

– Au fort du Miradou à Collioure.

Elle remet le contact. Nul besoin d'en dire plus, elles savaient toutes les deux ce que cela signifiait : le capitaine qui commandait ce camp disciplinaire réservé aux principaux chefs républicains et aux fortes têtes éprouvait une haine féroce envers les Espagnols antifascistes. Sa réputation de cruauté avait depuis longtemps dépassé les murs du fort et même en France des voix s'étaient élevées pour protester » (Legrais 2007 : 76).

L'on n'en finirait pas ici de multiplier les exemples de motifs relatifs au thème de l'internement et dont l'exposition se répète d'un roman à l'autre. L'on s'en tiendra, pour clore cet inventaire, à celui des suicides.

« Au petit matin, on en voyait parfois se diriger vers la mer, les yeux dans le vide, tel un automate guidé par une volonté qui n'était plus la sienne. Il entrait dans les vagues jusqu'aux genoux, jusqu'à la taille, jusqu'à la poitrine et de là, fermant les paupières, il s'abandonnait au flot dans lequel l'amertume de l'âme se diluerait avant de disparaître. Quand quelqu'un, sur la plage, se rendait compte à temps du drame qui était en train de se nouer, il rameutait ses voisins et tous se jetaient à l'eau pour ramener le désespéré sur le sable. Mais il arrivait que personne n'y fasse attention et l'alerte n'était donnée que lorsque la tête dérivait déjà au fil du courant comme un ballon d'enfant emporté par la tramontane. Les gardes devaient alors mettre une barque à l'eau pour aller repêcher le corps qui s'éloignait inexorablement vers le large » (Legrais 2007 : 84).

Dans *Les babouins du zoo de Barcelone*, la question du suicide est incarnée par Tapias-le-Fakir. Le personnage qui, au camp d'Argelès, passe pour l'illuminé de service a pris l'habitude de bain tout habillé dans la mer avec une mallette en carton bouilli à la main, au prétexte de partir en Amérique.

« Un matin, il s'avança un peu trop loin. Une première vague le déséquilibra. Il perdit pied et commença à agiter les bras, sa valise toujours tenue d'une main. Il s'accrocha au précieux bagage, mouillé malgré ses efforts. Une autre vague le submergea. Il y eut une troisième, une quatrième puis toute une marée d'écume sur laquelle ne flotta plus que sa valise marron, croisée de sa méchante ficelle » (Grando 1994 : 66).

Ce geste de désespoir suggère sans doute mieux que tout autre indice qu'un degré supplémentaire a été atteint sur l'échelle de l'intolérable. L'écriture romanesque y gagne quant à elle en efficacité victimisante. Elle ne joue cependant pas de la surenchère. Elle se garde notamment de se mêler de la question des camps nazis. Ceux-ci furent pourtant, pour un trop grand nombre des Espagnols réfugiés en France, la destination finale. Ainsi nul récit ne rend compte du séjour de Miguel à Mauthausen, dans *La Défunte* ; seul est relaté le retour : « Il [Ernesto] pensait que Miguel avait laissé une partie de lui-même dans les camps nazis. Quelque chose en lui qui se serait cassé. Ou quelque chose qu'il aurait appris et qui ne devait pas se dire » (Pouytès 2005 : 256). *Le jour de votre nom* se clôt sur l'arrivée à Mauthausen et n'en dit pas davantage. Les camps nazis marquent chez le romancier-témoin le seuil infranchissable de l'écriture martyrologique.

S'interdisant d'investir un territoire plutôt réservé à d'autres mémoires, notamment à celle de la Shoah, le romancier, tout porté soit-il au superlativisme, admet sans mal que d'autres que les Espagnols de 1939 occupent le sommet de la hiérarchie des rescapés du mal, comme le suggère ce passage d'*Il fera beau demain* :

« Au début, il [Emilio] ne coordonna pas le sens des phrases. Puis d'un seul coup, les révélations du docteur lui devinrent compréhensibles. Les mots frappaient ses oreilles et son esprit immédiatement transformait ces mots en visions atroces. La guerre lui avait déjà imposé ses images cruelles et injustes. Il pensait que rien ne pouvait dépasser en horreur ce qu'il avait vu. Pourtant, en cet instant, ce qu'il entendait lui décrivait des souffrances encore plus horribles que celles qu'il aurait pu imaginer. [...] Il grelottait sur sa chaise, comme si le « monstre » était là, prêt à le saisir, à l'emporter, comme il l'avait fait de la famille de M. Nederman » (Fillol 1985 : 141).

Sur le versant nord-pyrénéen de l'histoire, tout accordé soit-il au discours mémoriel dominant, le roman l'est donc dans certaines limites : il ne joue pas le jeu de la concurrence des mémoires, en ce sens qu'il ne cherche pas à hisser, autant que ne s'y essaie la commémoration (cf Véronique Moulinié), la mémoire espagnole à la hauteur de la mémoire juive. Le constat vaut également en ce qui concerne la mémoire du franquisme, intimement mêlée à celle des camps dans quelques uns des romans.

De concert, Maria Garcia-Maynadier et Serge Mestre racontent le climat de violence que font peser, sur toute la société espagnole, après le triomphe de Franco, la suspicion généralisée, les dénonciations, les arrestations sans raison, les humiliations et les corrections non plus justifiées, les interrogatoires et les tortures perpétrées dans les locaux de la Direction générale de la Sûreté, les condamnations, les emprisonnements et les *paseos* (dernières promenades) dont on ne revient jamais. Ces deux auteurs déploient ainsi toute une Espagne de perversité et de cruauté, chemin le plus sûr vers la folie et l'anéantissement :

« Dans l'après-guerre assassin qu'est devenu le fascisme espagnol, il n'est pas question d'imposer sa façon de voir les choses à des vaincus qui pensent différemment, il faut supprimer ceux qu'on vient d'écraser, les autres aussi qui pensent comme eux, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Il n'est pas question de convaincre, d'asservir les vaincus. On doit les éradiquer avec la peste rouge, la grippe marxiste, qu'ils contractent en naissant » (Mestre 2009 : 238).

A travers les destinées diverses et variées qu'il déploie, Serge Mestre non seulement dénonce l'œuvre de destruction franquiste mais aussi veut faire la preuve de son absurdité absolue, en montrant la manière dont de l'intérieur, elle peut se retourner contre ceux-là mêmes qui la conduisent :

« Un tel, qui est aujourd'hui respecté, adulé, garde de base, gradé, peut se retrouver le lendemain dans une situation désastreuse, pieds liés aux montants d'une chaise, en situation de répondre à des dénonciations

absurdes dont il méconnaît l'origine. L'esprit de corps disparaît soudain. Les gardes civils se dévorent l'un l'autre. La méfiance devient peu à peu la règle, il n'est pas si rare de se voir suspecter du jour au lendemain par son propre collègue de patrouille » (Mestre 2009 : 238).

L'auteur de *La Lumière et l'Oubli* ne nous épargne rien par ailleurs de l'ignominie de la période franquiste. Il consacre de longues pages au sort réservé aux femmes de républicains et à leur progéniture : leur internement dans des couvents, le vol de leurs enfants, les exécutions des mères après le sevrage des nourrissons, les perversions, humiliations et pénitences infligées, parmi lesquelles les viols perpétrés par les religieuses elles-mêmes sur les adolescentes ensuite jetées en pâture aux hommes de la *Guardia civil*, ou aux membres du clergé. Décidément très attentif au sort des enfants durant cette période, Serge Mestre évoque aussi les enlèvements des petits réfugiés en France, rapatriés et rééduqués de force.

Maria Garcia-Maynadier qui consacre l'essentiel d'*Elles s'appelaient Maria* à l'évocation de cette Espagne opprimée jusque dans ses replis les plus intimes, et notamment jusqu'à Gorafe, un village de *cuevas* perdu au fin fond de l'Andalousie, s'attache davantage à montrer un peuple exsangue à force d'exploitation et de dépossession : « C'est alors que la pire des morts arriva au village. Une mort honteuse et indigne de l'homme. Une mort cruelle, sordide et profondément écœurante. La mort causée par la faim » (Garcia-Maynadier 2009 : 88). Les échappatoires qui s'offrent à cette paysannerie étranglée esquissent une alternative non plus réjouissante, la survie se payant au prix exorbitant de la dignité :

« Triste peuple, qui usait son dos sous le fouet du mépris, vaincu, livré à la stupidité des vainqueurs. Il fut ridiculisé en allant mendier aux portes de ses ennemis, en crevant de faim aux pieds de ses bourreaux. Durant les grands froids et les cruelles chaleurs, les femmes, les enfants et les vieillards pétrissaient la terre de leurs mains qui portaient les blessures de ce sol. Dès que le jour partait et que la nuit venait cacher toute cette misère, se livrait alors dans les collines et dans les vegas une poursuite impitoyable des gardes bien nourris contre les ventres affamés qui dérobaient à la terre sa nourriture » (Garcia-Maynadier 2009 : 92).

Daniel Hernandez ébauche lui aussi l'image de cette Espagne famélique, contrainte tous les étés de venir grossir les *colhes* de vendangeurs du Sud de la France :

« Gare de Narbonne. On se serait cru à la cour des miracles. Sur le parvis, des dizaines de gueux tous des paysans du sud de l'Espagne, attendaient assis sur des valises en carton et des ballots de linge roulé en boule. Ils étaient partis à l'aventure, sans contrat de travail, avec l'espoir de bénéficier de la manne des vendanges. A l'intérieur, dans le hall, c'était le même spectacle, partout des loqueteux de noir vêtus. De nombreux enfants, les garçons crâne rasé et les filles les cheveux tressés, couraient dans tous les sens, tous morveux et sales à force de

traîner à jouer dans les salles d'attente et sur les quais. Facundo en eut le cœur retourné. L'Espagne était-elle si misérable ? Le Caudillo, un handicap si lourd pour son économie ? » (Hernandez 2007 : 227)

Ainsi présentée, la réduction à la mendicité, au vol, à l'émigration saisonnière fait apparaître l'émigration définitive comme une issue tout aussi inéluctable que l'exode de 1939.

« Il [Manolo] avait tout essayé, l'Espagne ne pouvait plus rien pour eux. Manolo ne voulait plus de misère, ni de demi-misère. A faire un sacrifice, il fallait faire le grand. Dans ce village son avenir se limitait à la circonférence d'un tronc d'olivier. Il étouffait ! Même ses pensées ne lui appartenaient pas, la prison guettait les hommes qui osaient avoir des idées contraires à cette politique fasciste. Il avait peur de ne pouvoir élever ses filles dans la dignité, et n'était pas sûr de leur donner du pain chaque jour. Cela Manolo ne pouvait le supporter. Rien que d'y penser, son corps entier frémissait de colère et d'angoisse. [...] C'était décidé, ils allaient partir, très loin d'ici » (Garcia-Maynadier 2009 : 227-228).

La fatalité du départ n'apparente pas seule cet exode des « économiques » à celui des républicains de 1939. Une fois encore, le roman met en exergue la souffrance de l'arrachement :

« Bien sûr, cette terre de rêve avait sa douleur. La langue restait une vraie frontière entre les Français et les Espagnols, les coutumes bien différentes, les gens d'ici obéissaient à d'autres règles, à d'autres lois qu'à celles d'un minuscule village perdu au fin fond de l'Andalousie. Les Français restaient méfiants face à ces Espagnols qui étaient arrivés en masse pour s'incruster dans leur terre, imiter leurs coutumes et courtiser leurs femmes. Mais le plus dur, c'était l'éloignement des êtres qui vous sont chers. L'amour déchiré, sacrifié des familles était une blessure qui saignait constamment » (Garcia-Maynadier 2009 : 193).

Outre leur symétrie, outre l'équivalence des souffrances qui les hantent, le roman met en scène la congénitalité des mémoires de la Retirada et du franquisme. Dans le texte de Maria Garcia-Maynadier, leur inextricabilité se dit à travers les relations d'alliance et de filiation renouées au terme d'une séparation de dix-sept ans entre Manuel, exilé en 1939 en France, et son épouse Maria, sa fille Mariquita, Manuelito son fils et Maria sa petite-fille, qui finissent par quitter Gorafe pour venir le rejoindre en France. Chez Serge Mestre, la parenté des mémoires est suggérée par deux personnages, Emmanuel et Julia. Lui est né en France d'un réfugié de 1939 et Julia a vu le jour et a été élevée dans l'Espagne franquiste. Ils sont enfants du même père, ce qu'ils découvrent à l'issue du roman. Albert Bueno recourt à la même métaphore ou quasiment : Solange et Enrique, élevés séparément de part et d'autre des Pyrénées, se voient révéler eux aussi leur lien de germanité.

Mais si, pour signifier quelque chose d'une égalité de ces mémoires, Albert Bueno imagine le même dénouement, c'est-à-dire la révélation d'un lien de parenté, le message ne correspond en rien à la place donnée dans son texte à la période franquiste. Celle-ci se ramène à quelques maigres lignes – « Mes parents ont quitté l'Aragon en 1958 après leur mariage. Il fallait bien vivre et c'était impossible dans le village, dans la région et même dans le pays. Il n'y avait plus de travail. Beaucoup d'Espagnols durent émigrer vers la France pour des raisons économiques » (Bueno 2007 : 26) – suivies, quelques pages plus loin, de l'évocation des *Alemanes*, à savoir un oncle et une tante, partis en Allemagne gagner leur vie, et leurs six enfants placés dans la famille en Espagne. L'auteur raconte les trop courtes retrouvailles annuelles de ces parents et de leurs enfants chez la grand-mère paternelle : « Les étreintes étaient interminables. Ils se rattrapaient d'un an d'affection, d'un an de souffrance, d'un an de sacrifice. [...] Cette image était pour moi une leçon d'amour, de courage, de bonheur, mélangée à de la tristesse et de l'injustice » (Bueno 2007 : 32-33). Intenses, ces passages n'en sont pas moins rapides. Albert Bueno, enfant d'« économiques » émigrés dans les années 1950, n'est-il pas pourtant, de tous les auteurs du corpus, le plus prédisposé à s'étendre sur le sujet ? Ce relatif mutisme n'est sans doute pas sans rapport avec le sentiment d'illégitimité que ses justifications à prendre la plume (cf plus haut) laissent transparaître.

On notera que ce sont deux des cinq enfants ou petits-enfants de réfugiés de 1939, soit les moins attendus sur le sujet, qui se font les hérauts de cette *autre* mémoire. Cette inversion des rôles dans la promotion et la défense des mémoires est riche d'enseignements. D'abord, elle tend à prouver que les préventions à voir la mémoire des « économiques » du franquisme faire cause commune avec celle de la Retirada, sont plus le fait d'une autocensure que d'une véritable résistance opposée par les souvenants de 1939. Ceci dit, il n'est pas impossible que de ce point de vue comme de bien d'autres, le roman forme, dans le champ de la remémoration, un espace à part. Autrement dit, rien ne nous assure que l'on puisse retrouver ailleurs ces dispositions intégratrices. Quoi qu'il en soit, l'inversion des rôles constatée nous donne encore à penser, et ce bien au-delà des possibilités ou impossibilités d'harmonisation de ces deux mémoires dans la mesure où, abstraction du type de mémoire concerné, elle met en scène une mémoire et des *autres* et nous offre par conséquent l'opportunité de réfléchir à la nécessité de ces *autres* vis-à-vis d'une mémoire donnée. Il semblerait que ces derniers, tandis qu'ils témoignent du martyre, se chargent d'une écriture que des obstacles, d'ordre psychologique ou social, retiennent « ceux de la mémoire » d'assumer. La pudeur, nourrie de la réticence à faire étalage des souffrances des siens, est au nombre de ces empêchements, autant que le sentiment d'illégitimité, diversement nourri dans le cas des fils

d'« économiques » post-Retirada, et par le soupçon de sympathie au franquisme, et par le manque de spectacularité d'une immigration diffuse et presque invisible associée à de viles motivations économiques. En d'autres termes, les *autres* de la mémoire se rendent indispensables, dès lors qu'ils font émerger et exister les prétentions à la mémorabilité de « ceux de ». Inspirée par les autres de la mémoire du franquisme subi, cette hypothèse n'est-elle pas transposable aux *autres* de la mémoire la Retirada, à savoir aux « économiques » d'avant 1939, aux exilés de tous poils et aux *Franchutes* divers et variés ? La tonalité hautement victimaire de cette mémoire plaide, me semble-t-il, en faveur de la recevabilité de la proposition.

On peut, pour en finir ici avec cet infléchissement martyrologique auquel n'échappe pas le roman de mémoire souligner son incidence quant à la surface du mémorable. Celle-ci s'étend considérablement : la mémoire de la guerre civile, de l'exode, de l'exil, de l'oppression franquiste n'est plus seulement celle des *guerrilleros*, mais incorpore ces oubliés d'hier que sont les hommes non militants, et/ou non combattants, et/ou non résistants aussi bien que les femmes (Legrais 2007 ; San Geroteo 2006, 2008) et les enfants (Jimenes 2007 ; Mestre 2009 ; San Geroteo 2006, 2008), victimes, à la limite, tout autant du totalitarisme que de ces pères et maris, héros d'hier, qui les ont condamnés à subir les conséquences de leurs choix. Cette revanche des civils, corollaire de la transformation du héros en vaincu déprimé, laisse déjà percevoir quelque chose d'une dysharmonie entre la rhétorique mémorielle dominante et le roman.

L'historien

S'invitant au tribunal de l'histoire, le romancier creuse l'écart. Sa prétention à instruire le procès du passé le rapproche étonnamment de l'historien professionnel et de son souci d'objectivité. L'Espagne fratricide et la responsabilité partagée de l'histoire, imputable aussi bien aux franquistes qu'aux républicains, constituent des motifs que le romancier emprunte volontiers à un historien comme Bartolomé Bennassar.

« *Si la droite nationaliste, le clergé et les capitaines d'industrie ne s'étaient pas tant arc-boutés sur leurs privilèges, si la jeune république espagnole n'avait pas tant défendu et revendiqué sa légitimité, si le prolétariat ibérique n'avait été si farouchement révolutionnaire, mon chien Titi, c'est ainsi que s'appelle mon compagnon d'infortune, aurait mené une vie relativement paisible, comme tout chien rural est en droit d'espérer [sic]* » (Bayar 2009 : 40).

« José maudit l'armée franquiste qui l'obligeait à fuir. Maria, de sa voix chevrotante et aiguë, rétorqua que l'armée républicaine avait fait pas mal de bêtises aussi. Felicidad cria les mots : « guerre fratricide » auxquels Emilio ne comprit rien. [...] Louisa s'en prit aux deux armées qu'elle voua à tous les diables » (Fillol 1985 : 30). « Il y en a eu, des vols, des crimes ? – Oui, monsieur, il y en a eu. Mais des deux côtés. Je veux dire que de la part des deux partis en présence, il y a eu autant d'actions laides. Autant, monsieur. Je puis vous le jurer. J'en ai vu » (Fillol 1985 : 102).

« Ce fut une lutte à mort d'un pays contre lui-même où deux Espagnes s'affrontèrent dans une guerre de religion, révolutionnaire et régionaliste. Les deux partis rivalisèrent dans l'horreur. Les actes de bravoure baignant dans la cruauté étaient à la mesure de la haine que se portaient les deux camps » (San Geroteo 2006 : 81).

Plus suggestifs, les auteurs des *petites Espagnes* ne renvoient pas de manière aussi explicite dos à dos les belligérants. Soucieux de faire bon poids, bonne mesure, ils émaillent de ci, de là leur texte de récits d'exactions imputables une fois aux uns, une fois aux autres :

« Dans les premiers temps de la guerre, ils en ont vu de dures, nos curés ! On les balançait du haut du haut du pont sur le Grado, à Graus. Ils s'accrochaient au parapet, on leur écrasait les doigts à coups de marteau jusqu'à ce qu'ils lâchent. [...] Parfois, on les obligeait à creuser leur propre tombe : « Tu as assez creusé ? Tu es fatigué ? – Oui. – Eh bien non, creuse encore, on veut pas être gênés par ton odeur, on veut pas que les chiens te déterrent, ils sont si affamés, nos chiens ! » Quand le trou était assez profond : « Ça va. Mets-toi devant. » Et pan ! La fureur possédait les gens. Ils suivaient les prêtres à la trace, comme des chiens de chasse » (Chabrol, Marti 1984 : 99).

« Dans telle bourgade aragonaise, pendant le gouvernement anarchiste, l'église avait été transformée en marché couvert. Quand les nationaux étaient arrivés, ils avaient convoqué sur la place tous les propriétaires d'ânes et de mulets avec leurs bêtes. « Lâchez-les ! » Tous ceux dont l'animal s'était dirigé vers l'église avaient été immédiatement fusillés » (Chabrol, Marti 1984 : 223).

Raymond San Geroteo pousse l'analyse plus loin tandis qu'il ajoute à l'opposition des républicains et des franquistes les vellétés d'autonomie des provinces espagnoles qui lui apparaissent comme autant d'entraves à l'unité nationale (San Geroteo 2006 : 75-77). Pistant les responsabilités du conflit jusque dans les replis du régionalisme, cet auteur n'est pourtant pas le plus attendu dans cette posture, lui qui se déclare plus qu'un autre attaché à combattre la rhétorique du dos-à-dos et « le révisionnisme rampant ». Extrême y compris, et peut-être surtout dans ses contradictions, cet auteur qui, justement parce qu'il est disposé à faire figure d'exception, le fait aussi en accusant le trait d'une écriture au diapason de l'histoire, illustre plus éloquemment qu'un autre la proximité du romancier et de l'historien, en même temps

que l'écart qui le sépare du militant de la mémoire qui, de son côté, se garde bien de proférer quelque accusation que soit à l'adresse du camp républicain.

Et le roman persiste et signe, tandis qu'il montre comment ces dissensions opèrent, non plus à l'échelle lointaine de la grande famille nationale, mais à celle du local, et à celle plus concrète et sensible encore, des familles et des parentés électives. Dans *Un figuier venu d'ailleurs. La Retirada*, Michèle Bayar met en scène les retrouvailles de deux amis d'enfance, Felix et Lluís, dans la panique de l'exode. Une fois passée l'émotion des accolades et des embrassades, ils se découvrent appartenant à des camps opposés. L'émotion fait place au dilemme, aux menaces, aux armes pointées et seul le souvenir de l'amitié permet d'en rester là : « Il [Lluís, le franquiste] lui répugne de livrer son ami. Il ne veut pas le faire prisonnier ni le tuer. Il n'a pas non plus le courage de le sauver » (Bayar 2009 : 49). La fouille d'une fosse du franquisme donne à Guy Jimenes l'opportunité d'évoquer, en deux pages, trois victimes d'une dénonciation, (en l'occurrence trois frères abonnés à un journal socialiste et dénoncés aux phalangistes par le facteur du village), les envies de vengeance et les menaces, soit le début d'une spirale infernale de violences de laquelle le fils et neveu réclamant justice n'échappe qu'en s'exilant (Jimenes 2009 : 111-112). Mais le romancier ne s'en tient pas à cette anecdote périphérique, donnant au fratricide une place essentielle dans l'intrigue. Au cours du premier chapitre, *L'enfant de Guernica* fait allusion aux dissensions familiales dues aux divergences d'opinions politiques, au détour d'une courte phrase : « Les Bidarte se sont déjà brouillés avec une partie de leur famille qui préfère l'autre camp » (Jimenes 2007 : 13). Elle est à nouveau mobilisée, et tout aussi hâtivement, à l'heure où le jeune Emilio rescapé de l'enfer de Guernica, se retrouve seul au monde et en passe d'être adopté : « – On pourra te prendre avec nous, lui assure-t-elle [sa future mère adoptive]. Mais il faudrait que ta famille Palomero soit d'accord. Le nom de jeune fille de sa mère. – On est fâchés avec eux, dit Emilio, répétant ce qu'il a souvent entendu de la bouche de ses parents. Ce sont des *fachas* » (Jimenes 2007 : 55). L'importance de ce différend au regard de l'intrigue excède très largement ces quelques petites phrases inaugurales. Le secret qui perturbe les relations père-fille, en court-circuitant la transmission de la mémoire, est en effet la conséquence, en l'occurrence le meurtre de l'oncle maternel, de cette guerre vécue à l'échelle des familles. Cela étant, le roman jeunesse – *Un figuier venu d'ailleurs. La Retirada* et *L'enfant de Guernica* relèvent aussi de cette catégorie-là – semble se faire une spécialité de la « brouille », motif que l'on peine à retrouver ailleurs. Cette particularité doit sans doute être mise sur le compte du plus grand souci d'objectivité dont les auteurs jeunesse font montre. Nous aurons d'autres occasions de vérifier cette plus grande propension au juste et au vrai, sans doute à

mettre au compte de la portée pédagogique du roman, qui le rapproche plus encore que les autres romans du livre d'histoire. Significativement d'ailleurs, le seul auteur « pour adultes » à proposer l'esquisse d'un pareil ressort narratif est Jean-Claude Villegas, l'historien professionnel du corpus. Ses héros, Tonia et Claudio, fiancés aux dernières heures de la République, voient la guerre éclater avant d'avoir pu sceller leur union. Le conflit les sépare, Claudio suit l'armée républicaine tandis que Tonia parade sous les bannières de la Phalange. Cela étant, seul l'éditeur paraît sensible à ces potentialités dramatiques qu'il ne manque pas de faire mousser en quatrième de couverture : « Claudio est alors un jeune sergent. Il choisit la fidélité au camp républicain. Tonia, enrôlée malgré elle dans la section féminine de la Phalange, attendra en vain son retour ». Sous la plume de l'auteur cependant, elles s'annihilent comme d'elles-mêmes, Jean-Claude Villegas ne leur accordant pas plus d'« importance » que les protagonistes eux-mêmes : « Aujourd'hui encore, elle ne s'en rend pas compte. On l'interroge sur sa participation à ces manifestations que nous avons toujours crues monstrueuses et condamnables et elle raconte une fête. Elle répond que tout le monde faisait la même chose, que cela n'avait guère d'importance, que finalement personne ne savait très bien alors tout ce que cela signifiait » (Villegas 2009 : 264).

Quoi qu'il en soit, l'on peut s'étonner de la sous-représentation dans les romans de ce motif, dont on devine pourtant le grand potentiel, en termes d'intrigues, de sentiments contradictoires, d'hésitations, de trahisons. *L'Ami retrouvé* (Fred Uhlman), *L'empreinte de l'Ange* (Nancy Huston), *L'Amour au temps du choléra* (Gabriel Garcia-Marquez)... la liste pourrait être longue des œuvres qui s'appuient sur ce ressort narratif. La guerre vécue à cette échelle-là est comme « oubliée » du roman, le romancier paraissant plus attaché à dépeindre les divisions soit à la grande échelle de l'Espagne, et à celle, on va le voir, du camp républicain, soit, l'on va y venir aussi, à l'échelle microscopique des consciences individuelles. Aborderait-on là l'une des butées de la mémoire ? Celle d'un non-dit trop douloureux et encore indépassable ? Faudra-t-il attendre le passage à l'histoire de cette mémoire pour que le thème soit possible, énonçable et lisible ?

Autre déclinaison du contre-sens, l'importation dans l'exil des antagonismes anciens forme la trame du polar *Les vengeurs du Caudillo* de Daniel Hernandez. L'action se situe à Ouveillan, à proximité de Narbonne, dans l'immédiat après-guerre. Maquillés en accidents et suicides, les premiers meurtres à élucider sont perpétrés à l'instigation du communiste Diego Carbonero et visent le franquiste Rafaël Mendoza et ses hommes, venus en France vendanger et constituer un bas de laine. Après Blayo Gutturiez, Luis et Manolo Esteban, Lech et Vlad, les deux polonais hommes de main de Diego, sont les victimes d'un

cycle de vengeances enclenché de l'autre côté des Pyrénées, dans le petit village de Las Bayas, au cœur de la guerre civile. Les premières cibles furent alors les proches de Mendoza, dont l'élimination fut vengée par le massacre de la famille de Carbonero. Facundo Traperó, un réfugié devenu ouvrier agricole dans une propriété viticole, ne peut bien percer le mystère des morts successives survenues parmi les vendangeurs espagnols, qu'à condition de passer outre l'absurde d'une vendetta délocalisée et différée qui font alors des « combattants » d'hier des « assassins ».

Aux yeux des associations occupées de l'hommage aux réfugiés, l'idée selon laquelle la responsabilité de la guerre et de leurs malheurs, l'exode, l'exil, les désillusions du non-retour incombe aux républicains autant qu'aux franquistes est sans doute tout autant irrecevable que le rappel des dissensions au cœur même du camp républicain. Or sur ce point-là également, le roman fait entendre sa discordance, soulignant volontiers que « même en pleine guerre contre les fascistes, leurs ennemis communs pourtant, communistes et anarchistes ont continué à se bouffer le nez ! » (Legrais 2007 : 58-59) et que « si la droite semblait unie, la gauche au contraire était déchirée et diminuée par ses nombreux partis politiques, les basques, les anarchistes, les communistes,... Et les disputes au sein du gouvernement », renchérit Maria Garcia-Maynadier laissant en suspens sa phrase pour mieux suggérer l'interminable énumération à charge qu'elle appelle (2009 : 76).

Véronique Moulinié décrirait le phénomène mieux que je ne suis en mesure de le faire, mais quitte à manquer de nuances, je dirais que la question politique, au cœur des faits historiques, est quelque peu simplifiée dans le discours commémoratif dominant, avec les « républicains espagnols » d'un côté, le « fascisme » ou le « totalitarisme » de l'autre. J'emprunte ses termes au Mémorial de Bram, érigé en 2009. La seule diversité dont la stèle rend compte à propos des Espagnols dont la mémoire est honorée là, est de genre et de générations – il n'y est question que des « femmes », des « hommes » et des « enfants » internés là. Sur la pierre comme dans les discours, sont estompés la pluralité de la nébuleuse républicaine, et avec elle ses antagonismes internes. Peu préoccupé de sanctification, le roman les étale au grand jour, érigeant, à la suite de George Orwell (*Hommage à la Catalogne*), l'attaque du central téléphonique de Barcelone, en mai 1937, en référence récurrente et donc emblématique de ce défaut de cohésion (Mestre 2009 : 326 ; Bueno 2007 : 100-102, etc). L'événement s'y prête en effet puisqu'il met en scène l'opposition sanglante des trotskistes (POUM), des staliniens (PCE) et des anarchistes (CNT).

Et comme pour enfoncer le couteau dans la plaie, le roman se plaît à rappeler la permanence de ces dissensions dans l'après de l'exil. René Grando la révèle dans les camps où son protagoniste, Miquel Balaguer, est interné. Au fort de Collioure, ces divisions qui ont traversé les Pyrénées avec les réfugiés, inspirent plus particulièrement El Cojo, un codétenu constamment occupé à imaginer des complots contre les communistes ; au Vernet, « derrière les barbelés, les uns et les autres continuaient leur guerre de tranchée idéologique, à coups d'invectives et d'excommunications, sous l'œil indifférent des gardes mobiles » (Grando 1994 : 149). Raymond San Geroteo dépeint une scène analogue au camp de Bram, où « les internés étaient autorisés à se regrouper et [où] l'activité politique repartit comme au bon vieux temps. Dénonçant leurs adversaires politiques les réfugiés reprirent les mêmes discussions et dans une atmosphère de suspicion générale les mêmes tensions et les mêmes haines apparurent de nouveau entre eux » (San Geroteo 2006 : 147). A son tour, Albert Bueno met l'accent sur ce point dans un chapitre consacré à la vie des réfugiés au camp d'Argelès :

« Des tensions, des discussions virulentes s'installaient entre communistes et anarchistes, ces derniers reprochant aux communistes leur mauvaise gestion de la guerre.

– Vous vous êtes trompés d'adversaire, ajouta Francisco qui s'adressait à un communiste. Vous vouliez garder le pouvoir et tout contrôler. Vous vouliez écarter les révolutionnaires alors qu'il fallait que l'on fasse bloc, voilà le résultat !

Certains en vinrent même aux poings.

– Voilà, cria Francisco, ici pareil qu'en Espagne, vous n'avez rien compris, bordel ! » (Bueno 2007 : 135).

Jean-Louis Pouytès rend compte du même état d'esprit dans le quotidien des communautés espagnoles, après la Libération, une fois tous les réfugiés rendus à la vie civile : « les camps sont bien partagés [...] C'est bien pire maintenant » (Pouytès 2005 : 231-232) ; « Les clans politiques de la colonie espagnole de Toulouse se dépeçaient, imposant à tous le conformisme haineux de leurs luttes » (Pouytès 2005 : 256). Sur un ton moins tragique et plus proche de la pagnolade que du psychodrame, Jean-Pierre Chabrol et Claude Marti évoquent eux-aussi cette guerre interne, importée en France :

« Au bar des Commerçants, il y a une petite salle de réunion sous la verrière. La C.N.T. c'est tous les lundis. Les mardis, c'est plus compliqué, il y a l'U.G.T. sous la verrière et les communistes au sous-sol... C.N.T., U.G.T., P.C.E., ça ne se mélange pas, même pour une partie de billard, de truc ou de brisca. Jamais on n'a vu à la même table le vieux Morillo, carnet n°26 de l'U.G.T. de Malaga, avec Pelayo, le menuisier anarchiste, ou avec Morado le maçon dont le fils unique se prénomme Lenin. On se dévisage par-dessus son journal déployé, *La Batalla*, *El Socialista* ou *Mundo Obrero*... « Franco » [surnom du cafetier], républicain

modéré, veille sur ce mélange instable. Un dimanche après-midi, c'est moins cinq. Pelayo et ses copains avaient failli à la tradition des réunions nocturnes. Ils avaient organisé, dans leur local sous la verrière, une conférence publique et contradictoire sur le thème de « la Suppression de l'Argent ». [...] Quand les anarchistes sont descendus de leur local [...], il y avait du monde au bar des Commerçants, seul le comptoir restait libre, les libertaires s'y sont alignés en bon ordre, le dos tourné. Au milieu d'un silence déjà tendu, une voix puissante a lancé dans leur nuque :

– Attention à toi, patron : ils ont supprimé l'argent. Avec quoi ils vont te payer ?

Au comptoir, d'un seul mouvement, la C.N.T. fait volte-face. A la table du père de Lenin, on rit grassement. « Tcheka ! » hurlent les anars. « Espantajos ! Diviseurs du peuple ! » ripostent les autres. Au-dessus de consommateurs vaguement neutres, se croisent des rappels sanglants, des noms de villes datés qui se suffisent à eux-mêmes pour les initiés : « Zaragoza – 36 ! » braillent les uns. « Barcelona – 37 » rétorquent les autres. Des mains agrippent des goulots de bouteille ou des dossiers de chaise. [...] A l'instant critique, le miracle ! Deux militaires égarés, deux griffetons, une paire de petits gars du Nord, qui font leur service à la caserne, entrent par hasard, en toute innocence, parce qu'ils ont envie de boire un coup. Pouce ! On ne se bat pas devant des étrangers... » (Chabrol, Marti 1984 : 169-170).

Qu'ils choisissent de nous édifier ou de nous faire rire de ces clivages, les auteurs s'emploient également à nous en montrer la faiblesse, sinon l'inanité, tandis qu'ils tentent de nous convaincre de la versatilité des engagements sur lesquels ils reposent. Sous la plume d'Albert Bueno, leur dévoiement, à l'épreuve du pouvoir, est mis en scène. Son personnage, José Casado, ouvrier agricole syndiqué à la CNT, œuvre à la collectivisation des terres et de la production d'abord avec conviction, mais « après quelques semaines, il ne s'embarrassait plus d'écouter les doléances de certains. Il n'était plus le paysan utopique, il était devenu le milicien dirigiste. Il avait la caution morale de ce conflit idéologique » (Bueno 2007 : 57). Comme d'autres romanciers, Raymond San Geroteo dépeint l'engagement sous un angle aussi peu séduisant, celui de l'opportunisme, et ce à l'échelle de tout un village :

« [...] les gens de ce village ne s'étaient jamais rebellés. Les envahisseurs de tout poil y régnaient à tour de rôle. Ils ont accueilli la République, ils recevront Franco les bras ouverts afin de garder leurs droits. Ils ne lutteront pas pour des idées qu'ils n'ont pas et ne défendront pas les *forasteros*, ces étrangers venus d'ailleurs. Ils n'étaient pas concernés par les combats des autres. Leur horizon se limitait à leurs biens situés dans le périmètre du canton, un point c'est tout » (San Geroteo 2008 : 34).

Certains personnages personnifient à leur tour cette inconstance doublée d'inconsistance, tel Javier, l'ex-fiancé d'Amapola, dont le prénom donne son titre à l'œuvre – à moins que celui-ci ne renvoie à la chanson éponyme, également évoquée au cours du récit. Tombé fou amoureux d'Amapola, il veut l'épouser, ce à quoi sa mère s'oppose en raison des

accointances syndicalistes de l'oncle de la jeune femme. Javier rejoint la CNT – même si « Les idées ne le préoccupaient pas » (Sebban 2008 : 173) – pour tenir tête à sa mère et la contrarier. Laquelle riposte triplement : elle engage un exorciste, joue de ses relations pour faire licencier le père d'Amapola, et menace de déshériter son fils qui dès lors ne résiste plus. Non content de renier la jeune femme, il passe dans le camp des rebelles. Primitivo, dans *Les petites Espagnes*, est lui aussi de ces transfuges :

« Ramón Arado raconte à son tour, après Pablo, l'histoire du curé abattu par celui qui lui avait sauvé la vie. Le curé Medula qui se cachait depuis trois mois dans une grange sur les pentes du Campanué. C'est le fameux Primitivo qui lui portait à manger. Don Ramón murmure :

– Est-ce qu'il s'est fatigué, est-ce que la peur l'a pris ? J'en sais rien. Le fait est qu'un jour, il a pris son fusil et a tué son curé pendant qu'il mangeait sa ration de haricots. Et voilà le pauvre Primitivo devenu un héros populaire : « Il a tué un curé ! – Quel type, ostias ! » A l'arrivée des nationaux, il a été arrêté sur le champ...

La garde civile a emmené Primitivo à la mairie de Tierramonta où on interrogeait les suspects. [...] Il s'est laissé arrêter, il avait avoué, il se laissait emmener par les deux gardes civils, il parlait avec eux le long du sentier. [...]

– Vous pouvez me laisser une minute ? J'ai un besoin, un gros besoin.

Les gardes se sont consultés, ils comprenaient :

– Allez, mais dépêche-toi !

Primitivo est descendu sous le sentier, il leur a dit :

– Excusez-moi, je me cache un peu, je suis timide pour ces choses-là...

Il était encore résigné en baissant culotte. Et puis, de nouveau, d'un coup, il a changé, Primitivo. Comme quand il a cassé la tête du prêtre. Il l'avait caché, nourri pendant un trimestre, et puis un jour... pan ! Là, sa culotte baissée, Primitivo a viré de nouveau. C'était peut-être l'odeur des bruyères et des menthes, sa montagne qui lui parlait, son pays qui le reprenait.

– Alors ! t'as pas encore fini ?

– Si, j'arrive !

Il a remonté sa culotte. Il l'a tenue des deux mains et il a dévalé la pente parmi les buissons, les bruyères, et les menthes » (Chabrol, Marti 1984 : 97-98).

Toujours au plus près des personnages, la dissection des engagements peut révéler, derrière les apparences des convictions idéologiques, non seulement la tiédeur, jusqu'au revirement, mais aussi des motivations bien étrangères aux causes défendues :

« Facundo se rappela ce qu'on racontait au pueblo. Le grand-père de Diego avait surpris le *Padre Ignacio*, un membre de la famille à Rafaël, en train de peloter son épouse Consuelo alors qu'elle était censée décorer la chapelle de la *Virgen del Rocio*. Il leur avait filé une belle raclée et, depuis ce jour-là, avait interdit à son clan de fréquenter les églises. Les femmes transgressaient plus ou moins ses ordres, mais les hommes

respectaient la consigne avec zèle, la bouche toujours pleine d'insultes à l'égard des ecclésiastiques, sans tolérance ni distinction entre les bons et les mauvais. Une histoire de sexe était peut-être à la base de cette haine mortelle, et de ces règlements de comptes à répétition sous prétexte de guerre civile ! » (Hernandez 2007 : 250)

Dans *Le jour de votre nom*, Olivier Sebban met en scène Alvaro, un « républicain » qui n'a finalement que peu à voir avec les engagements qui mettent l'Espagne à feu et à sang. « La guerre d'Espagne n'a jamais été la sienne » (Sebban 2009 : 31). Il ne se bat pas contre les franquistes, il les fuit. Ceux-ci le pourchassent, non pour les partis-pris qu'ils lui supposent, mais pour venger, outre le meurtre d'un notaire survenu accidentellement au cours d'un cambriolage visant à contrarier le beau-père d'Alvaro, incidemment franquiste, et ami proche de l'assassiné, la mémoire d'un autre franquiste « salie » par sa veuve devenue la maîtresse d'Alvaro.

Cette plongée au cœur des « vraies » raisons est la voie qu'emprunte le roman pour donner, sinon un sens, une explication à la plus absurde, insensée, « la plus cruelle des guerres, la guerre des frères » (Garcia-Maynadier 2009 : 69). Poursuivant son exploration des âmes, le romancier y débusque des raisons plus éloignées encore des idéaux soit disant défendus : « On fait la guerre avec ce qu'on pense et ce qu'on n'arrive pas à dire. Les autres se débrouillent comme ils peuvent. La plupart la font avec leurs frustrations. C'est aussi comme ça qu'ils pratiquent la politique » (Sebban 2008 : 221). « On est tous là pour autre chose en vérité » (Sebban 2008 : 225) écrit encore Olivier Sebban. La guerre civile se donne à voir dans le roman comme l'occasion d'un défoulement des inconscients : « J' [Gonzalo] étais persuadé de me battre pour une cause, mais je le faisais pour satisfaire quelque chose d'insensé qui parlait au fond de moi et que je n'écoutais pas mais qui causait sans cesse et me parasitait. Une protestation à laquelle je passais mon temps à vouloir fermer la gueule » (Sebban 2008 : 263-264).

Sous la loupe qu'il tend au lecteur, le roman donne alors à voir comment les mauvaises raisons finissent par vider les bonnes de l'enthousiasme, de l'espoir, de la foi qui poussent les plus « sincères » à se battre. Il montre la dérive vers le désengagement. Manuel, dans *Elles s'appelaient Maria*, est pourtant parti en découdre avec les franquistes avec les intentions les plus claires et les plus nobles : « Manuel se devait aux autres. Sa chair, son sang allaient naître. Il voulait recevoir ce fils dans la plénitude d'un monde de paix et d'amour. C'était là sa seule ambition » (Garcia-Maynadier 2009 : 70). Or, « Manuel n'écrit presque plus. Lui qui

naguère ruisselait d'optimisme ne ressent plus qu'amertume et désillusion. D'ailleurs que pourrait-il écrire ? Sa lettre serait tâchée de sang. La misère est trop grande, l'absurdité des hommes trop délirante. Il envoie seulement à sa femme de petits mots qui lui disent qu'il est vivant, qu'il les aime tous, qu'il les embrasse » (Garcia-Maynadier 2009 : 85). Le personnage de Facundo Trapero, dans *Les vendanges du Caudillo*, se fait lui aussi l'interprète de ce découragement désabusé :

« Les atrocités de la guerre civile et l'internement au Barcarès avaient complètement ébranlé ses convictions les plus profondes. Il n'avait plus envie de lutter pour des idées, aussi justes et généreuses soient-elles. Il était convaincu que l'égoïsme des hommes finissait toujours par l'emporter et que les ambitieux en profitaient pour imposer leur domination et leurs intérêts de quelque parti qu'ils soient. Il ne voulait plus se sacrifier dans un apostolat de combattant ou de militant. Il avait tout juste vingt ans et souhaitait se libérer de tout type d'engagement. Quand la Seconde Guerre mondiale éclata, nombre de ses camarades, encore pleins d'illusions et d'espoir de revanche, s'enrôlèrent dans l'armée française ou dans le maquis. Malgré les sollicitations, il refusa de lutter à nouveau » (Hernandez 2007 : 61-62).

Troquant la plume du témoin pour celle de l'historien, le romancier s'adonne à une écriture de la lucidité, de la crudité des faits. Soit une écriture, comme blasée d'héroïsme, sans concession, aux antipodes du mythe et de l'apologie. Cela étant, on remarquera que tous ces romans sont écrits du point de vue des Républicains et donc « simplement », en ce sens qu'ils ne s'originent pas du côté obscur de la force.

« J' [Isaura] étais sensible à l'argument qui renvoyait les deux camps à une même ignominie. Les exactions commises par certains anarchistes, par exemple, étaient notoires, et on perdait le compte des prêtres assassinés par des Républicains. Et à l'évidence la répression franquiste avait comporté une part de « règlement de comptes ». Pour autant, il y avait une différence de nature que j'ai signalée à Mercé : – Je rejoins Muñoz : la violence des vainqueurs est davantage condamnable, dans la mesure où elle n'était plus justifiée que par une volonté de puissance absolue et de domination. Le franquisme a fonctionné comme un système d'anéantissement et de négation » (Jimenes 2007 : 127).

Ainsi, aucun de « nos » romanciers ne prend pour protagoniste un franquiste, comme le fait Javier Cercas avec Sanchez Mazas, écrivain et idéologue cofondateur de la Phalange, dans *Les soldats de Salamine* ; ils n'opèrent pas non plus de mise en abyme comme s'y essaient Vázquez Montalbán dans *L'Autobiographie du général Franco*, ou Jonathan Littell dans *Les Bienveillantes*, confession autobiographique fictive d'un ancien officier nazi, Maximilian Aue. Ceci dit, le propos de ces constructions « torturées » n'est pas tant d'interroger l'histoire,

la mémoire que de réfléchir à l'écriture elle-même, ses procédés, et à la pertinence du recours à la fiction (Bouju 2010). La masse critique des romans français sur le thème de la guerre civile ne se prête sans doute pas encore à ce genre de détour.

S'il ne se penche pas encore sur lui-même, laissant ce soin à l'ethnologue, le roman français de la Retirada ne contredit pas moins Raymond San Geroteo et l'ambition qu'il prête à la littérature de lutter contre le révisionnisme. A la nuance près que l'intention n'est pas à proprement parler « révisionniste ». Plus juste serait de dire que le romancier ébranle les fondements d'héroïsme sur lesquels la génération des acteurs de la Retirada a édifiée la mémoire de l'exode et de l'exil. S'affranchissant de l'hommage sacralisant aux *guerrilleros*, il rompt en même temps avec l'irénisme enveloppant et simplificateur dans lequel se voit aujourd'hui dissout le passé conflictuel de la communauté mémorielle. Cette double prise de distance avec les « survivances » de la mémoire, accordées aux besoins présents d'une mémoire de l'union rêvée, repose quant à elle sur une remise en cause pour le moins radicale de la sincérité des engagements. La critique n'est sans doute pas sans rapport avec l'actuelle perte de confiance à l'endroit des idéologies et des hommes qui les promeuvent, déficit que donnent à mesurer les records d'abstention et la décroissance régulière de l'encartement enregistrée par les partis politiques et les syndicats. Cela dit, loin d'être gratuite, elle ouvre dans le roman, parallèlement au témoignage et à l'histoire, une perspective autre. C'est au romancier-moraliste, soucieux de définir une nouvelle norme de l'engagement qu'il appartient d'emboîter le pas au romancier-historien et de se s'engouffrer dans la brèche.

Le moraliste

Le thème de l'engagement des vétérans de la guerre civile dans la Résistance s'impose aux auteurs comme le cadre narratif privilégié de l'exposition de cette norme et de son antithèse. Dans la seconde éventualité, celle où l'engagement est présenté comme problématique, il est évident qu'une fois encore le romancier allonge la liste des transgressions au discours dominant. Alors que les associations et les élus qui les soutiennent mettent volontiers en avant, par exemple, le fait que les Espagnols de la Deuxième Division Blindée et leurs engins (*Teruel, Guernica, Guadalajara, Don Quichotte*) aient été les premiers à entrer dans Paris au jour de sa libération, le 24 août 1944, le romancier, lui, se garde de toute transfiguration des vaincus de 1939 en vainqueurs de 1944. De son approche nuancée qui est loin d'être réductible à ces premières observations, l'on retiendra que le romancier n'envisage pas

différemment la guerre menée sur le sol français de celle menée quelques années plus tôt sur le sol espagnol, la seconde, dans l'ordre chronologique, étant entendue comme le prolongement, l'importation de la première. Elle en hérite des travers, à commencer par un engagement pervers, qui, loin d'être gratuit, aux seuls noms de la liberté et de la démocratie, vise la libération de l'Espagne et le retour des exilés dans leur mère patrie. « Pour se libérer, nous Espagnols, il faut bien aider les Français à s'en sortir les premiers » (Chabrol, Marti 1984 : 220), font dire Claude Marti et Jean-Pierre Chabrol à leurs vétérans, à propos de leur « beau rêve » (Chabrol, Marti 1984 : 233) de *reconquista*. El Taban incarne de manière caricaturale cette Résistance intéressée et vaine. Les auteurs des *petites Espagnes* font de ce vétéran de la guerre civile, ténébreux, séducteur et charismatique, l'une des chevilles ouvrières de l'invasion du Val d'Aran en 1944 et du projet d'y proclamer une république provisoire. Or, l'opération militaire, dans la fiction comme dans la réalité des faits, se solde par un cuisant échec. A cette chimère, le roman oppose la voix de la raison et des désillusions, proférée par ceux que la petite armée croise sur son chemin : « Plus loin, ils se sont entretenus avec un instituteur assez jeune qui leur a dit : « Vous faites une grande connerie. La situation a changé en Espagne depuis que vous êtes partis... » (Chabrol, Marti 1984 : 236) ; « Plus loin une porte s'est entrebâillée : « Somos soldados de la Republica... » La porte s'est claquée à leur nez, ils n'ont même pas vu si c'était une femme ou un homme » (Chabrol, Marti 1984 : 237) ; « Le violoneux, qui portait une longue barbe blanche, a soupiré : – Où allez-vous, mes pauvres petits ? Vous êtes Espagnols comme nous, ne continuez pas, vous allez y perdre la vie, ah ! vous ne savez pas, vous ne savez pas... » (Chabrol, Marti 1984 : 266). La scène du banquet à Tierrantona, sorte de parenthèse surréaliste sur le parcours du bataillon, concentre ce type de répliques :

« Mossén Jacinto a risqué des : « Nous pouvons vous comprendre, comprenez-le, comprenez-nous... », qu'il atténuait encore par des : « Autour de cette table, il n'y a que des Espagnols... » Alors l'alcade a exposé prudemment, avec un sourire d'hôte qui n'allait pas avec son propos, qu'ils ne devaient pas ramener la guerre, qu'ils devaient comprendre, eux aussi, de leur côté, que les choses et les gens avaient beaucoup changé depuis 1936... Il a même dit :

– Vous êtes dans l'erreur, mes amis...

[...] Au moment du cognac, c'est lui [le curé Jacinto] qui est entré dans le vif du sujet, mais sans agressivité, tristement plutôt :

– Vous n'auriez pas dû venir. Les gens sont fatigués de la guerre...

L'alcade a renchéri :

– Franco nous a tenus à l'écart du grand conflit mondial. Nous allons vers cent ans de paix...

[...] Dans ces silences subits, s'élevait, conciliante mais ferme, la voix juvénile du curé Jacinto :

– Vous ne nous convertirez pas. Nous sommes en 1944, et plus en 1936.

[...] Alors l'alcade est venu tout près, comme pour l'embrasser sur la joue, mais il lui a glissé dans l'oreille :

– Partez vite ! Ce matin je vais vous dénoncer à la garde civile...» (Chabrol, Marti 1984 : 249-251).

Toutes ces voix font singulièrement échos aux paroles données à entendre, dans *Les babouins du zoo de Barcelone*, à Miquel Balaguer, évadé du camp d'Argelès avec l'intention de retourner en Espagne : « T'as pourtant pas une tête à aller chez Franco... Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir foutre en Espagne ? Maintenant, c'est eux les patrons. Tu serais pas un peu toqué, non ? » (Grando 1994 : 96), l'interroge celui qui se croit le dernier réfugié à avoir franchi la frontière. Le roman met ainsi en scène la stérilité d'un combat contre-nature, l'insensé d'une guerre civile comme déplacée et différée, à contre-courant de l'Histoire et du destin de l'Espagne, à rebours aussi du destin de chacun, manière de facilité face au défi qui s'impose à chacun, celui du ré-enracinement ailleurs, du réengagement dans la vie, du recommencement tourné vers l'avenir et le pays d'accueil. L'autre manière d'aborder le choix de la Résistance, dans le roman, consiste précisément à donner au thème cette tonalité-là.

Plus implicitement, ces résistances positives s'annoncent et se devinent, en négatif, dans *Le roman de Claudio* et à travers les déceptions qu'y exprime l'auteur face à l'inaction de son protagoniste de père : « Je songeais dans mes moments de doute à son manque d'initiative en France, sa trop grande passivité, cette acceptation d'un état de fait contre lequel j'aurais voulu le voir lutter. « Je ne suis rien ici » disait-il pour s'en excuser, et ces mots-là restaient en moi comme une épine que pendant des années je m'efforçais d'enlever de ma chair » (Villegas 2009 : 335-336). Loin de penser l'engagement résistant dans la continuité de la guerre civile espagnole, le roman inverse carrément la perspective. De fait, les chapitres qui lui sont consacrés, quand chapitres il y a, font apparaître la Résistance comme le temps du revirement des âmes et des destins, mais aussi comme le prétexte à l'énonciation de la norme du « bon » engagement.

Le personnage d'Ana illustre quelque chose de cette conversion positive. Dans *Les Babouins du zoo de Barcelone*, elle est celle dont s'éprend Miquel Balaguer dans la bousculade de l'exode, mais elle en est aussi l'antithèse. Alors que Miquel court à sa perte, « emporté seul par sa boulimie de liberté et de revanche » (Grando 1994 : 176), elle oppose à l'adversité la résistance qui convient, forte de vertus que partage celui qui s'avère le véritable homme de sa vie, Raymond, son supérieur au sein de l'armée de l'ombre, et dont l'auteur nous dit qu'« Il combattait sans se laisser aveugler par la haine et l'esprit de revanche. Il

agissait méthodiquement, sans impatience mais avec la certitude de la victoire, obstiné comme un paysan qui pousse sa charrue pour creuser un sillon » (Grando 1994 : 171-172), avant de lui fait prononcer les paroles suivantes : « Il faut savoir attendre, le moment viendra où nous serons plus nombreux, plus forts qu'eux. Le moment viendra où la paix effacera tout ça... » (Grando 1994 : 177). Une autre hiérarchie de valeurs (patience, endurance, persévérance, lucidité, courage) se met ainsi en place et avec lui un autre ordre de priorités dans lequel la victoire, l'Espagne, la république, font place à d'autres fondamentaux : la « paix », l'amour et un « avenir meilleur ».

Le personnage, réel, d'Elisabeth Eidenbenz est l'incarnation archétypale de cet idéal d'engagement partagé par les romanciers. Son évocation au fil des *Enfants d'Elisabeth* permet, de la première à la dernière pages, d'en déployer toutes les caractéristiques positives, à commencer par la générosité, la compassion – « Aucune misère, aucune souffrance ne la laissait indifférente » (Legrais 2007 : 109), l'abnégation – « Ce conflit ne la concernait pas, mais elle n'avait pas hésité » (Legrais 2007 : 56) – un sens aigu du devoir :

« Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour des gens que vous ne connaissez même pas ? s'était risquée à demander Teresa. [...] La directrice ouvrit les bras, paumes ouvertes, en un geste éloquent : n'était-ce point évident ? « Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse. – Mais pourquoi vous ? » Cette fois, la réponse fusa : « Parce que, si chacun de nous attend que ce soit l'autre qui s'en charge, rien ne se fera jamais ! » (Legrais 2007 : 109-110)

Auto-investie de la « mission sacrée » (Legrais 2007 : 232) de préserver la vie quand d'autres sèment la mort, parce que convaincue que « celui qui sauve une vie sauve l'humanité toute entière » (Legrais 2007 : 231), le personnage revisité par la romancière ne se trompe jamais de priorité, faisant passer ses protégés avant les ordres de la préfecture et les consignes d'obéissance de la Croix-Rouge suisse. Loin de livrer comme on le lui ordonne les jeunes mères juives et leurs bébés nés à la maternité, elle ment aux autorités, falsifie des actes de naissance, et organise leur fuite. Toutes ces qualités ne prennent sens qu'associées à la modestie de l'héroïne, à son désintéressement qui la fait agir « sans arrière-pensée, sans rien demander en retour, simplement parce qu'elle le devait » (Legrais 2007 : 135).

Si l'on revient au texte d'Olivier Sebban et à un héroïsme plus ordinaire, l'engagement ainsi conçu ne se présente pas comme la clef du bonheur. Loin d'être envisagé comme le moyen d'échapper au pire, il y précipite au contraire. Cela étant, il permet d'accéder à une vérité, sa propre vérité, assumée, vécue au grand jour, revendiquée. L'histoire du personnage

du père, Isaac Alvarès, en donne la preuve. Parti de Tanger, pour fuir l'hostilité de ses concurrents, les commerçants chrétiens et musulmans qui s'en sont pris à lui puis à Esther, son épouse, il « revient » en Espagne, et après avoir appris tout à la fois le décès de sa femme et sa grossesse, il s'y installe. Pour mieux échapper aux discriminations, il simule l'amnésie pendant une année, puis change de nom. Il devient Diaz et ne laisse rien deviner de son passé, jusqu'à ce que débute la guerre civile : « Son engagement républicain constitua une opportunité : rompre avec l'ancienne loi du qui-vive et la méfiance issue du traumatisme qu'il avait vécu à Tanger » (Sebban 2009 : 45).

« Isaac avait tout écrit pendant les premiers jours du combat entre républicains et rebelles. Sa guerre, l'instant de désordre propice à l'engagement, le moment où il s'était enfin décidé à s'appuyer sur l'absence, à cautériser sa plaie en passant aux aveux. Il avait brièvement consigné les étapes de sa chute : l'agression que lui et Ruth avaient subie dans les rues de Tanger. L'embarquement pour Cadix. Ses projets, un nouveau départ – tandis que son épouse, convalescente et perturbée, était restée à l'attendre chez ses parents, de l'autre côté de la Méditerranée. Il avait confié les débris de son reflet à quelques feuilles volantes afin qu'elles lui restituent son visage, la cohérence de son être, puis il les avait cachées à la cave, au fond d'un cartable rempli de livres » (Sebban 2009 : 22).

L'engagement comme le moyen d'être vraiment soi se réincarne dans le roman dans la figure du protagoniste, Alvaro, le fils d'Isaac. Etiqueté républicain une fois en France, il l'est indûment. Non qu'il fût franquiste en Espagne. Mais il n'était pas davantage républicain et ne passe donc les Pyrénées que pour échapper à de sombres poursuivants (cf plus haut). Lorsqu'il rejoint la Résistance, ce n'est plus pour sauver simplement sa peau, mais pour se vouer aux autres, à leur survie. Il distribue des tickets de rationnement et fait passer des familles juives de l'autre côté des Pyrénées. Il s'agit là d'un engagement « vrai » et non d'un prétexte dissimulant d'autres visées. Son implication se nourrit de réelles convictions, tournées vers autrui et non plus seulement vers ses seuls intérêts, sans rapport aucun avec quelque mimétisme, réflexe et réversible, que ce soit. Après avoir sombré dans les affres des camps et de la perte (son fils), Alvaro ressuscite à lui-même et aux autres, en s'engageant de la sorte.

Déjà en 1959, *L'Espagnol* esquisse une alternative à ce « bon » engagement résistant, de l'ordre paradoxal du « désengagement engagé ». Pour ce, Bernard Clavel construit en opposition deux personnages de réfugiés, inversement symétriques, Enrique et Pablo. Le premier se décide à s'engager dans l'armée de l'ombre, bien que soucieux de son confort. Du

moins est-ce ainsi qu'il apparaît aux toutes premières pages du roman, alors qu'en compagnie de son compagnon d'infortune, il quitte le camp pour aller prêter main-forte aux vendanges. A la question de Pablo, « Ça ne te fait pas drôle, à toi, qu'on soit comme ça, rien que tous les deux sur une route, avec la liberté d'aller là où ça nous plaît ? », il répond : « Tu me fais rigoler. Moi, ce que je voudrais, c'est me mettre à l'abri, me sécher, manger, dormir. Le reste, je m'en fous » (Clavel 1973 : 14). Pablo, lui, fait le choix de la passivité, alors qu'au même instant, il se laisserait volontiers aller à la griserie de la liberté :

« Quand je pense qu'on est libre, dit-il.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis qu'au fond, si on voulait, maintenant, on pourrait s'en aller.

– S'en aller où ?

Pablo soupira.

– N'importe où.

– Bon Dieu, je me demande où on pourrait aller.

– N'importe où, répéta Pablo. N'importe où » (Clavel 1973 : 14).

Sacrifiant l'un et l'autre ce à quoi ils aspirent le plus à la sortie du camp, Enrique et Pablo ont sur l'engagement des points de vue divergents :

« – Courageux ! Tu appelles ça du courage, toi, de venir se planquer dans une ferme pendant que les autres se font casser la gueule !

Pablo avait sursauté. Il parut réfléchir quelques instants, puis il dit :

– Tu sais bien que pour nous la guerre est finie, Enrique. Il n'y a plus rien à espérer.

– C'est trop facile à dire. Et à t'entendre, on ne croirait jamais que tu as été dynamitero sur le front de Madrid. On est en France, Pablo. Etre ici, c'est pas défendu de continuer à se battre contre les fascistes. Au contraire, c'est même plutôt recommandé. Seulement, faut s'en ressentir » (Clavel 1973 : 81).

Clavel ne se prononce pas vraiment à propos du choix d'Enrique ; il rend plutôt compte des deux manières de l'envisager présentées à l'instant. Les plus critiques de ses personnages l'assimile à un caprice : « Oui ; alors ça l'a pris comme ça comme une envie de pisser ! » (Clavel 1973 : 82). L'idée de perversion est également mobilisée par ces porte-parole de l'intransigeance : « C'est une maladie, marmonna le vieux. Une sale maladie » (Clavel 1973 : 82) ; « La guerre c'est comme la caserne, criait-il, c'est ni plus ni moins que l'école du vice. Les types restent à rien foutre, ils en prennent l'habitude et quand ils reviennent ça fait des voyous parce qu'ils ne veulent pas se remettre au travail » (Clavel 1973 : 90). A ces

arguments à charge, est opposée la grandeur du dévouement : « S'il n'y en avait pas quelques uns pour la prendre, cette maladie-là, on aurait les Prussiens ici avant qu'il soit longtemps ! » (Clavel 1973 : 82).

Le roman n'est pas à proprement parler le lieu de la confrontation de ces points de vue. Il s'attarde davantage sur la posture de Pablo, aux yeux de qui la question de l'engagement s'apparente à un serpent de mer. Posée au chapitre 7, elle revient au chapitre 34 avec la réapparition d'Enrique. La dérobade qui s'en suit n'empêche pas une troisième confrontation au problème. Si Pablo rejoint finalement le maquis « comme ça, presque naturellement, sans hésiter, sans réfléchir » (Clavel 1973 : 353), c'est pour en revenir, au chapitre 48, quasiment aussi vite qu'il y est parti, malade de peur et travaillé par l'alternative qui, depuis sa sortie du camp, se présente à lui.

« Dans la tête de Pablo, les mots sonnaient. Des mots qui s'échappaient des phrases prononcées par Enrique :

– Guerre... tuer... liberté... libération...

D'autres sonnaient aussi, qui s'échappaient des phrases lancées par Buatois :

– La paix... la nécessité de se battre pour la paix...

Il y avait ainsi un long dialogue de mots hachés, entrecoupés par ceux que l'écho renvoyait :

– Guerre...

– Paix...

– Espagne...

– Vengeance...

– Libération...

Et dans la tête de Pablo, ces mots se mêlaient à d'autres qui montaient du fond de sa fièvre : « La Noire... La vigne... Patronne... Jeannette... Clopineau... La grande cuisine... Le feu de bois... La peur. La peur de la guerre... La peur de la mort » (Clavel 1973 : 381-382).

La peur et la mort exceptées, ces derniers mots renvoient aux fondamentaux, consentis, cultivés, protégés, de la vie de Pablo en exil, soit à l'aboutissement de son engagement à simplement survivre : « Il savait qu'il n'aimerait plus jamais. Il avait aimé Mariana. Il avait aimé l'enfant qu'elle portait dans son ventre et que la mort avait pris en même temps qu'elle. Maintenant, il n'était plus question d'aimer. Pablo vivait. Il acceptait de vivre, c'est tout » (Clavel 1973 : 149). Il se reprend néanmoins à aimer : le coin de pays qui l'accueille, la terre qu'il est venu travailler, la femme qui l'emploie, la fille, innocente, de la maison, le journalier qui lui apprend le travail de la vigne, etc. Relevé à la microscopique échelle de l'individu, le défi n'a rien d'héroïque au sens « traditionnel » du terme. A la spectacularité du haut-fait, il oppose la simplicité, la trivialité, l'invisibilité du simple choix de vivre, après et malgré

l'expérience du pire. De sorte que l'on peut dire que Clavel se fait le héraut d'un héroïsme de la résilience, générateur de milliers de soldats inconnus, combattant du traumatisme et survivant pour eux-mêmes. Parfaitement callée sur la rhétorique de la victimisation abordée précédemment, l'idée est joliment rendue par la métaphore du piquet de vigne. En amont, elle met en scène Pablo, s'amusant à reconnaître des formes dans les bûches destinées à nourrir le feu domestique :

« Il y avait surtout les bûches qui avaient eu deux vies. La première, leur vie d'arbre, était trop loin pour parler. Mais c'était l'autre qui racontait. Et ce qu'elle racontait sonnait chaud dans le cœur de Pablo. Parce que cette deuxième vie, c'était une existence toute simple de piquet de vigne. Mais elle avait souvent un secret. Un secret qui demeurait entre Pablo et ce vieux bois râpé, fendu, rongé de pluie, qui portait encore des crampons de fer ou d'un fil rouillé. Et tout cela disait que le bois venait peut-être d'une plantée achetée depuis peu, où l'on avait remplacé les piquets, rénové des treilles, rajeuni des ceps. Ce n'était rien, mais c'était assez pour que la chanson du feu qui rongerait cette bûche-là prît un autre ton. Pablo restait alors pendant de longs moments à l'écouter, les yeux mi-clos, tandis qu'autour de lui, Germaine et Jeannette continuaient d'aller et venir dans la grande cuisine » (Clavel 1973 : 280-281).

Imaginé un demi-siècle plus tard, ou presque, le personnage de Facundo Trapero, chez Daniel Hernandez, n'est pas autant que Pablo tiraillé entre, d'une part, l'injonction à s'engager dans la grande lutte contre le totalitarisme ou pour l'Espagne et d'autre part, le projet de servir la petite cause de sa propre survivance. En aucun cas, il ne cède aux pressions qui pourraient faire de lui, comme de Pablo, un malgré-lui du maquis. Sans complexe, il le dit et le répète : « L'important, quand on en a bavé comme nous, c'est de réussir à être bien dans sa tête » (Hernandez 2007 : 94).

« Tu sais bien que pour moi, c'est fini tout ça. Pour toi, je suis peut-être un lâcheur mais j'estime avoir suffisamment donné pour toutes ces idées. Je préfère me consacrer à ma vie plutôt que de continuer à lutter. [...] Tous les morts que j'ai vus m'ont épuisé. J'ai besoin de la terre, de la nature pour me reconstruire. Je ne supporte plus vos réunions politiques, les débats qui n'en finissent pas, les engagements qui lient pieds et poings à des causes trop lourdes pour quelques hommes » (Hernandez 2007 : 143-144).

« Je me suis battu quand il le fallait. Maintenant la guerre est terminée. Si je n'avais pas tourné la page, elle m'aurait détruit à petit feu comme elle va brûler Carbonera et Mendoza et comme elle te [Juana] consume. Moi j'en ai fini avec tout ça. Je veux vivre. Si je pouvais ouvrir les prisons de Franco, je le ferais. Mais je ne peux pas, comme je ne peux pas changer la face du monde qui en a bien besoin et qui en aura toujours besoin. Je peux juste me sauver et ça, je ne veux pas le louper » (Hernandez 2007 : 257-258).

La philosophie de Facundo lui vaut de ne pas prendre parti pour l'un des deux clans qui ont amené avec eux leurs haines en exil. Pas plus pour le blanc que le rouge dont il est pourtant issu : « Ne te trompe pas ! je ne suis d'aucun côté, protesta Facundo [à l'adresse de l'un des hommes de Mendoza]. Je réproûve les assassinats de tes compagnons, mais ce que vous venez de faire [l'élimination des deux polonais] ne se justifie pas non plus. La vengeance n'est pas une loi. C'est la justice qui doit s'occuper de cela » (Hernandez 2007 : 247). S'il intervient, c'est seulement pour éviter à d'autres, telle la belle Juana, aussi périphériques que lui dans la vendetta, de s'impliquer, et pour veiller à ce que seuls les assassins s'entretuent en « un suicide réciproque » (Hernandez 2007 : 266), à ce qu'ainsi prenne fin le cycle de vengeance et ne surviennent plus de morts collatérales.

Depuis la première parution de *L'Espagnol* en 1959, la culture de l'individualisme a, c'est un truisme, fait son bonhomme de chemin. Les romans de la *Retirada* portent la marque de son avancée. La détermination inébranlable d'un Facundo à s'en tenir à sa posture de passivité le prouve, autant que la conjugaison, au présent de la remémoration, de l'héroïsme de la survivance. Le romancier l'incarne dans le personnage de Laurent Copt et l'opère à la faveur d'une « horribilisation », d'un noircissement appliqué non plus aux totalitarismes d'hier, mais à celui, insidieux, d'aujourd'hui. Avançant masqué, ce mal aussi terrible qu'indolore désigne le conditionnement de nos sociétés médiatiques et consuméristes.

« Quoi qu'on fasse, l'existence se résume à ça, poursuivit-il en désignant un segment imaginaire au-dessus de la table, regardez bien, ma main gauche représente la naissance, ma main droite la mort. Je ne crois pas en Dieu, ni en la réincarnation. Regardez bien mes mains, tout est là, sous vos yeux, j'ai mis tellement longtemps à le comprendre ! Il n'y a pas de deuxième chance, de session de rattrapage. Tout ce que vous n'aurez pas réalisé dans ce laps de temps si ténu sera perdu à jamais. Chaque seconde perdue en futilité nous rapproche de la fosse commune des cloportes. [...] Cloportes, lombrics, cafards, appelez-les comme vous voudrez ! Ouvrez les yeux. Observez-les qui déambulent sur cette place. Qu'est-ce qui les distingue des animaux ? Ils mangent, ils boivent, ils se battent pour une femelle, pour un bout de gras. Ils regardent la télé comme les bovins regardent passer les nuages. Ils copulent et ils dorment. Ils défèquent. Le bilan de leur vie tient en deux lignes comme celui d'un rat. Et ils n'en ont même pas conscience ! [...] Tout est encore possible. La fatalité c'est de la foutaise. [...] Cesser de faire semblant. Avec ma femme, ses vacances à Biarritz, son shopping, son régime, ses copines, avec mon patron, ses putains de délais intenable, son trafic de main-d'œuvre, ses magouilles, avec moi-même surtout [...] Trouver un éditeur pour mon premier roman. Le manuscrit est achevé depuis dix ans mais je n'ai jamais eu le courage d'aller plus loin. Prendre la mer ensuite. Un vieux phantasme. Ecrire encore. Ça me démange. Ecrire aujourd'hui c'est ramer à contre-courant. Je vais ramer jusqu'à épuisement de mes forces. Je n'aurai aucun regret. S'il existe quelque chose après la mort, ce lieu doit être hérissé de regrets. Je n'emporterai pas les miens. Ceux des autres ne pourront pas m'atteindre » (Membrive 2007 : 42-44).

S'il n'oublie pas les autres, ce « désengagement engagé » se donne d'abord et surtout soi, sa survie, son épanouissement, pour doctrine. De fait, de cette orientation à l'égoïsme, la ligne de partage est ténue. Raymond San Geroteo illustre son possible effacement avec l'histoire de celle qu'il tutoie tout au long de *La fille de l'anarchiste*. Avant la guerre civile, son engagement valut au père, l'anarchiste, tortures, brimades, incarcérations, qui se traduisirent en opprobre pour les siens. Régulièrement privés de son soutien, sa femme et ses trois enfants finirent par lui en tenir rigueur et, une fois réfugiés en France, par lui tourner le dos à la première occasion, en l'occurrence à l'annonce de la grossesse de sa fille à peine pubère :

« Tu [la fille de l'anarchiste] ne reverras plus ton père, un complot sordide le chassait du foyer. Il posa son béret sur sa tête et quitta les lieux. [...] Tu gommas ton père de ton existence. Il payait fort cher ses convictions syndicales et politiques. Il était finalement bien seul. Décrié chez lui, la cause défendue de ses renoncements seront payés par l'ingratitude. Dans un univers de souffrances, les sentiments des hommes et des femmes s'usaient sans compter. Vouloir l'anarchie c'était perdre son chez-soi, comme si aimer les autres devait l'éloigner des siens » (San Geroteo 2008 : 80-81).

Si l'auteur témoigne de cette exclusion que les rumeurs de complots, de dénonciations, d'exécutions dont bruissait la France occupée permirent de déguiser en disparition, ce n'est pas seulement pour illustrer l'adage selon lequel « nul n'est prophète en son pays » et rendre compte de la solitude qu'engendre le jusque boutisme idéologique. Elle nous est aussi donnée à voir comme la manifestation de l'antithèse à l'œuvre :

« Ton père vécut au rythme de ses rêves. Il avait de tout temps sillonné les aventureux chemins de l'agir. Ses souffrances étaient évacuées au fur et à mesure de ses avancées et de ses combats. Les cauchemars l'oubliaient. Sa pensée était une plainte qui l'apaisait durant son sommeil. La nuit, il bâtissait ses utopies ; le jour, il les sublimait. Il meurt trop tôt, ses rêves l'ont tué. Les tiens t'empêcheront de vivre. L'intensité de sa vie, impose sans conteste, l'admiration. Les longues années que tu vivras soumise, prospère puis malade confirmeront un vécu étroit et insipide » (San Geroteo 2008 : 94).

De fait, sous la plume de Raymond San Geroteo, se précise une autre manière de « mal désengagement engagé » qui, elle, ne se donne pas le maquis pour cadre, mais l'ordinaire d'une survivance mal employée. Le réquisitoire est sans appel :

« Tu découvris qu'il était inutile de penser aux autres. Fatalement ton cœur s'endurcissait ; tu voulais bien te battre pour les tiens mais au fond de toi-même tu pensais à toi. L'instinct te guidait vers l'inhumain »

(San Geroteo 2008 : 49). « Tu épousas par nécessité le capitalisme bienfaiteur. [...] Tu étais avide d'avoir et tu avais oublié d'être. Jamais tu n'aurais pensé que ce monde pouvait se regarder autrement. L'expérience des autres fut ton unique école. Tu n'as pas creusé ton propre chemin, ce sillon qui ne ressemble à aucun autre. Celui que chacun doit construire de ses mains, avec ses pensées et ses rêves. Rien d'intellectuel ne t'avait vraiment interpellée. N'ayant pas de sens critique, seuls des réflexes conditionnés, des comportements imposés et des images figées t'inspiraient. Tu étais, bel et bien, à l'école de Pavlov » (San Geroteo 2008 : 94).

Produit d'une résilience trop égocentrée, l'autisme social se donne à voir à la fois comme la dérive et l'antithèse de l'héroïsme anonyme. Au risque de lui-même, celui-ci fraye avec quelque chose de la menace, paradoxale, d'un totalitarisme de l'individualisme. Quoi qu'il en soit de ses excès ou de ses écarts possibles, l'« engagement désengagé », capable de métamorphoser les victimes en héros d'un genre nouveau, n'épuise pas le potentiel sémantique de la mémoire portée par le roman. Complexe, celle-ci appelle un décryptage qui n'en finit pas de faire le tour des postures, multiples, du romancier. Outre les voix déjà identifiées du témoin, de l'historien et du moraliste, ce dernier fait entendre celle du Français.

Le Français

Problématique, le thème de l'attitude des Français à l'égard des réfugiés fait l'objet dans les romans d'un traitement loin d'être homogène. Si l'on s'en tient à l'impression générale, l'on dira que pour tous les auteurs, les faits rapportés, par leur gravité, la condamnent d'eux-mêmes, sans qu'il leur soit nécessaire de formuler plus explicitement cette accusation. Celle-ci est du reste sans appel et porte bien au-delà de 1939 :

« Cette marque indélébile a fait d'elle [Maria, la grand-mère du protagoniste] une paria, une exilée, une étrangère. Une pied-noire d'origine espagnole fuyant sa deuxième guerre civile en moins de vingt ans, débarquée du Maroc dans la France d'avant mai 68, sais-tu au moins ce que ça voulait dire ? Elle n'était bonne qu'à faire la boniche. Une boniche logée dans un trou à rats. Son fer à repasser, posé à l'envers, lui servait aussi de réchaud pour les conserves avariées du Secours catholique. Son premier patron l'appelait Conchita. Pour lui toutes les femmes de ménage étaient espagnoles et s'appelaient Conchita. Même son identité, on la lui avait volée ! » (Membrive 2007 : 126-127)

On devine néanmoins chez certains, chez René Grando par exemple, un vague effort de nuances, incarné dans *Les babouins du zoo de Barcelone* par la figure fugitive (le temps d'une demi-page) d'un garde anonyme faisant l'offrande d'un paquet de cigarettes aux réfugiés qu'il encadre, en route pour le camp (Grando 1994 : 31), ou encore par les Vergès,

père et fils, qui prennent le risque d'héberger Miquel après sa première évasion. Autant qu'elle est mesurée, la référence à une histoire positive de l'accueil est seulement suggérée.

Quelques textes vont même plus loin, et dans le souci d'équilibrer les points de vue, et dans l'explicitation de ce souci, en l'occurrence les romans pour la jeunesse, dont a déjà dit qu'ils sont plus enclins que les autres à cet exercice. Ainsi, Michèle Bayar s'emploie-t-elle, dans un même mouvement, à donner une double image de l'accueil des réfugiés par la population française, négative puis positive : « Un paysan français, Catalan du Nord, offre quelques miches de pain à une famille en échange d'un bijou. Avec l'exode espagnol, un vilain commerce fleurit sur les Pyrénées. D'autres, heureusement, sont venus offrir de partager ce qu'ils possèdent. Ils distribuent des couvertures, des chaussettes, des gilets, des médicaments ; ils prennent en charge les enfants » (Bayar 2009 : 57). Raymond San Geroteo, à son tour, use du procédé : « J'[le père de l'auteur] ai souvent remarqué des personnes qui étaient sensibles à notre douleur et nous adressaient quelques mots de réconfort, souvent en catalan d'ailleurs. Certains nous donnaient quelques vivres, et crois-moi la nourriture était la bienvenue. D'autres individus, ceux qui nous prenaient pour le diable ou pour « des bouffeurs de curés », se signaient en nous voyant » (San Geroteo 2006 : 131).

D'une manière qui n'est pas sans rappeler celle de Martí et de Chabrol enclins à ponctuer leur texte de notations à charge une fois contre les républicains, une fois contre les franquistes, Hélène Legrais distribue les bons et les mauvais points :

« [...] l'accueil de la population de Cerbère, le premier village français après la frontière, descendue dans la rue en pleine nuit de février, pour donner à manger aux malheureux fugitifs épuisés, tendant qui une miche de pain, qui un tupi de soupe fumante. Certains, apitoyés par tant de détresse, avaient même accueilli des mères avec leurs enfants à leur table, où ils avaient pu se réchauffer autant de la chaleur du feu que de celle de leurs hôtes. Le maire du petit port que dominait une immense gare ferroviaire était intervenu auprès des autorités : il s'était porté garant personnellement de tous les réfugiés originaires de Portbou, la cité jumelle de l'autre côté de la crête. Ils seraient hébergés chez l'habitant » (Legrais 2007 : 44).

« Enfin, entre les badauds, rôdaient les affairistes et profiteurs de tous poils avec leurs sacoches ou leur sacs à dos en toile. Ils échangeaient des boîtes de lait ou un poulet contre une montre ou une chaîne en or. On les voyait se pencher, le regard plissé, sur les quelques bijoux de famille sauvés durant l'exode que des réfugiés venaient leur présenter à travers les croisillons de fil de fer barbelé, puis, après quelques palabres, tendre les maigres vivres convoités tout en empochant prestement le collier ou la bague ». (Legrais 2007 : 73).

« Le bruit courait au camp que des représentants de plusieurs partis politiques, communistes, socialistes, radicaux, ainsi que des associations familiales, s'étaient regroupés à Perpignan pour demander que chaque

famille catalane prenne un enfant espagnol sous son toit. Cette offre généreuse qui leur prouvait qu'il y avait une autre France que celle qui les gardait enfermés comme des criminels, avait mis du baume au cœur des exilés » (Legrais 2007 : 75-76).

Raymond San Geroteo pratique également ce double saupoudrage. Mais, de la nuance subtile au contraste criant, il n'y a qu'un pas chez cet auteur. Ses deux romans sont ainsi émaillés de constats, observations, réflexions, les faisant sans cesse osciller entre réquisitoire et éloge. D'un côté, ce familier du grand écart ne semble pas disposer de mots assez forts pour condamner la non-intervention de la France avant 1939, l'accueil réservé aux vaincus, l'oubli de la dette à l'égard des *guerrilleros* ayant combattu pour la libération du pays, les difficultés faites à l'intégration, le racisme ordinaire... De l'autre, il multiplie les notations du type : « Il [le père de l'auteur] ne l'avouait pas, mais il était admiratif du système démocratique français, un exemple que l'Espagne républicaine aurait dû suivre » (San Geroteo 2006 : 195). « Ton père s'étonna de voir ses patrons s'investir autant que leurs employés. [...] L'accueil réservé à des étrangers de passage, rouges de surcroît, l'épatait. « La France avait quelques siècles d'avance sur l'Espagne », pensait-il. Dans son Aragon natal jamais il ne rencontra tant de prévenance eu égard au miséreux journalier agricole qu'il était » (San Geroteo 2008 : 55).

Il arrive aussi parfois que l'indulgence et la compréhension pour l'accueil réservé par la France aux exilés l'emporte : « Plus tard, Emilio apprendra qu'en un mois plus de cinq cent mille personnes ont été, comme eux, recueillies. Et il comprendra les difficultés de la France qui reçut, sans y être préparée, un tel flot de malheureux » (Fillol 1985 : 51) ; « Ces soldats, pense Louisa, ne sont pas méchants, mais ils sont dépassés par les événements » (Fillol 1985 : 62) ; « Non, pensa Julia, ce n'est pas possible que la France soit heureuse d'accueillir tous ces enfants, ces femmes et ces hommes sans aucune crainte. Ces gens affamés, sans argent et ne parlant pas la langue » (Bueno 2007 : 123). Dans *La fille de l'anarchiste*, Raymond San Geroteo qui, à l'occasion, sait modérer ses excès, lui aussi invoque l'ampleur de l'exode pour rendre compte d'un accueil dont la piètre qualité était mathématiquement prédictible, y compris aux yeux des réfugiés, qui dans leur détresse, étaient malheureusement les plus disposés à nier l'évidence de ce les attendait : « Tu doutais. Tout le monde doutait de tout et plus encore de ces inconnus qui marchaient toujours et encore. Ils ne pouvaient pas tous s'installer en France » (San Geroteo 2008 : 36-37). Dans *Les oliviers de l'exil*, le même auteur inverse quasiment la perspective, tandis qu'il met en exergue la misère et la virulence des

réfugiés pour lui imputer le déploiement de force, les vociférations, les fouilles, les confiscations et le traitement des réfugiés en prisonniers :

« *Hijo*, la perspective d'un exode massif de notre armée terrifiait les autorités. Nous étions des révolutionnaires déferlant sur le territoire national telles des « hordes terroristes ». Parce que nous étions sales et souvent en haillons nous faisons véritablement mauvaise impression. Le comportement de quelques camarades inconscients et arrogants choquait aussi les autochtones. Certains provoquaient la foule, l'interpellant bruyamment, chantant parfois des hymnes révolutionnaires en tendant le poing gauche bien haut » (San Geroteo 2006 : 129-130).

En même temps qu'il redistribue les responsabilités, San Geroteo en exclut la grande majorité des Français, pour les concentrer sur les appareils politiques, et encore pas tous, ceux de droite : « Mon fils, avec du recul, j'avoue ne pas en vouloir à ces français [*sic*] qui nous regardaient comme des bêtes sauvages. Ces gens étaient fortement influencés par une droite radicale qui dégueulait contre les « rouges » une féroce aversion à travers la presse. C'est bien cette haine qui a façonné les peurs de la population française » (San Geroteo 2006 : 132).

Albert Bueno fait quant à lui plus que comprendre et excuser, il s'émerveille. La citation qui suit accompagne le récit de l'accueil idyllique dont a bénéficié la famille Casado, dans une ferme du Tarn, celle de Mireille Caussac. Cette veuve s'attache tant à ses protégés naufragés de l'histoire qu'elle choisit de léguer ses terres et sa maison au fils, Manuel, à qui elle a appris à lire.

« La France, le pays des droits de l'Homme, avait accueilli les miséreux quelques décennies auparavant et aujourd'hui elle accueillait les réfugiés, les exilés, les républicains, les fils de la liberté. Comment faisait-elle ? Elle venait d'ouvrir ses portes à cinq cent mille Espagnols. Aucun pays au monde n'avait jusqu'à ce jour fait un tel geste. [...] Mais qu'est-ce qui liait la France et l'Espagne au point que celle-ci tendit la main chaque fois que des Espagnols en difficulté se présentaient sur son territoire ? Quelle leçon d'humanisme à ce peuple descendant des conquistadors ! L'Espagne n'aurait jamais été capable de tels sacrifices. L'Espagne venait de rater sa révolution, elle aurait pu être un exemple pour le monde avec ce projet de collectivisme. Après avoir troublé le reste du monde quatre siècles plus tôt avec la *conquista*, après avoir été responsable de l'hégémonie du vieux continent, de sa pensée unique, elle sombrait dans la misère, le despotisme, l'échec d'un idéal » (Bueno 2007 : 148-149).

Moins spectaculairement que sous la plume un peu à part d'Albert Bueno, le roman s'éloigne du réquisitoire en même temps qu'il hésite. Il est loin en effet de faire montre de l'unanimité

manifestée à propos de la guerre. L'oscillation n'est pas indépendante de ce double produit de la mémoire qu'est la victime convertible en héros de la résilience. Celui-ci supposant celle-là, la mémoire requiert tout à la fois des maux (le mépris, l'exclusion, le racisme, les difficultés d'insertion et d'intégration...) et des possibilités de résurrection à soi (le travail, le logement, le regroupement familial,...). A défaut d'un quatrième type d'acteurs susceptibles d'incarner les donneurs d'opportunités aux côtés des victimes et des héros, elle implique forcément un troisième terme janusien. A moins que l'on ne procède à une dissociation en son sein, pour en définir un supplémentaire, opposable au précédent, ce à quoi s'essaie San Geroteo, on l'a vu, en distinguant de la masse des « gentils » Français les « méchantes » droites antirépublicaines.

Cela étant, l'ambiguïté sous le signe de laquelle le romancier place la figure du Français de 1939 ne fait pas sens seulement en regard du passé raconté. En d'autres termes, sa raison d'être n'est pas réductible à la cohérence du récit porté par la mémoire. Elle a aussi à voir avec le rapport, plus compliqué qu'il n'y paraît, du présent remémorant avec le passé remémoré. Ainsi recadrée et appréhendée, l'hésitation se donne à entendre comme la résonance d'un double *hiatus*. Pour les descendants d'Espagnols en exil, mais aussi pour tous les descendants d'exilés (« économiques », rapatriés d'Algérie) qui reconnaissent assez de leur propre destin dans celui des vaincus magnifiques pour le faire un peu leur, il ne doit pas être si simple en effet de concilier la fidélité qui anime le descendant envers des origines autres – c'est-à-dire envers une histoire, une langue, une culture, une identité nationales autres – et le sentiment de dette qu'inspirent à l'intégré l'éducation, l'aisance, la promotion sociale, l'accès à la nationalité dont il a bénéficié. Quant aux Français « de souche » qui eux aussi font advenir et prennent en main cette mémoire, leur marge de manœuvre semble tout aussi étroite. Quel compromis imaginer à l'heure d'assumer tout à la fois la culpabilité de leur pays « mal accueillant » et leur sincère sympathie pour les républicains échoués en France ? La peinture impressionniste des *Franchutes* de 1939 dans le roman peut ainsi très bien se comprendre comme l'exutoire de toutes ces schizophrénies.

5-DES ROMANS SUR LA MEMOIRE : LES VOIES DU SOUVENIR

Anatomie de la mémoire

A tout le moins feuilletée, la relecture du passé à laquelle s'adonne le romancier *pour* faire mémoire se double d'une lecture symétrique du présent de la mémoire. L'actualité de la remémoration forme en effet avec le passé remémoré la trame inextricable de la majorité de textes. De même que l'on s'attend à ce que le romancier occupé à raconter le passé se fasse un peu historien, l'on n'est pas surpris de la tonalité psychologisante que prend alors le roman. Plus étonnante, en tout cas pour la lectrice que je suis, est le tour sociologisant ou anthropologisant alors donné au roman. A la manière d'un Maurice Halbwachs, Jean-Louis Pouytès met en évidence l'évolution de la mémoire en fonction du présent – « Un étrange pays celui de la mémoire, sans cesse reconstruit, toujours renouvelé » (Pouytès 2005 : 120) – son caractère social – « Chaque rencontre édifie un îlot, chaque mot une amarre. Mais tout, à nouveau, se confond et chacun se retrouve seul à la recherche d'itinéraires rassurants, à la recherche de compagnons qui auraient surnagé » (Pouytès 2005 : 120). Le romancier souligne aussi à quel point la mémoire est fille de notre modernité individualiste, et donc faite de mille et un points de vue, tous différemment ouverts au souvenir et fermés à l'oubli :

« Il arrive un moment dans ton existence où le temps devient un grand marécage, comme ceux des côtes de mon enfance, vers Sancti Petri. Les ruisseaux vifs du passé ont raboté les montagnes. Avant d'aller se fondre dans l'océan ils laissent tout un entremailage de ruisseaux, de lagunes, de chemins hasardeux. Chacun s'y promène à sa façon et tu y croises de drôles d'arpenteurs. Tu en vois qui courent à bride abattue sur des pistes durcies de sel, elles n'ont ni début, ni fin. D'autres s'enfoncent jusqu'aux genoux dans des vases noires et puantes. Des pataugeurs obstinés, des têtus du souvenir moisi » (Pouytès 2005 : 119).

Cela étant, parmi les auteurs du corpus, Jean-Louis Pouytès fait exception. Cet instituteur devenu médecin après mai 68 se présente comme un familier de la pensée d'Edgar Morin qu'avec ses amis archéologues (Jean Guilaine, Dominique Sacchi, Jean Vaquer...), il invite régulièrement à Carcassonne, pour participer aux colloques interdisciplinaires de l'ADREUC (Association pour le Développement de Rencontres et des Echanges Universitaires et Culturels).

Plus chercheur mais moins sociologue ou anthropologue dans l'âme, Jean-Claude Villegas sait autant, sinon mieux que Jean-Louis Pouytès, ce qu'il en est des cadres sociaux de

la mémoire. Il s'avère pourtant plus mal à l'aise avec les variations de la mémoire que sa formation lui a appris à reconnaître tout autant qu'à se méfier. Aussi ne peut-il s'empêcher, moins en manière d'analyse, qu'en manière d'excuse, de prévenir le lecteur des écarts prévisibles entre la mémoire rapportée et la réalité vraie des faits : « Je suis conscient de ses imperfections, de ses faiblesses, de ses erreurs, de ses dissimulations ou de ses mensonges. Que le lecteur n'y cherche nullement une vérité historique. Il n'y trouvera qu'une mémoire partielle, vacillante, fallacieuse ou déformante, mais toujours sincère, vraie » (Villegas 2009 : 11). A condition de passer outre la connotation négative dont elles sont systématiquement affectées, on peut relire, dans les remarques que Villegas multiplie le long de son texte, l'esquisse, répétée à l'envi, d'une approche critique de la mémoire :

« Histoires fantasmées qu'il [le père de l'auteur] invente, transforme et ressuscite, au gré de sa fantaisie et de son auditoire, au gré de sa mémoire » (Villegas 2009 : 43).

« Mémoire capricieuse qui joue de ses souvenirs, les suscite et les oublie ; mémoire vive et indomptable qui multiplie les anecdotes, les pare de mille détails, invente des précisions inutiles, ne cesse de broder au fil du récit la légende dorée d'un passé imaginaire. Mémoire fourbe et sinieuse, qui construit son histoire autour de trois ou quatre faits marquants, répétés jusqu'à la lassitude, comme autant de jalons épars d'une chronologie incertaine ; mémoire fallacieuse, capable de rejeter, d'effacer, d'engloutir ce qu'elle n'aurait pas voulu vivre » (Villegas 2009 : 50).

« Car dès qu'elle [la mère de l'auteur] raconte, elle plonge aussitôt dans cet univers fantastique qu'elle fait jaillir d'on ne sait quelle source enchantée. Et ses récits se peuplent alors de leurs fées de tous les jours, de leurs monstres souriants dans un quotidien devenu merveilleux » (Villegas 2009 : 123-124).

« Elle [la mère de l'auteur] ne peut se priver de son charme qui exerce sur nous un envoûtement constant et métamorphose chacune de ses paroles. Elle nous raconte cette enfance perdue, sa mère malade, son travail de tous les jours et elle ne peut s'empêcher d'y mêler ses émotions enfantines retrouvées, ces instants éphémères de bonheur qui s'entrecroisent, se heurtent et se superposent à une autre vision des faits, finissent par se détacher de leur fond de tristesse pour le recouvrir peu à peu et progressivement l'effacer » (Villegas 2009 : 131).

« Quand elle [la mère de l'auteur] cherche dans ses souvenirs, elle n'y trouve que ces images merveilleuses de processions joyeuses, de batailles de fleurs, de jeux d'enfants dans la campagne [...] Mais toutes ces histoires ne sont plus que souvenirs embellis par le temps, purifiés, aseptisés. Son esprit a besoin d'y gommer méticuleusement, en une indispensable anesthésie, toute trace de douleur » (Villegas 2009 : 155).

« Oui, cela avait dû se passer ainsi. C'est du moins de cette façon qu'il [le père de l'auteur] avait raconté la scène, qu'elle semblait la plus vraisemblable... A moins qu'il n'ait pas couru ce soir-là, qu'il ait volontairement défigurés les faits, omis des circonstances, un détail sans importance de l'action, et ce détail insignifiant laissât entrevoir une autre réalité, plus banale, démunie de tout son éclat, une action ordinaire exécutée par un homme ordinaire, un soldat comme les autres, capables d'avoir peur, d'abandonner, de désertier et fuir, parce que l'instinct est plus fort que la gloire, parce que le courage, son courage, n'est peut-être qu'une fiction de sa part, une aura dont il aurait voulu depuis toujours se revêtir, une simple légende qu'il aurait longuement, savamment, entretenu devant nous. Le lieutenant Miranda abandonnant son poste, profitant de la nuit pour s'enfuir... Une autre histoire, une nouvelle version des faits qu'il s'était toujours refusé à conter mais qui s'inscrit dans sa mémoire comme un indésirable cauchemar » (Villegas 2009 : 257-258).

« Avec les années, ils [les parents de l'auteur] avaient échafaudé une minutieuse et patiente reconstruction de leur passé, où chaque scène, chaque détail était à nouveau examiné, nettoyé, poli, décapé, restauré, pour nous être livré enfin dans son costume d'apparat, vêtu de ses plus beaux atours : le fait sublime, l'acte héroïque enfin retrouvé par la magie des mots et du souvenir » (Villegas 2009 : 334-335).

« Je suis arrivé au bout de leur histoire, sans l'avoir vraiment racontée. Que sont devenues ces journées qu'ils m'ont soigneusement cachées ? Quelles pensées, quelles actions cachent leurs silences, cette façon de forcer l'oubli qu'ils dissimulent à grand peine ? Pourquoi ce refus obstiné à ne pas tout raconter, cette pudeur à révéler les moments les plus signifiants, les faits les plus marquants de ce lointain passé ? Pendant tant d'années où nous vivions ensemble, tout m'avait semblé évident. Je les croyais aveuglément. Et désormais, au fil des pages le doute a surgi. Si celui que j'ai toujours cru vainqueur, batailleur, citoyen follement épris de justice, fou d'amour, beau, trop parfait n'avait été qu'un homme ordinaire capable d'avoir peur, de fuir, de trahir ? Si tout ce récit n'avait été qu'une histoire inventée afin de justifier un passé trop mesquin, inavouable parce que trop ordinaire ? » (Villegas 2009 : 335).

La distance et le soupçon ne sont pas moins grands sous la plume de Claude Marti et Jean-Pierre Chabrol : « La mémoire arrange tout » (Chabrol, Marti 1984 : 20). Elle « arrange » surtout la mémoire de Camille, le double fictionnel de Claude Marti, porteur de deux mémoires, archéologique et biographique, aussi lumineuses l'une que l'autre. Sa mémoire archéologique est celle des souvenirs hérités de sa grand-mère maternelle et de sa mère ; ils ont pour cadre la casa Noguero, sise dans un hameau perdu du Sobrarbe, Pallaruelo, et s'ancrent dans les décennies qui précèdent la guerre civile et le départ de la famille maternelle pour la France. On pourrait croire leur inventaire calqué sur le sommaire d'une monographie ethnographique (le départ des troupeaux pour l'estivage, les veillées, le passage du colporteur, le carnaval,...) s'il n'incluait l'évocation de figures singulières, notamment celle le jeune curé progressiste, poseur de paratonnerre et bouffeur de moines ; si n'y figuraient pas, non plus, les signes avant-coureurs de la catastrophe, telle la découverte par les enfants du village du

squelette d'un carliste. Ces dissonances n'altèrent cependant pas la tonalité de cette mémoire héritée, foncièrement positive, à l'image du père d'Antonia : « Son père, un de ces hommes qui ne se fâchent jamais, qui sont équitables, posés, travailleurs, jamais malveillants, qui n'ont aucun défaut, aucun vice, aucune perversion sexuelle, qui ne savent même pas ce que c'est, qui s'épanouissent au sein d'un village merveilleux qui a pour nom Pallaruelo » (Chabrol, Marti 1984 : 141). Quant à la mémoire plus proprement biographique de Camille, elle ramène à la conscience du protagoniste les heures d'une enfance et d'une adolescence passées au cœur de la Calle Alta, la petite Espagne carcassonnaise : « A Carcassonne, sa Calle Alta, c'était un paradis... » (Chabrol, Marti 1984 : 159). « Calle Alta, une grande famille » (Chabrol, Marti 1984 : 160) avec ses figures hautes en couleurs, à commencer par celles de ses grands-parents maternels, son père militaire, sa mère couturière, les trois générations cohabitant sous le même toit, et autour de cette famille de type « souche » bien qu'affranchie de la terre, le voisinage de toutes les familles espagnoles échouées là, vague migratoire après vague migratoire. Ce faisant, la manie manifeste de Camille d'idéaliser son passé et celui de sa famille ne génèrent pas, sous la double signature des auteurs des *petites Espagnes*, les inquiétudes complexées que l'on peut relever sous la plume d'un Jean-Claude Villegas. Sur un ton beaucoup plus léger, le dialogue des deux protagonistes permet de faire saillir la divergence et ce faisant de mettre en scène tout à fois l'objectivation du fait mémoriel et cette autre distance qui fait défaut à Villegas, celle de la perpétration, en pleine conscience, des excès, insuffisances ou travers de mémoire.

« – Camilo, tu me parles de ta grand-mère du temps où elle était petite fille à Pallaruelo... »

– Oui.

– Et elle t'a raconté *tout ça* [sic] ?

– Pas tout, exactement, je... je reconstitue d'après les détails qu'elle m'a fournis. Ça te gêne, Elie ?

– Non, non, continue, j'y suis » (Chabrol, Marti 1984 : 27).

« Il n'a plus qu'une idée, il me l'a répétée cent fois : « Revenir au pays. Faire le chemin en sens inverse comme si au bout, avec ton pays, tu allais retrouver tes quinze ans. Et tes jambes neuves pour courir derrière le troupeau par-dessus les mottes et les ruisseaux. Revenir chez soi, c'est reprendre un peu ce qu'on a été... »

Elie donne un coup de coude à son ami :

– Il t'a vraiment dit tout ça comme ça, ton voisin...

– Bien sûr ! répond Camilo » (Chabrol, Marti 1984 : 93)

Fauteuse de doutes complexés ou au contraire d'exagérations délibérées, la conscience de la variabilité de la mémoire se manifeste diversement dans le roman. En contrepoint, se profile une manière d'éthique romanesque qui, implicitement, exige l'effort de conformité au passé. D'une norme l'autre, il est, outre celle qui agit le roman et dont les auteurs tentent avec plus ou moins de liberté de s'accommoder, celle que le romancier expose, explore, discute, et qui fait la part entre la mauvaise et les bonnes mémoires.

La mauvaise mémoire

Le roman reprend assez facilement à son compte l'idée que les descendants militant pour la « récupération » mettent volontiers en avant selon laquelle les réfugiés de 1939 n'ont pas constitué ni transmis la mémoire de la Retirada. Elevé au rang de généralité sociologique ou psychologique, et ce, abusivement à considérer la circulation du souvenir dans les familles comme celle de Joséphine évoquée en commençant, le silence prêté à la première génération s'accorde tout à fait à la rhétorique victimisante :

« la mémoire des Vaincus, c'est la honte de l'avoir été, un point c'est tout ; ensuite, on entend seulement siffler le silence [...] ; un silence creux, comme celui qu'on perçoit dans le fond d'une conque collée à l'oreille, une sorte de respiration sombre, infinie, l'exhalaison des abysses, le bruit de la mer ; un silence qui fige les mots ; devenue coquillage, l'histoire perfore le sable, s'enfonce dans les profondeurs de la plage » (Mestre 2009 : 295).

Serge Mestre origine le silence dans la honte de la défaite ; il aurait tout aussi bien pu invoquer les outrages d'un accueil dégradant. Réputée tue, la mémoire n'est pourtant pas synonyme d'oubli. Les romanciers aiment à suggérer ce faux vide, ce trop plein de non-dits, en jouant de la métaphore des sens. Inaudible, cette mémoire sans mots est par l'habileté de leur plume rendue visible. Ainsi le romancier convoque-t-il l'image des traces qu'elle laisse et que les corps trahissent. De façon récurrente dans les romans, les cicatrices au visage apparaissent au nombre de ces signes. Traces les plus évidentes, elles sont en somme celles qui se voient comme le nez au milieu de la figure. Mordue par un gros chien le jour où son père part pour ne revenir que bien plus tard, après être passé par l'enfer de Mauthausen, Consuelo dans *La défunte* porte sa vie durant cette marque. Julia dans *La Lumière et l'Oubli*, arbore également une cicatrice, vestige d'un interrogatoire musclé dans les bureaux de Direction générale de la Sûreté. Le corps est encore mobilisé par le romancier avec le motif de

la cécité : Julia, toujours elle, souffre de ce mal invisible aux autres comme le monde l'est à ses yeux.

Ces blessures métaphoriques disent alors la mémoire en termes de mal. Jean-Louis Pouytès annonce la couleur aux premières lignes sibyllines de *La défunte* : « *Soyez prudent, on peut facilement s'égarer dans cette région-là* [sic] » (Pouytès 2005 : 11). A cet avertissement, font écho bien d'autres recommandations tout au long du texte : « On ne joue pas impunément avec les cimetières. Les monuments de la mémoire n'ont pas l'aspect granitique de ceux que l'on érige sur les places publiques, mais leur fréquentation est *périlleuse*. Ils suscitent des *tempêtes* dont les *orages* n'en finissent plus de s'abattre bien longtemps après leur élévation » (Pouytès 2005 : 49) ; « Mais fais attention où tu mets les pieds, amigo... ces gens-là ce ne sont pas des tendres, ce sont des écorchés [...] Fais bien attention où tu te faufiles ; il y a de la mort ; de la mort contagieuse par là. Parfois, dans ces cas-là, il veut mieux se carapater » (Pouytès 2005 : 138). Les auteurs recourent à différentes images pour dépeindre ce mal : - la cendre : « sa mémoire aussi sourde que la cendre » (Mestre 2009 : 52) ; « si tu savais comme j'ai souffert de ses silences ; [...] il te reste toujours la saveur de la cendre » (Mestre 2009 : 291)

- le poison : « Tu viens ici, tu me parles d'une femme assassinée ? Sais-tu vraiment ce qui l'a tuée ? Je ne connais rien de son histoire. Ce que je peux en imaginer est bien suffisant. Manuela ? La petite-fille de Miguel, l'enfant de sa fille ? Le premier espoir pour lui, peut-être le seul, de ne pas mourir tout à fait ! Quel poison lui aura-t-il déversé dans la tête ? » (Pouytès 2005 : 120-121) ; « L'histoire de la guerre perdue, chaque jour, aussi loin que puisse remonter le souvenir, glissait son amertume dans les entrelacs des jours » (Pouytès 2005 : 208) ;

- la noyade : « Ceux que nous voudrions noyer dans la boue, qui resurgissent dans des cauchemars fétides. N' imagine pas que tu peux les éliminer. Ils ont leur part de ces fermentations » (Pouytès 2005 : 119-120). « Tu ne comprendras rien aux Espagnols comme Miguel ou comme moi, rien à leurs enfants et même à leurs petits enfants, si tu ne comprends pas quelle guerre nous portons en nous. Tant de mort nous a coulé dessus ! Manuela ? Tu ne comprendras rien, à Manuela, ni à sa vie, ni à sa mort, si tu ne comprends pas comment on peut se noyer dans notre histoire » (Pouytès 2005 : 94-95) ;

- la blessure : « un passé qui n'était pas le mien, mais que je portais comme une blessure » (Villegas 2009 : 9) ;

- l'impasse : « Quel monde lui aura-t-il enseigné ? Quel monde aurons-nous montré à nos enfants ? Quels chemins pour y accéder ? Je crains que ce

ne soient que sentiers barrés de culs-de-sac. Ils s’y déchireront le cœur » (Pouytès 2005 : 120-121).

Plus prosaïquement, le roman décrit les effets nocifs de cette mauvaise mémoire. Le diagnostic se fonde d’abord sur l’isolement et l’enfermement volontaires. Dans *La Défunte*, le départ de Joan, mari de Consuelo et père de Manuela, puis la fuite des deux amants de cette dernière, apparaissent comme la conséquence inéluctable du repli sur soi : « Consuelo se mura » (Pouytès 2005 : 348-349). De l’inaptitude à être avec les autres à l’incapacité de se retrouver face à soi-même, il n’y a qu’un pas que le romancier n’hésite pas à franchir. Ainsi est-ce en termes d’obsession, voire de possession, que Raymond San Geroteo rapporte les ravages de la mémoire tue, à propos de la fille de l’anarchiste : « A force de ne jamais évoquer ta prime jeunesse, tu y avais renoncé sans t’en rendre compte. Tu pensais avoir évacué les souvenirs les plus pénibles. L’usure du temps n’effacera pas les substrats ni les fantômes stockés dans l’inconscient » (San Gereoto 2008 : 93).

« Piquer du nez était la quiétude attendue, le havre de paix nécessaire pour charger la batterie de ton énergie si peu renouvelée. Tu tentais de prolonger ce repos pour retarder le rendez-vous avec les songes qui te hantaient. Tu tenteras de mesurer la probabilité de remplacer le sommeil nocturne par quatre ou cinq somnolences diurnes. Vaine hypothèse, à l’heure où le chien de ta voisine ne cessait de gueuler sur le dernier passant, tu retourneras dans les bras de Morphée ou plutôt dans les flammes de Satan. Un mot, une image ou un geste anodin qui marquaient une journée somme toute bien ordinaire, réveillaient ton inconscient la nuit et rallumaient les blessures que tu gardais cachées depuis six décennies. Les empreintes étouffées brûlaient ton repos puis en un rien de temps se consumaient » (San Geroteo 2008 : 103-104).

Ainsi se profile le thème de la folie, que développe plus avant le roman. Sous la plume de Jean-Louis Pouytès, Manuela en vient, logiquement, à faire un passage en psychiatrie :

« Et ta voix s’échappait de bouches autres encore, elle portait en écho les voix de ces bouches que la mort avait bâillonnées mais dont les cris de révolte et de douleur vibraient encore fort aux déchirures de ta gorge. Les voix égorgées de l’exil. Le tocsin pesant de ton héritage résonnait toujours en alarme, transformant ta parole en langage inouï. Une parole multiple, indéchiffrable dans les débordements de ce que je prenais pour des délires. Car je croyais y reconnaître le jaillissement de la folie » (Pouytès 2005 : 392).

La Lumière et l’oubli met en scène la même hystérie. Gloria est aux prises avec deux grands secrets, celui de sa naissance d’une mère républicaine exécutée une fois son nourrisson sevré, et celui de son adoption. Aussi « la folie d’Hector Fortuna [le père adoptif] », voleur d’enfant

et ordonnateur du silence, finit-elle par « démolir la raison » (Mestre 2009 : 212) de l'adolescente qui, dérangée, dérange à son tour et met le feu à l'appartement.

Si grâce aux révélations de sa tante adoptive, Gloria, devenue Julia, réchappe de tous ces silences assourdissants, tous les démêlés intérieurs qu'occasionne la mauvaise mémoire ne connaissent pas la même issue heureuse. Bien au contraire. La mauvaise mémoire est de ces maux qui minent de l'intérieur et fait de ses porteurs des morts-vivants, des fantômes d'eux-mêmes : « Ce juste errait, accablé par la défaite, et le désenchantement des tâches non terminées » (Pouytès 2005 : 255). L'image atteint quelque chose d'un paroxysme dans *Le jour de votre nom*. Pendant le temps de son internement à Gurs, Alvaro, le protagoniste est, avec Zdenek Mazaryk et Gad Rosembaum, préposé à l'ensevelissement des morts du camp. Tour à tour, les trois compagnons d'infortune vacillent, se reconnaissent dans le miroir de la mort – « Il [Gad] dort dans la même boue que ceux qu'il a enterrés dans la journée [...] Il repose au centre d'une gangue de glace, sur un matelas d'ossements dont ses cauchemars sont peuplés » (Sebban 2009 : 193) ; « Il [Zdenek] s'imagine semblable à ceux dont les derniers mots sourdent entre les planches de leur boîte avant d'être cachetés par un bâillon d'argile » (Sebban 2009 : 196) ; « Puis il [Alvaro] a enterré plusieurs hommes prénommés Isaac et les choses ont changé. Lui qui n'avait pas vu son père mourir, lui qui n'avait pas enterré un seul membre de sa famille s'est inlassablement mis à lire son deuxième nom Alvares, sur les pancartes enfoncées à la tête des tombes » (Sebban 2009 : 202) –, au risque d'y tomber et de jouer les fossoyeurs fossoyés : « Gad a enterré sa femme. Alvaro et Zdenek ont enterré Gad dans la soirée » (Sebban 2009 : 201). L'idée de cette morbidité bien portante est aussi particulièrement bien rendue, toujours dans *Le jour de votre nom*, par le nom, Alvares, transformé en prénom Alvaro dévolu au fils « par défaut », « faute de mieux » (Sebban 2009 : 235), après avoir été abandonné ou presque. Ou presque, comme le suggère l'homophonie et parce que « gravé sur la stèle où reposait sa première épouse. [...] il [le père] l'avait, non pas renié, mais s'en était défait comme d'une mue, [...] il l'avait légué à la postérité d'une tombe » (Sebban 2009 : 240). Escamoté, dissimulé, le nom porté n'a de référent qu'une tombe, qu'un nom gravé, ce qui n'est pas peu dire, symboliquement : son porteur procède des morts.

Déprimante, aliénante, anéantissante, la mémoire, au final, tue invariablement, systématiquement. Le romancier orchestre ainsi la coïncidence parfaite du participe passé du verbe taire et l'indicatif du verbe tuer. Dans *La défunte*, la mauvaise mémoire fait le vide à mesure qu'elle se transmet du père, Miguel, à la fille, Consuelo, puis à la petite-fille, Manuela. La première meurt prématurément, consumée par un cancer, la seconde avorte, et

plus tard se suicide. Le cadre narratif d'*Amapola* est hérissée de tombes : celle du grand-père, figure si bien « incarcérée au ressac du passé » (Sebban 2008 : 14) suicidé, celle du frère, noyé, celle de la mère emportée par le chagrin, celles des oncles et tantes, partis pour le Nouveau Monde et disparus sans laisser de descendance. Une nécrologie analogue traverse dans *Le jour de votre nom* : Isaac le père, Rebecca, les internés du camp, Victor le fils, le Père Thomas, Paco, l'enfant dans la cohorte des déportés.

Les « méchants » ne sont pas moins que les « gentils » torturés par cette sale mémoire. La mémoire des « vaincus », plombée par la honte de la défaite, est au moins légère d'une certaine bonne conscience, celle des idéaux de partage, d'égalité, de démocratie auxquels ils se sont ralliés. Chez les vainqueurs, le « mal » de la mémoire monte d'un cran. Dans *La Lumière et l'Oubli*, les « pertes de conscience » dont souffre puis meurt le psychiatre Hector Fortuna, suggèrent, l'auteur jouant de la polysémie du terme « conscience », la lourdeur accrue du secret qui entoure la naissance de Julia. Celle-ci est devenue sa fille Gloria, après qu'il l'a enlevée à sa mère emprisonnée et qu'il l'a adoptée illégalement pour pallier la stérilité de son épouse et donner à son foyer la taille qui convient aux apparences du bonheur conjugal.

Si la guerre civile, l'exode et l'exil peuvent sous certaines plumes apparaître comme les germes archétypaux de la mauvaise mémoire, ils peuvent tout aussi bien se donner à voir comme le produit de mauvaises mémoires antérieures. La guerre civile est ainsi présentée comme le résultat de mémoires mal digérées. Dans *La défunte*, Jean-Louis Pouytsès esquisse l'idée au détour d'une page, cela à propos de la traversée de Madrid par les troupeaux du 6 novembre 1936, évocation entre enfer et apocalypse :

« Il est des moments où ne sert plus la mesure du temps. Les vieilles machines se bloquent. Les époques antiques viennent alimenter la chaudière d'un présent en fusion. Tous passaient là. Tous les spectres de l'Espagne mêlés à l'archaïque tumulte des bêtes. Tous ceux qui avaient levé et maintenu ce pays depuis des siècles. Tous passaient là. Les cavaliers des hautes plaines grises, tous les aventuriers, tous les conquistadors de mondes, tous les humbles et tous les grands, les porchers et les seigneurs, tous ceux de la Castille érodée, tous ceux de l'Extremadure granitique. Tous les fantômes et tous les rêves. Les cavaliers inutiles, les tristes cavaliers venus du fond de ces terres cent fois écorchées et cent fois cicatrisées ; et même les autres, les fous du Ciel, ceux qui se moquaient de l'espace et usaient leur vie au fond des cellules ou des grottes dans une ascension éperdue dans l'espoir de mêler leurs yeux au regard de Dieu, tous les moines, les exaltés, ceux qui brûlaient leurs poumons aux rivages des nuits de la solitude, ceux qui rêvaient d'eau pure, de colombes, de montagnes sereines, pour qui les flammes d'amours vives étaient lampes et guides vers les hautes cavernes ; énigmatiques et aveugles cavernes du sens. Et les autres encore, ceux qui étaient restés sans vie et sans voix, écrasés par les trop longs chemins, pris entre la terre pauvre et le ciel dur ; ceux qu'on avait cent fois martelés sur l'enclume des orgueils

illimités ; ceux qu'on avait voulu épée aux mains des géants de la terre ; ceux qu'on avait pétrifiés pour construire les arceaux d'empires impossibles et qui étaient arrivés avec leurs maîtres fous jusqu'en ces lieux, où les empereurs courbent la tête et les porchers se font rois. Dans ces temps où celui qui croyait tenir dans sa main le monde entier n'y trouva qu'une poussière amère et laissa choir sa vanité sur un fils dévoré de vermine » (Pouytès 2005 : 100-101).

Ce qui vaut à l'échelle d'un pays, vaut aussi pour les individus. De ce point de vue, les romans d'Olivier Sebban sont le théâtre par excellence de l'exposition et de l'analyse de ces indigestions de mémoires et de leurs effets, dans le moment de l'action racontée, en l'occurrence celui de la guerre civile espagnole et / ou de la seconde guerre mondiale. La guerre, l'exode, l'exil, la Résistance, la déportation ne sont jamais qu'une occasion supplémentaire de frapper donnée à la fatalité qui pèse de façon pluriséculaire sur les destinées marranes : « l'héritage d'un exil forcé ou d'une conversion impossible, qui exigeait un mensonge, le retrait du reste du monde » (Sebban 2008 : 26) : « Il était impossible de posséder la terre, déconseillé de s'éloigner d'une filiation moins haute que celle des textes sacrés sans payer le prix d'une malédiction dont nos ancêtres avaient enduré le poids après la Catastrophe, l'expulsion de 1492 ». (Sebban 2008 : 14). Significativement, les protagonistes convoqués par Olivier Sebban dans ses deux romans, l'un *guerrillero* d'occasion, l'autre Rouge désigné d'office, apparaissent plus hors du coup que véritablement acteurs. Ils subissent l'Histoire et ses tourments, plus qu'ils ne la font. Celle-ci ne fait qu'amplifier, accélérer le cours du malheur, de toute manière inscrit dans leur vie. Dans *Amapola*, hors des sentiers de l'éternelle errance, tout paraît inéluctablement voué à l'échec, en dehors du destin dicté par la mémoire : la propriété, acquise après le départ du Maroc et le retour en Espagne, dans la région de Tolède, doit être revendue ; et les morts succèdent aux morts. Si *Amapola* laisse entrevoir quelque chose d'une possible issue et donc d'une rupture dans le processus de reproduction, *Le jour de votre nom* fait valoir une vision beaucoup plus pessimiste. Les morts cernent toujours davantage le protagoniste, constamment acculé à la fuite (de son foyer après le meurtre du notaire, des bras de sa maîtresse après la chasse des franquistes, du camp de Gurs, de sa retraite paysanne à Saint-Bertrand après le dynamitage de la patrouille de gendarmes dans la montagne, de sa couverture dorée de proxénète toulousain après l'assassinat de Buissard, le commandant du camp de Gurs). Toute pause dans l'errance, implique l'expérience non plus réjouissante de la clandestinité, du mensonge – « il [le père] avait vécu coincé entre deux mondes. Bâillonné par son propre secret » (Sebban 2009 : 25) – de la perte d'identité, symbolisée par les changements de nom, de la trahison, celle de sa

femme et de son ami Carlos, de la persécution, de l'internement, de la déportation, de la mort de soi, sociale et physique, dont l'une des plus violentes images est l'ensevelissement du père dans la fosse commune, et l'arrivée du protagoniste à Mauthausen.

Mortifère, la mémoire ainsi perçue signe en fait l'échec de la résilience. Elle fait des souvenirs du non-dit des martyrs à retardement de l'histoire, de sorte que, dans les romans, autant que le passé, le présent de l'action est peuplé de victimes. Si la symétrie des temps qui se dessine devait se confirmer, cela impliquerait que le présent de la remémoration compte aussi des héros. Ceux-ci sont-ils au rendez-vous des bonnes mémoires dont le romancier s'emploie à définir la norme ?

Les bonnes mémoires

Le pluriel adopté à propos du modèle mémoriel opposé à la mauvaise mémoire, déclinée quant à elle au singulier, surprend peut-être. Il suppose que le romancier n'envisage pas que seul le verbe puisse s'imposer comme antidote et conjurer la nocivité de la mémoire. Il imagine en effet une première échappatoire, plus radicale que la parole, de l'ordre de l'extraction, de l'amputation. Dans *La Lumière et l'Oubli*, l'auteur charge Severo, le frère adoptif de Julia, qui a fui l'Espagne franquiste pour réaliser son destin de danseur et chorégraphe, d'incarner cette posture :

« Il existe des contextes dans lesquels on ne peut se construire que dans l'arrachement ; s'arracher devient un devoir ; cela peut se transformer en bonheur ; oui, je le crois ; l'idéal ce serait de savoir jouer cet arrachement ; comme les grands comédiens interprètent les tragédies ; sans forcer le trait ; je ne sais pas comment dire ; de savoir jouer sans démontrer, avec une conviction sincère, sans chercher à être ce que l'autre attend ; de le jouer... vaporeusement, c'est ça ; être là sans sa lourdeur d'être ; sfumato ; c'est sans doute une façon d'éviter que le drame vous poursuive indéfiniment » (Mestre 2009 : 304).

Dans *La défunte*, les frères aînés de Manuela font eux aussi le choix de déchirer la page – « ces hommes avaient tourné le dos à leur enfance, fait le deuil d'une Espagne dans quoi ils ne voyaient plus qu'un archaïsme » (Pouytès 2005 : 348-349) – de même que Carmen. Assimilable à ces « êtres de lumières, capables d'écraser en eux tous les alambics mortifères, tous les héritages vénéneux » (Pouytès 2005 : 281), elle est celle qui montre la voie :

« Pour moi, c'est ici qu'il faut vivre maintenant, Miguel. Non pas rester, comme disent les autres, dans une vie entre parenthèses. Tu sais comme ils disent : « *Nuestro vivir interino* ». Moi je ne suis pas d'accord.

C'est ma vraie vie ici. Je veux devenir Française. Je ne veux plus qu'on me parle d'une ailleurs où je ne retournerai que quand je serai grand-mère, si Dieu le veut ! Nous sommes sortis de là-bas. Nous ne sommes pas morts là-bas. C'est tout... Peut-être on aurait dû mourir... mourir avec les autres.... Mais ça n'a pas été notre histoire ; ni à toi ni à moi » (Pouytès 2005 : 263).

Elle laisse vivre les siens, loin d'elle en Angleterre, et ne les encombre pas de ses vieilles histoires. Le roman met néanmoins en scène une transmission, mais la dévolution du souvenir concerne un *autre* de la mémoire, non pas le fils, héritier naturel, mais un héritier d'occasion, en l'occurrence le narrateur :

« Tout ça, je te le donne. Je n'en veux plus, de toute façon c'était enfermé à la cave depuis belle lurette. [...] Ma vie s'achève ; toute cette histoire j'ai dû l'enterrer. L'enterrer il y a près de cinquante ans, l'âge de mon fils. Maintenant, lui, il est en Angleterre, il travaille dans les banques, je ne sais même pas ce qu'il y fait... et je m'en fiche. Lui, il n'a jamais rien voulu savoir de tout ce qui s'était passé avant, ni de son père. Je crois que je l'en ai un petit peu empêché » (Pouytès 2005 : 138).

Au passage, l'on retrouve les *autres* de la mémoire vus, cette fois-ci, non pas sous l'angle de cette prise en charge volontaire qui fait exister la mémoire empêchée d'émerger par la pudeur ou le sentiment d'illégitimité de ses héritiers directs (cf plus haut), mais sous l'angle d'une délégation du devoir de mémoire par *ceux de* cette mémoire, trop concernés quant à eux pour la manipuler sans danger. Immunisés par leur extériorité et leur altérité de fait, ces *autres* trouvent une raison d'être supplémentaire dans la nocuité prêtée à la mémoire.

Mais en même temps qu'il prône la rupture mémorielle et la nécessité de laisser la mémoire à ces *autres* qui veulent bien s'en charger, le roman met en exergue la difficulté, sinon l'impossibilité, à passer outre la mémoire et à rompre avec sa nocuité. Deux personnages en particulier incarnent cette aspiration déçue, avortée dans *Amapola* : le grand-père, parti du Maroc, est venu en Espagne acquérir des terres pour mettre fin à la fatalité de l'errance ; désobéissant à un interdit absolu, le frère à 12 ans s'empare du pistolet de son père et avec lui du moyen de se défendre et de libérer son destin. De manière assez surprenante puisqu'à l'adresse des enfants, le roman de Michèle Bayar aborde frontalement la question du refus de la mémoire pour en faire l'essentiel de son propos articulé autour d'un personnage, Jordi, 14 ans, accro à sa PlayStation. L'adolescent « en a assez d'entendre la vieille tante Azucena radoter sur l'exode espagnol de 1939 » (Bayar 2009 : 6). « Jordi n'a pas envie de savoir. Il a envie de jouer. La tante ne lui laissera donc aucun moment de répit ? Une sourde colère s'empare de lui. Le sang lui monte au visage, ses oreilles bourdonnent. Il lève les yeux

et il articule : - *Tía*, tu me gaves ! » (Bayar 2009 : 14). Bien mal lui en prend car Jordi partage alors quelque chose du sort du grand-père et du frère dans *Amapola*. Le grand-père ayant échoué à vivre de sa terre finit par se pendre. La mort du frère est davantage marquée par l'ambiguïté. Ses derniers instants se déroulent sans témoin, ce qui laisse tout supposer de ses intentions : songe-t-il restituer son arme au père courroucé ou s'obstiner à la cacher ? L'alternative fait écho à l'ambivalence de la transgression elle-même, personnifiée en son objet, le pistolet, moyen de défense, de libération mais aussi moyen de domination, d'anéantissement. Le fait est que l'arme l'atteint à la tête et l'entraîne dans le Tage. Nul ne sait dire si cette mort ressortit de l'accident, de la maladresse, de l'inadvertance ou bien de la lassitude, du dépit. Jordi quant à lui, « a soudain très froid. Un froissement, un frôlement et les branches du figuier s'enroulent autour de lui. Un étau écrase sa cage thoracique. Il étouffe sous les yeux effarés des anciens. Il se débat comme un diable pour échapper à cette étreinte mortelle, se contorsionne en vain. Il est trop tard. La vue de Jordi se brouille tandis que le figuier se referme sur lui. Tout devient noir » (Bayar 2009 : 17). Il est emporté malgré lui dans les couloirs du temps, au cœur de la guerre et de l'exode, tandis que, le temps de quelques chapitres, le roman dérive au large du fantastique. Reste l'idée qu'à vouloir rompre avec le passé, on joue avec le feu et qu'à un moment ou un autre, cette attitude de refus se retourne contre celui qui l'adopte :

« Et mon grand-père n'était pas revenu prendre les terres, mais autre chose. De même que ce n'était pas les terres qu'il avait perdues, c'était une chose dont mon père avait eu peur, que sa mère lui avait appris à redouter, un sésame dont mon frère avait voulu s'emparer parce qu'il en avait hérité sans comprendre, que mon frère avait voulu posséder parce qu'on lui en interdisait le bénéfice. C'est ce qui l'avait tué, cette force, cette combativité, la même que celle de notre grand-père » (Sebban 2008 : 153).

« Il a souhaité disparaître, échapper à cet héritage de souffrance qu'on voulait lui léguer. Oui, il a eu un geste malheureux. En représailles, les branches du figuier l'ont emporté et l'ont plongé encore vivant au cœur des souvenirs des siens » (Bayar 2009 : 28). « Il est seul dans un monde inconnu, dans un passé dont il ne voulait pas entendre parler et qui le retient à présent prisonnier » (Bayar 2009 : 61). Ce n'est donc peut-être pas un hasard si de Carmen, qui n'a rien encouru à se détourner du passé, son auteur se plaît à dire que « c'est un personnage imaginaire, tout à fait, celui-là ».

Imaginaires sont aussi, au cœur de la fiction, les visions de Jordi, ses rencontres, sa blessure par un éclat d'obus. Ses « remords » (Bayar 2009 : 61) l'aident à suivre ce conseil de

l'un des fantômes croisés « Trace ton chemin » (Bayar 2009 : 62), c'est-à-dire à retourner au présent et à accepter la mémoire que les siens veulent lui léguer : « Il se découvre l'héritier de leur mémoire, de leurs rêves, de leurs attentes » (Bayar 2009 : 69).

Moins définitive, l'alternative formée par la mémoire dite et écoutée est-elle plus réaliste ? Dans *La Lumière et l'Oubli*, les destins parallèles, croisés et contrastés de deux protagonistes, Esther et Julia, compagnes d'infortune dans l'enfer du franquisme permettent, dans des jeux de miroir et d'opposition, d'énoncer cette « norme » de la bonne mémoire. Le devenir de la première, sans être véritablement tragique, est marqué par un certain immobilisme biographique : on ne lui connaît pas de profession, on la sait juste installée avec à Toulouse et mariée à Louis, peintre, « qui menait une existence d'homme déçu. Désillusion rivée au corps, désenchantement rivé aux lèvres » (Mestre 2009 : 24). Sa peinture n'ayant pas rencontré les faveurs de la capitale, il s'est replié dans la ville rose, où l'entoure quotidiennement toute une cour de jeunes artistes. « Pendant ce temps, absente de cet univers étrange, Esther dépliait le journal, lisait des livres dans sa langue, souvent les textes de Federico Garcia Lorca, assassiné aux premiers jours de la guerre » (Mestre 2009 : 25). Comme eux, les passés d'Esther et Louis semblent s'être épousés : celui traumatique d'Esther élevée dans l'enfer d'un couvent du franquisme et celui, plus mystérieux, de Louis, enfants de parents vénitiens ayant fui l'Italie de Mussolini. Esther ne sait résister à la déprime de Louis, et encore moins sauver ce dernier :

« A mesure que les jours passaient, Esther s'effondrait à son tour, ne parvenait plus à parler. Le monde extérieur devenait un univers étranger. Elle se sentait étrangère à elle-même. Tout s'égalisait. Bientôt, elle n'avait plus eu d'identité. Pas de désir. Elle avait l'impression d'être enchaînée à la souffrance de Louis, que rien ne pourrait l'en délivrer. Sur son corps, une espèce de costume trop ajusté la sanglait. Elle était devenue sa prison » (Mestre 2009 : 122).

Si la mort de Louis met un terme à cet anéantissement, elle n'empêche pas Esther de rester du mauvais côté de la mémoire, celle du silence. Quelque chose d'une divergence qui fait d'Esther l'antithèse de Julia s'esquisse alors, ou plutôt, se confirme alors. L'on sait en effet qu'« Esther Flores Levi ne révélera à Julia la teneur de ces singuliers entretiens [les viols subis au couvent] que bien des années plus tard, à Paris. Alors que Julia travaille déjà à la radio » (Mestre 2009 : 271). Son attitude n'a rien à voir avec celle de Julia, qui à 14 ans, dès qu'elle apprend son adoption illégale, loin de sombrer dans le déni ou la folie qui l'ébranle un moment, regarde en face l'histoire de sa naissance, la « récupère » au point de s'enfuir, de

changer de nom et de porter celui que sa mère biologique lui avait donné. Gloria redevient Julia. A l'heure la plus présente du roman, 1995, au temps où chacune doit encore composer avec un passé, tandis qu'Esther se demande « pourquoi s'inviter à la table des fantômes ? » (Mestre 2009 : 61, 68), Julia les raconte, les affronte, va jusqu'au bout, à la rencontre de ceux qu'elle n'a pas encore affrontés, ceux de sa mémoire « archéologique », en l'occurrence son père biologique, et ceux de sa mémoire biographique, sa famille adoptive. Journaliste de radio à Paris, elle quitte pour cela la station et part s'installer en Espagne.

Le non moindre des bénéfices de cette bonne mémoire est une autre manière de considérer le monde. De manière métaphorique, le roman parle d'opération, pour Julia, dans *La Lumière et l'Oubli*. En même temps qu'elle retrouve son frère adoptif perdu de vue quarante ans plus tôt, et qu'elle découvre que l'ami, Emmanuel, que depuis des années elle fréquente sans se douter de rien, est son frère de sang, la protagoniste se prépare à subir une intervention destinée à lui rendre, justement, la vue, et avec ce sens, une vision de la vie que la mémoire d'un passé trop lourd a trop longtemps brouillée. Dans *Un figuier venu d'ailleurs*. *La Retirada*, Michel Bayar suggère quelque chose d'un rite de passage, du cheminement d'un soi-même vers un autre soi-même. Comme le lui a conseillé un gentil fantôme du passé, Jordi, trace son chemin et constate :

« La soirée qu'il venait de vivre a déchiré l'enfance à laquelle il s'accrochait. Après un moment pareil, Jordi ne peut plus enfermer la guerre dans le monde virtuel de sa console de jeu. [...] Jordi n'éprouve plus le même plaisir qu'avant, il y a seulement quelques jours, à abattre des Darkfire sur sa PlayStation. Il commence à ouvrir les yeux sur le monde et sur lui-même. C'est plus effrayant, mais plus excitant aussi. [...] Accompagné de ses peurs, de ses désirs et du rêve dont il est l'héritier, Jordi avance en tâtonnant vers l'âge adulte. Il cherche les mots qui éclairent, les gestes qui libèrent, il connaît des instants de joie intenses ; des instants seulement. Alors qu'il contemple l'espace conquis, sa vision se brouille, et il est de nouveau plongé dans l'incertitude. Le chemin n'est jamais acquis, tout est toujours à découvrir, à inventer » (Bayar 2009 : 78).

Dans *Le jour de votre nom*, la métamorphose se dit encore différemment. La mémoire libérée prend les contours d'un journal, celui écrit par la sœur après les aveux et la mort violente du père. Le protagoniste le lit, le relit, jusqu'à pouvoir le réciter, s'en empare, l'incorpore au point qu'il n'est en est qu'à moitié dépossédé lorsqu'à son arrivée au camp de Gurs, le lieutenant Davers le lui confisque. Cette mémoire autorise une intégrité retrouvée. « Esther : sage-femme accouchant son propre frère sur une centaine de feuillets » (Sebban 2009 : 52). « L'essence de son être se trouvait au cœur de ce récit. Il n'était qu'un tas de secrets redécouverts au chevet d'un mort » (Sebban 2009 : 46). Dans cette fiction, les retrouvailles

avec soi-même empruntent de manière privilégiée la voie du nom. Une fois en France et entré dans les rangs de la Résistance, Alvaro Diaz devient ou redevient Alvarez, faisant à l'envers l'opération falsificatrice, « refaisant » le patronyme que son père avait défait en prénom, pressé par la nécessité de se cacher et de mentir. Il redevient de cette manière lui-même. Cette identité retrouvée dans les pages du journal d'Esther n'est pas la clef de la rédemption – le protagoniste est finalement conduit à Mauthausen – mais elle est au moins celle d'échappées positives, au-delà de soi-même : « Davers était le seul à savoir [son histoire] [...] Une omniscience de pacotille qui ne cernait rien, car il ne restait rien de lui chez Díaz. Rien ne restait de lui chez Alvares. L'essentiel de son être s'était dispersé au-delà des frontières, accompagnant les enfants [juifs] qu'il avait aidé à passer les montagnes » (Sebban 2009 : 393).

Cela étant, et quoi qu'il en soit des bénéfiques à attendre d'une confrontation avec le passé, le cap de cette bonne mémoire, celle de la parole donnée et reçue n'est pas moins difficile à passer que celui du rejet de la mauvaise mémoire. C'est aussi là l'une des vérités assénées par le roman. Le premier obstacle réside dans la crainte de ce que l'on va découvrir : « Au fond, tu as peur de la vérité ! » (Jimenes 2009 : 86) « Tu vois la peur toi aussi » (Jimenes 2009 : 158) « Ce n'est pas si facile, a insisté Mercé. « On a plus à lutter », dis-tu... Rien n'est moins sûr. On a d'abord à lutter contre soi-même » (Jimenes 2009 : 129). La négociation avec soi-même que suppose le parti-pris de la bonne mémoire apparaît d'autant plus délicate à mener que peut très bien se mêler de la rendre vaine le refus de parler de ceux qui savent. L'opération peut ainsi tout aussi bien se solder par la contrainte, qui hier encore était un choix, de faire avec, encore et toujours, la mauvaise mémoire.

« Si les révélations de papa m'avaient rassurée, en ce sens que je comprenais maintenant les raisons de son silence de toutes ces années, une frustration nouvelle était apparue. Papa ne m'en apprendrait jamais davantage, pour la bonne raison que le reste était indicible. J'expérimentais douloureusement ce que je ne connaissais que pour l'avoir lu dans les livres : chaque homme est seul » (Jimenes 2009 : 166).

Laurent Copt, le protagoniste d'*Ultime tercio à Salamanque*, illustre la dimension mortifère de cette double lutte avec soi-même et avec ceux qui savent en silence. Le roman déroule les étapes de l'enquête de cet ingénieur venu au fin fond de la Castille, non seulement pour installer des éoliennes, mais aussi pour régler des comptes, « avant de passer définitivement à autre chose » (Membribe 2007 : 44), et se débarrasser d'« un boulet qu'on se traîne dans la famille depuis trop longtemps » (Membribe 2007 : 44). Se faisant passer tour à tour pour le

correspondant occasionnel d'un hebdomadaire français et pour un historien, il rassemble les unes après les autres les pièces manquantes du puzzle de son histoire familiale. Elle est celle, tragique de sa grand-mère Maria, volée en 1937 de son héritage, un *semental* aux qualités exceptionnelles, et violée par la même occasion, par un certain Manuel Esteban, hier officier de la Phalange, aujourd'hui *ganadero* dont la fortune repose sur le capital génétique du *toro* subtilisé. Maria a accouché du fruit du viol au Maroc où elle s'est vue contrainte de partir s'exiler, ayant perdu au village ses deux principaux soutiens : Marcelino, son frère assassiné et le curé du village, mort lui aussi d'avoir pris fait et cause pour elle contre son voleur-violeur. La résolution de l'ingénieur est de « déballer tout le linge sale ». « Ils n'auront plus qu'à le laver en famille, ou à s'entretuer, peu m'importe [...] Que la vérité soit dite. Une fois. En public. Que les masques tombent » (Membribe 2007 : 72). Comme de bien entendu, ses révélations produisirent « l'effet d'une bombe ».

« Une bombe à retardement enfouie dans le limon de l'amnésie collective. Une bombe à fragmentation n'épargnant aucun survivant de cette époque maudite, aucune famille. Pas de nom cité dans le texte, pourtant tous les vieux connaissent cette histoire dans ses moindres détails, une parmi tant d'autres, mais on l'avait couchée sur du papier, celle-là, dans le journal local, avec l'acuité du narrateur qui l'a portée dans sa chair » (Membribe 2007 : 123).

Mais la bombe, dont Franck Membribe se plaît à suggérer les dégâts dans le village sans nom de l'intrigue, n'explose-t-elle pas aussi à la figure du justicier du passé ayant allumé la mèche ? Sans établir de liens de cause à effet, l'auteur fait mourir son protagoniste, quelques pages plus loin, dans un accident d'avion, de retour de sa mission suivante au Canada. Meurt-il de la responsabilité trop lourde d'avoir dérangé l'unanimité mémorielle et dérogé au devoir d'oubli que lui ont opposé certains de ses informateurs, telle la vieille Catalina – « A quoi bon remuer le passé ? [...] Il y a prescription, le Seigneur a pardonné. Vous êtes un oiseau de mauvais augure, monsieur, retournez d'où vous venez, vous n'êtes pas le bienvenu » (Membribe 2007 : 100) ? Peut-être pas tant que de ne pas avoir vraiment accepté son passé et gagné la bataille contre lui-même. L'auteur nous met sur voie de cette hypothèse : son protagoniste n'a-t-il pas « cédé, une fois de plus, aux injonctions de son patron, pour honorer un nouveau marché juteux emporté par des méthodes douteuses » (Membribe 2007 : 115-116), au lieu de « cesser de faire semblant » (Membribe 2007 : 43) et de « passer définitivement à autre chose » (Membribe 2007 : 44), c'est-à-dire écrire, naviguer, comme il se l'était promis ?

Les voies du compromis

Prescripteur d'une certaine norme mémorielle à laquelle, lui le premier, il constate qu'il est difficile, voire impossible, de se conformer, le roman prend la tangente pour donner rendez-vous aux protagonistes, romanciers et lecteurs au carrefour des issues possibles. Il propose non pas des solutions, mais décrit des postures de compromis, plus ou moins prescriptives. Le corpus permet d'en identifier cinq : l'hésitation, l'oubli, le retour, l'autre, l'écriture.

Figure de l'hésitation, l'histoire des marranes ne décrit pas, dans *Amapola*, comme dans *Le jour de votre nom*, une alternative dont les deux termes n'offrent d'autres issues que le malheur. Perpétuellement balancée entre l'obsession du retour et la fidélité à l'identité juive, entre le mensonge, possible et moralement, psychologiquement, socialement supportable, et de l'errance, cette histoire fonctionne comme une métaphore de la tension au cœur de l'expérience, disons, lucide de la mémoire. Fugace, la figure écartelée de la grand-mère, « hantée par la crainte de d'être expulsée d'un pays qu'elle n'aurait pas supporté de devoir quitter, liée à cette propriété qu'elle refusait de posséder, mais qui la possédait en retour, à ce pays auquel elle se sentait unie par la dérélition, l'absence, la perte » (Sebban 2008 : 22-23) esquisse cet entre-deux de la mémoire. Aux contours plus nets, le personnage du narrateur, Miguel de Felisantes Aroa Cabrera, va et vient sans arrêt entre sa volonté de se libérer de l'emprise de la mémoire et l'inclinaison à se laisser aller au destin vagabond qu'elle lui trace. Son engagement dans la cause républicaine, doit s'entendre comme la volonté de réaliser l'impossible, le retour. Il est ainsi « déterminé à reprendre la part commune de l'Histoire que nous avons perdue et que mon grand-père avait autrefois négociée en arpents, hectares et plantations » (Sebban 2008 : 28) « La signature de mon grand-père [sur l'acte de vente chez le notaire] doublait la mienne depuis le jour où je m'étais engagé, doublait la volonté de s'impliquer, de poursuivre, de défendre une part de ce qu'il avait acheté, de ce que d'autres avaient dilapidé pour nous » (Sebban 2008 : 79). Mais l'on ne saurait rompre aussi aisément avec le destin auquel la mémoire héritée prédestine : la voie que Miguel s'est choisie pour y parvenir, à savoir l'armée, le dévie et malgré lui, l'affecte dans le camp des rebelles, « [l'éloignant] des retrouvailles symboliques que j'escomptais avec la terre, me rangeant du mauvais côté d'un conflit naissant » (Sebban 2008 : 31). En remplissant une mission d'espionnage, il rejoint le camp républicain. Mais cette affiliation n'a cette fois rien de délibéré. Il est pris par des miliciens, et il ne doit d'avoir la vie sauve qu'à leur décision

arbitraire. Ceux-ci lui donnent bien à entendre son étrangeté, son extériorité à ce qui se joue alors en Espagne :

« Regarde mon œil, je n'ai plus qu'un œil. Tous les républicains, tous les gauchistes sont borgnes. Œil enfoncé. Ils ont choisi un angle de vision, c'est peut-être insuffisant, mais ils l'ont choisi par conviction. Les fascistes, eux, n'ont qu'un œil depuis toujours, les fascistes n'ont rien choisi, ni l'ordre, ni Dieu. Ils sont comme ça, ils se soumettent à la colère, ils n'ont toujours eu qu'un œil, ils n'ont jamais choisi leur angle de vision. Il n'y a que des gens, comme toi, avec deux yeux, qui pourraient les baiser » (Sebban 2008 : 69).

Combattant aux côtés de ceux qui l'ont entraîné dans le camp des rouges, lui-même a bien conscience de son état de pièce rapportée : « Ce que je pensais au juste, il m'arrivait de le découvrir entre chaque conversation. Il s'agissait d'une opinion en perpétuelle mutation, dont la forme s'affirmait un instant, comme si mes idées s'ébauchaient, prenaient consistance puis croulaient, s'embrouillaient sous l'effet de la contradiction » (Sebban 2008 : 105) ; « J'étais républicain pour rompre un isolement » (Sebban 2008 : 106). Miguel finit tout de même par trouver du sens au combat qu'il mène aux côtés de Zancas, Gonzalo et Juan, et à retrouver le chemin de sa première conversion à la cause républicaine :

« En m'engageant chez les républicains, comme le jour où j'avais apposé mon nom au bas des papiers militaires, j'avais décidé, non pas d'effacer le roman familial de ma mémoire, lui substituer une chronologie patriotique dont les conséquences se rattachaient à des causes datées et archivées, mais de reprendre la terre sous une autre forme, effectuer un retour par l'Histoire et les récits glanés au fil de notre progression » (Sebban 2008 : 14).

Mais ces balancements, d'un camp à l'autre, entre doute et conviction, peuvent tout aussi bien se solder par des retournements qu'Olivier Sebban amène subtilement dans l'épopée du narrateur : « Je me disais [...] : Il y a quelque chose des morts à reprendre qui dénature tes choix, les relègue en arrière-plan, quelque chose à reprendre que ton frère possédait, que ton grand-père possédait » (Sebban 2008 : 152). L'intention est suivie des faits : non seulement Miguel blesse son camarade Zancas, mais se blesse lui-même au cours de l'opération où se profile cette étrange réflexion. Il fait, de manière moins définitive, la même expérience du déficit que son frère : son désir de rupture se retourne contre lui. La grossesse d'Amapola aussi, le condamnant à une nouvelle fuite, sur de nouveaux chemins de l'errance. Le dilemme encore et toujours : « Mais je devais, pour la suivre, foutre en l'air un bénéfice, une progression au cours de laquelle j'avais appris à vivre avec le passé, au cours de laquelle, à

mon tour je m'étais – même avec la certitude de l'échec – résolu à revenir » (Sebban 2008 : 300). Le premier mouvement de Miguel est de rester à Madrid et de laisser partir Amapola, mais l'argument de sa nouvelle responsabilité paternelle le décide à la suivre. La mort en couches d'Amapola du côté de Santander, rend à nouveau possible l'enracinement : « une fainéantise, une paresse, peut-être une lassitude, un désir de repos s'était emparé de moi. Le même désir que celui réclamé par mon grand-père » (Sebban 2008 : 346). Le roman ne se clôt pas moins sur un départ, celui du fils, confié aux soins de Gonzalo en partance pour la France. Soit un dénouement à l'image de l'ambivalence du personnage et de ses obsessions : le lecteur peut très bien comprendre ce départ comme la manifestation de la fatalité qui pèse sur la lignée, et ce, quoi qu'il en soit des justifications du narrateur, appliqué à l'interpréter comme une manière de contrarier la fatalité : « Je n'avais pas abandonné mon fils. J'avais juste évité de m'attacher son affection afin qu'il ne subisse pas une destinée semblable à la mienne, dans l'intention de l'épargner » (Sebban 2008 : 374).

Isaura a grandi en Espagne. Elle est l'héritière, consciente, d'une mémoire paternelle muette. L'album familial s'ouvre sur le mariage de ses parents et ne donne rien à voir du temps d'avant. Isaura ne se connaît pas de parents paternels. Enfant, elle aimait à entrer dans le jeu de son père qui, pour déguiser son silence sur le passé, jouait les agents secrets retirés. Mais depuis l'âge de douze ans, Isaura s'interroge sérieusement : « Je ne sais rien des opinions de mon père. Et s'il penche du côté des vainqueurs ou de celui des vaincus » (Jimenes 2009 : 66). Ce silence ne cadre pas avec le caractère fusionnel du lien qu'elle entretient avec son père. La hantise de ce qu'elle pourrait découvrir – « Je ne la connais pas, la vraie vérité, et c'est bien le problème [...] Je crains que papa ait eu de la sympathie pour le régime » (Jimenes 2009 : 84-85) – empêche Isaura de questionner son père. Car Isaura se voudrait légataire, autant que faire se peut, d'une « bonne » mémoire, « bonne » non seulement parce que révélée, mais aussi parce que républicaine. Si bien qu'à défaut d'hériter de celle qui lui revient, elle se tourne du côté de ceux qui, en Espagne, tentent de « récupérer » la mémoire et met à leur service ses compétences d'archéologue pour rouvrir les fosses du franquisme. La soudaine dégradation de la santé de son père, en créant une situation d'urgence, lève le verrou de ses préventions. La réponse à ses questions tient en deux secrets : une usurpation d'identité et un meurtre. Le petit Emilio Bibarte, orphelin et sans famille suite au bombardement de Guernica, est recueilli par les Moreno chez qui il prend la place et le nom du petit Andrès, du même âge, décédé quelques temps plus tôt dans un bombardement à Durango. L'adoption-substitution est réalisée d'un commun accord, mais en toute discrétion et toute illégalité, de

façon à contourner l'opposition prévisible de la famille maternelle du petit Emilio. Mais un beau jour, un oncle reconnaît Emilio et menace Felipe, le père adoptif, d'une dénonciation à la Guardia Civil, à moins d'un arrangement. Felipe l'assassine alors froidement le maître-chanteur et fait, avec l'aide d'Emilio-Andrès, disparaître le corps. « Une fosse d'un autre genre du franquisme, et qui restera non répertoriée, celle-là » (Jimenes 2009 : 190). Perpétrés au nom de la survie et oubliés au même titre, les crimes ont moins de chance d'encombrer la conscience de ceux qui les ont perpétrés que celle de leurs héritiers qui, déconnectés du contexte de leur perpétration, ne pourraient en comprendre le bien-fondé. Guy Jimenes, par la voix d'Emilio-Andrès, préconise, ni le silence, ni l'extraction de l'emprise de la mémoire, mais un compromis qui fait une place à l'oubli : « Gare au trop-plein de mémoire. Il est parfois bon d'oublier un peu, de laisser filer » (Jimenes 2009 : 157). « Si tu as un jour une petite fille, une archéologue de fille, une petite porteuse de lumière comme toi, tu pourras l'édifier sur son Minotaure de grand-père, mais ce n'est pas obligé, tu sais... Tâche de lui apprendre qu'il n'y a pas de mémoire qui vaille sans une part d'oubli » (Jimenes 2009 : 193).

« Et toi, au fait, maintenant que tu es libre de ton temps, tu va [sic] revenir où ? » (Chabrol, Marti 1984 : 66), demande Camille à son ami Elie, alors que lui-même a entrepris de « revenir » sur les traces de son ascendance maternelle, dans les lieux où sa mère a vu le jour et vécu ses premières années. Comme si les bénéfiques, affectifs, symboliques, à tirer d'une entreprise de « récupération » semblable à celle à laquelle il consacre ses premiers jours de vacances, devaient nécessairement profiter à chacun, à un moment ou un autre de sa vie. Sur la voie médiane du compromis, entre jusqu'aboutisme mémoriel et déni, il s'agit donc de revenir. Mais ce retour n'a plus rien à voir avec les retours qu'a longtemps espérés la génération des pères, à défaut d'y croire vraiment (Guilhem 2005), et que stigmatise le roman. Il le fait par la voix de Nieves, le premier amour de Camille dans *Les petites Espagnes*, le double inverse de la Pilarine, le premier amour d'Elie, partie reconquérir l'Espagne en 1944 : « Vous me faites mal au sein, vous vous êtes fabriqué votre Espagne, avec vos souvenirs, vos rêves, vos projets... Elle a une drôle de dégaine, votre Espagne, à vous ! elle ne ressemble pas à la vraie, celle d'où je viens, ce pays que j'aime et qui me dégoûte ! » (Chabrol, Marti 1984 : 192). Jean-Louis Pouytès pose sur ce retour un regard analogue pour en renvoyer l'image d'un mirage stérile :

« Lui et sa fille avaient gardé, jusqu'à l'absurde, l'illusion du retour vers leurs terres andalouses. De cet espoir ils se nourrissaient dans un radotage familial. Ils ne voulaient pas voir que dans cette trame se prenaient

les fils d'un temps bien étrange : faisant de leur ancien pays le séjour le plus enviable de leur vie ils retournaient celle-ci comme un mauvais gant. Leurs seuls rêves d'avenir n'avaient pour cadre que des temps révolus. Ils imaginaient une Espagne immobile et qui, malgré les morts, malgré les humiliations, les attendait pour continuer l'histoire qu'ils y avaient laissée en gestation. Ils gardaient leur regard fixé sur ce temps inversé ; ils voulaient accoucher d'un futur identique au passé qu'ils n'avaient pu avoir. Leurs berceaux ne pouvaient être que des tombeaux » (Pouytès 2005 : 311).

Pour être réels, les retours que les romans mettent en scène n'ont quant à eux rien de définitifs. Du reste, ils ne sont pas mesurés uniquement du point de vue de leur durée ou de leur fréquence ; ils le sont aussi sous le rapport de l'investissement du souvenant, en ce sens qu'ils ne sauraient remettre en cause les attaches, l'enracinement, l'intégration en France. Et pour cause : ces retours s'effectuent vers une Espagne qui, si elle n'est plus rêvée comme elle l'était hier, fait l'objet d'un fantasme redimensionné. Il ne s'agit plus de spéculer sur les retrouvailles de tout un peuple avec une partie de lui-même, mais de réaliser le temps d'une escapade, un retour de soi vers une part de soi, à retrouver. De sorte que ce voyage s'apparente plus à un voyage intérieur qu'à autre chose – « Sans bouger, debout sur ce seuil, Camilo court plein de curiosité, plein de joie, il court sur la piste des siens » (Chabrol, Marti 1984 : 112). Le « retournant » entame alors une démarche qui n'est pas sans rappeler celle des adoptés en quête de leurs origines (Sagnes 2000) ou celle du généalogiste courant après ses racines (Sagnes 1995, 1998) : « L'ex-conseiller pédagogique [Camille] était à Pallaruelo, sur la « case n°1 », la « case départ ». Il était en plein sur la piste de très anciennes traces qu'il avait laissées là, lui, lui-même, bien avant de naître, l'empreinte de ses propres pas dans laquelle il pouvait poser son pied : la semelle de son pseudo-pataugas 83 » (Chabrol, Marti 1984 : 56). Cette quête identitaire vise la restauration d'une complétude que le roman donne à voir, en miroir, dans celle dont participe le souvenant sur les lieux du retour. En d'autres termes, ce qui lui manque et qu'il vient chercher nous est donné à comprendre dans cette pièce du puzzle, cette part de l'histoire des lieux et des gens que lui-même détient et apporte à ceux qui l'ont perdue. Dans *Les petites Espagnes*, la chanson entonnée par les enfants de Pallaruelo qui n'en connaissent que le premier couplet et que termine Camilo dit quelque chose de cette entièreté retrouvée dont l'exilé, par delà les distances et les années, participe.

Les bénéfiques escomptés, ceux d'une régénérescence – « Revenir au pays. [...] Revenir chez soi, c'est reprendre un peu ce qu'on a été... » (Chabrol, Marti 1984 : 93) – ne s'obtiennent cependant pas qu'à la faveur de cette manière de campagne archéologique qu'entreprend le « retournant » en recherche de lui avant lui. Ils peuvent tout aussi bien se conquérir, plus près dans le temps, dans celui nostalgique de l'enfance. L'Espagne reconquise

est alors celle des souvenirs de grandes vacances dont, de tous les auteurs du corpus, Albert Bueno se fait le chantre le plus loquace : le défilé des paysages, les pique-niques au bord de la route, les nuitées économiques dans la voiture, les retrouvailles émues avec l'*abuelita*, les oncles, les tantes, les cousins augurent, dans les souvenirs, d'une expérience de vie autre, approchant la félicité totale. S'y combinent, comme en un délicieux cocktail, la griserie de la liberté, l'orgueil de sa différence nationale et sociologique, le bonheur des soirées réunissant la famille élargie :

« On ne mangeait jamais à midi comme en France ; ici nous étions libres, on mangeait quand on voulait, vers 2 ou 3 heures de l'après-midi. Le soir, on dînait vers 10 ou 11 heures et on retournait jouer dehors, sur la place du village. Mon père disait qu'avec Franco, la liberté n'existait pas en Espagne. Moi, j'étais persuadé du contraire, les parents ne s'occupaient pas de nous, nous étions toujours dehors à jouer. [...] On se couchait en même temps que les parents, à 2 ou 3 heures du matin. Quel changement avec la vie très réglée en France ! J'adorais ce rythme de vie, cette liberté » (Bueno 2007 : 29).

« Ici, j'étais le *franchute*, le Français en argot du village. J'étais fier de ce statut qui me donnait de l'importance aux yeux des autres copains du village. On m'écoutait, on me respectait. Je venais d'un pays moderne, j'avais une voiture, la télévision, une montre, de beaux habits. Je profitais de cette petite gloire, mais dans ma tête, au *pueblo*, au village, j'étais comme eux, je vivais comme eux, je pensais comme eux, je parlais comme eux et comme eux, j'étais heureux » (Bueno 2007 : 29).

« Le soir, on faisait une grande fête. Les mères préparaient des gâteaux espagnols, *los mantecados y las magdalenas*. Les pères grillaient *las chuletas de cordero*, les côtelettes de mouton. Mes cousines et ma sœur dansaient, chantaient. Ma grand-mère était radieuse, elle chantait, elle tapait dans ses mains avec ma mère et ma tante. Elle n'était plus voûtée, elle avait les joues rouges. Les yeux grands ouverts riaient encore plus fort que le reste de son visage. Nos pères buvaient du vin plus que d'habitude, et nous permettaient de boire un verre de ce vin rouge sang qui me brûlait la gorge. D'autres oncles et tantes venaient, ils avaient appris que les *alemanes*, les Allemands, étaient arrivés. Mon père offrait des coups à boire à tout le monde. La soirée des hommes se terminait entre *carajillos y copas*, le café arrosé de cognac et le cognac pur » (Bueno 2007 : 33).

Mais l'on n'a pas épuisé la question de ces nouvelles manières de retour, telles que les envisage le roman, tant que l'on n'a pas remarqué qu'en fait de retour, il est plus exactement question d'aller-retour. Dans *Les petites Espagnes*, la démonstration est à l'image du message, celui du détour. Des deux protagonistes, Camille est l'émigré et principal concerné par le retour. Mais c'est par l'entremise d'Elie et de son histoire que le lecteur perçoit cette autre vérité portée par le roman, celle du ré-enracinement réussi en terre d'exil. Elie finit par retrouver son premier amour en Espagne et lui qui, en vain, a toujours rêvé d'avoir un enfant,

a de bonnes raisons de penser qu'il est le père de la fille aînée de Pilar. Il ne va pas jusqu'à s'en assurer, préférant ne rien chambouler, ni dans sa vie, ni dans celles de sa fille présumée et de sa famille. Mais la tranquillité est moins en jeu ici que la force supposée du lien entre l'enfant et son père adoptif. Contrairement à ce que l'on peut observer dans d'autres textes où le dénouement consiste précisément à faire coïncider consanguinité et élection (cf plus loin), *Les petites Espagnes* maintiennent la disjonction pour opérer une autre coïncidence, en l'occurrence entre deux types d'inscription : l'insertion familiale et l'intégration nationale ou territoriale. L'une (l'adoption de l'enfant du conjoint) est la métaphore de l'autre (la naturalisation) et fonctionne tout aussi bien pour la lignée des Pilar, fille et petite fille de la Pilarine, qu'en miroir, pour Camille, l'enfant d'immigré, à qui revient le mot de la fin, en manière de morale : « Camille se mit à lui parler de la terre dans laquelle on peut bien transplanter tout ce qu'on veut, la terre qui finit toujours par donner son goût à tout ce qu'on lui confie. Il s'appuyait sur l'exemple du cariñena [le carignan] qui n'a pas le même goût dans l'Aude et en Aragon » (Chabrol, Marti 1984 : 294). *In vino veritas*.

Qu'elle se résume au village des ancêtres ou qu'elle se ramène à une nostalgie d'enfance, l'Espagne n'est jamais qu'une manière, parmi d'autres, de vivre cette mémoire problématique. Il est ainsi des personnages pour qui le retour s'incarne dans des personnes et se réalise dans des liens, anciens, parfois éteints et au fil de l'intrigue, régénérés. Chez San Geroteo, ce retour qui se donne l'autre pour destination tend à se confondre avec le retour compris dans son acception topographique. Les chapitres se succèdent alternant les descriptions de lieux en Espagne (Madrid, el pueblo, el barrio), et, en proportion égale, les portraits, ceux du Tio Maximino, de Juliana Berzal, de l'abuelo. Ceux qui partent en quête de racines et de mémoire archéologique, tel Camille dans *Les petites Espagnes*, croisent sur leur chemin les parents éloignés, « éloignés » au propre de leur localisation géographique et au figuré de leur inscription généalogique. « Chacun ses fantômes ! Mais ceux de Camille sont là, bien vivants encore. Vieillis mais vivants. Ils respirent, se tiennent debout, ils parlent, ils se souviennent, ils résistent encore, même en plein soleil... » (Chabrol, Marti 1984 : 114). Mais ces cousins de loin, détenteurs d'une vérité de soi à recouvrer, gagnent finalement à être connus que pour les révélations à en attendre. Comme les généalogistes qui trouvent en ces cousins les exutoires tangibles à leurs fantasmes de l'hérédité, les retournants ne les envisagent pas vraiment comme des parents à part entière. Quoique de sang, cette parenté-là ne saurait être forcément active et tournée vers un avenir d'échanges et de fréquentation. La rencontre peut tout aussi bien tourner court, ce dont Raymond San Geroteo rend compte, sans

vraiment s'en plaindre : « Ses deux filles, ultimes représentantes de ma famille en Espagne, vivent à Madrid. En 1999, j'ai brisé un demi-siècle de silence et ai rencontré la plus jeune des deux sœurs dans le salon d'un hôtel madrilène. L'entretien fut courtois, on échangea quelques banalités et on montra quelques photos familiales... Sans doute n'avions-nous rien à nous dire ! » (San Geroteo 2006 : 50). Le registre de la parenté élective paraît nettement plus propre à signifier le réinvestissement dans la relation à l'autre qu'une vague parenté de sang.

Les Enfants d'Elisabeth en use de manière minimaliste. Au présent de la remémoration, cette réévaluation des liens concerne David, confié alors qu'il n'était qu'un nourrisson par sa mère Esther à Teresa, l'ange gardien que lui avait désigné Elisabeth Eidenbenz. En 2002, à l'heure de la remémoration et des retrouvailles des mères et des enfants avec le château d'En Bardou, l'histoire de la maternité d'Elné et sa directrice, David rebaptisé Josph ignore encore que Teresa n'est pas sa mère biologique et que cette dernière a péri à Auschwitz. La romancière charge l'accoucheuse d'hier d'une nouvelle mise monde, celle de la vérité du lien : « Il est adulte maintenant et lui-même père de famille. Il a le droit de savoir, Teresa. C'est le bon endroit et le bon moment » Comme d'habitude, elle avait raison » (Legrais 2007 : 263). Allusif, la portée et le sens de cette révélation imminente ne se donnent bien à comprendre qu'à la lecture d'autres romans, comme *La Lumière et l'Oubli*, que le motif traverse au-delà d'une simple page d'épilogue.

Julia est, comme l'on s'en doute, celle des deux protagonistes au cœur de ces renouements de liens. Adoptée illégalement, Julia a tourné le dos à cette « fausse » identité pour réintégrer celle de sa naissance. A l'approche de la soixantaine, le travail de mémoire qu'elle entreprend vise à la réconcilier avec ce passé biographique, qui, bien que fondé sur le crime (le vol de l'enfant qu'elle était et l'exécution de la mère) et marqué du sceau de la falsification, n'en fait pas moins partie d'elle. Ce travail de réconciliation emprunte le chemin des retrouvailles, celles d'avec la meilleure part de ce passé, la plus extérieure, la plus innocente au regard de l'ignominie dont elle fut l'objet, à savoir son grand frère adoptif, Severo. Le récit déborde au-delà de la simple nécessité de retrouver, de savoir et ouvre sur un avenir que rend possible non seulement la ré-adoption de Julia par Severo, mais aussi par l'adoption en retour de Severo par Julia.

Le lien qui unit Julia à Emmanuel, ancien, actif, procède d'une élection réciproque où entre en jeu un supplément au-delà du sentiment, de l'affinité, de la complicité. L'auteur distille au long du texte les indices de la révélation auquel aboutit le roman : « Un lien étrange unissait Emmanuel à Julia. Une fraternité intense les attachait l'un à l'autre. Malgré la différence d'âge, ils avaient le sentiment que leurs routes s'étaient plusieurs fois croisées,

d'abord sans y prendre garde, avant de se confondre professionnellement » (Mestre 2009 : 52). Alors que blottie dans les bras de son frère ré-adopté, elle pense à Emmanuel : « Elle se demandait ce qui l'attirait chez cet atypique spécialiste du son. Malgré la différence d'âge, un lien intense les unissait l'un à l'autre, une assourdissante fraternité. Elle aimait l'entendre parler de *son père, ce héros...* façon Victor Hugo. En ce qui concernait le sien, à peine connaissait-elle l'histoire de sa mère Angelines » (Mestre 2009 : 314). Convoqués aux derniers chapitres, les personnages-témoins permettent d'assembler les pièces du puzzle : les révélations de Zacarias, l'ami du père d'Emmanuel, et celles contenues dans les pages du cahier laissé par Angelines à Celedonia, compagne de captivité, sage-femme improvisée chez qui ont providentiellement atterri Julia et Esther juste après leur évasion, permettent de confirmer, au-delà des coïncidences et des pressentiments, le lien de sang, un lien de germanité, originé dans le père. L'auteur fait appel là à ce qui dans nos représentations contemporaines de la parenté, constitue un idéal, puisque non seulement l'élection se superpose au sang, mais l'anticipe et le fonde dans une vérité supplémentaire, celle de l'affinité, du sentiment, des expériences communes. Une vérité doublement essentielle, puisqu'elle réconcilie le passé et le présent et redirige la souvenance vers l'avenir.

Cela étant, des retours qu'elle met en scène, l'écriture romanesque en est aussi le lieu et le moyen. Ecrire nous est présenté, en filigrane, comme une manière de fidélité à la république espagnole, à la volonté qui était celle de la génération des pères de tirer les masses populaires de l'illettrisme et de l'obscurantisme. Ainsi le roman nous rappelle-t-il à dessein la réalité de l'importation dans l'exil du souci d'éduquer et d'encourager la création. *Le roman de Claudio* et *Les petites Espagnes* en témoignent : le premier en rend compte dans le quotidien du camp d'Argelès (Villegas 2009 : 311), le second au cœur de la vie des réfugiés rendus à la vie civile, et plus précisément au cœur de la petite Espagne carcassonnaise où s'organisent des cours du soir (Chabrol Marti 1994 : 178-185).

Mais le roman ne se contente pas de suggérer qu'il peut être perçu comme la preuve de l'acceptation et de la perpétuation de cet héritage républicain. Il en dit davantage sur lui-même mais ce, dans des pages étranges et déconcertantes de prime abord. Les rendent plus explicites les parenthèses que Claude Marti et Jean-Pierre Chabrol introduisent par ailleurs dans leur texte donnant à voir la digestion du réel par le romancier et sa reformulation dans le registre du fictionnel. Ainsi, au détour des pages, les coulisses du roman se révèlent-elles, et avec elles l'hybridation à laquelle procède le romancier :

« – Camilo, dis-moi, il était comment, ce frère Samuel ?

L'autre répond sans hésiter :

– Un visage blanc, des veines qui gonflaient sur la tempe. Des yeux brillants, qui ne cillaient pas...

– Mais c'est tout le portrait de ton patron du Centre pédagogique, ce marchand de soutanes périmées ! Une bonne idée que tu as eue là, de le foutre en bas de son mulet » (Chabrol, Marti 1984 : 65-66).

A y regarder de près, les passages déroutants signalés à l'instant résultent de la même hybridation, sauf qu'au lieu de puiser dans le réel et le fictionnel la matière de l'hybridation romanesque, ils s'en tiennent aux éléments propres au roman (personnages, faits, lieux) pour les recomposer et opérer leur télescopage. Ces pages, « sur-fictionnelles » en somme, constituent comme un roman du roman dans le roman. Dans *La défunte*, elles rapportent le voyage du narrateur, parti sur les traces du passé d'une femme qu'il a aimée pour en comprendre la disparition. Le lecteur, à sa suite, est désorienté, autant du reste que le narrateur lui-même, ne sachant trop reconnaître ce qui relève du rêve ou du souvenir. « Ce voyage [...] se métamorphosait en odyssée fantasmagorique. La lumière de l'Espagne, en révélant ta présence, levait l'occlusion des canaux les plus ténébreux de ma mémoire » (Pouytès 2005 : 414). Dans *Les petites Espagnes*, Elie entame lui aussi un voyage imaginaire : « Il aurait vingt ans, ce serait la Libé, il attendrait sa Pilarine dans la mansarde de l'hôtel Imperator, à Nîmes. Cette fois, il partirait avec elle. Ce serait donc toujours la fin août 1944, il serait heureux comme il ne l'avait jamais été, comme il ne le sera plus jamais, vainqueur et amoureux » (Chabrol, Marti 1984 : 219). Dans les pages qu'ouvrent ces lignes, Elie réalise en imagination, au conditionnel dans le texte, ce qu'il n'a pas fait, suivre Pilar, son premier amour, et El Taban dans l'expédition du Val d'Aran. En dépit des anachronismes et des « anatopismes » que leur présence suppose, les autres personnages du roman se voient convoqués dans ce rêve éveillé, à commencer par Camilo : « Au pied des Pyrénées, ils retrouveraient Camilo venu de son maquis des Corbières et baptisé « El Estudiante » (Chabrol, Marti 220). Non seulement Camile, mais aussi « tous ceux qu'on aime seraient là, y compris ceux que l'on aime moins » (Chabrol, Marti 1984 : 223) : et effectivement, au fil du récit, le lecteur découvre des personnages croisés en amont dans le roman, le lieutenant Mur, le père de Camille, Tonina sa mère enfant, tio Pepe, Primitivo, Sébastian, la vieille Concha de la Borda, le colporteur, le « mort refait » qui se prétend le frère de son père mort trop tôt, Nieves, etc.

Cette manière de mise en abyme ne doit-elle pas être comprise comme un miroir tendu dans lequel les auteurs nous montrent ce qui se joue pour eux-mêmes dans cet exercice de

confusion qu'est l'écriture romanesque ? Jean-Pierre Chabrol et Claude Marti nous mettent sur la voie – « Le sexagénaire haletant corrigeait sa vie, voilà » (Chabrol, Marti 1984 : 218) – en l'occurrence, une fausse piste, ou plutôt un simple début de piste. Car l'écriture « n'arrange pas tout » au sens où elle embellirait en falsifiant les faits. Dans son rêve en effet, Elie ne fait que différer le moment de la séparation d'avec Pilar, mais il ne l'efface pas. Le rêve finit même par tourner au cauchemar, tandis qu'il laisse imaginer au lecteur l'issue d'un ménage à trois (Pilar, Elie et El Taban), ou bien encore une dépendance amoureuse non payée de retour, celle d'Elie à l'égard de Pilar. L'écriture apparaît ainsi comme un moyen actif de revisiter sa vie, d'en accepter les aléas et de tordre le coup au regret.

Cathartique, l'écriture romanesque se veut rédemptrice et libératrice : « Il fallait écrire ce livre ! » « J'ai dû faire ce livre pour m'en débarrasser, je dis bien pour m'en débarrasser ! » martèle Jean-Louis Pouytès qui se raconte doublement dans *La défunte*, à travers les deux amants de l'assassinée volontaire, l'un, Malrieu, médecin comme lui, l'autre universitaire historien de l'art, le narrateur. Le constat vaut tout autant pour le lecteur que pour les auteurs à en croire ces derniers. Le même Jean-Louis Pouytès raconte la réaction d'une lectrice émue aux larmes, rencontrée à l'occasion d'une dédicace : « Elle peut parler enfin, elle dit : « J'ai lu ce roman avec passion, parce que ça raconte l'histoire de mon père que je n'ai jamais entendue de sa bouche. C'est-à-dire, jamais il n'a parlé de ça. Et il est mort maintenant, donc je ne l'entendrai jamais ». Albert Bueno, dans une interview à Docteur Watson (« site consacré au livre et à l'édition), fait part du même retour : « le deuxième [témoignage] est celui d'une dame âgée qui m'a dit : « les héros de votre histoire, ce sont les héros de mon histoire, ce sont les héros de l'histoire d'Espagne, ces héros : c'étaient mes parents »¹⁰⁶. Ainsi, entre les lignes du roman, partent des chemins de traverse emmenant auteurs et lecteurs vers un inconnu d'eux-mêmes, à savoir vers « eux-autres », porteurs d'une mémoire désormais apaisée.

Au carrefour des compromis, l'on pourrait légitimement s'attendre à être dirigé par le roman dans une sixième direction, celle de la militance et de la lutte contre le mémoricide. Or ce n'est pas le cas : les associations de descendants de réfugiés de 1939 et leurs animateurs sont les grands absents de ces romans, à l'exception de *Guernica*, dans lequel, pour un instant, Isaura, la protagoniste, en quête d'une mémoire de substitution, se tourne vers l'ARMH. L'on pourra nous opposer qu'il n'y a dans cette quasi-invisibilité rien que de très « normal »,

¹⁰⁶ <http://www.docteur-watson.com/bueno2.html>

l'intention du romancier étant généralement de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas ou qui ne la prennent pas. Mais l'on ne saurait non plus ignorer les divergences profondes apparues au long de cette analyse entre la mémoire portée par ces associations et la conception que s'en fait le romancier, et ce, aussi bien du point de vue du passé raconté que de la manière de s'en revendiquer, d'en hériter et de le transmettre. Si, à l'instar du militant, les auteurs font leur la rhétorique de la victimisation, aussi bien en ce qui concerne les réfugiés que les souvenirs d'aujourd'hui, ils s'en démarquent fondamentalement en imaginant des issues à la fatalité des maux occasionnés, hier par les aléas de l'histoire, aujourd'hui par les ratés de la passation mémorielle. Ainsi leur héroïsme de la résilience situe-t-il leurs œuvres aux antipodes de la célébration, toujours et encore d'actualité, de la figure de l'ancien combattant, loin aussi de l'apitoiement martyrologique. Ne serait-ce que la cécité du militant de la mémoire, cette incapacité à entrevoir l'éventualité d'un « engagement désengagé », et avec elle la possibilité d'une mémoire « normalement » transmissible et héritable, compromet son admissibilité au rang des expérimentateurs du compromis. Parce qu'il ne semble pas davantage capable de concevoir, en dehors de l'action collective menée au nom de la communauté mémorielle, la possibilité d'échapper à la tyrannie de la mauvaise mémoire seulement par soi et pour soi, ce militant-héraut ne saurait trouver sa place parmi les souvenirs-héros artisans solitaires de leur réconciliation avec le passé, gage de leur intégration dans un présent tourné vers demain.

Conclusion

L'heure est venue de « conclure » cette réflexion. Ainsi le veut l'exercice auquel on vient de se livrer. Mais peut-on le faire ? Si l'on considère qu'une conclusion a quelque chose de définitif, assurément non. Si l'on considère qu'une conclusion est aussi une façon de rassembler les morceaux d'une réflexion, d'en proposer une lecture transversale et de mesurer l'espace qui reste encore à parcourir, on peut s'y essayer. En effet, cette recherche pose beaucoup plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Mais n'est-ce pas le propre de toutes celles qui portent sur des ruptures en cours ?

La commémoration orchestrée par la région Languedoc-Roussillon en 2009 a été regardée, par certains et un peu à la hâte, comme une façon de pousser artificiellement un passé, dont nul ne se souciait, sur le devant de la scène. Le terrain a montré qu'il n'en est rien. Elle n'a été que le reflet de son temps, tout à la fois cause et conséquence. Elle est cause d'abord parce que, on l'a vu, elle a donné naissance à une série d'initiatives dans les cinq départements qui la composent administrativement. Mais elle a porté beaucoup plus loin ses effets puisqu'on en retrouve les échos, en rien affaiblis, dans d'autres départements. Il serait totalement faux de prétendre que l'agitation mémorielle autour du camp de Septfonds, dans le Tarn-et-Garonne, lui doit tout. C'est évident, elle est bien plus ancienne. Cependant je suis persuadée que l'ampleur actuelle qu'elle prend n'est pas sans lien avec les manifestations languedociennes de l'année 2009. Elles lui ont donné une impulsion et, plus encore, une légitimité nouvelles. La situation est hypertrophiée en Lot-et-Garonne, département que je connais bien pour y vivre. Alors qu'il n'en avait jamais été question auparavant, du moins sur la scène publique, depuis deux ans, le drapeau de la Seconde République Espagnole y est régulièrement de sortie. Il serait trop long de faire la suite de ces lieux qui, soudain, surgissent comme du néant et se parent de ce passé.

Mais la commémoration de 2009 est aussi conséquence car elle a été précédée par un double mouvement. Il y a d'abord eu les acteurs, constitués en associations, dont la parole était peut-être inaudible, difficile à entendre ou rejetée mais dont la parole, étayée d'actions, n'en existait pas moins. Il y a eu ensuite leurs descendants qui, pour être rentrés récemment dans le bal de la mémoire, n'en sont pas redoutablement actifs. Ils n'entendent pas être cantonnés au périmètre de l'entre soi. Eux se sont résolument installés en pleine lumière et jouent des coudes pour y rester, quitte à entretenir des querelles, plus ou moins larvées, avec d'autres mémoires dont celle mise en place par leurs parents parfois.

Là est le premier enseignement à tirer. A n'évoluer que dans le monde - de moins en moins petit, il faut bien l'avouer, vu le nombre d'associations et de « lieux de mémoire » qu'il compte - des descendants de républicains espagnols, on a le sentiment d'un « retour de la mémoire », d'une situation qui mêle silence et dissimulation. Leur action devient compensation vis-à-vis de leurs aînés dont on aurait injustement tu l'expérience. En fait de « silence », on se trouve face à un processus qui a tout d'un recouvrement de la mémoire de la première génération par celle de la seconde. Mais il y a plus encore. Si on les trouve parfois côté à côté, auprès d'un même monument, au cours d'une même cérémonie et se succédant à la tribune, celle-ci semble bien avoir rompu avec celle-là. Alors que les aînées portaient la mémoire des combats et de la guerre, les plus jeunes se reconnaissent dans la figure du réfugié et celle de l'interné, qui jamais ne s'incarne mieux que dans la frêle silhouette des enfants. De l'une à l'autre, on a glissé d'une mémoire martiale à une mémoire victimaire. Le décrochage est tout aussi évident en ce qui concerne le poids des appartenances politiques dont on a vu quel sort chacune des générations leur réserve.

Bien qu'elle soit, ainsi, trop rapidement résumée, ne faisant guère dans le détail et la nuance, cette situation pose de nombreuses questions auxquelles cette recherche n'a pu répondre. La première de toutes est bien celle-ci : comment les associations de première génération négocient-elles ce virage mémoriel ? La réflexion qui précède ouvre des pistes, en laisse entrevoir quelques-unes mais elle ne va pas au-delà. Comment l'AAGEF-FFI ou encore l'amicale du camp du Vernet pensent-elles l'action de leurs cadettes (œcuménisme politique, glissement du combattant à la victime, etc.) ? Et, au-delà, comment ces associations se sont-elles saisies du passé dès les années 1970 ? Comment ont-elles appréhendé l'internement, en 1939 puis pendant la guerre, en France et en Allemagne ? Et plus encore, quel sort réservait-on, dans cette mémoire, à celui qui en a été victime ? Était-il un « interné politique » ? Un « déporté » ? Un « résistant » ? Ou alors « un républicain espagnol » ? C'est un vaste champ qui s'ouvre là. C'est toute la question de la mémoire de l'internement au cours du demi-siècle écoulé qui est ainsi posée. Les « républicains espagnols » ne sont qu'un des fils de l'écheveau. On comprend que semblable continent n'ait pu être abordé au cours de cette recherche. Il faudra plus de deux personnes pour mener à bien cette exploration.

Revenons à la recherche effectuée. Pour sortir de la bien peu stimulante situation des pilotes d'auto tamponneuses, Sylvie Sagnes a décidé de travailler sur les romans de mémoire ou sur les romans pour mémoire, du moins ces romans qui, à quelques exceptions près, ont paru au cours des années 2000 et se sont essayés à parler de ce passé. On pouvait imaginer, un peu rapidement, que cette production « littéraire » s'inscrivait dans le droit fil du mouvement

que nous étudions, les publications venant appuyer et confirmer les commémorations et inaugurations. On pouvait tout autant appréhender les petits récits familiaux que j'ai évoqués à la fin de ma réflexion comme des amorces de romans ou des romans qui ont avorté. On pouvait, à tout le moins, penser qu'il y avait entre l'un et l'autre, une solution de continuité, une parenté, un fil qui les unissait. Or, le travail que Sylvie Sagnes a mené montre que les choses sont beaucoup plus compliquées qu'on aurait pu le croire. Oui, ces romans parlent de ce passé. Oui, ils s'inscrivent dans le grand vent de mémoire qui souffle aujourd'hui sur lui. Non, ils n'en sont pas la copie. Non, ils ne disent pas la même chose.

Certes, il est bien des points d'accord entre les militants de la mémoire et les romanciers. En langage mathématique, on dira que leur plus grand dénominateur commun est le regard porté sur la guerre. Loin d'être un épisode glorieux, une sublime défense des idéaux qui hisse celui qui l'a vécue au dessus de la masse, elle finit toujours par être dépeinte sous les mêmes traits, celle d'une énorme machine à broyer tous ceux qui ont à faire avec elle, y compris ceux qui en réchappent : enfants orphelins, femmes violées, combattants désabusés, tous également victimes, tous également en fuite vers une terre inhospitalière où les camps les attendent.

Mais, à y regarder de près, à se livrer, comme elle l'a fait, à une analyse finie, les points de rupture apparaissent de façon saisissante. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne sont pas des points de détail. Je n'en citerais que deux. La mémoire que construisent les associations de seconde génération pourrait être comparée à un jeu de dames. Tous les pions sont identiques. A une différence près : il y a deux « clans », les blancs et les noirs. Tout le jeu consiste à savoir lequel des deux « croque » l'autre. La victoire est acquise quand l'un des adversaires abandonne la partie sachant qu'il n'a aucune chance de gagner, quand il est accumulé à l'immobilité ou lorsqu'il n'a plus de pions. C'est bien ainsi que les descendants présentent la guerre civile, l'opposition frontale de deux camps hétérogènes. L'ultime victoire, telle qu'ils la racontent, participe tout à la fois des trois cas de figure cités à l'instant : les républicains ne pouvaient pas résister, ils ont dû abandonner le terrain¹⁰⁷, il n'est plus resté en Espagne que des franquistes. Les romans vont bien au-delà et proposent une vision nettement plus complexe. Entre les blancs et les noirs, les « gentils » et les « méchants », ils font une place pour le gris dans toute sa déclinaison. Qu'on ne s'avise pas de dire, aujourd'hui, que la guerre civile espagnole a été, comme toutes les guerres civiles, un festival d'horreurs, largement partagées entre les deux camps. Les franquistes se sont livrés à des

¹⁰⁷ « Abandonner le terrain » et non pas fuir, comme je l'ai dit plus haut.

exactions innommables, injustifiées et injustifiables, tandis que les républicains, eux, ont combattu pour le droit et dans le strict respect d'une certaine morale de la guerre. Bref, ils n'ont pas commis d'horreurs qui ne soient strictement explicables par le contexte. Les romanciers, eux, ne s'embarrassent pas de ces subtilités qui distribuent, à parts égales entre les deux camps, la capacité à innover et à aller toujours avant dans la monstruosité.

C'est aussi l'engagement qui n'a pas le caractère sublime et définitif que l'on voudrait y voir. Les romanciers s'en méfient et ils n'hésitent pas à le remettre en question. Il n'est pas forcément guidé par des convictions solidement chevillées au corps et à l'âme. Il peut être aussi de hasard et de circonstances. Il peut varier, en fonction du temps et du lieu. Ils mettent en avant d'autres engagements, nettement moins glorieux, dont celui qui consiste à ne plus lutter que pour sa survie. Et ces « héros » du soi combattant pour soi seul, afin de sauver sa peau ne sont pas moins nombreux, dans ces ouvrages, que ceux qui sont tournés vers les autres.

Mais jamais le décrochage entre les romanciers et les associations de seconde génération n'est plus saisissant ni plus étonnant qu'en ce qui concerne les oppositions politiques. Elles imposent une nouvelle orthodoxie de la mémoire, laquelle s'apparente à une sorte de couvercle prudemment posée sur la marmite politique. Seuls les interlocuteurs, situés à la périphérie de cette mémoire les évoquent. Et encore le font-ils avec une certaine indulgence, comme une sorte d'erreur, une « bêtise » comme on en commet tous. Ainsi elles n'ont plus, pour eux, de caractère nocif. Elles ne sont plus de nature à justifier les empoignades fratricides. Il faut pardonner en somme. Et oublier. C'est bien ce que font les associations pour qui il ne doit plus exister, pour qui il n'existe plus d'anarchistes, de socialistes, de communistes, etc. De façon assez significative, je n'ai jamais entendu parler du POUM par exemple. Je n'ai pas plus entendu parler de l'attaque du central téléphonique de Barcelone en mai 1937. Il n'est plus qu'un camp uni, celui des républicains espagnols. Ils ont tous fait la guerre sous la même bannière rouge, jaune et violet. Ils appartenaient tous au même camp, avait tous les mêmes ennemis, Franco et ses hommes. Dans les camps, ils étaient tous des républicains espagnols, pliant sous le poids de conditions de vie indignes, luttant pour leur survie. Nul n'osera prétendre que, derrière les barbelés, les oppositions ont continué à vivre, entraînant violence et meurtres. Personne, non plus, pour évoquer les disputes de l'après-guerre. Comment ce qui n'a pas existé *avant* pourrait continuer *après*? Les romanciers, eux, n'ont pas semblable prudence. Le couvercle, ils n'hésitent pas à le soulever, exposant au grand jour de leurs écrits ces luttes qui, si elles n'expliquent pas à elles seules la défaite, n'ont certainement pas été d'un grand secours dans la marche vers la victoire espérée.

Ces oppositions, ils les traquent, de l'échelle nationale à l'échelle locale, jusque dans les replis de l'intime, des familles, jusqu'au saint des saints, le camp !

En un mot comme en cent, si les romans et les associations semblent s'accorder sur une sorte de tronc commun de la mémoire, ils n'en sont pas moins divergents, et cela sur des points dont on sait l'importance aujourd'hui. Cela pose d'abord la question de la préhistoire de cette écriture. Leurs auteurs seraient-ils ignorants des choses contemporaines ? Ignoreraient-ils ce qu'il en est aujourd'hui ? On peut difficilement le penser. Le fait est que certains des romanciers dont Sylvie a analysé les ouvrages sont très impliqués dans la militance mémorielle ! Raymond San Geroteo en est l'exemplaire parfait. Il a été président de Mémoire de l'Espagne Républicaine, la première du nom, celle qui a vu le jour dans les Pyrénées-Atlantiques. Il participe aux diverses commémorations. Parfois, il en est l'un des acteurs, invité à dédicacer ses livres. Claude Marti, René Grando, Jean-Claude Pouytés et Jean-Claude Villegas, chacun à sa façon, a partie liée avec le monde associatif, même s'il n'en est pas un rouage essentiel. Comment comprendre les particularités « dérangeantes » de leur écriture ? Comment comprendre qu'ils glissent, comme à plaisir, leur plume dans les plaies du passé, celles que l'on essaie, qu'eux-mêmes essaient parfois, de panser ? Mais ce décrochage entre romanciers et monde associatif pose aussi la question de la réception de ces livres dans le milieu des militants de la mémoire. Ces auteurs seraient-ils, comme les historiens avec lesquels ils partagent certaine façon de penser l'événement, regardés d'un œil torve, suspectés de menées inavouables ? Les lit-on ? Et si oui, comment ? Que pense-t-on de ces « dérapages » mémoriels auxquels ils se livrent ? C'est là des points qui mériteraient qu'on s'y attarde.

Finalement, à l'instant de mettre un point final à cette réflexion, peut-on considérer que cette recherche a eu un mérite : non pas celui de lutter contre le silence qui aurait enseveli la guerre d'Espagne au fond d'un oubli soigneusement entretenu mais celui de montrer la complexité d'une situation qui, au cours de ces dernières années, à commencer à attirer la curiosité des chercheurs.

Sources : (romans, bande dessinée, articles de presse, etc.)

Bayar Michèle,

2009 *Un figuier venu d'ailleurs : La Retirada*, Oskar, Paris.

Bohny-Reiter, Friedel

1993 *Le journal de Rivesaltes. 1941-1942*, Editions Zoé, Carouge-Genève.

Bueno Albert,

2007 *La Couleur du Safran*, Coëtquen, Cesson-Sévigné.

« Camp de concentration »

1976 *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Internés Politiques et Résistants du Camp du Vernet d'Ariège*, Décembre 1976, n°8, pp 12

Carrasco, J

1976 « Avec l'U.N.A.D.I.F », *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Internés Politiques et Résistants du Camp du Vernet d'Ariège*, Décembre 1976, n°8, pp 12-14

Clavel Bernard,

1973 *L'Espagnol*, J'ai Lu, Paris (1^{ère} édition : Robert Laffont, Paris, 1959).

Chabrol Jean-Pierre et Marti Claude,

1984 *Les petites Espagnes*, Grasset, Paris.

Devaux, Michele

2009 « Exilé comme tant d'autres, José, un homme discret », *Le travailleur catalan*, 24-29 avril 2009, n°3313, p 6

Dounovetz, Serguei, Roca, Paco,

2010 *L'ange de la Retirada*, 6 Pieds Sous Terre éditions, Saint-Jean de Védas

« Du 3 au 5 juin : manifestations sur 'la Retirada' et les camps de réfugiés espagnols dans l'Aude »,

2004 *Perspectives*, Mai 2004, n°122, pp8-9

Falguera, Narcis

2007 « L'amicale et le rendez-vous avec l'avenir », *Bulletin d'information de l'Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France- FFI*, Mars 2007, n°105, p1

Farreny, Henry

2008 « Ecrits d'exil-Barraca et Desde el Rosselón », *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Guerrilleros Espagnols en France-FFI*, 32 mars 2008, n°109, p5

Farreny, Henry : « Histoire : quel que soit l'auteur, savoir raison garder », *Bulletin d'information de l'Amicale des Anciens Guérilleros Espagnols en France- FFI*, n°117, 31 mars 2010, p2,

consultable à l'adresse suivante :
<http://www.nodo50.org/despape/textos/AmicaleGuerrillerosEspagnoles/Guerrilleros%20Boletin%20%20117%20pantalla.pdf>

Fillol Luce,
1999 *Il fera beau demain*, Castor Poche, Flammarion, Paris.

Garcia-Maynadier Maria,
2009 *Elles s'appelaient Maria*, Flam, Sète.

Grando René,
1994 *Les babouins du zoo de Barcelone*, Trabucaire, Perpignan.

González, Jacques
2007 « Camp de concentration ou camp d'internement ? Appelons un chat un chat », Bulletin d'information de l'Amicale des Anciens Guerrilleros Espagnols en France-FFI, septembre 2007, n°107, p 5 (<http://www.lagavillaverde.org/noticias/GUERRILLEROSN107.pdf>)

Hernandez Daniel,
2007 *Les vendangeurs du Caudillo*, Mare Nostrum, Coll Polar, Perpignan.

H.F
2007 « Nouvel élan pour la mémoire des résistants espagnols », *Bulletin d'information de l'Amicale des Anciens Guérilleros Espagnols en France- FFI*, Mars 2007, n°105, p2
Izard, Pierre
1974 « Argelès/mer. L'exode espagnol », *Massan*, n°21, pp119-143, Argelès sur mer.

Jimenes Guy,
2007 *L'enfant de Guernica*, Oskar, Paris.

Legrain Hélène,
2007 *Les enfants d'Elisabeth*, Presses de la Cité, Paris.

Membribe Franck,
2007 *Ultime tercio à Salamanque*, Mare Nostrum, Col Polar, Perpignan.

Mestre Serge,
2009 *La lumière et l'oubli*, Denoël, Paris.

Pouyès Jean-Claude,
2005 *La défunte*, Editions Les 3 épis, Brive-la-Gaillarde.

Ribas, Isidore : 1939, « J'ai vécu le camp d'Argelès », *Massana*, Argelès/mer, n° 53, 1992.

Ripol, Marc
2005 *Las rutas del exilio*, Alhena Media, Barcelone.

San Geroteo Raymond,
2006 *Les Oliviers de l'exil*, Cairn, Pau.

2007 « Devoir moral et travail de mémoire », *Bulletin d'Information de l'Amicale des Anciens Guerilleros Espagnols en France-FFI*, 30 septembre 2007, n°107, p 8

2008 *La Fille de l'Anarchiste*, Cairn, Pau.

Sebban Olivier,

2008 *Amapola*, Le Seuil, Paris.

2009 *Le jour de votre nom*, Le Seuil, Paris.

Triay-Pascuchi, Miguel

2006 *Sable amer*, Editions FRE39, Carcassonne

Villegas Jean-Claude,

2009 *Le roman de Claudio*, Le grenier à sel, Binges.

Bibliographie

L'histoire : la guerre civile espagnole, l'exil, les camps

Agier, Michel :

2002 *Aux bords du monde, les réfugiés*, Flammarion, Paris

Agier, Michel :

2008 *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Flammarion, Paris

Alba Narciso, Issorel Jacques,

1990 « La France des libertés vue par les intellectuels espagnols avant et après la guerre civile », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, pp 405-415.

Alted, Alicia, Domergue, Lucienne

2003 *El exilio republicano español en Toulouse, 1939-1999*

Bennassar Bartolomé,

2006 *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Perrin, Paris.

Boitel, Anne

2001 *Le camp de Rivesaltes 1941-1942. Du centre d'hébergement au "Drancy de la zone libre"*, Mare Nostrum/PUP, Perpignan

Cabanes, Bruno, Piketty, Guillaume

2009 *retour à l'intime au sortir de la guerre*, Taillandier, Paris.

- Canal, Jordi, Charlon, nne, Pigenet, Phryné (dit)
2005 *Les exils catalans en France*, Presse Universitaires de Paris-Sorbonne, Uned Edicions/PUM, Madrid, Toulouse
- Castanier i Palau Tristan,
2008 *Femmes en exil, mères des camps - Elisabeth Eidenbenz et la Maternité Suisse d'Elne (1939-1944)*, Trabucaire Editions, Perpignan.
- Chaput, Marie-Claude et Gomez, Thomas (dir.),
2002 *Histoire et mémoire de la Seconde République Espagnole*, Paris, université de Paris X.
- Cohen, Monique-Lise et Malo,  ric (dir.),
1994 *Les camps du Sud-Ouest de la France. Exclusion, internement et déportation, 1939-1944*, Privat, Toulouse
- Crois, Pierre
2001 *Saint-Cyprien de 1939   1945. Le village-le camp- la guerre*, Trabucaire, Canet
- Dreyfus-Armand, Geneviève
1994 *L'émigration politique espagnole en France au travers de sa presse, 1939-1975*, Thèse d'histoire, Institut d'Etudes Politiques, Paris.
- Dreyfus-Armand Geneviève,
1999 *L'exil des Républicains espagnols en France. De la guerre civile à la mort de Franco*, Albin Michel, Paris.
- Dreyfus-Armand, Gen nvi ve
2001 « Multiplicité des associations d'exilés républicains espagnols », Actes du colloque « 1901-2001. Migrations et vie associative : entre mobilisations et participation », 8 octobre 2001, Paris, Institut du Monde Arabe, consultable à l'adresse suivante : http://www.generiques.org/colloques/vie_asso_immigration/page_11.html
- Dreyfus-Armand Geneviève, T mim  Emile,
1995 *Les camps sur la plage : un exil espagnol*, Autrement, Paris.
- Dreyfus-Armand Geneviève, Groppo, Bruno
1996 « Objectifs de la journée d'études 'Exilés et refugiés politiques dans la France du XX^{ me} siècle », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol 44, n 44, pp 6-8.
- Enfants de la guerre civile espagnole : vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*,
1999 L'Harmattan, Paris, Montréal.
- Exil politique et migration économique : Espagnols et Français aux XIXe et XXe siècles*,
1991 Editions du CNRS, Paris.
- Fontaine, François
2003 *La guerre d'Espagne. Un d lug  de feu et d'images*, BDIC/Berg International, Paris

Galaud, Emilie

2008 *Paroles de mémoire et d'histoire de la Colonie Espagnole de Béziers*, Rapport remis à la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Languedoc-Roussillon, Montpellier, tapuscrit.

Gemie Sharif,

2006 « The ballad of Bourg-Madame : Memory, Exile, and the Spanish Republican Refugees of the Retirada of 1939 », *International Review of Social History*, 51, 1, pp 1-40.

Grando René, Quéralt Jacques, Febrés Xavier,

1991 *Camps du mépris. Des chemins de l'exil à ceux de la résistance (1939-1945)*, Trabucaire, Perpignan.

Grando, René

2006 « ¡ Al campo ! » *Espagne 1939. Exode, frontière, exil*, Mare Nostrum, Perpignan

Grynberg, Anne,

1999 *Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français 1939-1944*, Éditions La Découverte & Syros, Paris, (1^{re} édition 1991).

Gurs. Ein Internierungslager in Süd Frankreich. 1939-1943, Skovgaard Museum, Voborg 1993.

Jornet José, (sous la direction de),

2005 *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées : exil, histoire, mémoire*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse.

Laborie Pierre,

1990 « Espagnes imaginaires et dérives pré-vichystes de l'opinion française 1936-1939 », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, pp ???- ???.

Laharie, Claude,

1993 *Le camp de Gurs. 1939-1945. Un aspect méconnu de l'histoire de Vichy*, J&D Éditions,

Laharie, Claude,

2005 *Gurs : 1939-1945. Un camp d'internement en Béarn*, Atlantica, Biarritz (1^{re} édition 1982).

Laharie, Claude,

2007 *Gurs. L'art derrière les barbelés : 1939-1944*, Atlantica, Biarritz (1^{re} éd. 1982).

Leroy, Elerika

2005 « Los guerilleros », *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse (1^{ère} édition 2004), pp 179-188

Lillo, Natacha

2004 *La Petite Espagne de la Plaine-Saint-Denis 1900-1980*, Editions Autrement, Collection Monde/Français d'ailleurs, peule d'ici, Hors Série , n°143.

Lindeperg, Sylvie, Wiewiorka, Annette

2008 *Univers concentrationnaire et génocide. Voir, savoir, comprendre*, Mille et Une Nuits, Paris.

Marin, Progreso,

2005 *Exil. Témoignages sur la guerre d'Espagne, les camps et la résistance au franquisme*, Loubatières, Portet-sur-garonne.

Mettay, Joël

2008 *L'archipel du mépris. Histoire du camp de Rivesaltes de 1939 à nos jours*, Trabucaire, Canet (1^{ère} édition 2001)

Milza, P. et Peschanski, D. (dir.)

1994 *Exils et migrations. Italiens et Espagnols en France 1938-1946*, L'Harmattan, Paris.

Moulinié Véronique,

2009 *La Retirada. Mots et images d'un exil*, GARAE Hésiode, Carcassonne.

Moulinié, Véronique,

« Polyphonie ou cacophonie ? La mémoire des républicains espagnols en Languedoc-Roussillon »,

in *Passeurs de mémoires, miroirs de l'ethnologie*, ouvrage collectif sous la direction de Gaetano

Ciarcia, Montpellier, Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier/Presses Universitaires de

la Méditerranée, à paraître

Parrau, Alain

1995 *Ecrire les camps*, Editions Belin, Paris.

Parello, Joseph

2005 « Les Espagnols des Forces de la France Libre », in *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, pp 169-178 (1^{ère} édition 2004)

Peschanski Denis,

2003 *La France des camps. L'internement, 1938-1946*, Gallimard, Paris,

Planes Jordi,

1990 « Les Français jugés par les réfugiés catalans », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, pp 391-401.

Puiseaux, Hélène

1997 *Les figures de la guère. Représentations et sensibilités 1939-1996*, Gallimard, Paris.

Ponti, Jeanine,

1996 « Réfugiés, exilés, des catégories problématiques », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol 44, n° 44, pp 9-13

Rafaneau-Boj, Marie-Claude

1993 *Odyssée pour la liberté. Les camps de prisonniers espagnols 1939-1945*, Denoël, Paris

Réfugiés espagnols dans l'Aude, 1939-1945,
2004 Catalogue de l'exposition présentée à Bram, Archives départementales de
l'Aude, Carcassonne

Républicains espagnols en Midi-Pyrénées. Exil, histoire et mémoire,
2005 Presses universitaires du Mirail, Toulouse (1^{ère} édition 2004)

Sagnes Jean, Caucanas Sylvie, (sous la direction de),
2004 *Les Français et la guerre d'Espagne*, CREFT, Presses universitaires de Perpignan,
Perpignan.

Scott Soo,
A paraître *The Routes to Exile : Spanish Civil War Refugees and their Hosts in South-Western
France*, University of Wales Press, Cardiff.

Soria, Georges : *Guerre et révolution en Espagne*, Paris, Robert Laffont, 5 volumes, 1975-
1977.

Stora, Benjamin et Temime, Emile
2007 *Immigrations. L'immigration en France au XX^{ème} siècle*, Hachette Littératures, Paris

Tallio, Virginie :
2007 *La fabrique du réfugié. Du camp au rapatriement, lieux et processus de la
construction de "réfugié". Exemple des camps de réfugiés de Dadaab au Kenya et de Knondo
en RDC*, thèse de doctorat, sous la direction de Michel Agier, EHESS, Paris.

Témime Emile,
1996 *La guerre d'Espagne : un événement traumatisme*, Complexes, Bruxelles.
2006 *1936, la guerre d'Espagne commence*, Complexes, Bruxelles.

Vargas, Bruno (dir)
2008 *La seconde république espagnole en exil en France (1939-1977)*, Presses Universitaires
de Champollion, Albi.

Villegas Jean-Claude, (sous la direction de),
1989 *Plages d'exil : les camps de réfugiés espagnols en France, 1939*, BDIC, Hispanistica
XX, La Découverte, Nanterre, Dijon, Paris.
2008 *Écrits d'exil : "Barraca" et "Desde el Rosellón" : albums d'art et de littérature :
Argelès-sur-Mer, 1939*, Nouvelles Presses du Languedoc, Sète.

Wieviorka, Annette :
1997 « L'expression "camp de concentration" au XX^e siècle », *Vingtième Siècle*, volume 54,
n° 1.

Wieviorka, Annette
2003 *Déportation et génocide*, Hachette, Paris

Zorzin, Sylvain

2000 *Le camp de Septfonds (Tarn-et-Garonne) : soixante ans d'histoire et de mémoires (1939-1999)*, Mémoire de recherche, Institut d'Etudes Politiques, Bordeaux

Anthropologie de la mémoire

Apostolidès Jean-Marie,

2003 *Héroïsme et victimisation. Une histoire de la sensibilité*, Exils, Paris.

Attias-Donfut, Claudine,

2001 « La fabrication des grands-pères in Attias-Donfut et Segalen, Martine (Dir) : *Le siècle des grands-parents. Une génération phare, ici et ailleurs*, Autrement, Collection Mutations, n°201, Paris, pp 48-74

Attias-Donfut, Claudine, Segalen, Martine (Dir),

2001 *Le siècle des grands-parents. Une génération phare, ici et ailleurs*, Autrement, Collection Mutations, n°201, Paris

Augé Marc,

1998 *Les formes de l'oubli*, Payot, Paris,

Auzas Vincent, Jewsiewicki Bogumil, (sous la direction de),

2008 *Traumatisme collectif pour mémoire*, Presses de l'Université Laval, Québec.

Baussant Michèle,

2002 *Pieds-Noirs. Mémoires d'exils*, Stock, Paris.

Blanchard Pascal, Veyrat-Masson Isabelle, (sous la direction de),

2008 *Les guerres de mémoires. La France et son histoire*, La Découverte, Paris.

Boursier, Jean-Yves (Dir)

2005 *Musées de guerre et mémoriaux*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

Candau Joël,

1996 *Anthropologie de la mémoire*, Coll Que sais-je ?, Paris.

1998 *Mémoire et identité*, Presses universitaires de France, Paris.

Carteron, Benoît (Dir)

2004 *L'engouement associatif pour l'histoire locale. Le cas du Mainet-et-Loire*, L'Harmattan, Paris.

Chaumont Jean-Michel,

2002 *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, La Découverte, Paris.

Connerton Paul,

1989 *How societies remember*, Cambridge University Press, Cambridge.

Crivello Maryline (sous la direction de),

2010 *Les échelles de la mémoire en Méditerranée (XIX^{ème}-XXI^{ème} siècles)*, Actes Sud, Arles.

Debary, Octave, Turgeon, Laurier

- 2007 *Objets et mémoires*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme/ Presses de l'Université de Laval, Paris/Québe)
- Eliacheff Caroline et Daniel Soulez- Larivière,
2006 *Le temps des victimes*, Albin Michel, Paris.
- Fabre Daniel,
2005 « Peindre la mémoire », *L'Homme*, 3-4, n° 175-176, pp 251-275.
- Fassin Didier et Richard Rechtman,
2006 *L'empire du traumatisme, enquête sur la condition de victime*, Flammarion, Paris, 2007.
- Finley Moses J.,
1981 *Mythe, mémoire, histoire*, Flammarion, Coll Nouvelle bibliothèque scientifique, Paris.
- Gaulard, François-Charles, Suárez, Modesta
2007 *Réception et usages des témoignages*, Editions du Sud, Toulouse.
- Halbwachs Maurice,
1968 *La mémoire collective*, PUF, Paris (1^{ère} éd : Alcan, 1925).
- Heers Jacques,
2006 *L'histoire assassinée. Les pièges de la mémoire*, Editions de Paris, Versailles.
- « Les historiens et le travail de mémoire »
2000 *Esprit*, n°266-267, Paris.
- Lowenthal David,
1999 *The Past is a Foreign Country*, Cambridge University Press, Cambridge, (1^{ère} ed 1985).
- Maalouf Amin,
1988 *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1988.
- Martin Jean-Clément, (sous la direction de),
1995 *La guerre civile : entre histoire et mémoire*, Centre de Recherches sur l'histoire du monde atlantique, Ouest Editions, Nantes.
- Michel Johann
2010 *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*, PUF,
- Mogin-Martin, Roselyne, Caplán, Raúl, Dumas, Christophe, Fisbach, Erich
2006 *la mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Presses universitaires d'Angers, Angers.
- Moulinié, Véronique
2008 « Des papiers sur soi, des papiers pour soi : l'identité portable », in *Etats civils en questions*.
Papiers, identités, sentiment de soi, ouvrage collectif sous la direction d'Agnès Fine, Paris, Editions
de l'EHESS, Collection Le regard de l'ethnologue, pp 293-330.

- Muxel Anne,
1996 *Individu et mémoire familiale*, Nathan, Paris.
- Nora Pierre,
1984 « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », *Les lieux de mémoire*, T1, *La République*, (sous la direction de Pierre Nora), Gallimard, Paris, pp 17-42.
- Prochasson, Christiphe
2008 *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Editions Demopolis, Paris
- Ranzato Gabriele,
1995 « Evidence et invisibilité des guerres civiles », *La guerre civile : entre histoire et mémoire*, (sous la direction de Jean-Clément Martin), Centre de Recherches sur l'histoire du monde atlantique, Ouest Editions, Nantes, pp 17-25.
- Ricoeur Paul,
2000 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, Coll L'ordre philosophique, Paris.
- Robin Régine,
2003 *La mémoire saturée*, Stock, Paris.
- Sagnes Sylvie,
1995 « De terre et de sang : la passion généalogique », *Terrain*, n° 25, pp 125-145.
1998 « Une parenté sur mesure... Les nouvelles formes de parenté à l'épreuve de l'acharnement généalogique », *Adoptions. Ethnologie des parentés électives*, (sous la direction d'Agnès Fine), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp 275-309.
2000 « Origines ou la revanche élective », *Parents de sang, parents adoptifs. Approches juridique et ethnologique de l'adoption. France – Europe – Amérique du Nord*, (sous la direction d'Agnès Fine et Claire Neirinck), LJDJ, Paris, pp 169-183.
2000 « Un monument peut en cacher un autre », *Domestiquer l'histoire* (sous la direction de Daniel Fabre), Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp 55-70
- Todorov Tzvetan,
1995 *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris.
2000 *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Robert Laffont, Paris.
- Traverso Enzo,
2011 *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXème siècle*, La Découverte, Paris.
- Yerushalmi Yosef H., Loraux Nicole, Mommsen Hans, Milner Jean-Claude, Vattimo Gianni,
1988 *Usages de l'oubli*, Le Seuil, Paris.
- Wievirorka, Annette
1998 *L'ère du témoin*, Plon, Paris
- Wieviorka, Annette

2008 « Shoah : les étapes de la mémoire en France », *Les guerres de mémoires. La France et son histoire*, Blanchard Pascal, Veyrat-Masson Isabelle, (sous la direction de), La Découverte, Paris, pp 94-106.

Wieviorka, Olivier

2010 *la mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Le Seuil, Paris

Mémoires de la guerre civile et de l'exil espagnols

Agustí Centelles. La maleta del fotògraf

2009 Edicions Destino, Barcelone.

Agustí Centelles. Diari d'un fotògraf

2009 Edicions Destino, Barcelone.

Agustí Centelles. Le camp de concentration de Bram, 1939

2009 Actar, Barcelone

Agustí Centelles. 1090-1985

2009 Actes Sud, Arles.

Acosta Bono Gonzalo, de Río Sánchez Ángel, Valcuende del Río José María, (sous la direction de),

2007 *La recuperación de la memoria histórica : una perspectiva transversal desde las ciencias sociales*, Centro de Estudios Andaluces, Sevilla.

Aguilar Fernandez Paloma,

1996 *Memoria y olvido de la Guerra Civil española*, Alianza Editorial, Madrid.

Aguilar Paloma, Humlebaek Carsten,

2002 "Collective Memory and National Identity in the Spanish Democracy. The Legacies of Francoism and the Civil War", *History and Memory*, Vol 14, Issue 1-2, pp 121-164.

Arostegui Julio,

2002 « La mémoire de la guerre civile et du franquisme dans l'Espagne démocratique », *Vingtième siècle*, 74, pp 31-42.

Arostegui Julio, Godicheau François, (sous la direction de),

2006 *Guerra civil : mito y memoria*, Casa de Velásquez, Marcial Pons Historia, Madrid.

Bachoud Andrée,

2007 « Mémoires du franquisme », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 97-109.

Barba, Serge,

2009 *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada*, Trabucaire, Canet

Belmonte Florence,

2006 « De la quête individuelle à l'engagement collectif, Emilio Silva, Santiago Macias et la asociación para la recuperación de la memoria histórica », *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, (sous la direction de Roselyne Mogin-Martin, Raul Caplan, Christophe Dumas, Erich Fisbach), Presses de l'Université d'Angers, Angers, pp.

Bennassar Bartolomé,

2007 « Visages et métamorphoses de l'exil espagnol : 1936-1942 », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 49-??.

Blakeley Georgina,

2005 "Digging up Spain's past : consequences of truth and reconciliation", *Democratization*, Vol 12, Issue 1, pp 49-59.

Boyer Henry,

1990 « La guerre civile espagnole et le discours médiatique français sur l'Espagne », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, 1990, pp 337-344.

Carrasco, Juan,

1984 *La Odisea de los republicanos españoles en Francia. Album souvenir de l'exil républicain en France (1939-1945)*, Imprimerie Saint-André, Perpignan

Corrado Danielle, Alary Viviane, (sous la direction de),

2007 *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand.

Davis Madeleine,

2005 « Is Spain recovering its memory ? Breaking the Pacts del Olvido », *Human Rights Quaterly*, Vol 27, Issue 3, pp 858-880.

Duroux Rosé,

2007 « La juste mémoire ? », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 617-643.

Ferrándiz Francisco,

2006 "The return of Civil War ghosts. The ethnography of exhumations in contemporary Spain", *Anthropology Today*, 22, 3, pp 7-12.

Février 1939. La Retirada dans l'objectif de Manuel Moros

2008 Catalogue de l'exposition réalisée par le Direction de al Culture de la Ville de Perpignan, Mare Nostrum, Perpignan

- Gálvez Biesca Sergio,
2006 El proceso de la recuperación de la la « memoria histórica » en España : una aproximación a los movimientos sociales por la memoria », *International Journal of Iberian Studies*, Vol 19, n° 1, pp 25-51.
- Garcia Gabrielle, Matas Isabelle,
2005 *La mémoire retrouvée des Républicains espagnols : paroles d'exilés en Ile-et-Vilaine*, Ouest-France, Rennes.
- Gilzmer, Mechtild,
2000 *Camps de femmes- Chronique d'internées, Rieucros et Brens 1939-1944*, Éditions Autrement, Collection Mémoires, n° 65, Paris.
- Gilzmer, Mechtild
2009 *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944*, Editions Autrement, Collection Mémoires n°148, Paris
- Godicheau François,
2007 « « L'histoire objective » de la guerre civile et la mythologie de la Transition », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 69- 96.
- Graham Helen,
2004a "Coming to Terms with the Past : Spain's Memory Wars", *History Today*, Vol 54, Issue 5, pp 29-31.
2004b "The Spanish Civil War, 1936-2003 : The Return of Republican Memory", *Science and Society*, Vol 28, n° 3, pp 313-328.
- Guilhem Florence,
2005 *L'obsession du retour : les républicains espagnols, 1939-1975*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse.
2006 « L'abandon progressif du retour chez les républicains espagnols réfugiés en France », *Diasporas*, n° 8, pp 79- 89.
- Labanyi Jo,
2007 "Memory and modernity in Democratic Spain : The Difficulty of coming to terms with the Spanish War", *Poetics Today*, 28, 1, pp 89-116.
- Leizaola Aitzpea,
2007 « La mémoire de la guerre civile espagnole : le poids du silence », *Ethnologie française*, XXXVII, 3, pp 483-491.
- Marin, Progreso
2008 *Exilés espagnols. la mémoire à vif*, Loubatières, Portet-sur-Garonne
- Olivares Salou Véronique,
2008 *Mémoires espagnoles*, Tiresias, Paris.
- Oms Marcel,

- 1986 *La guerre d'Espagne au cinéma : mythes et réalités*, Cerf, Paris.
- 1990 « Le cinéma français et la guerre d'Espagne », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, pp ???- ???.
- Pepin Patrick,
2006 *Histoires intimes de la guerre d'Espagne, 1936-2006*, Nouveau Monde, Paris.
- Richards Michael,
2006 "Between memory and history : social relationships and ways of remembering the Spanish Civil War", *International Journal of Iberian Studies*, Vol 19, n° 1, pp 85-94.
- Rousseau, Frédéric
2009 *L'enfant juif de Varsovie. Histoire d'une photographie*, Le Seuil, Paris
- Sagnes Jean,
1990 « La guerre d'Espagne dans les manuels d'histoire de l'enseignement secondaires français », *Les Français et la guerre d'Espagne*, (sous la direction de Jean Sagnes et Sylvie Caucanas), CREPF, Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, pp 345- 366.
- Scott Soo,
2005 « Putting memory to work. A comparative study of three associations dedicated to the memory of the Spanish republican exile in France », *Diasporas*, n°6, pp 109-120.
- Silva Emilio, Esteban Asunción, Castán Javier, Salvador Pancho, (sous la direction de),
2004 *La memoria de los olvidados. Un debate sobre el silencio de la represión franquista*, Ambito Ediciones, Valladolid.
- Silva Emilio, Macíos Santiago,
2005 *Les fosses du franquisme*, Calmann-Lévy, Paris.
- Tapia Jimenez, Henrique
2004 *L'œil de l'exil. L'exil en France des républicains espagnols*, Privat, Toulouse
- Tusell Gomez,
1995 « L'interminable guerre civile, l'échec de la réconciliation dans l'Espagne franquiste », *La guerre civile : entre histoire et mémoire*, (sous la direction de Jean-Clément Martin), Centre de Recherches sur l'histoire du monde atlantique, Ouest Editions, Nantes, pp 155-164.
- Yusta Mercedes,
2007 « Témoins, historiens et mouvement pour la « recuperación de la memoria histórica » : une nouvelle mise en récit de la guerre d'Espagne », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 57- 68.

- Albert Jean-Pierre,
1989 « Du roman au mythe. Lecture de John Irving », *L'Homme*, Vol XXIX, n° 111-112, pp 87-105
- Barrère Anne, Martuccelli Danilo,
2009 *Le roman comme laboratoire. De la connaissance à l'imagination sociologique*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Asq.
- Bernard Carmen,
1989 « Don Quichotte et les Indes occidentales », *L'Homme*, Vol XXIX, n° 111-112, pp 50-66
- Colleyn Jean-Paul,
2005 « Fiction et fictions en anthropologie », *L'Homme*, n° 175-176, pp 147-163.
- Flahaut François,
2005 « Récits de fiction et représentations partagées », *L'Homme*, n° 175-176, pp 37-55.
- Flahaut François et Heinich Nathalie,
2005 « La fiction, dehors, dedans », *L'Homme*, n° 175-176, pp 7-18.
- Heinich Nathalie,
2005 « Les limites de la fiction », *L'Homme*, n° 175-176, pp 57-76.
- Jamin Jean,
2000 « Des maisons impossibles. Le nom, la race et la terre au Yoknapatawpha », *L'Homme*, n° 154-155, pp
- Krupat Arnold,
1992 *Ethnocriticism : Ethnography, History, Literature*, University of California Press, Berkeley.
- Lyon-Caen Judith, Ribard Dinah,
2010 *L'historien et la littérature*, La Découverte, Coll Repères.
- Privat Jean-Marie, Scarpa Marie,
2009 « Présentation. La culture à l'œuvre », *Romantisme*, n° 145 (3), pp 3-9.
- Schaeffer Jean-Marie,
2005 « Quelles vérités pour quelles fictions ? », *L'Homme*, n° 175-176, pp 19-36.
- Todorov Tzvetan,
1989 « Fictions et vérités », *L'Homme*, Vol XXIX, n° 111-112, pp
- Watt Ian,
1959 *The Rise of the Novel*, University of California Press, Berkeley.

Romans historiques et de mémoire

Bentler Michaël, Lebdaï Benaouda, Lettieri Carmela, Mogin-Martin Roselyne, (sous la direction de),
2003 *Histoire, fiction et mémoire*, Université d'Angers, Angers.

Bouju Emmanuel,
2006 *La transcription de l'histoire : essai sur le roman européen de la fin du XXème siècle*, Presses universitaires de Rennes, Rennes.
2010 « Exercice de mémoires possibles et littérature « à-présent ». La transcription de l'histoire dans le roman contemporain », *Annales HSS*, n° 2, pp 417-438.

Cichocka Marta,
2007 *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : réinventions, relectures, écritures*, L'Harmattan, Paris.

Desbiens Marie-Frédérique, (sous la direction de),
2006 « Le roman historique : (r)évolution d'un genre ? », *Québec français*, Dossier n° 140.

Dumont Micheline,
2006 « Romans historiques. L'histoire n'est pas une appellation contrôlée », *Le Devoir*, 11-12 mars (en ligne : <http://www.ledevoir.com/2006/03/11/104093.html>).

Eason Angus,
1991 *History and the Novel*, D.S. Brewer, Woodbridge.

Fondanèche Daniel,
2005 *Paralittératures*, Vuibert, Paris.

Gengembre Gérard,
2005 *Le roman historique*, Eds Klincksieck, Paris,.

Krulic Brigitte,
2007 *Fascination du roman historique. Intrigues, héros et femmes fatales*, Autrement, Paris.

Lafon Jean-Marc,
2001 « Roman, histoire et mémoire : Un épisode méconnu du génocide arménien : la résistance du Musa Dagh », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2-3, n° 202, pp 137-153.

Laplace Philippe,
2006 *Les Hautes-Terres, l'histoire et la mémoire dans les romans de Neil M. Gunn*, [Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 798](#) et [Littérature et histoire des pays de langues européennes, n° 70](#), Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon.

Lukács Georges,
2000 *Le roman historique*, Payot et Rivages, Paris.

Menton Seymour,
1993 *Latin America's New Historical Novel*, Austin, University of Texas Press.

Mogin-Martin Roselyne, Caplan Raul, Dumas Christophe, Fisbach Erich, (sous la direction de),

2006 *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Presses de l'Université d'Angers, Angers.

Peyrache-Leborgne Dominique, Couegnas Daniel, (sous la direction de),

2000 *Le roman historique : récit et histoire*, Nantes, Centre de recherche Textes – Langages – Imaginaires, Université de Nantes, Pleins Feux.

Romanesque,

2008 « Romanesque et histoire », (sous la direction de Christophe Reffait), 3, Centre d'études du roman et du romanesque, Encrage université, Amiens.

Rozett Martha Tuck,

2001 *Constructing a world. Shakespeare's England and the New Historical Fiction*, State University of New-York Press, Albany.

Vanoosthuyse Michel,

1996 *Le roman historique : Mann, Brecht, Döblin*, Presses universitaires de France, Paris.

Walsh Allan,

1988 « Le roman historique : une littérature nourrissante ? », *Voix et images*, 39, pp 499-503.

Lectures critiques du roman « historique » et « de mémoire » sur la guerre civile espagnole et l'exil des républicains

Alary Viviane,

2007 « Alary et la guerre civile », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 401-413.

Alonso Carballés Jesús,

2007 « La mémoire de la guerre civile dans la littérature basque : Ramôn Saizarbitoria ou le jeu d'écrire », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 545-557.

Alonson Rey Maria Dolores,

2006 « *Extranjeros en su país*, histoire, identité et manipulation », *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, (sous la direction de Roselyne Mogin-Martin, Raul Caplan, Christophe Dumas, Erich Fisbach), Presses de l'Université d'Angers, Angers, pp 197-206.

Alsina Jean,

2007 « Lecture de la trace, lecture de l'héritage (*Beatus Ille, Luna de lobos, Soldados de Salamina*) », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 601-613.

Alvarez de la Rosa Antonio,

2007 « Le crime des pères de Michel del Castillo : l'héritage de la guerre civile espagnole », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 393-400.

Bertrand de Muñoz Maryse,

1972 *La guerre civile espagnole et la littérature française*, Didier, Paris.

2001 *Guerra y novela : la guerra española de 1936-1939*, Alfar, Sevilla.

2006 *Romances populares y anónimos de la guerra de España*, Calambur, Madrid.

2007 « La guerre civile espagnole et la production romanesque des quinze dernières années face à celle de la Transition à la démocratie », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 31- 46.

Bonells Jordi,

2007 « ¿ Que es una guerra civil ? Sobre la intencionalidad benetiana », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 377-392.

Bouju Emmanuel,

1996 « Le roman face à la transition : défi de l'histoire, réplique du littéraire », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 137-148.

2002 *Réinventer la littérature : démocratisation et modèles romanesques dans l'Espagne post-franquiste*, Presses universitaires du Mirail.

Bussière-Perrin Annie,

1996 « Lecture socio-critique de *BEATUS ILLE* : sous l'œil de Cronos », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 15-28.

Charlon Anne,

2007 « Identité et mémoire de la Guerre Civile : *La meitat de l'ànima* de Carme Riera », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 559-574.

Corrado Danielle,

2007 « Dias y noches de Andrés Trapiello : les enjeux d'un choix formel », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 519-530.

Cros Edmond,

2001 « L'inscription de l'histoire dans le champ de la fiction. Brève remarque sur la notion de roman historique », *Le roman espagnol actuel. Pratique d'écriture. 1975-2000*, Tome

II, (sous la direction d'Annie Bussière-Perrin), Editions du Centre d'Etudes et de recherches sociocritiques, Montpellier, pp 149-160.

Crou Christine,

2007 « La guerre d'Espagne : enjeu idéologique et quête identitaire de Manuel Vâsquez Montalbân à Antonio Muñoz Molina », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 575-589.

Di Benedetto Christine,

2008 « Roman historique et Histoire dans le roman. Quelques modalités d'intégration de l'histoire récente dans le roman espagnol de la fin du millénaire », *Cahiers de Narratologie*, n°15, <http://revel.unice.fr/cnarra/index.html?id=767>

Florenchie Amélie,

2007 « Tu rostro mañana : un héritage littéraire », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 531-543.

Ingenschay Dieter,

1996 « Movidá et la fin de la discussion du passé », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 149-167.

Joly Monique, Soldevila Ignacio, Tena Jean,

1979 *Panorama du roman espagnol contemporain (1939-1975)*, Centre d'Etudes sociocritiques, Montpellier.

Le Boul Pierre,

2003 « José Maria Gironella, témoin et auteur, Ha estallado la paz : les trente premiers mois de la paix en Espagne », *Histoire, fiction et mémoire*, (sous la direction de Bentler Michaël, Lebdaï Benaouda, Lettieri Carmela, Mogin-Martin Roselyne), Université d'Angers, Angers, pp 365-375.

Le Scoëzec-Masson Annick,

2007 « L'Histoire et son ombre : la Guerre d'Espagne dans *Si te dicen que caí* (Juan Marsé) et *Beatus Ille* (Antonio Muñoz Molina) », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 591-600.

Mathieu Anne,

2006 « Pour suturer des plaies encore ouvertes, des romans contre l'oubli de la guerre d'Espagne », *Le Monde diplomatique*, décembre, pp 22-23.

Maurice Jacques,

1996 « Antonio Muñoz Molina et la « génération de la République » », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 41-56.

2007 « *Días de llamas* de Juan Iturralde, ou la guerre incivile », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle

Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 297-306.

Merlo-Morat Philippe,

2009 *Littérature espagnole contemporaine*, Presses universitaires de France, Paris.

Mogin-Martin Roselyne,

2003 « Reconstruction de la mémoire et fiction romanesque dans l'œuvre de Juan Manuel de Prada : *Las máscaras del heroe* (1996) », *Histoire, fiction et mémoire*, (sous la direction de Bentler Michaël, Lebdaï Benaouda, Lettieri Carmela, Mogin-Martin Roselyne), Université d'Angers, Angers, pp 201-211.

Noyaret Nathalie,

2006 « Mémoire historique et énonciation au seuil de la mort dans le roman espagnol des années 80 », *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, (sous la direction de Roselyne Mogin-Martin, Raul Caplan, Christophe Dumas, Erich Fisbach), Presses de l'Université d'Angers, Angers, pp 245-261.

Orsini-Saillet Catherine,

2007 « L'exhumation du passé par l'enquête : *Cielos de barri* de Dulce Chacôn », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 463-474.

Ortega Marie-Linda,

1996 « L'écriture de la couardise », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 111-122.

Ortega Marie-Linda, (sous la direction de),

1996 *Le roman espagnol face à l'histoire*, ENS Editions, Paris.

Paoli Anne,

2007 « Dulce Chacôn, La voz dormida : contre l'oubli, le legs de la parole », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 475-517.

Peloille Manuelle,

2007 « La guerre de Juan Edouardo Zùñiga. La mémoire d'un rapport au monde conflictuel », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 343-353.

Pierre François,

2007 « Francisco Umbral : du souvenir lyrique à l'esthétique de la provocation », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 369-376.

Ramond Michèle,

1996 « Ô pater, ô mater, ô memoria historiae », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 59-78.

2007 « Note sur les violences civiles dans la littérature espagnole », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 433-445.

Rivalan Guégo Christine,

2006 « A la recherche des voix perdues : l'exemple des romanciers espagnols (XXe et XXIe siècles) », *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, (sous la direction de Roselyne Mogin-Martin, Raul Caplan, Christophe Dumas, Erich Fisbach), Presses de l'Université d'Angers, Angers, pp 49-59.

Rodriguez Fischer Ana,

2007 « Epica, lirica y tragedia en la memoria historica de J. Llamazares, A. Muñoz Molina, J. Ferrero y P. Zarraluki », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 447-462.

Rosa Isaac,

2010 *Encore un fichu roman sur la guerre d'Espagne : lecture critique de la Malamemoria*, (traduit de l'espagnol par Vincent Raynaud), Christian Bourgois, Paris.

Royer Lydie,

2007 « Voix intimes de la mémoire, autre mode d'écriture de la guerre », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 355-368.

Soldevila Durante Ignacio,

1996 « Le roman historique et son évolution en Espagne entre 1955 et 1995 », *Le roman espagnol face à l'histoire*, (sous la direction de Marie-Linda Ortega), ENS Editions, Paris, pp 132-136.

Soubeyroux Jacques,

2001 « Le roman historique en question », *Le roman espagnol actuel. Pratique d'écriture. 1975-2000*, Tome II, (sous la direction d'Annie Bussière-Perrin), Editions du Centre d'Etudes et de recherches sociocritiques, Montpellier, pp 161-195.

Stauder Thomas,

2007 « *Modéra de héroie* de Miguel Delibes : un roman de formation sur fond de guerre civile », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 307-327.

Tena Jean,

2001 « L'écriture de la mémoire : une génération innocente », *Le roman espagnol actuel. Pratique d'écriture. 1975-2000*, Tome II, (sous la direction d'Annie Bussière-Perrin), Editions du Centre d'Etudes et de recherches sociocritiques, Montpellier, pp 237-274.

Thiercelin Raquel,

2007 « Presencia / ausencia de la guerra civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de Pasión* », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 329-341.

Torres Félix,

2007 « Les Soldats de Salamine, La Voix endormie, deux romans au miroir de la mémoire espagnole contemporaine de la guerre civile », *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, sous la direction de Danielle Corrado et Viviane Alary), Presses de l'Université Baise Pascal, Clermont-Ferrand, pp 497-517.

Vila Jean,

2001 « La génération des fils : mémoire et histoire », *Le roman espagnol actuel. Pratique d'écriture. 1975-2000*, Tome II, (sous la direction d'Annie Bussière-Perrin), Editions du Centre d'Etudes et de recherches sociocritiques, Montpellier, pp 197-235.

Annexe : Carnet photographique

| | |
|--|------|
| - Prats-de-Mollo | p311 |
| - La garde de Latour-de-Carol | p316 |
| - Port-Vendres | p320 |
| - Prayols | p321 |
| - Entre Cerbère et Portbou | p323 |
| - Le Perthus | p324 |
| - Argelès/mer | p325 |
| - Saint-Cyprien | p326 |
| - La Vajol | p329 |
| - Alicia, enfant de l'exode | p330 |
| - Les enfants, victimes et héros | p333 |
| -Mémorial du camp de Bram | p336 |
| -Un autre lieu de mémoire : les romans | p337 |

Prats-de-Mollo

Cimetière : stèle portant la plaque de l'AACVGRE



Monolithe au col d'Ares, entre Prats-de-Mollo et Molló



Les Camins de la Retirada, à Prats-de-Mollo, en 2008 : la marche



Camins de la Retirada, à Prats-de-Mollo : Discours



Le Cortal d'Amadeo



La Gare de Latour-de-Carol

La gare vue du parking. La plaque de l'AACVGRE est située au-dessus de la boîte aux lettres



Plaque de l'AACVGRE



La gare de Latour-de-Carol vue depuis les quais (la plaque de FFREEE est située entre 3^{ème} et la 4^{ème} arche en partant de la gauche)



Plaque apposée par FFREEE en 2009



Port-Vendres

Au cimetière : stèle en hommage aux réfugiés espagnols.



Prayols

Monument national en hommage aux guerilleros, vue du square



Monument national aux guerrilleros, la statue de Manolo Valiente



Entre Cerbère et Portbou

Monolithe au col des Balitres



Le Perthus

Statue inaugurée par FFREEE



Saint-Cyprien

Monument à Lluís Companys



Statue de femme de François Desnoyer, en hommage aux réfugiés espagnols de 1939



Cimetière de Saint-Cyprien : Stèle en hommage aux républicains espagnols morts dans le camp



La Vajol

Monument à Lluís Companys



Alicia, enfant de l'exode

Monument à Alicia et son père, à La Vajol



La famille Gracia sur les routes de l'exode



Alicia, vue par Serge Castillo



Les enfants, victimes et héros

Statues de Serge Castillo, exposition organisée par FFREEE en 2008







Un autre lieu de mémoire : les romans



